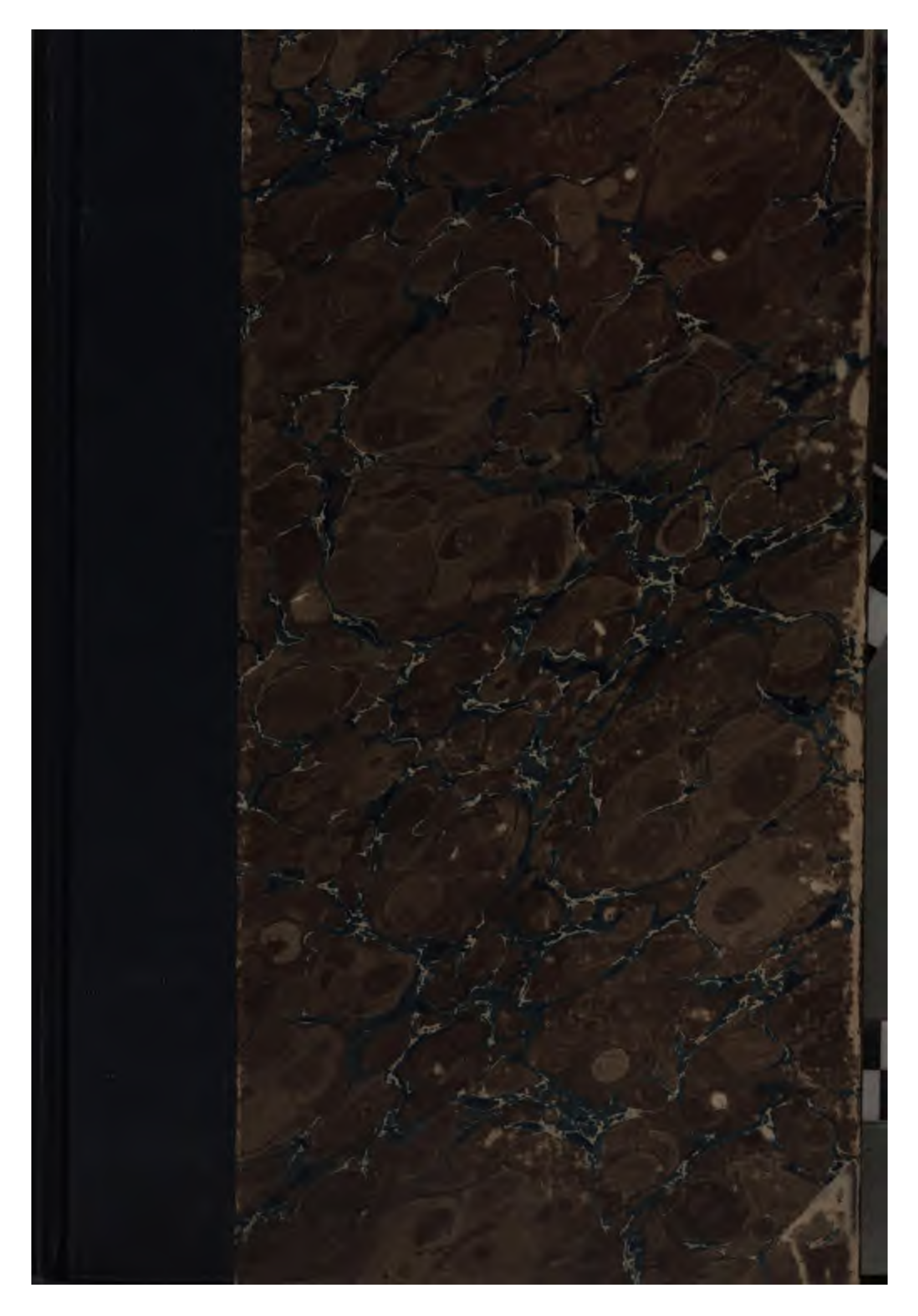
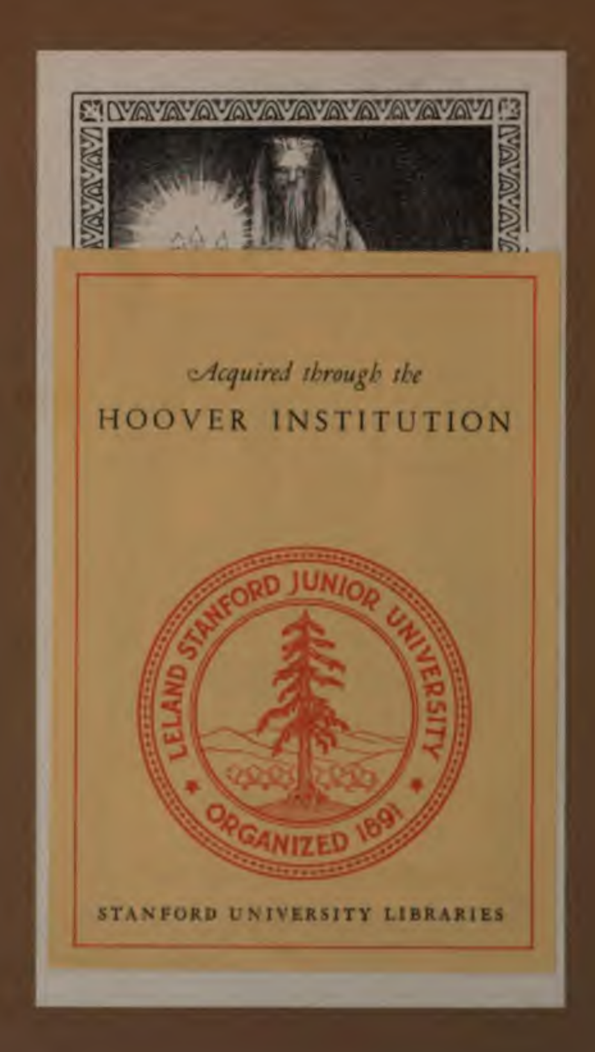




LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

Belgian Miscellaneous

SOCIOLOGIE
DESCRIPTIVE

LES BASONGE

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADÉMIES ROYALES, BRUXELLES.

Collection de Monographies ethnographiques
PUBLIÉE PAR CYR. VAN OVERBERGH

III

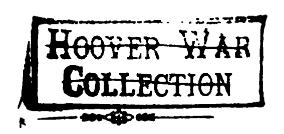
SOCIOLOGIE
DESCRIPTIVE

LES BASONGE

(ÉTAT IND. DU CONGO)

PAR

CYR. VAN OVERBERGH
Directeur général de l'Enseignement supérieur,
des Sciences et des Lettres au Ministère des Sciences et des Arts (Belgique).



BRUXELLES
ALBERT DE WIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
53, RUE ROYALE, 53

INSTITUT INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE
1, RUE DU MUSÉE, 1

1908

DU MÊME AUTEUR

Les Inspecteurs du travail dans les fabriques et les ateliers, 500 p., gr. in-8°. Louvain, Uystpruyts, 1893.

Les Unions professionnelles. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1895.

Le Risque accident en Belgique. Bruxelles, Lesigne, 1896.

Encore les Unions professionnelles. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1897.

Les Caractères généraux du Socialisme scientifique, 120 p., gr. in-8°. Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1897.

La Faute lourde. Bruxelles, Weissenbruch, 1897.

L'Accord sur la réparation des accidents du travail. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1898.

La Vocation de la Belgique. Tournai, Casterman, 1899.

Dans le Levant : En Grèce et en Turquie, xv-421 pages. Bruxelles, Schepens, 1899.

Les Idées sociales d'un Jésuite flamand à la fin du XIXe siècle. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1898.

Boers et Anglais. Réplique à M. Demolins. Louvain, Polleunis et Ceuterick. — *Duplique*, id.

La Géographie et la plus grande Belgique. Bruxelles, Schepens, 1900.

La Réforme de la Bienfaisance en Belgique, 506 p., gr. in-8°. Bruxelles, Lesigne, 1900.

Les Courants sociologiques du XIXe siècle. Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1900.

A propos du projet de loi belge sur les accidents du travail. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1901.

L'Aventure du « Sénégal », 102 pages. Bruxelles, Schepens, 1901.

Le suffrage parlementaire des femmes en Nouvelle-Zélande. Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1902.

Le Matérialisme historique de Karl Marx, 130 p., gr. in-8°. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1903.

La Carmélite, 270 p., gr. in-8° de luxe. Bruxelles, Schepens, 1904.

La phase actuelle de la Réforme de la Bienfaisance en Belgique, 254 p. Bruxelles, Schepens, 1904.

La Classe sociale, 256 p., gr. in-8°. Bruxelles, Schepens, 1905.

Le Congrès mondial. Bruxelles, Vromant, 1906,

La Réforme de l'enseignement, 2 volumes gr. in-8°. Bruxelles, Schepens, 1906.

La Documentation en matière de sociologie générale I. *Lester, Ward*. II. *G. De Greef*. Bruxelles, De Wit et Office international de Bibliographie, 1907.

La Documentation en matière de structure sociale, I. *L'Association internationale*. Bruxelles, De Wit et Office international de Bibliographie, 1907.

L'École mondiale. Rapport général présenté à la Commission spéciale créée par le Souverain de l'État Indépendant du Congo, 104 p. Bruxelles, Hayez, 1907.

Ce qu'est l'École mondiale. Bruxelles, Goemaere, 1907.

(En collaboration). *Le Mouvement scientifique en Belgique* (1830-1905). Édition de luxe, in-4°, abondamment illustrée. Tome I. Bruxelles, Schepens, 1907. Le tome second est sous presse.

Collections de Monographies ethnographiques. Bruxelles, De Wit et Office international de Bibliographie. I. *Les Bangala* (État Ind. du Congo), 1907. II. *Les Mayombe* (État Ind. du Congo), 1907.

INTRODUCTION

Les Basonge sont fixés aux confins méridionaux de la grande forêt équatoriale d'Afrique, entre le Lubilach et le Lualaba.

Ils sont de belle race.

C'est chez eux que Wissmann découvrit, il y a quelque vingt-cinq ans, ces agglomérations immenses, vraies villes africaines de quinze à vingt mille habitants.

A l'ombre de leurs palmeraies, ces populations cultivaient des champs étendus. Elles savaient travailler l'argile, le bois, le cuivre et le fer; elles confectionnaient des vanneries et des étoffes. Les forgerons étaient renommés.

Les explorateurs allemands qui, venant du pays des Baluba, franchissaient le Lubi, avaient l'impression de se trouver comme dans un autre monde. « Des habitations propres et spacieuses, entourées de jardins, forment en lignes droites des villages peuplés par les Basonge, race nègre bien faite en même temps qu'industrieuse. Malgré son isolement de tout contact étranger, elle suffit à tous ses besoins mieux que les peuplades voisines. »

Cinq années plus tard, Wissmann traversait l'Afrique pour la seconde fois. A la place des villes bruyantes des Beneki, puissante famille des Basonge, il ne trouva plus que les lignes majestueuses des palmiers qui bordaient l'ancien boulevard de la cité. Partout la dévastation, le silence et l'herbe envahissante.

Que s'était-il passé?

L'Arabe du Manyema avait franchi le Lualaba. Conquérant sans scrupule, il avait massacré tous ceux qui offraient quelque résistance ou qui ne se pliaient point au joug détesté.

De jour en jour la terreur augmentait au pays basonge, que les bandes arabes considéraient comme une réserve d'esclaves et un objet de razzia. Des sous-tribus entières furent anéanties; d'autres émigrèrent. Le lieutenant de Wissmann, M. Paul Le Marinel, amena les Sappo-Sap à Luluaburg.

Mais les trafiquants de Kasongo rêvaient d'étendre plus à l'ouest et au sud le champ de leurs opérations criminelles : l'immense race des Baluba allait être sacrifiée, lorsque l'État Indépendant du Congo établit le poste de Lusambo qui fut comme une digue contre laquelle se brisa la vague esclavagiste.

C'est l'heure où les vainqueurs des Arabes entrent en lice : Fivé, Dhanis, Le Marinel, Gillain, Michaux, pour ne nommer que les collaborateurs directs de notre monographie.

Leurs marches sillonnèrent le territoire des Basonge et les batailles qu'ils y livrèrent furent autant de victoires.

La domination des trafiquants fut anéantie et rapidement s'y substitua l'influence européenne.

Auxiliaires des blancs pendant la lutte, les Basonge restèrent leurs sujets dévoués. Jamais il n'y eut de différend grave. Et même, au temps de la crise de 1895, quand les Batetela révoltés de Luluaburg prirent la route du nord, les Basonge essayèrent de leur disputer le passage, malgré l'infériorité de leur armement. Ils furent battus, mais ils restèrent fidèles à l'État.

* * *

Cette esquisse historique fait toucher du doigt l'intérêt de l'étude ethnographique des Basonge.

Il y a vingt-cinq ans, ils vivent en des villes spacieuses et sont vierges de tout contact avec les autres civilisations.

Puis, ils subissent le joug des esclavagistes.

Enfin, les voilà soumis depuis de longues années à l'influence des blancs d'Europe.

Sur ces trois périodes, les renseignements recueillis sont abondants. Pour celle du début, il est vrai, il faut se contenter du témoignage d'explorateurs de passage : Wissmann, Pogge, Wolf, etc. : mais ce sont des hommes de premier ordre et souvent des observateurs de génie. Après la défaite des Arabes, voici qu'apparaissent les sauveurs, cette brillante phalange d'officiers belges, actuellement dans la fleur de l'âge et du souvenir, et qui n'hésitèrent pas à me communiquer les renseignements dont ils disposaient et dont l'ensemble constitue une véritable résurrection de cette Basongie d'il y a quinze ans. Quant aux temps présents, le faisceau d'une documentation aussi précieuse qu'abondante m'a été fourni par des observateurs sagaces, qui ont opéré sur place et plus spécialement en vue de la rédaction de ce livre.

* * *

Après la monographie des Bangala (peuplade du *fleuve*) et celle des Mayombe (peuplade de la *forêt*), voici l'étude des Basonge (peuplade de la *brousse*).

Ainsi les sociétés-types étudiées jusqu'ici dans cette collection, correspondent aux trois principaux milieux physiques de l'Afrique équatoriale.

Comme les trois monographies sont présentées d'après un plan identique, sur fiches détachables et en réponse aux 202 questions du questionnaire ethnographique de la *Société*

belge de sociologie, chacun peut se faire une idée précise de la valeur de la méthode comparative, préconisée en 1905 au Congrès mondial de Mons et adoptée dans son principe par le *Bureau international d'ethnographie* (*e. f.*).

Les résultats obtenus par ce triple essai permettent de répondre aux principales objections formulées contre cette méthode.

*
* *

« Jamais, disait-on, vous ne réussirez à faire rentrer toute la vie sociale d'une peuplade dans les cadres tracés par le questionnaire. A supposer que vous y parveniez pour une tribu, vous échouerez pour les suivantes, chacune ayant sa physionomie propre. En tout cas, beaucoup de réponses à une même question — pour les diverses peuplades — ne seront guère comparables entre elles. »

On conviendra que les Bangala, les Mayombe et les Basonge habitent des points fort distants dans le bassin du Congo ; leurs milieux sont dissemblables ; il n'y a guère de contact entre eux ; ils parlent des langues différentes.

Or, je m'étonnerais fort si un lecteur — question de lacunes à part — ne trouvait pas les fiches comparables entre elles et surtout s'il pouvait citer un point quelconque de documentation qui n'ait pu trouver place dans le cadre indiqué.

Si la bibliographie des Mayombe et surtout celle des Basonge était presque rare, celle des Bangala était abondante.

En revanche, les résultats de l'enquête orale, rares chez les Bangala, nombreux pour les Mayombe, sont fort riches pour les Basonge.

Dans les deux cas cependant, l'épreuve fut satisfaisante et l'obstacle peu sérieux.

*
* *

On avait ajouté : « Vous n'échapperez pas à l'impression confuse. Si tel auteur, esprit d'ordre, traite chaque idée à son tour, tel autre en mêle plusieurs, pêle-mêle. La difficulté s'augmente du fait que toutes les langues ont le même droit à la citation intégrale et que certains numéros du questionnaire se rapportent à des notions fort extensibles ».

Trois objections donc : les citations à objets multiples, les langues et les numéros, qui comme le 2e (milieu physique) et le 186e (contact avec les autres civilisations), renferment des mondes.

Le problème des citations embrouillées a été résolu ainsi : tout passage d'un auteur quelconque peut être décomposé en un certain nombre d'idées nettes. Chacune de celles-ci est attribuable à un numéro du questionnaire. Dans le cas exceptionnel où une notion principale exige, pour avoir toute sa force, l'adjonction de certaines notions accessoires, on attribue le passage entier à la fiche du principal, quitte à « répéter » les notions accessoires à chacune des fiches auxquelles elles se rapportent directement ou du moins à les y renseigner : le choix entre l'une ou l'autre de ces solutions dépend naturellement de l'importance intrinsèque des notions accessoires.

Cette méthode a permis de résoudre tous les cas qui se sont présentés au cours de la rédaction des trois monographies.

La question des langues n'a causé aucun embarras. Le respect scrupuleux de l'idée des auteurs exige que l'expression de leur pensée ne risque à aucun moment d'être tronquée,

ne fût-ce que d'une nuance, par le danger d'une traduction. En fait, rien ne fut plus aisé.

J'ajoute que les citations relatives à une même notion, mais en langues différentes, permirent plus d'une fois d'exposer sous des formes diverses la même idée aux lecteurs de nationalités différentes. Ainsi, en effet, il arrive que l'Allemand retrouve son langage à côté du français, de l'anglais, de l'italien, etc. Souvent le désir même d'une traduction est ainsi écarté, et pour les polyglottes l'idée est précisée.

Quant à la difficulté de donner une forme mesurée et ordonnée à des notions presque indéfiniment extensibles comme celle du milieu physique, le lecteur suivra le progrès de la solution dans la lecture successive des monographies : *Bangala*, *Mayombe*, *Basonge*. D'essai en essai, les sous-divisions de la fiche deuxième se précisent et s'amplifient à la fois, et il semble bien que le cadre des Basonge puisse être considéré comme définitif, ou à peu près. Le progrès s'accomplit par la division de la notion essentielle. Puisque ces sous-classifications correspondront dans les numéros de toutes les monographies, la comparabilité gagne en perfection et la méthode en profite.

*
* *

M. Émile Vandervelde regrette les « contradictions » que la méthode entraine « fatalement ». Tel explorateur voit le salut des Mayombe, par exemple, dans le travail forcé, tel autre dans le travail libre. Celui-là estime que la femme est traitée en esclave, celui-ci déclare « qu'il fait des réserves formelles et que, sauf les cas exceptionnels, les femmes sont bien traitées ».

Deux cas types sont ainsi présentés : l'opposition entre les

conclusions des explorateurs, la divergence d'impressions vis-à-vis de situations complexes.

Je dois à la vérité d'avouer qu'au début je m'attendais à de nombreuses contradictions. Le dépouillement systématique des auteurs prouva que les contradictions étaient rares.

Dans ces cas, que faire ?

Lorsque l'erreur apparaissait manifeste, contredite par une série de témoignages contraires et concordants, il arrivait que le passage n'était pas cité; il était seulement signalé.

Mais parfois surgissaient des cas douteux. Il ne s'agissait presque jamais de descriptions. C'étaient ou des divergences d'impressions en face de situations complexes — comme les jugements sur la condition de la femme, — ou des contradictions dans les remèdes à une situation donnée, — comme le progrès des indigènes par le travail forcé ou le travail libre.

Dans ces deux hypothèses, n'était-il pas utile de citer les opinions en présence ?

Naturellement, le lecteur savait, d'autre part, que les premiers renseignements (condition d'esclavage de la femme et salut dans le travail forcé) provenaient d'un explorateur qui traversait le pays des Mayombe de longues années auparavant, et que les renseignements seconds, correcteurs des premiers, émanaient d'un vétéran d'Afrique, qui résida longtemps au Mayombe et y retourne plusieurs mois à chaque saison des pluies, afin d'y inspecter les plantations dont il est le directeur. Le choix entre l'autorité de ces témoignages ne pouvait être douteux.

Mais la citation de la « contradiction » avait souvent un but spécial. Tantôt, comme dans le cas de la condition de la femme, le premier renseignement n'était donné que pour permettre au

sion d'étudier ces indigènes au lendemain des temps les plus troublés de leur histoire.

Paul Le Marinel connut les Basonge dès 1886. Pendant plusieurs années, il explore ces régions et les organise. C'est lui qui proposa Lusambo comme station d'avant-garde. En 1890, il prend le commandement de la première expédition belge au Katanga.

Plus tard, il appuie les opérations de Dhanis contre Rumaliza.

En 1895, il revient encore à Lusambo pour délivrer le pays des rebelles batetela.

La grande partie de cette belle carrière africaine s'est donc écoulée en Basongie pendant la période arabe.

Le major Gillain part pour le Congo, en 1888, en qualité de lieutenant de la Force publique. Dès l'année suivante, il est le second du commandant P. Le Marinel dans l'expédition qui aboutit à la fondation du camp sur le Sankuru. Il exerce le commandement à Lusambo pendant le voyage de Le Marinel au Katanga.

En 1893, il participe à la campagne de Dhanis; plus tard, il prend le commandement du district de Lualaba et coopère, en 1895, à la lutte contre les soldats batetela.

Le commandant Michaux publia récemment ses souvenirs d'Afrique. Son *Carnet de campagne* contient ses épisodes et impressions de 1889 à 1897. Il fut un des éléments les plus valeureux de la phalange des officiers d'élite qui repoussèrent les Arabes. C'est lui qui commandait à Djigge, sur le Lomami. Presque toute son activité se déploya en pays basonge ou dans les alentours.

Le lecteur qui voudrait faire un ensemble des déclarations de ces officiers n'aurait qu'à extraire, des fiches de l'ouvrage, les citations signées de leur nom; il aurait l'expression la plus parfaite de la Basongie et de ses habitants pendant et après cette période de calamités et de troubles.

Pour la période contemporaine, trois collaborateurs sont à signaler : M. le commandant Borms, M. le docteur Dryepondt et surtout M. Robert Schmitz, dont le concours précieux s'affirme à chaque page de la monographie. A un esprit d'observation remarquable, M. Schmitz joint un talent de conteur que le lecteur appréciera. C'est grâce à lui que le Musongo d'aujourd'hui a pu être étudié avec la minutie désirable.

Docteur en droit, M. Schmitz remplit d'abord au Congo les fonctions de magistrat. De 1904 à 1907, il séjourna en plein pays basonge, comme agent du Comité spécial du Katanga. En 1904 et 1905, il occupa le poste de Dibue et, en 1906 et 1907, celui de Tshofa. Il parcourut le territoire en tous sens et se documenta sur les mœurs des habitants avec la préoccupation constante de répondre au questionnaire de la *Société belge de sociologie*.

A la fin de l'année dernière, il me fit parvenir son précieux manuscrit et par la suite, pendant son séjour en Belgique, il se soumit à l'interrogatoire le plus détaillé, corrigeant lui-même les épreuves que le sténographe rédigeait après chacun de nos entretiens.

L'exemple de M. Schmitz montre les services que peut rendre à la science et à la civilisation un fonctionnaire distingué qui ne redoute pas la fatigue supplémentaire qu'impose une enquête sérieuse sur les peuplades africaines qu'il fréquente.

Il me reste à remercier mes collaborateurs habituels qui me prêtent l'appui constant de leur science avec un dévouement inlassable. Ce sont :

M. Cornet, professeur à l'Université de Gand, pour la géologie ;

M. J. Fraipont, professeur à l'Université de Liége, pour l'anthropologie ;

M. De Wildeman, conservateur au Jardin botanique de Bruxelles, pour la botanique ;

MM. Maes et Viaene, qui ont dessiné la carte ethnographique.

Cyr. Van Overbergh.

Bibliographie.

ASCENSO. *Bolletino Societa Geographica Italiana, Roma*, série 4, IV (1903), 110-117 : Nel Congo indipendente. Dal Sankuru al Lago Moero.

ADAM (Lieut[t]), *Belgique coloniale*, II (1896), 57 : Les Momvus.

AMERLINCK (D[r]), *Mouvement géographique*, X (1893), 42 : Météorologie. Climatologie du Katanga.

ANKERMANN. *Archiv für Anthropologie*, IV (1906), 241a-286 : Ueber den gegenwärtigen Stand der Ethnographie der Südhälfte Afrikas.

ANONYMES :

Africa, n° 1, 1908 : Further correspondences relating the Independant State of the Congo.

Belgique coloniale. III (1897), 8ab-90a, 113a-114a, 316b-318a, 330b-331b, 377b-378b : Les tatouages.

Belgique coloniale, IX (1903), 595-596 : L'habitation au Congo. — Idem, 630 632 : Habitations indigènes.

Belgique maritime et coloniale, 1907, 548.

Bulletin de la Société d'Études coloniales, XI (1904), 565-575 : Vers le Katanga.

Bulletin de la Société royale belge de Géographie, XXI (1897), 478-516 : Participation de l'Etat Indépendant du Congo a l'Exposition internationale de Bruxelles.

Congo illustré, II (1893), 2-3-10-11 : L'architecture nègre.

Congo illustré, II (1893), 90 91, 98-99 : Les peuplades du Kasai.

Congo illustré, III (1894), 12-13 : Les taureaux de selle.

Le Congo, II (1905), 50a-51b, 62b-64a, 74a-75b : Les habitations indigènes. Les progrès réalisés.

Mouvement géographique, VII (1890), 31a : La station de Lusambo.

Mouvement géographique, VIII (1891), 39a-40a : L'expédition Le Marinel et Gillain de Lusambo à Bena-Kamba.

Mouvement géographique, VIII (1891), 88b 88c : Nouvelles venues du camp de Lusambo.

Mouvement géographique, IX (1892) : 125-126 : L'expédition Bia au Katanga.

Mouvement géographique, XVIII (1901), 563-566 : L'organisation des territoires administrés par le « Comité spécial du Katanga ».

Mouvement géographique, XVIII (1901), 607-615 : La Compagnie du Kasai. Les indigènes.

Notice sur l'État Indépendant du Congo, publiée par les soins du Comité exécutif de l'Exposition universelle et internationale de Liège. Bruxelles, Monnom, 1905.

Barthel (Dr Karl), *Mitteilungen des Vereins für Erdkunde zu Leipzig* (1893), 5-87 : Völkerbewegungen auf der Südhälfte des africanischen Kontinents.

Braconnier, *Mouvement géographique*, IX (1892), 34*a*-*b* : La tribu des Sappo-Sap.

Borms, *Belgique coloniale*, VII (1901), 289*a*-291*a*, 303*b*-305*a* : Le pays des Batétéla.

Briart, *Mouvement géographique*, VIII (1891), 124*a*-125*a* : Sur le Lomami. Expédition Delcommune.

Briart, *Mouvement géographique*, XV (1898), 7-9, 70-72, 82-84 : Sur le Lomami. Observations faites par le Dr Paul Briart.

Chapaux (A.), *Le Congo*. Bruxelles, Ch. Rozez, 1894.

Cordella (Ernesto), *Bolletino Societa Geographica Italiana, Roma*, S. 4, VII (1906), 963-978 : Appunti sulla zona del Maniema. (Riva sinistra del Lualaba.)

Cornet (J.), *Mouvement géographique*, X (1893), 41*a*-42*a*, 47*c*-48*b* : Résumé succinct de ses observations sur la géologie et la géographie physique des territoires visités par l'expédition.

Cornet (J.), *Les dislocations du bassin du Congo*, II : La faille de la chute Wolf (Sankuru-Lubilach). Liège, Vaillant-Carmanne, 1907.

Danckelman (Dr A. von), *Mitteilungen der Africanischen Gesellschaft in Deutschland*, IV (1885), 265-274 : Die meteorologischen Beobachtungen Lieut. Wissmann's.

BASONGE
(CONGO).

DANIEL (W. H. M.), *Le Souvenir*, IX (1908), 6-7 : Lettre du capitaine Daniel, explorateur anglais.

DE DEKEN (R. P.), *Deux ans au Congo*. Anvers, Thibaut, 1900.

DE DEKEN (R. P.), *Missions en Chine et au Congo*, III (1896), 234*a*-239*b*, 265*a*-269*a*, 278-344*a*, 328*a*-333*a*, 341-344*a*, 353*a*-357*b*; — III (1897), 429*b*-432*b*, 439*a*-443*b*, 465*a*-468*b*, 506*a*-510*b*, 524*a*-528*b*; — IV (1898) 12*a*-15*a*, 20*b*-23*a* : Deux ans au Congo.

DE DEKEN (R. P.), *Mouvement géographique*, XIV (1897), 93 : Comment un esclave devient chef.

DE DEKEN (R. P.), *Mouvement géographique*, XIV (1897), 94 : Un village indigène.

DE DEKEN (R. P.), *Mouvement géographique*, XIV (1897), 95 : Un harem indigène.

DE GRYSE (R. P. Jean), *Missions en Chine et au Congo* (1892), 139-141 : Lettre adressée à mes amis.

DELCOMMUNE (Alex.), *Mouvement géographique*, VI (1889), 35*a*-*b* : Le Sankuru.

DE MACAR, *Congo illustré*, IV (1895), 172-174 : Chez les Bakubas.

DE MEUSE, *Congo illustré*, III (1894), 33-35 : De la condition de la femme.

DE WILDEMAN, *Plantes utiles et intéressantes de la flore du Congo*, I, 1903-1905.

DE WILDEMAN, *Mission Ém. Laurent*, 1905-1907. Bruxelles, Vanbuggenhout, 1907.

DE WILDEMAN, *Les plantes tropicales de grande culture*, I. Bruxelles. Castaigne, 1908.

DROOGMANS (Hubert), *Le Congo*, Quatre conférences publiques. Bruxelles, Van Campenhout, 3e édition, 1894.

DROOGMANS (Hubert), *Notice sur l'État Indépendant du Congo*. (Exposition universelle d'Anvers, 1894.) Bruxelles, De Rycker, 1894.

DURAND et DE WILDEMAN, *Matériaux pour la flore du Congo*. 1897-1901.

FROBENIUS (L.), *Globus*, LXIV (1893), 326-328 : Die Fensterthüren im Congo-Becken.

FROBENIUS (L.), *Globus*, LXV (1894), 206-210 : Die Ba Tschonga. Eine Rassenreihe im Oestlichen Congo Becken.

FROBENIUS (L.), *Zeitschrift für Ethnologie*, XXXVIII (1906), 736-741 : Volkerkundlicher Reisebericht aus Luluaburg.

FROBENIUS (L.), *Mouvement géographique*, XXI (1906), 391-394 : Dans la région du Kasai.

FROBENIUS (L.), *Im Schatten des Kongostaates*. Bericht über den Verlauf der ersten Reisen der D. J. A. F. E. von 1904-1906 über deren Forschungen und Beobachtungen auf geographischen und Kolonialwirtschaftlichem Gebiet. Berlin, Georg Reimer, 1907.

FUCHS (F.), *Bulletin officiel de l'État Indépendant du Congo*, mars-avril 1908. Annexe A. Lettre au Consul général Cromié.

GILLAIN, *Mouvement géographique*, XII (1895), 159-161 : Sankuru, Lueme, Lomami.

GILLAIN, *Belgique coloniale*, III (1897), 91*b*-92*b* : Les tribus du Kasai.

HASSENSTEIN, *Petermanns Mitteilungen*, XXXVII (1891), 57-66 : Major V. Wissmann's Zweite Reise; Quer durch Zentralafrika, 1886-1887.

HAULLEVILLE (A. DE) et COART, *Annales du Musée du Congo* [publiées par ordre du secrétaire général de l'État Indépendant du Congo], Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 5-136 : Les beaux-arts chez les Congolais; — fasc. 2 (1906), 145-315 : La religion; — II, fasc. 1 (1907), 1-194 : La céramique.

Annexe aux Annales du Musée du Congo : Documents sur le pays et ses habitants.

HINDE (Dr), *Geographical Journal*, V (1895), 426-446 : Three Years' Travel in the Congo Free State; Paper read at the Royal Geographical Society, March 11, 1895.

HINDE (Dr), *The fall of the Congo Arabs*. Methuen, London, 1897.

HINDE (Dr), *La chute de la domination des Arabes du Congo*. Traduction Avaert. Bruxelles, Muquardt, 1897.

Hinde (Dr), *Congo belge*, II (1897), 99-101, 221-222 : Le cannibalisme au Congo. Extrait de « The Fall of the Congo Arabs ».

Jacques (V.), *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, X (1891-1892), 59-67 : Conférence de M. le capitaine Vandevelde sur les collections ethnographiques rapportées de son dernier voyage au Congo.

Jacques (Dr), *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, XIII (1894-1895), 284-332 : Les Congolais de l'Exposition universelle d'Anvers.

Jacques (Dr), *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, XVI (1897), 183-244 : Les Congolais à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren.

Laloy (L.), *Anthropologie*, VI (1895), 710 : Les Congolais à l'Exposition universelle d'Anvers.

Lancaster (A.) et Meuleman (E.), *Le climat du Congo*. Bruxelles, Hayez, 1898.

Laurent (Ém.), *Bulletin officiel de l'État Indépendant du Congo*, 1896 : Rapport sur un voyage agronomique autour du Congo.

Laurent (Ém.), *Mouvement géographique*, XIII (1896), 349-352 : Le café au Congo.

Laurent (Ém.), *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1896 : Lettres congolaises.

Laurent (Ém.), *Congo belge*, II (1897), 40*a*-41*a*, 61*b*-67*a*, 79*a*-80*a*, 89*b*-93*a*, 103*a*-104*b* : Lettres congolaises.

Lemaire, *Au Congo : Comment les noirs travaillent*. Bruxelles, Ch. Bulens, 1895.

Marinel (Le), *Mouvement géographique*, VIII (1891), 32*a*-32*b* : Le pays entre Luluaburg et le Lualaba.

Masui (Th.). *Guide de la Section de l'État Indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren en 1897*. Bruxelles, Monnom, 1897.

Meuleman (E.) et Lancaster (A.), *Le climat du Congo*. Bruxelles, Hayez, 1898.

Michaux (Commt), *Au Congo : Carnet de campagne*. Épisodes et impressions de 1889 à 1897. Bruxelles, Falk, 1907.

MOGANGA, *Le Congo*, I (1904), n° 8, 2*a*-4*a*. L'organisation sociale des tribus congolaises.

POGGE, *Mittheilungen der Africanischen Gesellschaft in Deutschland*, IV (1883-1885), 56-74 : Bericht über die Reise von Mukenge nach Nyangwe und zurück, und über die Begründung der Station Mukenge, III (1883).

POLIDORI (Dr), *Belgique coloniale*, X (1904), 92-94 : Une inspection sanitaire au Katanga.

POLIDORI (Dr), *Bulletin officiel de l'État Indépendant du Congo*, mars-avril 1908. Annexe C. Lettre au Président du Comité Spécial du Katanga.

SCHMITZ (R.), *Le Souvenir*, IX (1908), 6 : Les accusations contre le Congo.

SCHRADER (F.), *Bulletin de la Société géographique commerciale de Bordeaux*, VI (1883-1884), 281-293 : Traversée de l'Afrique, de l'Ouest à l'Est, depuis San Paolo de Loanda jusqu'à Zanzibar, par le lieutenant Wissmann et le Dr Pogge en 1881-1882.

SCHRADER (F.), *Revue géographique internationale*, VIII (1883), 81*a*-84*b* : Wissmann et Pogge au travers de l'Afrique.

VANDEVELDE, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, X (1891), 59-67 : Conférence sur les collections ethnographiques rapportées de son dernier voyage au Congo.

VERNER (Samuel), *Pioneering in Central Africa*. Richmond, Presbyterian Committee of publication, 1903.

WANGERMÉE (E.), *Bulletin officiel de l'État Indépendant du Congo*, mars-avril 1908. Annexe B. Lettre au Président du Comité Spécial du Katanga à propos du dépôt d'*Africa*, n° 1, au Parlement anglais.

WAUTERS (d'après Wolf), *Mouvement géographique*, III (1886), 70*b*-*c* : L'exploration du Sankuru Nouveaux détails.

WAUTERS (A.-J.), *Mouvement géographique*, IX (1892), 9*a*-11*a* : L'expédition Paul Le Marinel au Katanga; du camp de Lusambo chez Msiri.

WAUTERS, *Mouvement géographique*, XV (1898), 103-106 : La densité et la répartition de la population au Congo.

Wissmann, *Proceedings of the Royal Geographical Society London*, V (1883), 163-165 : Lieutenant Wissmann's Journey across Africa.

Wissmann, *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*, X (1888), 525-531 : On the Influence of Arab Traders in West Central Africa.

Wissmann, *Petermanns Mitteilungen*, XXIX (1883), 117a-186b, 220a-229b : Neuere Erforschungen im Congo-Gebiete.

Wissmann, *Mittheilungen der Africanischen Gesellschaft in Deutschland*, III (1883), 248 : Die Pogge-Wissmann'sche Expedition; — 249-254 : Bericht von lieutenant Wissmann.

Wissmann, *Globus*, XLVIII (1885), 301a-302b : Wissmann's Kassai-Fahrt.

Wissmann, *Unter deutscher Flagge, Quer durch Africa von West nach Ost. Von 1880 bis 1883 ausgeführt von Paul Pogge und Hermann von Wissmann.* Achte Auflage. Berlin, Herman Walther, 1902.

Wissmann, *Meine zweite Durchquerung Aequatorial-Africas von Kongo zum Zambesi, während der Jahre 1886 und 1887.* Neue Ausgabe, mit Abbildungen nach Zeichnungen von Hellgrewe und Klein-Chevalier. « Globus Verlag », Berlin, 1907.

Wolf (Dr), *Mouvement géographique*, III (1886), 49-50a : Le Sankuru. Découverte d'une route fluviale directe entre Léopoldville et Nyangwe, 1,800 kilomètres de voies navigables de Kwamouth à Kassongo.

Wolf (Dr), *Mouvement géographique*, III (1886), 75b-76a : M. le Dr Wolf sur le Kasai et le Sankuru.

Wolf (Dr), *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, VII (1887), 447-478 : Observations de M. le Dr Louis Wolf sur le cours de Sankuru.

Wolf (Dr L.), *Bulletin de la Société belge de géographie*, XII (1888), 26-43 : Exploration sur le Kasai et sur le Sankuru.

Wolf (Dr L.), *Petermanns Mitteilungen*, XXXIV (1888), 193-203 : Die Erforschung des Sankuru.

Iconographie.

A. — **Renseignements généraux.**

2. *Situation géographique.*

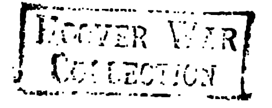
Flore : A noter surtout l'*Encephalartos Le Marinellianus*, De Wildeman et Durand.
DE WILDEMAN, *Études Fl. Bas et Moyen Congo*, I, pl. XXIII et XXIV. — *Notices pl. ut. et intér.*, I, pl. XXV-XXVIII. — *Mission Ém. Laurent*, p. 364.

Pour la flore, voir DE WILDEMAN, *Études Fl. Bas et Moyen Congo*, I et II. — *Notices pl. ut. et int.*, I. — *Mission Ém. Laurent*. — *Plantes trop. de grande culture*, I. — DE WILDEMAN et DURAND, *Illustrat. Fl. Congo.*

Grassavanne, —
WISSMANN, 2. Durchquerung, 145.

Im Tale des Sankuru, —
WISSMANN, 2. Durchquerung, 163.

Lateritlandschaft nördlich von Lupungu, —
FROBENIUS, *Im Schatten*, 439. — Idem, 440.



Prärie mit Akazienbüschen, —
WISSMANN, *Quer.*, 138.

Sankurulandschaften :
Blick von Itoka über den Strom, S. 446.
Sandsteinwand am grossen Bogen, SS. 440, 445.
Stromufer bei Lusambo, S. 448.
Strom nahe der Lubefumündung, S. 449.
Strom unterhalb Pania Mutombos, SS. 442, 444.
FROBENIUS, *Im Schatten*.

Urwald, —
WISSMANN, *Quer.*, 129.

Wissmannberge von der Stadt Lupungus aus gesehen, —
FROBENIUS, *Im Schatten*, 419.

Wissmannberge, vom Nordabhange des Görzberges aus gesehen, —
FROBENIUS, *Im Schatten*, 437.

8. *État physiologique et mental.*

Die beide erste Frauen des Fürsten (Lupungu).
FROBENIUS, *Im Schatten*, 434.
Femmes Sappo-Sap de Luluaburg, —
Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles, XIII (1894-1895), 311.
Groupes de femmes, —
Belg. marit. et col., 1907, 548.
Hommes Sappo-Sap de Luluaburg, —
Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles, XIII (1894-1895), 310.
Indigènes Sappo-Sap, —
Congo ill., IV (1895), 174.
Types de femmes Sappo-Sap, —
Bull. Soc. Et. Col., XI, 565.

B. — Vie matérielle.

a) SOINS DONNÉS AU CORPS.

11. *Coiffure.*

Peignes, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

13. *Épilation.*

Lamelle du fer servant à épiler, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

b) ALIMENTATION.

22. *Préparation culinaire.*

Frau, Korn malend, —
FROBENIUS, *Im Schatten*, 433.

B. — **Vie matérielle.**

23. *Cuisine.*

Calebasses pour aller à l'eau, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Couteau de cuisine, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Cuisine indigène à Lusambo, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, II, fasc. 1 (1907), 17.

Écuelle en bois, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Mortier à piler le manioc, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Plat en bois, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Pot en terre cuite contenant de l'huile de palme, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Pot à eau, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Types de casseroles (terre cuite), —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

26. *Excitants.*

Pipe, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

c) VÊTEMENTS.

32. *Tatouage.*

Tatouage d'une Musongo, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

33. *Objets suspendus au corps.*

Aiguilles de porc-épic servant à l'extraction des djiques, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

B. — **Vie matérielle.**

33 (*suite*).

Bracelets et bagues en fer forgé, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Collier avec amulette, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

36. *Chaussure.*

Sandales arabes, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

d) HABITATIONS.

41. *Habitation-type.*

Hutte dans la région de Pania Mutombo, —
Mouv. géogr., XIV (1897), 94.

Hutte du village de Lusambo, —
Congo ill., II (1893), 10.

43. *Meubles.*

Escabeaux en bois d'une seule pièce, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Petits bancs qui servent d'oreiller, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

46. *Village.*

Basangedorf, —
WISSMANN, *Quer.*, 145.

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

47. *Outils et ustensiles.*

Bâton de promenade, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Couteau avec gaine qui se passe dans la ceinture, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

B. — **Vie matérielle.**

Couteaux servant à tous usages, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

49. *Chasse.*

Flèche en bois, à quatre pointes, pour les rats et les oiseaux dans leurs nids, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Flèches en fer (pour la chasse au gibier à poils), —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

50. *Pêche.*

Flèche avec fer mobile pour harponner le poisson. —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Voir aussi n° 54, panier à poisson.

51. *Agriculture.*

Houe, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

52. *Élevage.*

Voir n° 54, panier à poules.

54. *Vannerie.*

Panier à couvercle, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Panier à poisson. —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Panier à poules, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

55. *Poterie.*

Poterie en terre, blanc-grisâtre, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, II, fasc. 1 (1907), 192.

Types de casseroles (terre cuite).

Basonge. CONGO.
Iconographie.

B. — **Vie matérielle.**

56. *Métallurgie.*

Enclume de forgeron, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.
Forgerons Sappo-Sap, —
Groupe De Rudder du Musée de Tervueren.
Haches, —
VANDEVELDE, *Bull. Soc. Anthr. Bruxelles*, X (1892), pl. II, 18.
Hachette, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.
Masse de fer, servant de marteau, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.
Pince à feu, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.
Voir aussi nos 23, 33, 47, 49, 50, 56, 58, 185.

58. *Travail du bois.*

Herminette à menuiser, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.
Voir aussi nos 43, 49 et 185.

D. — **Vie religieuse.**

103. *Fétichisme.*

Amulette, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 2 (1906), 223.
Amulette avec collier, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.
Fetishfigur der Beneki, —
ANKERMANN, *Archiv für Anthrop.*, IV (1906), Tafel XXXVI.

E. — **Vie intellectuelle.**

a) Arts.

124. *Langage.*

Die Basonge erzählen Legenden, —
Frobenius, *Im Schatten*, Tafel XXXI.

126. *Danse.*

Haupling's Tanz (Lupungu), —
Frobenius, *Im Schatten*, 436.

128. *Musique.*

Flûte, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 114.

Flûte, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 114.

Flûte de Pan, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 115.

Kisachi, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 137.

Kisachi, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 137.

Kisachi, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 138.

Musique d'un chef Sappo-Sap, —
Annexe Ann. Muséé Congo, 160.

Musicien Sappo-Sap, —
Congo ill., IV (1895), 173.

Trompe en bois, —
Ann. Musée Congo, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 109.

E. — Vie intellectuelle.

b) SCIENCES.

137. *Nautique.*

Caravane traversant le Sankuru à Lusambo, —
Bull. Soc. Ét. Colon., XI (1904), 566.

F. — Vie sociale.

b) RÉGIME ÉCONOMIQUE.

162. *Commerce.*

Le marché à Lusambo, —
Bull. Soc, Ét. Colon., XI (1904), 567.

c) COUTUMES JURIDIQUES.

168. *Droit pénal.*

Das Frauengefangnis (Lupungu), —
FROBENIUS, *Im Schatten,* 434.

e) ORGANISATION POLITIQUE.

177. *Chef.*

Pania-Mutombo, —
Congo ill., IV (1895), 25.

f) RELATIONS AVEC L'EXTÉRIEUR.

185. *Relations guerrières.*

Arc, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Dolchmesser der Basonge, —
ANKERMANN, *Archiv für Anthrop.*, IV (1906), Tafel XXXVII.

Dolchmesser der Basonge, —
ANKERMANN, *Archiv für Anthrop.*, IV (1906), Tafel XXXVII.

F. — **Vie sociale.**

Flèche ordinaire en bois, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Grand couteau avec gaine. Arme, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Mona-Lupungu (Kalebue =) Waffen, —
WISSMANN, *Quer.*, 152.

Sabre de parade, —
Dessin SCHMITZ, en annexe.

Siegreich zurückkehrende Basonge-Krieger, —
WISSMANN, *Quer.*, 122.

Streitaxt der Basonge, —
ANKERMANN, *Archiv für Anthrop.*, IV (1906), Tafel XXXVII.

Streitaxt der Basonge, —
ANKERMANN, *Archiv für Anthrop.*, IV (1906), Tafel XXXVII.

Waffen, —
WISSMANN, *Quer.*, 132.

Waffen, —
WISSMANN, *Quer.*, 135.

186. *Contact avec les civilisés.*

Attelage à Lusambo, —
Notice Exposition Liège, 68. — *Belg. colon.*, X (1904), 75.

Auf den Spuren der Araber, —
WISSMANN, *Quer.*, 151.

Caoutchouc (Lusambo) :
Lianes à caoutchouc. Récolte du latex dans la forêt.
Séchage de caoutchouc dans la forêt.
Cuisson du latex et des galettes de caoutchouc.
DE WILDEMAN, *Mission Ém. Laurent*, I, 519-524.

Construction d'une maison à Lusambo, —
Annexe Ann. Musée Congo, 55.

Die Araber unter den Beneki.
WISSMANN, 2e Durchquerung (Francfort, 1890), 146-147.

F. — **Vie sociale.**

Ferme avec bétail à Lusambo, —
Belg. colon., X (1904), 63.

Le peloton du Lomani (Kabinda), —
Bull. Soc. Ét. colon., XI (1904), 574.

Le steamer « Ville d'Ostende », sur le Sankuru, —
Bull. Soc. Ét. colon., XI, (1904), 566.

L'exercice à Lusambo, —
Belg. colon., IX (1903), 507.

Lusambo, —
Annexe Ann. Musée Congo, 21 et 22. — Aussi dans *Belg. colon.*, IX (1903), 482; X (1904), 54 et 66. — *Belg. mar. et colon.*, 1906, 153 et 192.

Mess de Lusambo, —
Belg. colon., IX (1903), 523.

Montures à Lusambo, —
Belg. colon., X (1904), 39 et 51.

Prison de Lusambo, —
Annexe Ann. Musée Congo, 130.

Route carrossable à Lusambo, —
Belg. colon., X (1904), 87.

Route vers Lusambo, —
Annexe Ann. Musée Congo, 105.

Wolfs Begrüssung mit Sappo-Sap, —
WISSMANN, 2e Durchquerung (Francfort, 1890), 30.

BASONGE
(CONGO).

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

1. *Nom.* — Orthographes différentes : *Bassonge, Bassonga, Bassongo, Bassonie, Bassonje, Ba-Songwe, Basonge,* etc. Nous adoptons l'orthographe *Basonge.*

Ba-songe. Ba est le pluriel de *Mo* (1). Exemples : *Mo-Kassi, Bakassi* (femme); *Mo-ana, Bàna* (enfant). — Lorsqu'il s'agit de désignation de peuplades, *Ba* indique la race : exemples, *Basonge, Batua, Baluba, Batetela,* etc., signifie la rare *Basonge, Batua, Baluba, Batetela,* etc. L'individu de la race sera le *Mosonge, Motua, Moluba, Motetela,* etc.

Le préfixe *Bena* (les gens), indique exclusivement la tribu : *Benakalebue, Bena-Mona, Bena-Imbadi,* etc. Dans la conversation usuelle, il y a corruption (*Bekalebue*) (2) ou même le préfixe disparait (*Mi Kwenda Rua Mona* : je vais chez les *Bena-Mona*; *Bô Basonge* : ce sont des *Basonge.*

SCHMITZ.

(1) Le singulier de *Ba* s'écrit plutôt *Mu,* car il se prononce *Mou.*

On dit un *Musongo,* des *Basongo*; l'*o* final est nettement prononcé dans *Usongo* et *Musongo* ; il l'est moins dans *Basongo,* au point de devenir en réalité *Basonge,* surtout lorsque ce mot est en présence d'un certain nombre d'autres, au cours d'une phrase.

P. LE MARINEL.

(2) De mon temps, on ne disait guère Bekalebue, mais bien parfois Bakalebue

P. LE MARINEL.

Cf. POGGE, *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, III (1883), 58. — WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London,* V (1883), 164.

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

2. *Situation géographique.* — Il est difficile de délimiter les régions habitées par les Basonge.

Le voyageur qui, venant de l'Occident, fait route entre le 5ᵉ et le 6ᵉ parallèle sud, les rencontre aussitôt qu'il a passé le Lubi (affluent du Sankuru) et ne les quitte qu'après avoir franchi la rivière Lubéfu. Il traverse alors, du Lubéfu au Lomani, un vaste espace occupé par les Bekalibue, qui sont d'ailleurs aussi des Basonge. Au delà du Lomami, vers le 26° longitude est, il tombe à nouveau sur les Basonge proprement dits.

Au surplus, la carte annexée indique l'aire géographique complète de la peuplade, actuellement.

Les Basonge proprement dits reprochent aux Bekalibue de s'être laissé imprégner trop de Baluba. Tous les Bekalibue n'ont pas comme chef Lupungu.

Les Beneki, qui sont de race Basonge aussi, ont presque disparu. Il n'y a plus guère qu'un endroit où j'ai entendu parler des Beneki : c'est le village de *Mona-Chialo* (1), situé entre Lupungu et Pania-Mutombo. Tous les autres ont été anéantis ou constituent la tribu des Sappo-Sap près de Luluaburg.

Les Batempa sont aussi des Basonge.

SCHMITZ.

(1) J'écrirais plutôt *Mona-Kialu* ; les sujets de *Mona-Kakaza* sont aussi Beneki.

P. LE MARINEL.

Une autre grande race de cette région est la race Basonge. Parmi eux on distingue les Basonge (1) que gouverne Pania-Mutombo, les

Bena-Kalebue qui obéissent à Lupungu et les Beniki, sous les ordres de Sappo-Sap. Les autres familles sont moins importantes.

GILLAIN, *Belg. colon.* (1897), 91[b].

(1) Les sujets de Pania sont des Basanga; mais ces Basanga sont des Basonge.

P. LE MARINEL.

Den *Lubilasch*, einen grossen, nur dem Kassaï nachstehenden Fluss, erreichten wir zugleich mit der Residenz des alten blinden Katschitsch, des Königs von *Koto*, eines Reiches, das hauptsachlich aus *Basonge* besteht.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, IV (1883), 46.

Cf. WISSMANN, *Quer.*, 127; ID., *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, III (1883), 249-250.

Der Lubi scheint eine Art von Grenzscheide zu bilden zwischen körperlich verschiedenen Stämmen. Die schlanken Gestalten, die schmäleren und längeren, mit freundlicherem Blicke ausgestatteten Gesichter der uns am Westufer des Flusses empfangenden Eingebornen übten einen guten Eindruck auf mich aus im Vergleiche zu den *Basonge* und ihren östlichen Nachbarn mit ihren robusten Körpern, den breiten Stirn und der starken Kinnbachen, überhaupt mit der bulldoggähnlichen Physiognomie. Es wären *Bakua, Tschilumba* und *Bena Putu*, von denen die ersteren dem *Luntu*stamme angehören, deren Land sich in der Breite ungefähr vom kleinen *Mucamba*-See bis zum Lubi erstreckt.

POGGE, *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, III (1883), 67.

Die Basange gehören zu dem Stamme der Basonge.

WISSMANN, *Quer...*, 144.

Pania-Mutombo, Mona-Kialo et Katambue m'ont toujours dit qu'ils appartenaient à la tribu des Basanga.

DHANIS.

A, **2** (*suite*).

The region I refer to is bounded by the Sankuru and the Lomani, the former crossed first by M. Pogge and myself, the latter first made known through commander Cameroon. This region is inhabited by the Beneki, a division of the Basonge.

Wissmann, *Proc. R. G. Soc. London,* X (1898), 535.

Cf. Wissmann, *Mitt. Afric. Gesell. in D.,* III (1883), 250. — Id. *Quer.,* 147. — Id., 2e *Durchquerung.*, 147.

...Die Milembue, auch zum Basongestamme gehörig...

Wissmann. *Quer.*, 152.

Wir hatten das Land der Bena-Sala, ebenfalls Basonge betreten (Lomami).

Wissmann, *Quer.*, 160.

Am 21. passierten wir die Grenze der Bena-Nyerbo, und damit die der äussersten Basonge.

Wissmann, *Quer.,* 170.

Es waren Leute vom Stamme der Batempa, die ebenfalls Basonge sind.

Wissmann, 2e *Durchquerung.,* 164.

Die Leute Sappo-Saps sind, wie ich bereits früher constatiert hatte, Basonge...

Wissmann, 2e *Durchquerung.,* 50.

The Lubi forms the boundary between the Tushilenge and the Basonge.

Wissmann, *Proc. R. G. Soc. London,* V (1883), 164.

Von hier der westlichsten Grenze dieses Volkes (Basonge), erstrecken sie sich bis über dem Lomani hinaus, ja bis zum Lualaba, stossen also südlich stets an die Baluba.

Wissmann, *Quer.*, 120.

Le pays qui s'étend entre Lusambo et le Lomami est habité par les diverses tribus de la nation des Basonge.

EXPÉDITION LE MARINEL ET GILLAIN. *Mouv. Géogr.*, VIII (1891), 39.

Cf. CHAPAUX, *Le Congo*, 511. — CORDELLA, *Boll. Soc. G. Ital. Roma*, VII (1906), 966. — *Congo Ill.*, II (1893), 90. — FROBENIUS, *Zschrift f. Ethnol.*, XXXVIII (1906), 737. — HERMANT, *Coutumes familiales*, 45. — HASSENSTEIN, *Pet. Mitt.*, XXXVII (1891), 58*b*. — JACQUES, *Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles*, XVI (1897), 186. — *Mouv. Géogr.*, XVIII (1901), 611. — POGGE, *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, IV (1883), 201. — SCHRADER, *Rev. Géogr. Intern.*, III (1883), 83*b*. — SCHRADER, *Bull. S. G. Comm. Bordeaux*, VI (1883-4), 287. — WISSMANN, 2e *Durchquerung.*, 151.

The people (Luebo) in the main are Baluba, though there are Bena Lulua and Sappo-Sap also.

VERNER, *Pioneering*, 104.

The Sappo-Sap, at this time, constituted a peculiar and distinct class of natives, whose principal settlement in the Kassaï district was at Luluaburg, the station of the Congo Government... A good many of them had made other smaller settlements near the most important centres, at Lusambo on the Sankuru, at Luebo, at Bema Makina and this one of Kasendi 's was at the Bateke town of Kabaie.

VERNER, *Pioneering*, 359-360.
Cf. FROBENIUS, *Im Schatten*, 367.

En 1892, la dispersion des tribus était extrême.

Il y avait :

BASANGA. — 1° Sur le Sankuru (5°10′ S. et 23°50′ environ E.) : l'établissement de Pania Mutombo. Ce chef, de race Ba-Sanga, ancien sujet, d'aucuns disaient esclave de Zapo Matapa, le grand chef des Basanga qui habitait, ainsi que Pania, près de la rivière Lusangaï, affluent de droite du Lubefu. Pania, par ses intrigues et surtout grâce à la possession des fusils à piston qu'il reçut de Lupungu, chef des Bena Kalebue, réussit à acquérir une grande influence. Il s'attaqua surtout à Mona Kialo, fils de Zapo Matapa. Il avait avec lui peu de véritables Basanga, mais beaucoup d'auxiliaires étrangers;

2° Mona Kialo, à 5°40′ S. environ et 24°20 E. environ;

A, 2 (*suite*).

Mona Kialo était fils de Zapo Matapa. Il avait conservé la majorité des Basanga et s'efforçait de vivre en paix. Malheureusement il était harcelé par Pania Mutombo au N.-O., par Lupungu au S.-S.-E., par Gongo Lutete au N.-E.;

3° Katambue, sur le Lubelu, à 5°10′ S.

Beneki. — Les Beneki étaient aussi très partagés :

1° Il y avait une colonie à Kabinda, chez Lupungu; le chef Kakeza était nominalement indépendant de Lupungu; mais ainsi que Pania Mutombo et Mona Kialo, il payait tribut;

2° A l'ouest de Kabinda, l'établissement de Wadia Niama, composé de mille individus environ;

3° Entre le village de Mona Kialo et Kabinda, résidence de Lupungu, le chef Mwana Kimwamba peu important.

Le plus important de tous les chefs était Sappo-Sap, qui alla s'établir à Luluaburg où il rendit par la suite les plus grands services.

Bena-Kalebue. — Les Bena-Kalebue s'étendaient depuis la source du Lurimbi et de la source du Lukasi jusqu'au Lomami.

Le chef principal était Lupungu, qui résidait à Kabinda (6°10′ S. et 24°15′ E). Son influence s'étendait jusqu'à l'ouest du Sankuru et à l'est jusqu'au Lomami. A une grande distance, au sud, les Baluba reconnaissaient sa suprématie. Les Baluba cependant semblaient vouloir absorber la race dominante par suite de nombreuses alliances matrimoniales.

Les chefs secondaires des Bena-Kalebue étaient :

1° Eybondo, résidant sur le Lukasi à 5°45′ S. et 25°30′ E.;

2° Kolomoni, à 5°35′ S. et 24°45′ E.;

3° Goio Muiano, à 5°10′ S. et 25°15′ E.

A l'est du Lomami, les gens de l'Imbaddi étaient de la même

race; puis il y avait la race Ba-Songo, qui s'étendait à l'ouest et à l'est du Lomami de 25°30′ jusqu'à 26°30′ au sud du cinquième parallèle. Le fameux Gongo Lutete était m'Songo.

DHANIS.

Peuplades voisines (situation et caractéristiques).

1° Les BALUBA. — Race certainement inférieure aux Basonge. Les Baluba ont la réputation — non usurpée — d'être parmi les plus paresseux des nègres. L'habitat de la race est immense : on rencontre des Baluba jusqu'au lac Moero! Leur langue, leurs mœurs se modifient au fur et à mesure que l'on avance vers l'est; modifications de détail seulement : ainsi un ingénieur qui avait vécu chez les Baluba des mines, vers le onzième parallèle sud, comprenait les Baluba établis à Tshofa sur le Lomami au 5°15′.

Différences de mœurs notées au cours de l'enquête. Notons ceci : si le Basonge est avant tout un agriculteur, le Baluba est avant tout un commerçant.

2° Les BATETELA. — Race supérieure. Passent pour les plus querelleurs et les plus malins des nègres. Ont beaucoup profité des enseignements des Arabes. Très musiciens. Fabriquent des chapeaux artistiques. Bons dessinateurs. Se servent beaucoup plus du fusil que les indigènes d'autres races; sont beaucoup plus courageux d'ailleurs : ne craignent pas de voyager la nuit et tuent le buffle à bout portant.

Leurs villages sont très propres. C'est la seule population nègre, que je connaisse, qui fasse et entretienne entre les diverses cités des routes larges de 2 mètres. Se construisent des huttes confortables en pisé (j'en ai vu en briques) avec trois, même quatre places; ils y pratiquent des ouvertures fermées avec de petits volets; font une large véranda exhaussée.

Anthropophages. Ne dédaignent pas la viande faisandée : un mort de quatre jours est encore mangeable. Les cas deviennent évidemment de plus en plus rares. Se nourrissent au reste beaucoup plus de viande que les autres races environnantes : bétail,

A, 2 (*suite*).

gibier, poisson. Ne mangent presque pas de manioc; font une grande consommation de millet; le millet, dit-on, est un plat Batetela.

Très prolifiques. Approvisionnaient d'esclaves tout le sud.

Race superbe, incomparablement plus vigoureuse que ses voisines. Les porteurs Batetelas sont célèbres.

Langue dure, rocailleuse. Ils prononcent le *r* franchement.

Leur mentalité presque européenne, leur force physique, la densité de leur population en font de précieux auxiliaires du blanc. Le Batetela s'attache difficilement (il est inaccessible à la crainte), mais une fois votre ami il vous sert avec un dévouement inlassable et vous défend jusqu'à la mort.

Les Bangala ont presque disparu — on en a trop usé. Les Batetela restent : ils sont peut-être l'avenir.

SCHMITZ.

Détermination astronomique. — Lusambo : latitude 4°57′ S.; longitude 23°28′.

LANCASTER et MEULEMAN, *Le climat du Congo*, 349.
Voir ci-haut les déterminations DHANIS, etc.

Météorologie. — (Reise von *Malange* nach *Nyangwe* und zurück nach *Mukenge.*) — Die Regenzeit hat hier mit den 16. August begonnen. Seitdem ist im allgemeinen der Regen, immer von Gewittern begleitet, nur spärlich gefallen; in den letzten 8 Tagen nicht ein Tropfen, obgleich die Temperatur fortwährend sehr warm ist. Meine Thermometerablesungen ergaben in der Regel : des Morgens mit Sonnenaufgang zwischen 19 und 21°C., Mittags 12 Uhr 28-30°, um 2 Uhr Nachm. 31-33°, und Abends mit Sonnenuntergang, gegen 6 Uhr, 24-27°. Der höchste Thermometerstand bis jetzt (20. September 1882) war 34° 1/2, der niedrigste 18°.

POGGE, *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, IV (1883), 74.

Der Anfang des Januar 1882, während dessen die Expedition langsam im Lande der Basonge fortrückte (5°5 Br.), war sehr heiss und trotzdem fast ganz trocken, auch die zweite Hälfte dieses Monats welche Wissmann dauernd in Mona Katschitsch am Lubilasch verlebte, brachte nur wenig Gewitter bei grosser Hitze. Dabei waren Wirbelwinde und plötzliche starke Windstösse häufig. Erst die allerletzten Tage des Januar und die erste Hälfte des Februar war wieder reich an Gewitterregen, die zweite Hälfte jedoch, während deren die Expedition das Gebiet der Basonge mit den grossen, meilenlangen Dörfern passirte, wieder mehr trocken.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Gesell. in D.* IV (1885), 268.

In Kiuowo, wo wir hielten, hatter der Gewittersturm der letzten Nacht sämmliche Bananen- und Platanenbaüme, viele Palmen und Häuser niedergerissen.

WISSMANN, *Quer.*, 140.

Au moment du départ de l'expédition de Pania-Mutombo, sur le Sankuru, le 17 novembre 1891, nous étions déjà en pleine saison des pluies. Elle s'est terminée le 24 avril suivant, à Ripuna, au sud-est de Bunkeia.

Pendant cette période de 160 jours, nous avons eu 96 jours de pluie. Il est à remarquer... que, dans cette région, la pluie n'est pas toujours accompagnée d'orage, comme dans le Bas-Congo. Bien des fois nous avons eu des journées entières de pluie sans aucun orage. Les températures les plus élevées constatées pendant cette première saison sont de 36 degrés, le 24 novembre 1891, et de 35 degrés, le 25 décembre.

Dr AMERLINCK (Expédition Delcommune). *Mouv. géogr.*, X (1893), 42.

(*Température.*) — De même que dans presque toutes les stations du Haut-Congo dont nous avons parlé, la température est caractérisée ici par une régularité assez marquée, surtout en ce qui concerne les minima (1). Ceux-ci oscillent entre 19° et 23°. Il n'en est pas tout à fait de même du maximum, qui reste généralement entre 29° et 35°, mais qui toutefois, lorsqu'une forte pluie survient dans la journée, peut tomber à 24°, comme cela est arrivé le 7 janvier par une pluie qui a donné 16mm7. Le 10 avril, le maximum est descendu à 25°, par une

(1) Emploi d'un thermomètre à maxima et minima combinés (alcool et mercure).



A, 2 (*suite*).

pluie de 40mm, produisant un écart de 11° avec le maximum de la veille. En dehors de ces jours de pluie, le maximum tombe parfois à 26° ou 27°, même en pleine saison chaude; c'est qu'alors le temps très couvert ne permet pas au soleil de percer.

L'heure du minimum est généralement 6 heures. Le maximum s'observe à des heures variables, suivant que l'on a affaire à un jour pluvieux ou non. Dans ceux-ci il a lieu généralement vers 2 heures.

Les extrêmes observés sont : 36° le 8 octobre et 19° le 24 août. Toutefois, il est fort probable que ce minimum se trouve dépassé pendant les mois de juin et de juillet, pour lesquels les observations font défaut.

Le maximum moyen varie entre 32°2 en octobre et 29°9 en janvier, et le minimum moyen entre 20°6 et 22°0.

La moyenne mensuelle oscille entre 25°3 en août et 26°9 en mars, donnant une moyenne générale de 26°2.

L'écart moyen paraît n'être que de 10° environ, mais nous ne devons accorder qu'une valeur relative aux températures extrêmes, car les thermomètres étaient exposés sous une large véranda, contre le mur en briques d'un grand bâtiment, et cette exposition, sans modifier sensiblement la température moyenne, a très vraisemblablement réduit la variation entre les extrêmes journaliers.

Quoi qu'il en soit, la période la plus chaude de l'année paraît en retard sur celle du Bas-Congo. Elle se présente de mars à mai, avec un maximun secondaire en octobre.

(*Vents.*) — Les vents d'ouest dominent manifestement pendant la saison sèche; ils ont une faible intensité et se lèvent généralement vers 14 heures.

(*Saisons.*) — A ne considérer que la latitude de Lusambo, on donnerait à cette station le même régime qu'à Banana; rien n'est cependant moins vrai. Ce poste doit à sa situation au centre du continent une modification complète dans le régime des pluies. Celles-ci ne font pour ainsi dire jamais défaut. Alors que dans la zone littorale et même dans toute la région du bas fleuve le mois d'août est d'une sécheresse absolue, si l'on ne tient pas compte de quelques rares bruines légères, ici il nous donne 52mm d'eau en six jours, avec pluie

[illegible] régulièrement [illegible] de hauteur totale pour [illegible] qui est le maximum [illegible]

[illegible] pour six jours, soit une [illegible] moyenne qui tombe [illegible] les Cataractes.

[illegible] pluies se maintien-[illegible] les observations nous [illegible]

[illegible] une saison de sécheresse [illegible] beaucoup d'autres stations, [illegible] pour le début, mai pour [illegible] les limites du temps [illegible]

[illegible] intensité des précipitations, [illegible] décembre, mars et avril [illegible] En janvier il y a une légère diminution, mais [illegible] reporté en février, bien [illegible]

Le nombre de [illegible] est de 110 pour dix mois avec maximum de 19 en janvier. La hauteur totale de pluie est de 1677 [illegible], soit plus [illegible] de ce que l'on observa à Boma et près de quatre fois ce que l'on a observé à deux reprises à Congo da Lemba. Si la dénomination « saison sèche » n'a pas sa raison d'être ici, celle de « saison froide » serait mieux justifiée, et le Dr Donny n'hésite pas à dire dans un de ses rapports : « la saison *froide* a commencé en réalité le 25 mai par une série de jours couverts ».

La durée des pluies varie de trente minutes à six heures.

LANCASTER et MEULEMAN, *Climat du Congo*, 349-350.

Voir aussi tableau météorologique LANCASTER et MEULEMAN, *Climat du Congo*, 351.
Cf. BRIART, *Mouv. géogr.*, XV (1898), 7.

En pays Basonge, les deux saisons sont assez bien marquées.

La saison des pluies est plus longue que la saison sèche. On peut dire que, du 15 octobre au 15 mai, il pleut. Après le 15 mai, il n'y a plus que deux ou trois orages jusqu'au 15 juin.

Vers le commencement de janvier, il y a une petite saison sèche de douze à quinze jours.

SCHMITZ

A, 2 (*suite*).

(*Orages.*) — Les orages ont été remarquablement fréquents pendant la période d'observations. « Quelques-uns ont été très violents (jusqu'à dix et quinze éclairs à la minute); en réalité, il n'y a presque pas de jours où l'on n'entende quelques coups de tonnerre. L'orage du 19 octobre a été d'une violence extrême : chaque coup portait, c'est-à-dire que la décharge d'électricité se faisait entre les nuages et la surface du sol. Deux chimbèques ont été incendiées et deux femmes atteintes très légèrement, il est vrai, par la foudre. J'ai observé ce jour-là, dit le Dr Donny, 1 centimètre d'eau en moins d'une demi-heure. »

Le 16 avril, le même observateur mentionne une tornade excessivement violente au cours de laquelle plusieurs personnes furent également atteintes par la foudre.

LANCASTER et MEULEMAN, *Climat du Congo*, 352.

C'était le premier mardi de mai de 1891.

Je m'étais rendu aux plantations (Lusambo), où je surveillais une centaine de femmes qui y étaient employées.

Le soleil était épouvantable, le thermomètre marquait certainement 40 à 42 degrés à l'ombre.

Je venais justement de donner une demi-heure de repos et toutes les femmes s'étaient groupées autour de moi, sous un arbre énorme, le seul qui se trouvât aux environs.

Je leur dis qu'il faisait réellement trop chaud pour travailler, mais, que si elles voulaient se dépêcher, en une demi-heure elles pourraient nettoyer le petit morceau de terrain où nous étions occupés et que ce serait fini pour la journée.

Toutes s'étaient donc remises courageusement et joyeusement à la besogne et, ne voulant pas rester à l'ombre quand elles travaillaient au soleil, je m'étais avancé de quelques pas. Ce fut mon salut! Au même moment, un coup de vent, un éclair, un coup de tonnerre,... et, avec une force irrésistible, je suis jeté violemment sur le sol, où je reste anéanti, l'espace de quelques secondes, mais qui m'ont paru un siècle.

Je me demandais si je vivais encore, ou si je me trouvais dans cet

[illegible] notre âme a déjà quitté notre corps, mais n'est [illegible] pour d'autres régions.

[illegible] volonté surhumaine, je me relevai! Que [illegible] encore. Toutes mes femmes étaient par terre, [illegible] ne donnant plus le moindre signe de vie!

[illegible] l'une longue minute, une,... deux,... dix,... [illegible] relevent.

[illegible] les autres, trois étaient mortes, précisément [illegible] trouvaient à la place que je venais de quitter. Quant aux [illegible] à nos soins, elles se sont entièrement rétablies.

[illegible] ne me revint que petit à petit et certainement plus de [illegible] après l'accident, les cordes vocales ayant été paralysées [illegible] la foudre.

[illegible] *Carnet de campagne*, 136-137.

[illegible]

[illegible] des pluies, il tombe des orages au moins tous les [illegible]. Ces orages viennent généralement l'après-dîner, [illegible] 4 heures. Il est rare qu'il pleuve durant la matinée et [illegible] heureux pour nous qui voyageons. Ces orages [illegible] comme ceux de chez nous, sans plus de brusquerie. [illegible] caractérisent par l'abondance d'eau plus que par les [illegible] de la foudre.

SCHMITZ.

Il y a aussi des ouragans. Moyenne : un tous les quinze jours. Ils sont quelquefois secs, accompagnés de tonnerre seulement. Durée, cinq minutes. Très violents; on dirait plutôt un cyclone qui passe. Tout est renversé : bananiers, manioc, etc., les bâtiments sont souvent couchés par terre.

J'ai vu de la grêle deux ou trois fois (en trois ans).

SCHMITZ.

(*Brouillards*). — Sont très fréquents le matin; il est rare qu'il ne s'en présente pas, à part les jours de pluie ou le lendemain de jours pluvieux. Lorsque le brouillard manque, le ciel est généralement couvert.

LANCASTER et MEULEMAN, *Climat du Congo*, 352.

A, 2 (*suite*).

Géologie. — The region I refer to is bounded by the Sankuru and the Lomani, the formed first crossed by Mr. Pogge and myself, the latter first madeknown through commander Cameron. This region is inhabited by the Beneki, a division of the Basonge. It forms a rolling savannah, intersecting by numerous rivulets, which have excavated their channels to a depth of 150 feet through darkish-red laterite, whose colour contrasts pleasantly with the more sombre hues of the grasses. Down in the bottom of these ravines may be seen the underlying sandstone, bedded horizontally, and often dyed ruddy by particles of iron. A narrow strip of luxuriant primeval forest accompanies the crystal streams of cold waters. A bird's-eye view of this country would present the appearance of richly veined marble, the forests fringing the rivulets representing the darker streaks, the open savannah the body of the rock. Standing on a point of vantage, our attention is attracted to darker stripes which wind like huge serpents along the heights of land, and which, on a near approach, turn out to be palm groves, in the shades of which are built the large villages, or rather towns, of the Beneki.

Wissmann, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 525-526.

Entre le Sankuru et le Lomami le pays est tourmenté. C'est une succession de plateaux élevés, séparés par les vallées étroites des rivières qui coulent vers le nord, par le Lubefu dans le Sankuru et par le Lurimbi dans le Lomami.

Ces cours d'eau, sans être des obstacles, deviennent quelquefois infranchissables après de fortes pluies, car leurs eaux montent plus rapidement qu'elles ne s'écoulent à cause du resserrement des vallées, qui sont souvent coupées à pic comme des ravines. La terre, rougeâtre, contient du fer.

La ligne de faîte entre le bassin de Sankuru et celui du Lomami est marquée, sur l'itinéraire Le Marinel, par trois mamelons qui commandent le pays dont ils sont l'expression la plus élevée. L'altitude en ce point est d'environ 850 mètres. Le Lomami fut atteint par l'expédition un peu en amont du confluent du Lurimbi. Le 21 juin, on

... ..., le chef de l'importante agglomération des villages ...

... Le Marinel et Gillain, 1890, *Mouv. géogr.*, VIII (1891), 39*b*.

... durch ein ganz ungewöhnlich coupirtes Terrain, ... Gewirr von Bächen und Schluchten ein sehr wei- ... horizontal geschichteter Sandstein ansteht. Wir ... 100 m. über dem Niveau der tausend kleinen ... erhebenden Berg Malunda zur Rechten...

... 141.

... erheben sich 50 bis 60 m. hoch über den ... Bergegrosse Schwierigkeit bereitet uns ... Lubefu, eines Baches, dessen 50 m. breites Bett, ... 40 m. tief senkrecht in den weichen ... ist. Auf seinem rechten Ufer liegen die ... und Kondo, weithin sichtbar.

... 148.

... des Kielebabaches wurde wieder, was längere Zeit ... gewesen war die reine Grassavanne durch sumpfigen ... Weiter, stets dem Laufe des Lukassi folgend, ... Mittag in dem grossen Dorfe der Bena-Lualaba, die ... hatten.

... *Quer.*, 154.

... das wir auf solche Weise durchschritten, gehört in geo- ... Hinsicht mit zu den interessantesten Gebieten, welche ... Ich habe im 21. Kapitel die Bodenverhältnisse ... und Lulengela geschildert. Hier nun konnte ich ... Erscheinungen beobachten. Auch hier waren im Boden ... Senkungen oder vielmehr Einstürze wahrzunehmen. ... etwa 50 bis 100 m. tief, in das eigentlich ebene ... geschnitten. Was diesem Niveau aber einen andern ... verleiht, als den des Lulengelaplateaus, ist, dass es kein ... darstellt, sondern mit klippenartigen Hügeln bedeckt ... Wissmann hat auf seiner Karte verschiedene Berge ... : die Muellerberge, den Wissmannberg, den Poggeberg,

den Le Marinalberg usw. Diese Berge bzw. Hügel lassen auf Wissmans karten eine verständliche Lagerung nicht erkennen.

Wer wie ich vom Süden, d. h. vom Plateau herüberkommt, und den Schnitt durch das Land ausführt, den unsere Route darstellt, der erkennt ohne weiteres, dass wir es hier mit der Abtragung verschiedener Bodenschichten zu tun haben. Wir haben ein Quellenniveau, ein Ebenenniveau, ein Klippenniveau und Flüsse, deren mehrere zum Lubefu abwässern, Lukullu, Lukassi, Luino, usw. Alle fliessen auf dem ebenen Niveau. Diese Quellgewässer weisen dieselben Lateriteinsturzhöhlen auf, die schon im 21. Kapitel geschildert wurden. Die Hügel, die nun Wissmann schon verzeichnet hat, nämlich Muellerberg, Kondoberg, Nguluberg, Wissmannberg, liegen in einer Richtung und stellen die Wasserscheide zwischen Lomami und Sankuru oder, enger gefasst, zwischen Lubefu und Lurimbi dar. Wir haben zwei Lateritschichten; die eine, welche das Quellenniveau darstellt, die andere jüngere welche das Ebenniveau repräsentiert. Die Klippen restieren aus einer älteren Zeit, werden aber Heuteebenfalls durch dir Seitenquellen des Hauptbaches angenagt. Die theoretische Skizze, die ich beifüge, und die den Verhältnissen am Fabercastellberg abgelaucht ist, muss das Gesagte besser als lange Beschreibungen illustrieren.

Sehr interressant ist es, dass das Land viele kleine Seen aufweist, die nach den Angaben Wissmanns nicht sehr tief eingeschnitten sind. Ich glaube, dass wir es hier wieder mit einem Irrtum zu tun haben.

Diese Seen dürften im allgemeinen nichts anderes sein als die Quellsümpfe in Laterithöhlen. Ich selbst habe aus der Entfernung nur ein einziges derartiges als Gewässer zu bezeichnendes Gebilde gesehen, dies war am Vunai. Und hier hatte ich es entschieden mit einem in einem Lateriteinsturzbette gelegenen Quellsumpfe zu tun.

Dass der Marsch über solches Gelände nicht gerade sehr angenehm war versteht sich von selbst. Ob diese Parforcetour gelungen wäre, wenn wir in prallem Sonnenschein hätten wandern müffen, weiss ich nicht. Der Himmel hatte aber ein Einsehen mit uns, überdeckte

das glühende Sonnengestirn mit einem zarten Wolkenschleier und hüllte die Morgen in dichte Nebel.

Letzteres war mir wegen der Peilungen allerdings unangenehm. Nachdem die Lubefuzuflüsse überschritten waren, änderte sich das Landschaftsbild vollständig.

Bis zum Lubilasch hin hatten wir nun das Bild einer dem ersten Anschein nach ununterbrochenen ebenen Fläche. Aber der Augenschein täuschte, und alle Stunden etwa kamen wir in ein tief in den Boden eingeschnittenes Tal. Wir hatten also das glattrasierte Ebenenniveau vor uns, und die Klippenwelt fehlte.

Die Bäche waren wie früher wieder in das hier sehr tief gelegene Talniveau versenkt.

Frobenius, *Im schatten*, 448-440.

Cf. Gillain, *Mouv. Géogr.*, XII (1895), 159.

Wir verliessen das Gebiet des Lomani und betraten eine Ebene, die weit im Osten durch einen flachen Höhenzug begrenzt ist. Es ist die Wasserscheide zwischen dem Lomani und dem Lualaba, die so flach ist, dass man schwer sagen kann, nach welcher Seite die weiten Ueberschwemmungen und Lachen ablaufen.

Durch sehr hohes und, weil seit Langem nicht gebrannt, dicht verwachsenes Gras, mit Akaziengebüsch geht es, durch Pfützen, Lachen und Tümpel, die auf einem undurchlässigen, zähen, gelben Lehmboden stehen ; überall ragen die weisstämmigen, massiven Fächerpalmen, deren Stamm dicht unter seiner Krone eine ebenmässige Aufbauchung zeigt, aus der Graswildniss hervor. Schwere Sporenflügelgänse, Enten, Wasser-und Sumpfhühner, Reiter und Schnepfen fühlen sich heimisch in dieser wasserreichen Wildniss und unzählige Elefantenspuren durchziehen die Ebene. Täglich zählen wir Hunderte von Wechseln der letzten 2 Tage. Die goldgelbe süsse Frucht der Fächerpalme und die Salzhaltigkeit des Lehmes, die auch hier und da dem Wasser eigen ist, fesseln wohl besonders den mächtigen Dickhäuter an diese Gebiete.

Der Marsch, mit wenig Ausnahmen im Wasser auf den glatten Lehmpfaden, wird noch besonders durch das hohe Gras erschwert. Nur wenn der Führer plötzlich bis an die Hüften oder Schultern in 's Wasser sinkt, merkt man, dass eine Wasserrinne passirt wird, die nur in der trockenen Jahreszeit ihre Ufer zeigt.

Wissmann, *Quer.*, 165-166.

A, **2** (*suite*).

Malgré le caractère assez varié et parfois très accidenté de son relief, le pays des Basonge est d'une constitution géologique très uniforme et très simple.

Le sol en est formé presque partout par les grès tendres du système du Lubilach appartenant, très probablement, au terrain triasique. Dans le sud de la région, les argilités de la base du système arrivent, par suite d'un relèvement général des couches, à constituer les parois de certaines vallées.

Dans les vallées d'érosion des principaux cours d'eau, du Lualaba au Lubilach et au Lubi, les couches du Lubilach, entaillées de part en part, laissent affleurer le substratum ancien du pays. C'est ainsi que, dans certaines sections du Lualaba, du Lomami, du Lubimbi, du Lubefu, du Lubilach, des granites et autres roches éruptives anciennes, des calcaires primaires en couches redressées, etc., se montrent au voisinage des thalwegs. Les chutes et les rapides des cours d'eau se font, en général, sur ces roches dures.

La surface structurale primitive du pays est celle d'un plateau très régulier, légèrement incliné vers le nord, offrant cependant quelques ressauts dus à des failles de direction générale est-ouest. Mais l'érosion par l'eau courante a profondément raviné le pays et a créé des surfaces sculpturales parfois singulièrement tourmentées.

Le pays offre tous les stades de l'érosion, depuis le plateau à peine raviné jusqu'à des surfaces déprimées, revenues à la régularité par suite d'une dénudation déjà avancée. En certaines régions, le plateau gréseux, remarquablement régulier dans l'ensemble, est brusquement entaillé de ravins profonds, aux parois escarpées. Ailleurs, les ravins se ramifient, se multiplient,

formant un dédale de gorges profondes séparant des collines aux pentes rapides et aux sommets arrondis. Ces déluges de collines sont souvent dominés par des hauteurs de profil tabulaires, restes de la surface du plateau primitif. Telles sont celles que les cartes désignent sous les noms de Mont Wissmann, Mont Le Marinel, Mont Pogge, la colline de Kabinda (Lupungu), etc.

Les vallées des grands cours d'eau présentent des sections larges et évasées, à fond souvent marécageux, et l'on trouve de vastes étendues, peu élevées au-dessus des thalwegs, où l'érosion semble approcher de son terme. Ailleurs, les grandes vallées décrivent des méandres profondément encaissés dans le plateau et présentent, à l'extérieur des courbes, des falaises à pic de grès jaune ou rougeâtre.

Le sol superficiel du pays des Basonge est généralement sableux, formé directement par le produit de désagrégation des grès du Lubilach ou par des sables pluviaux anciens surmontant des couches de cailloux roulés. Ces sables superficiels, gris à la surface, rouges ou jaunes dans la profondeur, parfois très purs et très mobiles, constituent un terrain très perméable. Aussi le ruissellement superficiel est-il relativement faible, en dehors des périodes de pluies abondantes, et l'importance de l'infiltration est attestée par l'abondance des sources et le grand nombre de cours d'eau permanents. Dans les parties accidentées peu boisées, ou récemment défrichées, de profonds ravinements à flanc de côteau montrent les sables superficiels aux teintes vives dans toute leur épaisseur.

Ces sables, peu productifs lorsqu'ils sont purs, constituent, là où ils sont chargés d'humus, un sol d'une grande fertilité.

Cornet.

Les sources sont abondantes et saines.

Quelques mines de fer exploitées par les indigènes.

Schmitz.

A, 2 (*suite*).

Hydrographie. — (Lubi). — Das Wasser des lezteren (Lubi) ist rötlich braun.

Wissmann, 2e *Durchquerung*, 52.
Cf. Wissmann, 2e *Durchquerung*, 157.

Der Lubi ist ein Fluss von 60 m. Breite; auf beiden Seiten gleich zu 1,7 m. Tiefe abfallend, erreicht er in der Mitte fast 3 m., hat eine bebhafte Strömung und hellgelbes Wasser. Er mündet in den Lubilach und soll 4 Tage oberhalb unserer Fähre die ersten Fälle haben... Die hellen Grasmatten der Niederung werden nur am Stellen einmündender Bäche von Galleriewaldungen unterbrochen. Zu beiden Seiten steigen bald die steilen Hänge 60 m. hoch zu dem Plateau hinauf, dessen dunkle Ränder zeigen, dass es mit dichten Urwalde bedeckt ist.

Wissmann, *Quer.*, 121.

...Gelangten wir am 5 Januar 1882 an den Lubi, einen prächtigen, durch die reichste Flora geschmückten Tropenfluss, der sich in den Lubilach ergiest.

Wissmann, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

Sankuru. — ... Der Sankuru, welcher in seinem Oberlauf Lubilach heisst,

Wolf, *Pet. Mitt.* XXXIV (1888), 193a.

San = père; *Ku lu* = grande eau : la grande eau de la région.

P. Le Marinel.

Le Sankuru, qui vient de l'est, se jette dans le Kassai par un delta dont les deux bras mesurent respectivement 250 et 300 mètres de largeur. Le Dr Wolf l'a remonté pendant 800 kilomètres jusque sous 5°30′ de latitude sud, reliant ainsi le confluent à la partie décou-

verte en 1882, par Wissmann et Pogge, et qui porte le nom de Lubilach... La découverte de la navigabilité du Sankuru, dont le cours a au moins 1,400 kilomètres de longueur, met ces populations (des bords) à portée de Léopoldville.

WOLF, *Bull. Soc. géogr. Lille*, VII (1887), 477. — WOLF, *Bull. Soc. R. B. géogr.*, XII (1888), 33.

Au point de vue du commerce, écrit le Dr Wolf, le Sankuru constitue une voie fluviale très importante et ouvre au trafic une contrée riche, avec une population dense. Presque tous les jours nous vîmes arriver des indigènes avec de l'ivoire.

Dans les forêts bordant les rives, le caoutchouc se trouve en abondance; mais les natifs ignorent encore la façon de le recueillir.

WAUTERS, *Mouv. géogr.*, III, 70.

Das Wasser des Sankuru hat eine ausgesprochene Lehmfarbe, seine kleinern nördlichen Zuflüsse mit Ausnahme des Lomani, der dieselbe Wasserfarbe noch ausgeprägter hat, sind dagegen tief schwartz gefärbd. Der Fluss ist reich an schmackhaften Fischen, deren Artenreichtum ein grosser ist.

WOLF, *Pet. Mitt.*, XXXIV (1888), 195[a].

Cf. WOLF, *Pet. Mitt.*, XXXIV (1888), 196[b].

Zu unseren Füssen lag der breite, schöne Fluss, der mir damals an Mächtigkeit dem Kasai zu gleichen schien. Dicht unter uns am Ufer sonnte sich eine Flusspferdheerde, die, durch uns gestört, nach unserem vergeblichen Versuche, eines der Thiere zu Fall zu bringen, in schwerfälligen Sprüngen dem Wasser zweilte und in demselben verschwand. Der erste Schuss am Ufer dieses dunklen Flusses, den noch keines Weissen auge gesehen hatte, verhallte in hundertfachem Echo! Der Lubilach ist hier 200 m. breit. Seine braunen Fluthen gleiten majestätisch ruhig nach Nordosten; wohin, das sollte mir erst später aufzufinden vergönnt sein. Einige blendend weisse Sandbänke begleiten oberhalb die Ufer. Abwärts theilte sich der Fluss, von zwei dicht bewaldeten Inseln getrennt, in drei Arme. Beide Ufer sind von 1 km. breiten dichten Urwalddschungeln, in denen das Waldamomum und der Rotang viel vertreten ist, eingeschlossen. Das rechte Ufer steigt steil gegen 60 m. zu einem reine Prairie zeigenden Plateau an; am linken Ufer bedecken einige krüppelhafte Bäume die sanften Hänge, welche oben an den Rand des grossen

A, 2 (*suite*).

Urwaldes stossen, den wir soeben in zwei Tagemärschen durcheilt hatten. Viele Spuren von Elefanten und Büffeln zeigen allnächtlichen Wechsel von dem grossen Urwald zu den Dschungeln des Flusses, die von Wildschweinen überall durchwühlt sind.

Wissmann, *Quer.*, 132-133.

Cf. Wissmann, *Globus*, XLVIII (1885), 201.

Am 18 Februar warf Wolf Anker an der Stelle, an der Pogge und ich im Jahre 1882 den Sankurru entdeckten und passierten. Auch Wolf erfuhr hier von den Bena-Kotto und den Baluba, dass der Fluss nach Norden und immer nach Norden ging. Es ist dies auch erklärlich, da die Grenze des Verkehrs der Leute, wie ich später mich zu überzeugen Gelegenheit hatte, die Mündung des Lubi in den Sankuru ist. Wolf vernahm, wie ich drei Jahre früher, dass der Fluss von nun ab aufwärts Lubilach heisst, und ein Häuptling der Kotto, der ihm viel von Pogge und mir erzählte, sagte ihm, « der Sankuru ist gut, der Lubilach ist böse » was sagen will, dass die Schiffbarkeit von nun ab schwierig und gefährlich sein würde, während der Fluss abwärts, wo er Sankuru heisse, gut sei. Die Voraussage traf denn auch bald ein. Die fortgesetzten Sondierungen, die bis jetzt im allgemeinen nur Lehmboden ergeben hatten, fanden plötzlich Felsgrund vorherrschend. Oft zwängte sich der Fluss auf nur 100 Meter Breite zwischen steilen Wänden aus Sandstein und Laterit hindurch mit starkem Strom und durchschnittlich 3 Meter Tiefe; vier nicht allzu starke Stromschnellen passierte Wolf, rannte jedoch bei der vierten auf und gab infolgedessen den Versuch, weiter vorzudringen, auf.

Wissmann, 2e *Durchquerung*, 47.

Von dem hochgelegenen Dorfe der Bena-Mapambue hatten wir freie Aussicht über das weite Tal des Sankuru, der gerade hier ein Knie macht in einem Winkel von über 90°. Der breite, schöne

Fluss strömt gegen eine dunkelrote, fast 100 Meter hohe Sandsteinwand, deren Farbenpracht besonders leuchtend aus dem ringsum herrschenden, dunklen Tone des Urwaldes hervorsticht, und die, von der Abendsonne beschienen, in tiefen Purpur getaucht erscheint. Zu welch wunderbarem Gemälde müsste in dieser Beleuchtung diese prachtvolle Szenerie ein Motiv geben! Bei dem Anblick bedauerte ich lebhaft, wie schon oft in diesem Kontinent, nicht einen Maler bei mir zu haben, der daheim einen Begriff geben könnte von der übersättigten Farbenpracht, die hiesige Abendbeleuchtung erzeugen kann.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 162.

Le *Lubilach*, par lequel nous nous rendons chez le chef *Pania-Mutombo*, se resserre, à mesure que nous avançons, entre des rives escarpées, rocheuses, d'un aspect magique. Des arbres magnifiques s'élancent de tous les creux. Dans leurs cimes touffues gambadent des multitudes de singes, criaillent des perroquets de toutes couleurs (1), tandis qu'à leur pied s'étale un tapis de mille fleurs diverses.

DE DEKEN, *Deux ans au Congo* (1892), 203.
Cf. DE DEKEN, *Miss. Chine Congo*, III (1896), 331.

(1) C'est une exagération. Il n'y a guère, en cet endroit, que le perroquet gris, dit Jaco.

P. LE MARINEL.

Le 4 décembre, de bonne heure, nous quittons Lusambo à bord de la *Ville de Bruges*, qui nous conduit à Pania-Mutombo, où le Sankuru cesse d'être navigable pour les steamers (1). En plusieurs endroits les rives présentent de hautes falaises verticales formées de grès rouge et garnies de nombreuses plantes à rameaux pendants. Dans les rochers, on aperçoit de nombreuses cavités creusées par les perroquets pour y établir leurs nids. Ils montrent aussi des stries transversales qui achèvent de les faire ressembler aux belles roches dolomitiques de Marche-les-Dames.

E. LAURENT, *Congo belge*, II (1897), 41a.

(1) Il est navigable quelques lieues plus haut (environ 30 kilomètres).

P. LE MARINEL.

A, 2 (*suite*).

J'ai fait, en 1892, le 26 et le 27 mai, la descente en pirogue du Sankuru, depuis l'île de Pakibila jusqu'à Pania-Mutombo.
Il y avait là plus de 60 kilomètres de trajet. Neuf fois il fallut traverser des rapides; mais jamais nous ne fûmes obligés de quitter la pirogue.

Dhanis.

Pendant le retour (de Pania à Lusambo), je fus témoin de tout un drame.

Nous revenions gaiement, voguant avec une rapidité extraordinaire dans la descente du fleuve, quand tout à coup le ciel se couvre comme par enchantement. Cinq minutes après, un orage épouvantable se déchaîne sur nous, et le Sankuru, toujours si tranquille et si calme, devient furieux et semble vouloir tout engloutir.

Par un malheur étrange, nous étions justement au milieu de hautes falaises où il ne fallait pas penser à aborder, et notre canot, petit à petit, et malgré tous nos efforts, se remplissait d'eau. Quant à la tempête, elle semblait redoubler d'efforts et notre position devenait de plus en plus critique.

A moitié aveuglés par la pluie et les éclairs, nous apercevons tout à coup, à 50 mètres à peine de nous, deux pauvres diables montés sur une véritable coquille de noix qu'ils s'évertuent à tenir en équilibre. Nous étions presque à leur hauteur et allions pouvoir les secourir, quand un coup de vent, plus violent que les autres, fait chavirer leur frêle embarcation et les fait disparaître pour ne plus revenir. C'était d'autant plus terrifiant qu'il ne pouvait être question pour nous d'essayer de leur porter secours; c'eût été nous perdre nous-mêmes.

Michaux, *Carnet de campagne*, 151-152.

Entre Lusambo et Pania-Mutombo, la rivière creuse sa vallée dans des couches horizontales d'un grès tendre friable, rougeâtre, jaune ou blanc, qui forment sur les rives des falaises à pic, hautes de 60,

80 et 100 mètres et d'une réelle beauté. Des nuées de perroquets gris à queue rouge y ont creusé leurs nids et ils accueillent le steamer par des cris assourdissants. Ces grès tendres des falaises du Sankuru ont une extension géographique immense... Sur la paroi des falaises du Sankuru on voit des exemples typiques de ce qu'on appelle chez nous la stratification entre-croisée. Ce fait joint à leur énorme extension doit faire attribuer aux grès tendres une origine lacustre. Quant à leur âge, il est au moins post-dévonien. En tout cas, l'analogie d'*aspect* avec certains niveaux du Trias est remarquable.

A Pania-Mutombo, le pays est un vaste plateau herbu; le Sankuru y est encaissé de 60 à 80 mètres. La nature du sol est uniforme jusqu'aux abords de Batu-Bengui; il est formé d'un sable gris ou jaune qui, mêlé d'une petite quantité d'humus, forme un sol très fertile.

A environ 30 kilomètres au sud de Pania-Mutombo et au niveau exact des chutes de Wolf se présente un accident topographique remarquable. Brusquement, et suivant une ligne dirigée est-ouest, le pays se relève au sud de 120 mètres environ, sans que la nature géologique change le moins du monde. Il y a là ce qu'on appelle une *faille*, c'est-à-dire une cassure suivant un plan vertical est-ouest avec relèvement de la lèvre méridionale. C'est cette faille qui provoque le saut du Sankuru qui a arrêté le D[r] Wolf en 1886. Chose assez intéressante, à peu près exactement vers l'ouest, la Lulua et le Kassaï sont aussi coupés par des chutes.

... Les rivières de la région coulent au fond de ravins à flancs très raides, couvertes d'une végétation forestière impénétrable qui contraste avec l'aspect général du pays...

Cornet, *Mouv. géogr.*, X (1893), 41.

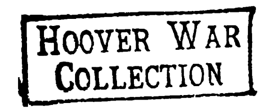
Cf Wauters, *Mouv. géogr.*, IX (1892), 9. — Cornet, *Dislocation bassin Congo*, II, 6. — *Congo ill.*, II (1893), 2. — O. Bia, *Mouv. géogr.*, IX (1892), 125.

Un bateau à vapeur de 35 tonnes peut aller jusque Pania (1). Une chaloupe à vapeur peut aller plus haut, jusqu'aux premiers rapides.

Schmitz.

(1) Je soutiens qu'un bateau de 35 tonnes peut aller jusqu'aux rapides de Wolf.

P. Le Marinel.



LOMAMI. — *Lu* = eau; *mame* = mère. Lomami = la grande eau de la région.

Le Lomami, dont le cours est très long, porte le même nom de sa source à son confluent avec le Congo. Quelques petites variantes seulement dans les divers dialectes : Lumami, Lumome, Lomami, Lomame.

P. LE MARINEL.

Le Lomami est plus ou moins navigable en pirogue. J'ai jeté des pirogues dans ce fleuve. Elles pouvaient remonter jusqu'aux rapides de Boabe, un peu au-dessus du confluent du Lomami et de la Lukassi.

Un vapeur ne peut y naviguer.

SCHMITZ.

LUBEFU. — Le 9, nous passons le Lubefu à gué, au village de Kitenghé. Il est partout le même ce Lubefu. Bien qu'ici il n'ait que 10 à 12 mètres de large et à peine un mètre de profondeur, il est déjà dangereux; tout son courant est rapide, et pour le traverser, on est obligé de se placer en file indienne, en se tenant par les épaules, afin de pouvoir se soutenir mutuellement en cas de chute.

MICHAUX, *Carnet de campagne*, 172.

Le courant est tellement rapide que les ponts construits par les indigènes sont emportés au bout de peu de temps.

LAURENT, *Congo belge*, II (1897), 79.

Le Lubefu est navigable jusqu'à la hauteur de Bayumba.

SCHMITZ.

Cf. GILLAIN, *Mouv. géogr.*, XII (1895), 159.

Fertilité du sol. — Die Boden ist hier ausserordentlich reich, die Maniokpflanzen erreichten baumartige Dimensionen; wir sahen Maniokwurzeln von der Stärke eines Männerarmes. Alle Erzeugnisse, die auf dem gerodeten Urwaldboden wuchsen, zeigten eine gleichmässige Uppigkeit. Auch der Fluss trägt viel zur Abwechslung in der Nahrung der Mapambue bei : eine grosse Anzahl verschiedener, recht guter Fische wurde uns zum Kauf angeboten.

(Soka Kalonda) (Sankuru).

WISSMANN, 2e *Durchquerung.*, 164.

Près de Lusambo, sol fertile; la couche d'humus atteignait de 1m20 à 1m40.

MICHAUX.

Cependant, sol en général de mauvaise qualité.

SCHMITZ.

(Voir aussi plus haut, *Géologie*, citation CORNET.)

Flore. — Dem Schmalen, sehr bevölkerten und reichen Thale des Lubi folgend, in dem Dickichte von Oelpalmen mit Bananenhainen wechseln, wo derartig dichte Bestände von Ananas die Wege einfassten, dass man sich zu einer reifen Frucht mühsam mit dem Messer durcharbeiten musste, lagerten wir, am 7, beim Fumo Muteba.

WISSMANN, *Quer.*, 125.

Unweit des Ufers (Sankuru-Lubilach) machten wir ein Lager. Nach Osten breitet sich weite wellige Grassavanne aus, mit niedrigen Akazienbüschen dünn bestanden. Das gebliche Grün der Savanne wird hier und da durch dunkle, sich auf dem Rücken der Terrainwellen langziehende Palmenhaine, die die Dörfer überschatten, unterbrochen.

WISSMANN, *Quer.*, 138.

Toute la contrée des Batempa est à la fois montagneuse et boisée. C'est une espèce de Suisse préhistorique.

Toutes les montagnes affectent les formes les plus tourmentées et s'habillent de toutes les couleurs que le sol et la végétation peuvent mettre à leur disposition.

A, 2 (*suite*).

Quant aux forêts, elles datent assurément du commencement du monde et elles vous en imposent tant par leur immensité que par les dômes incomparables de tous leurs vétérans.

C'est là qu'il fait bon d'aller rêver le soir dans la vallée profonde, près du torrent fougueux.

Car les pensées qui vous viennent se ressentent du milieu où vous vous trouvez; elles sont à la fois d'une envolée qui vous surprend, tout en vous rappelant à la modestie, car on se trouve bien petit devant ces arbres géants qui, depuis des siècles, défendent même au soleil de les pénétrer de ses rayons.

MICHAUX, *Carnet de campagne*, 123.

Depuis Pania-Mutombo le *Raphia vinifera* (1) a disparu, mais le palmier élaïs n'en est que plus abondant. Chose singulière, pendant tout le cours du voyage, là où vivait cet arbre précieux, nous avons rencontré l'abondance; sitôt que nous l'avons vu disparaître, les temps difficiles ont commencé. Cette règle n'est que le corollaire d'une autre : c'est que les populations se groupent là où existe l'élaïs qui leur fournit le « malafu » et l'huile, plus nécessaires qu'on le croit à la vie du nègre.

CORNET, *Mouv. géogr.*, X (1893), 41.

(1) La mission Laurent n'a pas rapporté de documents de *Raphia vinifera*, de cette région.

DE WILDEMAN.

Mit dem Lomani, dem kleinsten der bister überschrittenen Nebenflüsse, hatten wir auch die Grenze der schönen, freien, wegsamen Prärie des westlichen Centralafrica erreicht und kamen jetzt in die entsetzlichen, zu fast undurchdringlichem Filz verwachsenen Graswildnisse und die einem verwilderten üppigen Garten gleichenden, oft sumpfigen, zur Zeit weit überschwemmten Flächen zwisschen Lomani und Lualaba.

WISSMANN, *Mitt. der Afric. Gesell. in D.*, IV (1883), 47-48.

Aspect de la brousse : Nous sommes maintenant dans la grande savane avec ses immenses ondulations recouvertes de grandes herbes, des graminées auxquelles se mêlent des légumineuses, des malvacées, des composées et quelques monocotylédones à périanthe coloré.

Une orchidée, une espèce de *Lissochilus*, dresse ses tiges à grandes fleurs violettes, qui chez nous feraient l'admiration des fleuristes... Une Aroïdée, un Amorphophallus, étale comme un parapluie une feuille gigantesque au sommet d'un support haut de près de 2 mètres. Ses fleurs, qui naissent à côté, sur une autre tige, sont entourées d'une spathe gigantesque.

La végétation ligneuse est fort mal représentée dans la plaine : quelques espèces d'arbrisseaux rabougris, à l'écorce souvent recouverte par une épaisse couche de liége; ils sont beaucoup moins serrés que le long de la route des caravanes. Dans les ravins la flore forestière reprend ses droits. A peu de chose près, ce sont les mêmes arbres, les mêmes herbes, les mêmes lianes que dans le Bas-Congo.

... La brousse n'est pas pour les indigènes tout à fait dépourvue de ressources. Ainsi, pendant notre visite du campement, des porteurs sont venus me montrer une toute petite herbe dont la tige forme un tubercule arrondi qui a la même saveur que le navet. Ils pèlent le tubercule et le mangent cru.

D'autres ont trouvé dans le voisinage des rhizomes charnus du taro (*Arum esculentum*), une plante d'origine indienne que l'on retrouve souvent au Congo, loin des villages.

É. LAURENT, *Congo belge*, II (1897), 66b.

Autour des villages et jusqu'aux sommets des collines se cultivent en abondance : millet cylindrique, maïs, arachides, manioc, doliques, sésame.

DE WILDEMAN. *Missions Laurent*, I, CXI.

Dans la première partie, entre Lusambo et Mona Katschitsh, le pays est du plus riant aspect avec son herbe courte, parsemée de bouquets de palmiers qui ombragent des fouillis d'ananas; en remontant la croupe qui sépare le Lubi du Sankuru, on entre dans une grande forêt de haute futaie qui s'étend au loin vers le sud et dans laquelle les entrelacements de lianes et de broussailles sont plus rares que dans la plupart des forêts d'Afrique; la liane à caoutchouc y est cependant commune; cette forêt, qui a une largeur de 20 à

A, 2 (*suite*).

30 kilomètres, est ce qu'il y a de plus remarquable au point de vue de la végétation de cette partie comme la chaîne qu'elle couvre est ce qu'il y a de plus important au point de vue du relief du terrain. Au delà, en descendant dans la vallée du Sankuru, le terrain, jaune et nu, s'élève en d'irréguliers versants aussi désagréables à la vue que fatigants pour la marche. Généralement sablonneux, le sol paraît cependant fertile et propre à la culture en beaucoup d'endroits; comme roches, on y distingue spécialement un grès jaune, très tendre, qui se retrouve souvent dans les environs.

Sur la rive droite du Sankuru, nous traversions d'abord une contrée déserte et aride, un terrain tourmenté; on n'y voit guère de végétation qu'aux ruisseaux, qui sont presque tous de petits torrents roulant sur des fonds rocheux, et sur les plateaux où s'alignent des milliers de palmiers sur cinq ou six rangées, seuls vestiges des populations de Bena-Nkoto qui habitaient autrefois le pays. Ces ruisseaux, dont l'eau est généralement bonne, sont, comme nous le disions, à courant rapide, mais la petite rivière Bobilia est cependant le seul obstacle sérieux pour une caravane. La surface du sol, sablonneuse, couvre une argile rougeâtre, que l'on trouve à une petite profondeur, et le terrain paraît partout peu fertile.

La vallée du Lurimbi, accidentée pendant les premières marches, devient plus largement ondulée à mesure que l'on avance vers le Lomami. C'est un très beau pays, qui paraît fertile et propre à toutes les cultures des tropiques. Cette jolie vallée peut se nommer vraiment la « vallée des palmiers », car elle en est couverte sur toute sa longueur.

P. Le Marinel, *Mouv. géogr.*, VIII (1891), 32.

Le pays des Basonge présente toutes les formes de végétation depuis la *brousse*, couverte de hautes herbes entremêlées de quelques arbres chétifs et de buissons, jusqu'à la *forêt* proprement dite, en passant par le *parc*, sorte de brousse mêlée d'arbres isolés ou groupés en massifs, et le *bois* où les herbes, plus clairsemées et plus chétives, commencent à céder le pas

à la végétation arborescente. La végétation forestière se présente le long de la plupart des cours d'eau en une *galerie* d'autant plus touffue que la vallée est plus encaissée. De grandes étendues de véritable forêt se rencontrent, entre autres, à l'ouest du Lubéfu, sur la route de Gandu à Pania Mutombo. Elles sont activement attaquées par les travaux de défrichement et reculent visiblement vers le nord, laissant en arrière des promontoires et des ilots entourés de tous côtés par les cultures ou par la brousse.

Un des caractères de la flore de la région, située entre le Lomami et le Haut-Lubefu, est l'extrême abondance des Palmiers Elais, rassemblés souvent en véritables bois paraissant spontanés.

CORNET.

Au delà de Lusambo, sur les rives du Sankuru, vit à l'état sauvage une très intéressante espèce de caféier, qui me paraît nouvelle. Elle existe aussi, m'a-t-on dit, en abondance sur la rive gauche du Lomami, à l'ouest du Gandu. C'est un petit arbre de 3 à 5 mètres de haut, à branches étalées souvent au-dessus des cours d'eau, à grandes feuilles plus larges que celles du caféier de Libéria, à fleurs petites comme celles du caféier d'Arabie. Les baies sont moyennes; les graines, assez petites, régulières, ont un arome très délicat. Pendant plusieurs jours j'ai consommé à Nyangwe du café de cette espèce récolté vers le Gandu; il était excellent. M. Middagh m'a assuré que ce caféier abonde dans les bois situés sur la rive gauche du Lomami; il serait même cultivé dans certains villages.

Avec raison cette espèce a été admise dans les cultures d'abord par les Arabes, puis par M. Gillain à la station de Lusambo, où il y en avait environ 500 pieds lors de mon passage. Dans la même plantation il y avait du caféier de Libéria, planté en même temps, mais dont le développement était inférieur à celui de l'espèce sauvage. Le caféier du Lomami me paraît appelé à beaucoup d'avenir, surtout lorsque plus tard la portion méridionale de la grande forêt sera livrée à la grande culture.

LAURENT, *Mouv. géogr.*, XIII (1896), 350.

A, 2 (*suite*).

Ces diverses régions sont accidentées. Les rivières sont très encaissées. Les plateaux sont couverts de brousse, semée de rares arbrisseaux. A Dibué pointe la grande forêt centrale africaine qui se prolonge jusqu'à l'Oubanghi.

La plupart des arbres de la flore africaine ; à citer :

Mania, arbre au bois très dur servant à fabriquer fétiches, escabeaux, manches de cognées ou de houes, peignes, etc. Rose à l'intérieur. Prend à l'air une belle teinte noire.

Ngashi, palmier élaïs (noix, huile et vin de palme).

Madiba, sorte de Raphia dont les fibres des feuilles servent à confectionner les tissus.

Tukulu, sorte de rotang barbelé aux tiges immenses, employé dans les constructions, palissades, etc.

Milela, arbre de la famille des *Manihot,* très employé par les indigènes pour la confection des haies, enclos, etc. Une branche de cet arbre, plantée en terre, prend aussitôt racine et devient en quelques années un arbre énorme.

Le *Borassus* (rare, selon P. Le Marinel).

Une mimosacée sécrétant une abondante résine avec laquelle les indigènes font des torches.

Le safoutier.

L'*Anona squamosa* (Pomme cannelle). N'existerait pas à l'état sauvage, selon P Le Marinel.

Les lianes, genre *Landolphia,* qui donnent à la fois du caoutchouc et des fruits savoureux.

D'innombrables *Ficus* et euphorbes.

Des ananas, du piment, du ricin, des champignons comestibles ; une plante, genre Cardamomum, produisant un oignon rouge à la pulpe, très agréable, etc.

SCHMITZ.

Au point de vue floristique, la zone occupée par les Basonge est encore relativement mal connue. A l'ouest, dans la région de Lusambo, elle confine à la cuvette centrale et à la zone forestière qui semble s'arrêter au sud parallèlement à une ligne partant de Lusambo, se dirigeant sur Gandu et Nyangwe. A l'ouest et au nord elle touche à la zone spéciale du Katanga. C'est donc dans une zone de transition très nette que se trouve logée cette race. Comme presque toujours en Afrique, les bords des rivières sont boisés, mais à peu de distance on trouve la savane. Dans la forêt se rencontrent lianes et essences ligneuses paraissant avoir la plus grande analogie avec celles du centre du Congo.

Parmi les éléments floraux les plus curieux et les plus caractéristiques de la brousse se trouvent les *Encephalartos Lemarinelianus*, jolies Cydacées ornementales, rencontrées pour la première fois par le commandant Le Marinel, le long du Lubi, et rapportées par lui à Lusambo et à Luluaburg. Depuis, cette espèce, qui a été rapportée ensuite en Europe par Laurent, a été retrouvée plus à l'ouest dans la région de la Lulua. C'est une sorte de Palmier dont les feuilles dressées donnent à l'ensemble la forme d'une lyre.

Cf. De Wildeman, *Notices sur les plantes ut. et intéress. du Congo,* fasc. 2, 1904, p. 386, pl. xxv-xxviii, et *Mission Laurent,* vol I, p. 364, fig. 56-57.

De Kondue à Lusambo, les bords de la rivière sont boisés, la forêt est belle, mais elle forme une galerie peu profonde, ne dépassant guère une centaine de mètres de largeur; au delà, c'est la brousse. Les rives sont en certains endroits brusquement taillées à pic.

Au-dessus de ces falaises la forêt couvre le sol. Le caféier est assez répandu sur les rives près d'Isaka, Lomkala et en amont de Lusambo, à Batempa et à Bumbaye. De Lusambo à Betempa, les rives sont accidentées et boisées, du côté nord la forêt s'étend au loin. Contre les parois des falaises pendent

A, 2 (*suite*).

des *Rhipsalis*, des Graminées, des Fougères. Au pied de la falaise un soubassement de roches tombées, toujours humides, est recouvert de *Dracaena, Ficus, Macaranga saccifera, Carapa, Urera, Haemanthus* et diverses Orchidées.

Bumbaye est consacré à la culture des lianes à caoutchouc : *Landolphia owariensis* et *Clitandra Arnoldiana*. Il y a aussi de vastes plantations de caféiers.

Dans la région de Lusambo on a planté le caféier de Libéria qui a donné dans certains endroits de belles pyramides. Le caféier indigène du Sankuru, que Ém. Laurent a vu cultiver à Lusambo, et que nous avons dénommé *C. canephora sankuruensis* (Cf. *Mission É. Laurent*, pp. 330 et suiv., fig. 52 et 53, pl. LXXVII), atteint dans les plantations 3 et 4 mètres de haut et 10 centimètres de diamètre; dans la forêt il reste plus grêle.

Cette plante à petites graines, de 7 à 11 millimètres de long, est cultivée à Lusambo, Dibele, Idange, Bumbaye; la Mission Laurent l'a rencontrée indigène dans la forêt d'Ibaka, un peu en dehors de la zone des Basonge.

Dans les cultures à Lusambo, Ém. Laurent avait encore trouvé un caféier qu'il a dénommé en manuscrit *C. canephora* var. *crassifolia*.

Cf. *Mission Ém. Laurent*, vol. I, p. 333; vol. II, pl. LXXVI.

Faune. — Die Zahl der Flusspferde ist erheblich, wenn auch nicht so bedeutend als im Kassaï, indem ich an einzelnen Tagen öfters über 200 gezählt habe. Krokodile kommen dagegen häufiger vor. Die äussert zahlreichen Moskitos im Mittellaufe des Sankuru zeichnen sich durch Grösse und Blutgier aus und waren eine lästige Plage, die nicht selten nächte hindurch uns den Schlaf reaubte.

WOLF, *Pet. Mitt.* (1888), 195[b].

Ce fut à cette époque, un peu avant le départ de Le Marinel, que je fis ma plus belle chasse en Afrique.

La station était momentanément à court de vivres, je reçus l'ordre de me rendre en canot à un endroit que nous connaissions comme très giboyeux, afin d'essayer de me procurer quelques grosses pièces de gibier que nous pourrions distribuer à nos hommes...

Je ne vous conterai pas toutes les péripéties, ce serait un peu long; je vous dirai seulement que le lendemain soir j'avais tué sept hippopotames, trois buffles et quantité de menus fretins, tels que pintades, canards, etc.

Enfin, je rentrai à Lusambo avec sept grandes barques que j'avais réquisitionnées et qui, toutes, étaient remplies de viande. J'avais certainement de 18 à 20,000 kilogrammes de viande à faire distribuer en rentrant à Lusambo.

MICHAUX, *Carnet de campagne*, 160-161.

J'ai vu beaucoup de léopards. Cet animal n'est pas dangereux, en somme. Il n'attaque l'homme que lorsqu'il a déjà goûté de la chair humaine. Et la première fois, il n'en mange que lorsqu'il ne trouve rien à se mettre sous la dent. Les indigènes notent les léopards de leur contrée ; ils disent : « Il y a deux ou trois léopards »; ils ajoutent : « Ce sont de bons léopards » ou « Ce sont des mangeurs d'hommes ».

Un animal fort dangereux, c'est la vipère noire. L'indigène s'en défend avec son bâton qui jamais ne le quitte et qui a 2m50 à 3 mètres de longueur, pointu et de la grosseur d'un doigt.

MICHAUX.

Il faut se défendre contre les moustiques, surtout ceux qui ont des pattes tachetées, espèces de « cousins ».

Les blancs sont généralement attaqués par les « djiques ». Ces bestioles minuscules, imperceptibles, se logent traîtreusement sous les ongles des pieds et des mains. Leur présence s'accuse par des taches noirâtres. Le « boy » extrait les « djiques » avec le côté pointu de la lamelle dont les nègres se servent pour l'épilation.

SCHMITZ.

A, 2 (*suite*).

A Lusambo il y avait quelques rares moustiques.
Grâce à mes bottines, je n'ai jamais eu de « djiques ».

MICHAUX.

A. — Singes (*Nkema*) :

1° ***Mbele,*** singe à robe gris vert. Houppe jaune sur le front. Queue mi-noire, mi-ardoise. Pousse, le soir, dans les bois, des « Hou » isolés et lugubres.

2° Sorte de cynocéphale gris très commun. Deux canines de fauve. Se nourrit de fruits et de viande.

3° Il n'existe ni gorille, ni chimpanzé au pays basonge. Il y a, paraît-il, des anthropomorphes *sokomonto* le long du Lualaba, vers Kassongo.

B. — Rongeurs :

1° Il y a, m'a-t-on assuré, une espèce de lièvre, mais je n'en ai jamais trouvé.

2° Les rats :

a) ***Mpuku,*** souris ordinaire.
b) *Sesu,* sorte de rat des champs qu'on prend au piège.
c) Sorte de musaraigne dont l'odeur est pénétrante et qu'on ne mange pas.

3° Les écureuils (*Pania*) :

a) Noirâtre.
b) Petit rouge.

4° Le porc-épic existe, mais est assez rare.

C. — Edentés :

Le pangolin.

D. — Carnassiers :

1° Le chacal (*Museo*). Commun. Rôde la nuit dans les villages ; mange les détritus organiques, les jeunes chevreaux, les papayes.

2° L'hyène (*Kimbui*). Assez rare. En ai vu seulement dans la région de Dibué (Bena-Mona). Vit en bandes; s'attaque parfois aux troupeaux.

3° La mangouste (*Tchite* ou *Tchitenkala*) :

a) Espèce brun foncé, taille d'un gros chat. Assez rare.

b) Espèce grise, rayée noir. Commune. Familière. Se noürrit d'œufs de serpent, de larves qu'elle va chercher en terre, de jeunes couvées.

4° Le lion (*Tambue*). Rare. J'en ai vu deux chez les Bena-Kumbi en 1906. Du côté du Lualaba, chez les Bena-Lubunda notamment, il y en a beaucoup.

5° Le léopard (*Kachama*). Commun. Fait beaucoup de ravages. Rive gauche du Lomami, où le gibier est rare; il attaque les troupeaux, les indigènes, même les huttes isolées. Les naturels le craignent et le chassent peu. Néanmoins, les grands chefs ont chacun un chasseur de léopards. Celui-ci se met à l'affût aux abords de la forêt où le fauve a son gîte. Muni de son arc, de quelques flèches, de son pot de poison (*lulengo*, jus de racines vénéneuses, fourmis rouges écrasées), il s'accroupit dans les hautes herbes. Quand la bête apparaît, il lui lance deux ou trois flèches empoisonnées, en ayant soin de ne pas signaler sa présence par le moindre bruit. Le léopard — qui n'a pas de nez — tourne sur place, se bat les flancs et meurt en dix minutes.

6° Un fauve au pelage tacheté, comme celui du léopard, mais à fond très clair. De moins forte taille. N'attaque pas l'homme.

7° Le chat (*Mpaka*) :

a) Chat ordinaire, petit, maigre, sans nuances bien définies. Très sauvage.

b) *Kimbulu*, chat sauvage.

c) *Kabele*, gros chat sauvage gris.

8° La civette (*Mukungu*). Rayée noir et feu. Longue. Taille d'un chat. Dévaste les poulaillers.

9° La loutre (*Kungi*). Pas dans le Sankuru. Peu dans le Lomami. Beaucoup dans le Lualaba.

E. — Pachydermes :

1° Le zèbre (*Ngolo*) n'existe pas. Dans le Sud seulement.

2° L'éléphant (*Ngefu*). Assez rare. Pas de forêts suffisantes.

3° *Tshoka*, espèce de marmotte (daman?), pelage blanc mauve; pas de queue; taille d'un lapin; se nourrit surtout des pousses de fougères.

4° L'hippopotame (*Ngefu na maï*).

5° Les sangliers (*Ngulube*), phacochère et potamochère.

F. — Ruminants :

1° Le buffle (*Mbô*). Dans les marais, le long des rivières. Voyage en groupes. Se tire au fusil.

2° Les antilopes :

a) *Ntengo*, antilope-cheval. Il n'y en a plus guère sur la rive droite du Lomami.

b) *Nkochi*, hartbeest. Entre le Lualaba et le Lomami. Troupeaux.

c) *Mbashi*, élancée, plus élégante, mais de moins forte

taille que les précédentes. Cornes recourbées en avant. Commune. Vit en bandes.

d) *Ngulungu*. Rouge, pointillée blanc. Deux raies blanches sur les flancs. Taille d'un chevreuil. Cornes droites, torses, petites. Vit par couples.

e) *Bali*, waterbok.

f) *Kashia*, petite antilope grise.

g) *Kileshi*, l'élan des Anglais. Rare. Il en vient parfois du Sud chez les Bena-Kumbi.

L'antilope condou est inconnue.

G. — Oiseaux :

L'aigle (*Bemba*).

L'épervier :

a) Grand, brun rougeâtre, rayures à peine apparentes, queue fourchue (*Nkombe ?*) ;

b) Petite espèce. Plus claire. Très méchant. Les chiens n'en mangent pas (*kabemba*).

Le faucon.

Le perroquet gris à queue rouge (*Nkussu*).

Une grosse perruche verte et noire.

Moineaux, corbeaux, coucous, veuves, tourterelles, toucans, calaos, touraccos, bengalis, nectarinia, merles métalliques, pintades (*Kanga*), perdrix (*Ngwali*), outardes (*Seke*), francolins, canards sauvages (*Mabata*), courlis, pluviers, martins-pêcheurs, engoulevents :

a) Ordinaire.

b) Avec deux longues plumes minces (0^m50) au bout des ailes.

H. — Reptiles :

1° Tortue terrestre (*Ngufu*) comestible ;

2° Lézards (le lézard bleu et rouge de l'Équateur n'existe pas ici) ;

A, 2 (*suite*).

3° Crocodiles (*Ngandu*). Très peu dans le Lomami, beaucoup dans le Sankuru;

4° Caméléons;

5° Iguanes :

a) ***Bambi***, longue, grise, avec dessins jaunes et noirs sur le dos; en ai vu de 1m75; s'apprivoise; se nourrit de mollusques, d'œufs;

b) Iguane plus foncée, presque noire, avec une crête dorsale très dure. Pris dans le Lomami.

6° Serpents (*Nioka*) :

a) ***Ngulube***, orvet bleuâtre;

b) ***Ngulungu***, serpent gros et court, belle robe ornée de dessins jaunes et noir-velours. Porte sur le front deux cornes (Ngulungu = antilope). Très venimeux;

c) Beaucoup de couleuvres inoffensives ;

d) Serpent long et mince, strié en longueur de bandes, noir et vieux rose. Très joli. Rare. Venimeux;

e) Serpent de marais, vert foncé, luisant;

f) Serpents verts qui rôdent dans les arbres. Toujours accompagné de sa femelle. Venimeux;

g) Il y des serpents genre boa ou python le long des rivières. Surtout le long du Lurimbi, affluent Lomami. Ne pullulent pas.

I. — Batraciens :

Le crapaud (*Tchulo*);
La grenouille (*Lunda*).

J. — Poissons (*Michipa*) :

Il y a des poissons électriques. Le Musongo les connaît.

K. — Articulés :

Nutanda, grosse araignée grise qui mange les cancrelats;

Pafu, sauterelle comestible. En août 1904, des nuages énormes de sauterelles passèrent sur le pays Bena-Mona. Il en passa durant six jours, direction sud-ouest-nord-est. C'est la seule fois que je fus témoin de ce phénomène;

Nsua, termite comestible;

Tchibaïbaï, papillon. Charaxes, satyrides nombreux. Un énorme saturnide rouge brun. Le grand papillon antimaque (que j'ai vu à Akula, sur la Mongala-Bangala) n'existe pas ici;

Mantes;

Coléoptères multiples. Le goliath royal existe, mais dans le Nord seulement, chez les Bena-Itundu et dans la région de Lusambo;

Le scorpion m'est inconnu;

Kongolo, scolopendre. (Le *kimputu*, qui donne la fièvre, — fièvre du Kimputu, — n'existe qu'à partir du Lualaba, vers l'est);

Nkala, crabe comestible;

Une espèce de crevette.

L. — Mollusques :

Gros escargots dont le Musongo est très friand et qu'il va cueillir sur les arbres ou ramasser dans l'herbe humide.

Les coquilles de ces escargots servent à la confection de nombreuses amulettes (*boanga*).

SCHMITZ.

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

3. *Cartes.*

BARTEL (Karl) Volkerbewegungen auf den Südhäfte des Africanischen Kontinents, im Richtungslinien dargestellt. Masstab : 10,000,000. (*Mitt. Vereins f. Erdk. Leipzig*, 1893.

Belgique coloniale I (1895), 12. Carte de la région située à l'est de Luluaburg.

DHANIS (Baron), Trois croquis du pays des Basonge en 1892.

FROBENIUS, Im Schatten des Kongostaates, I, Karte 1 et 8. — Karte 8 : Masstab : 1,200,000.

FIVÉ, Croquis de la région Basonge, 1893.

KIEPERT (Richard), Route der Pogge-Wissmann'schen Expedition von Malanshe bis zum Tanganika-See, Juni 1881 — August 1882; aufgenommen von Lieut. Wissmann. Masstab. : 750,000. *Mitt. Afric. Gesell. in D.*, IV (1884), 212bis.

HESSENSTEIN (Dr Bruno), Karte der Gebiete zwischen Luluaburg und Nyangwe in œquatorial Africa, nach den Routenaufnahme und Erkundigungen von Wissmann in den Jahren 1880-1883 und 1886-1887, sowie den Fluss-Aufnahmen Dr L. Wolfs i. J. 1886. Masstab. : 1,000,000. *Pet. Mitt.*, 1891, t. 5.

HESSELSTEIN (Dr Bruno), Originalkarte des Sankuru-Stromes und seine Nebenflüsse, nach Wolf. Masstab. : 1,600,000. — *Pet. Mitt.*, XXXIV (1888), t. 12.

HINDE (Dr), Map of part of the South eastern Congo-basin, 1892. Ech.: 1,000,000.

LE MARINEL (P.), Croquis ethnographique. En annexe.

Mouvement géographique, VIII (1891), suppl. du 22 mars. — Croquis de la région Sud-Est de l'Etat Ind. du Congo annexé à la Convention signée le 12 mars 1891 entre l'État Ind. du Congo et la Compagnie du Katanga.

MICHAUX, Croquis et carnets de route (1889-1907).

Mouvement géographique, X (1893), 39. — Croquis du Katanga. Expédition Bia-Franqui et expédition Alex. Delcommune. Éch. : 4,000,000.

Mouvement géographique, X, (1893), suppl. du 22 juillet. — Croquis indiquant le réseau complet des itinéraires des explorateurs du Katanga depuis Livingstone en 1870 jusqu'aux explorations belges de 1892.

Schmitz, Croquis ethnographique. En annexe.

Wauters, Carte de la région entre Luluaburg-Lusambo et le Tanganika. Ech. 1,500,000. *Congo ill.*, IV (1895), suppl. du 24 février.

Wauters, Le pays entre Luluaburg et le Lualaba, mis au courant des derniers itinéraires de Wissmann, Delcommune, P. le Marinel et Hodister. *Mouv. géogr.*, VIII (1891). Suppl. du 5 avril.

Wauters, croquis provisoire du Katanga. Éch. : 4,000,000. — *Mouv. géogr.*, X (1893), suppl. du 14 mai.

Wauters, Carte de la région entre Luluaburg-Lusambo et le Tanganika, mise au courant des dernières découvertes, d'après les nouveaux renseignements de MM. D'Hanis, Mohem, Delcommune, Cornet, Franqui et Cambier. Éch. : 1,500,000. *Mouv. géogr.*, XI (1894), 106.

Wissmann, Pogge and Wissmann's Route from the Kassai to Nyangwe. — *Proc. R. G. Soc. London*, V (1883), 184-185.

Wissmann, *Quer durch Africa.* Karte der ersten deutschen Durchkreuzung von Œquatorial-Afrika. Masstab : 5,000,000.

Wolf, Le Sankuru et le Lomami. *Mouv. géogr.*, III (1885), 49.

Cf. De plus, les cartes générales publiées par Wauters, Du Fief, Greshoff, Langhans, l'État Indépendant du Congo, etc.

BASONGE
(Congo).

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

4. *Population.* — Tout le pays qui s'étend à l'est jusqu'au Lomani et qui est habité par les tribus des Basonge est d'une densité de population extraordinaire. Les villages sont extrêmement nombreux. Un grand nombre présentent l'aspect de véritables villes, s'étendant parfois sur une longueur de 15 à 17 kilomètres (1). Wissmann cite le cas d'une de ces villes basonge qui lui demanda cinq heures de traversée. « Il est très problématique, ajoute le voyageur, d'estimer le nombre des habitants d'une contrée qu'on ne peut que traverser. Je pense toutefois ne pas me tromper beaucoup en estimant la population des provinces arrosées par le Lubilach et le Lomani à 1,500 ou 2,000 habitants par lieue carrée, ce qui est à peu près la population des provinces les moins peuplées de l'Allemagne. »

Mouv. géogr. (d'après Wolf), III (1886), 49*b*.
Cf. Dr Wolf, *Bull. Soc. Géogr. Lille*, VII (1887), 477.

(1) Je ne connais pas de villages de 15 à 17 kilomètres. Le plus grand, à ma connaissance, est celui de Pania (2).

Schmitz.

(2) Les Drs Pogge et Wissmann parlent du temps de leur voyage vers Nyangwé, c'est-à-dire d'une époque où les razzias des Arabes et la variole n'avaient pas encore causé leurs ravages effroyables.

P. Le Marinel.

Auf den ganzen Strecke, namentlich in der Lubilach-Lomani-Ebene funden wir eine ausserordentlich starke Bevolkerung vor. In der Ebene der beiden letztgenannten Flüsse (Lubilach-Lomani), welche von vielen kleinen verschiedenen Völkerschaften bewohnt ist, sind einzelne Gegenden derärtig bevölkert, dass ich annehme, sie

können sich volständig mit den weniger gut bevölkerten Theilen Deutschlands messen. Es ist allerdings sehr problematisch, auf der Durchreise die Einwohnerzahl eines Ortes oder Districtes richtig zu schätzen, aber ich glaube, nicht mit zu höhen Ziffern zu rechnen, wenn ich die Bevölkerung dieser Gegenden auf 1,500-2,000 Menschen per Quadratmeile veranschlage.

Pogge, *Mitt. Afric. Ges. in Deutschl.*, IV (1883), 56-57.

Cf. Wissmann, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

Den schmalen, sehr bevölkerten und reichen Thale des Lubi folgend...

Wissmann, *Quer.*, 125.

Cf. *Congo ill.*, II, 90.

Le bassin oriental du Haut-Kassaï est extrêmement peuplé. Le Sankuru est peut-être le plus habité de tout le bassin. Ses grands centres ne sont pas établis sur les bords de la rivière; mais, dès que l'on suit les sentiers qui y débouchent, on arrive à des plateaux où se succèdent d'importants villages.

Le major Parmenter dit que Pania-Mutombo, localité située en amont du poste de Lusambo, compte au moins 10,000 habitants. On rencontre dans tout le pays, dit M. Stache, d'énormes agglomérations très rapprochées.

Wauters, *Mouv. géogr.*, XV (1898), 105.

L'annexe qui suit, donne l'estimation de la population faite en 1894 :

1° D'une bande de territoire situé entre 5° et 6° S. du Sankuru au Lomami;

2° D'une bande de territoire situé entre 4° et 5° S. du Lomami au Tanganika.

D'après cette estimation, il n'y avait en 1894, après la guerre arabe, que *sept* habitants par kilomètre carré. Admettons que l'observateur ait été pessimiste et supposons qu'il y en avait le double, soit 14 habitants par kilomètre carré.

En 1887, Wolf comptait 60 à 80 habitants par kilomètre carré.

A, 4 (*suite*).

Il est à noter cependant que tout ce pays est précisément celui qui a été décimé :

1° Pendant de longues années par les bandes arabes et surtout après le voyage de Wissmann.

On a estimé notamment (Lippens) que 200 tonnes d'ivoire étaient dirigées vers la côte orientale chaque année.

Un porteur Mluba ou Msonge porte en moyenne 10 kilogrammes; il fallait donc par an . . . 20,000 hommes

En outre il y avait des porteurs supplémentaires pour charges, vivres, les femmes, etc.	20,000
Soit par an environ	40,000 personnes
Pour un esclave pris, on peut admettre que trois ou quatre personnes ont été tuées pendant la capture, soit. . . .	80,000 personnes
Soit donc, rien que pour le transport d'ivoire, une perte annuelle de.	120,000 personnes

2° Par la variole sévissant surtout à la suite des guerres;

3° Par la famine causée par l'inactivité, suite naturelle des razzias.

Annexe : Situation estimée de la population en 1894.

I. — *Du Sankuru au Lomami* (5° et 6° S.)

Lusambo (Bakuba)	8,000
Batempa et Betundu	2,000
Batetela (chef Mukunji)	6,000
A reporter. . .	16,000

REPORT. . .	16,000
Basanga (Pania Mutombo)	8,000
Bakila nKunde	4,000
Batwa (nains)	2,000
Gens de Batubenge. — Bakwa (1) Kitolo. . .	10,000
Basanga (Mona Kialo)	4,000
Basanga (Katambwe)	2,000
Gongo Lutete (Basongo ayant à sa suite des Batetela.)	20,000
Bena Kalebue (Lupungu).	15,000
Beneki : Chef Kakeza . . . . Chef Wadra mama . . . . . . Chef Mwana Kimwamba	6,600
Kitenge	400
Bena Kalebue (Kolomani).	6,000
Bena Kalebue (Goio Muiasso et Yangongo) . .	6,000
Bena Milembue et Bena Kalebue (Eybondo) . .	7,000

II. — *A l'est du Lomani* (4° et 5° S.)

Dibue (Bena Imbaddi).	6,000	
Piani Kolomoni (Bena Imbaddi) . .	7,000	15,000
Chile Kasongo (Bena Imbaddi) . . .	2,000	
Bena nGuo (Kabamba) Bena Kilembwe . . .		15,000
Malela : Lusuna	4,500	
Piani Nguruwe	3,000	
Kasongo Luakila	1,500	
Mwana Kalombo	2,000	
Goio Kapoka	500	
Chefs divers	1,500	
		13,000
Sambo : Piani Kumbubu.	4,000	
Piani Wemba	2,500	
		6,500
A REPORTER. . .		156,500

(1) Synonyme de Bena.

A, 4 (*suite*).

	REPORT. . .	156,500
Wagenia	. . . .	6,000
Bena nGombe. / Bena Weluko. / Bena nDungu.	Bakusu	2,000
Katambue	. . . .	15,000
Piani Bumba	. . . .	6,000
Piani Lukongwe	. . . .	10,000
		195,500

Ce calcul est basé sur le nombre de guerriers de chaque tribu et en supposant qu'il y a un guerrier pour quatre non-combattants. Ce pays a été décimé depuis 50 ans par les Arabes, par la variole, par la famine qui suivait les razzias.

DHANIS.

Population très dense, malgré que la maladie du sommeil la décime considérablement aujourd'hui. Autrefois c'étaient les razzias des Arabes esclavagistes. La population est difficile à évaluer à cause de son éparpillement. Grandes agglomérations rares maintenant; hameaux innombrables dissimulés dans les plis de terrain et les coins de forêt : le relief du sol s'y prête admirablement.

Recensements de 1906, comprenant exclusivement les mâles adultes et sains :

		REPORT . .	7,300
Chef Pania	3,000	Bena Itundu . . .	2,000
Batempa.	1,500	Bakankala	600
Chef Mona Kialo . .	1,000	Chef Piani Tshungu	2,000
Bakele	800	Chef Lupungu . .	14,000
Bena Mona	1,000	Chef Kitumbika. .	600
A REPORTER . .	7,300	A REPORTER . .	26,500

REPORT . .	26,500	REPORT . .	30,800
Chef Djiggi	800	Bena Sangue . .	500
Chef Gongo Mutshofa .	500	Bena Kalonda . .	2,200
Bena Imbadi . . .	800	Bena Kumbi . . .	1,400
Bena Kapua . . .	600	Bena Kaïaï . . .	2,500
Bena Kibumbu . . .	300	Bena Ebula . . .	800
Bena Motumgu . . .	300	Bena Malela . . .	1,200
Bena Sala	1,000	Bena Bungongne .	1,000
A REPORTER . .	30,800	TOTAL . .	40,400

Nous disons environ 41,000 hommes adultes et sains; 4,100 malades (10 °/₀); 4,100 vieillards (10 °/₀); 120,000 femmes (250 °/₀ à 500 °/₀); 82,000 enfants (200 à 500 °/₀), soit une population totale de 251,200 habitants.

La population diminue plutôt. Motifs : régime alimentaire défectueux; maladie du sommeil.

Village-type. — Dibué : 850 cases, 270 hommes, 500 femmes environ, 800 enfants. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes.

Pas de limite au nombre des huttes. On trouve des huttes isolées et des cités de 2,000 cases (*Panja*).

Chaque village a de multiples succursales, hameaux de 4 à 30 cases (*Shamba*), établis au bord des plantations pour les entretenir et chargés aussi d'approvisionner la ville mère en gibier.

Les villages sont toujours sur une hauteur, dans des palmiers ordinairement; motifs : on voit l'ennemi de loin; on peut repousser une attaque plus aisément. Les *shambas* sont généralement au bord d'une rivière; motif : les plantations viennent mieux.

SCHMITZ.

L'estimation de M. Schmitz prouve que la population, avant la maladie du sommeil, n'avait pas sensiblement diminué depuis 1894.

DHANIS.

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

5. *Occupations principales*. — Le Musongo est avant tout un terrien. Quoique possédant des rivières navigables : Sankuru, Lomami, il ne voyage guère en pirogue; la pirogue ne sert que de bac de passage. Il chasse peu, pêche peu. Fumer, manger sont ses grandes préoccupations. Il paraît plus agriculteur que le Baluba; le Baluba ne fait, pour ainsi dire, que des plantations provisoires : maïs, arachides, etc.; les Basonge ont des champs immenses de manioc. Le manioc est pour rien chez eux : une carotte pour une perle chez les Bena-Mona.

Les soldats Bangala, Bacongo, etc., aiment de venir en garnison chez nous : la renommée veut qu'on y mange bien.

Occupation favorite : fumer. Les hommes vivent surtout des produits des plantations que leurs femmes préparent, des pièces de gibier et du poisson que les esclaves des Shamba leur apportent. Ils vont parfois eux-mêmes à la chasse.

Vie plutôt sédentaire; cependant un village ordinaire ne garde pas son emplacement plus de quatre à cinq ans. Aucun de ceux visités par Wissmann n'existe encore; il n'en reste même plus de trace.

SCHMITZ.

Les Basonge sont sédentaires. A preuve leurs superbes villages d'antan, lorsqu'ils vivaient en paix avant l'invasion des Arabes, et surtout les palmiers à maturité ancienne qui les garnissaient, plantés d'ailleurs méthodiquement.

Si on ne peut pas dire que les Basonge ne sont pas chasseurs, on doit cependant convenir que la chasse produit peu. Ils ne sont guère pêcheurs, sauf le long du Sankuru.

P. LE MARINEL.

C'est un peuple d'agriculteurs. Ils ne sont devenus guerriers qu'à la suite des Arabes, pour piller. Ils s'adonnent peu à la chasse et à la pêche. D'une façon générale, ils vivent du produit du jardinage et sont sédentaires.

VILLAGES

BASONGE
(Congo).

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

6. *Population flottante*. — Von Norden her kommen und kamen die Sudanvölker, die Bakuba, Balui und Bangala, die Ba-Ngombe, die Bajansi, etc.; vom Osten her strömen die Ba-Chonga, die Bakumu, Basoko, Basonge, Basongo; von Süden her brachen die Baluba über die von alters her auch den Völkern Südafrikas verwandten Kalundastamme herein.

Frobenius, *Globus*, LXIV (1893), 328.

Die Wanderrichtung und Ausbreitung dieser Völker ist nach den vorliegenden Berichten so ziemlich vollständig klar. Zunachst ist ein festliegender Punkt bemerkbar, namlich U Kumu. Dies Land ist das Ausbreitungsgebiet der in Frage kommenden Völker. Von hier gehen die Wanderrichtungen Strahlenförmig auseinander. Im Nordosten finden sich die Wa-Wira-Wa-Ssongora die nach Stuhlmanns Erkundigungen das südwestliche Herkommen selbst betonen (*Pet. Mitt.*, 1892, *Mitt. aus deutschen Schutzgebieten*, V).

Im Südosten giebt die Stanleysche Karte die Wa-Wira Ba-Songa an. (Die Textangaben sind völlig wertlos.)

Da dieselben im Westen durch die altansässigen Ma-Njema, im Süden durch Ba Lubavölker, im Osten durch den Tanganjika eingeschlossen sind, können sie nur von Nordwesten (U Kumu) gekommen sein. Nach Nordwesten schieben sich die Ba-Soko-Basongo gegen die M'Pesa L'Oika und den Congo vor. Die Bakumu (Stuhlmann fand im Nordosten den Namen « Wa Kumu ») wurden von Stanley zur Zeit des Ueberganges nach den linken Congoufer angetroffen (Stanley, *Durch den dunklen Weltteil* II). Eine zweite Ubergangstelle zeigt sich bei den Wa-Bwire Wa Songora Meno (Stanleys). Hier scheint noch jetzt eine Verbindung mit den Wa-Kussu zu bestehen. Westlich vom Kongo wohnen die Wa-Kussu, Ba Ssonge und Bena-Lussambo, als südlichste Ba Tschonga. Wir finden bei diesen eine ganz hervorragende Entwickelungshöhe, die sich nach dem Süden steigert, während im Norden in der Urwaldkultur der Batetela, Bena-Mona, Bena-Jehka die Ursprungsform noch deutlich

zu erkennen ist. Die westlichen Völker, die Bassongo-Mino (Ba Nkutu, Ba Ssenge) finden sowie die südöstlichen, am Tanganjika ihre Begrenzung. Nach Kunds Erkundigungen (*Mitteilungen der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin*, 1886) leben sie von den westlichen Nachbarn volkommen abgeschlossen. Ebenso sind sie nach Norden abgeschlossen, wenigstens, sagten sie uns dorthin führe kein Weg, was nach unsern spateren Erkundigungen auch durchaus glaublich erscheint. Nach Süden sperrt sie der Sankuru ab und nach Osten dehnen sie sich zwischen Lu Kenje und Sankuru ziemlich weit aus, Demnach mussen auch diese Völker vom Osten gekommen sein.

FROBENIUS, *Globus*, LXV (1894), 207 207[b].

Einige weniger bedeutende Stammesbewegungen in Centralen Afrika zwischen Kassaï und Tanganika sind eine Folge des Vordringes arabischer Horden und der ihnen verbündeten Negerhäuptlingen, die sich an dem einträglichen Sklavenhandel beteiligten. Die Araber sind vor etwa 70-80 Jahren von der Ostküste her ins Innere vorgedrungen. Zunächst setzen sie sich in Unjanjembe fest; darauf drangen sie in die Länder am Westrand des Tanganika vor. Besonders die Expeditionen Tibbu Tibbs und Fambas nahmen an der Zerstörung des Manjema-Reiches und der Basonge-Stämme teil.

... In den letzten zehnn Jahren erfolgten die verderbenbringenden Raubzüge der Araber bis in die Länder westlich vom Lomami und nordwärts bis zum oberen Aruwimi und Ituri.

BURTEL, *Mitt. Ver. Erdk. Leipzig* (1893), 65.

Tippo-Tip fut le premier Arabe qui pénétra dans la région; il y fut appelé par Kalamba-Kangoï (père de Lupungu) pour soumettre certains de ses sujets révoltés contre son autorité. Depuis les Basonge et les Bena-Kalebue payèrent tribut aux Arabes. Pour satisfaire aux exigences de ces derniers, Lupungu, fort de 1,700 fusils à piston, et Pania-Mutombo ravagèrent et anéantirent presque la race des Beneki.

Ceux de ceux-ci qui survécurent furent recueillis par Paul Le Marinel pendant son voyage au Lomani, le suivirent et vinrent s'installer, sous les ordres de Sappo-Sap, près de Luluaburg.

On sait qu'ils payèrent leur dette envers l'État en sauvant Cassart et la mission lors de la terrible révolte des Batetela.

GILLAIN, *Belg. col.*, 1897, 92*a*.

A, 6 (*suite*).

De sa nature donc, le Musongo est sédentaire. Mais les razzias des Arabes ont bouleversé ses habitudes Ainsi le vieux Sappo-Sap, qui était établi d'abord entre le Lomami et le Sankuru, à Ku-Mapenge, berceau de la famille des Beneki, s'est réfugié sur la rive gauche du Sankuru en 1885; chassé de cet endroit à la fin de 1887, il a fait de longues marches pour aller se mettre sous la protection des blancs de Luluaburg où il est venu mourir au début de 1888. Cette émigration comptait environ 3.000 indivudus.

P. Le Marinel.

... Where (Luebo) my friend Kasendi, a tall and handsome Sappo-Sap had built for himself, his comrades and his slaves, a town of pretentious appearance and goodly dimensions.

Kasendi was the best type of his tribe in the country, and some reference to his people may be interesting. The Sappo-Saps, at this time, constituted a peculiar and distinct class of natives, whose principal settlement in the Kassaï district was at Luluaburg, the station of the Congo Government maintained at the African town of Malange, already mentioned, about seventy-five miles above Luebo on the Lulua river. They were not originally inhabitants of the territories now occupied by them, but were an importation into the Lulua valley from their own indigenous country to the southeast of Luluaburg. In the course of the conquest of the country by the Belgian officials, these Sappo-Saps had made a firm alliance with the white men, and when the State Post was located at Malange, they moved from their country and settled there, under a powerful chieftain called Sappo... A good many of them had made other smaller settlements near the most important centres, at Lusambo on the Sankuru, at Luebo, at Bema Makima and this one of Kasendi's was at the Bateke town of Kabaie.

Verner, *Pioneering*, 359-360.

Population assez stable. Guère d'émigration; fuites isolées

de naturels; échange continuel de femmes et d'enfants avec les races voisines, avec les Batetela surtout.

Ici, il y a eu jadis probablement une poussée nord-sud. Au temps des Arabes, les Batetela n'allaient pas plus bas que le 5e parallèle et les Basonge ne descendaient pas au delà de la rivière Lukassi (affl. du Lomami). Cette poussée continue doucement, il n'y a pas besoin d'être profond observateur pour s'en apercevoir : le Batetela est à l'étroit dans son territoire, le Musongo aussi; ce sont les Baluba qui leur font place.

SCHMITZ.

De mon temps, la coutume empêchait les Basonge de changer de village. Si les habitants du village où l'émigré se présentait ne le renvoyaient pas au chef, celui-ci, son suzerain, puisait dans ce fait la raison d'un conflit.

GILLAIN.

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

7. *Parentés et origines.* — In dem Lubi erreichten wir einen neuen Fluss und mit ihm die östlichen Grenze der Baschilange, wir passirten ohne Schwierigkeiten den prachtvoll tropischen Fluss und betrachten das Land der Basonge, die sich weit nach Osten ausdehnen und ebenfalls zu den Baluba gerechnet werden müssen.

Wissmann, *Mitt. Afric. Ges. Deutschl.*, III (1883), 45.

Wie weit sie (die Basonge) nach den Norden reichen, ist schwer zu bestimmen; wenn, was erst festzustellen ist, die Völker, die sich Basonge nennen, zu ihnen gehören, was mir warscheinlich ist, so reichen sie weit nordwestlich am Kassaï abwärts und im Osten bis zum Mutu-a-Nsige-See.

Wissmann, *Quer.*, 124.

Es ist auffällig, welches günstige Mischungsprodukt die Ba-Luba stets abgegeben haben. Ich denke nicht nur an die Basonge, sondern auch an die Baschi-Lange und die Häuptlingsfamilien der Lundastaaten.

Frobenius, *Globus*, LXV (1894), 209b.
Cf. Jacques, *Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles*, XVI, 180.

Quoique les populations de la rive gauche du Lualaba semblent appartenir à une et même race, *la race Songe*, il faut cependant faire une différence entre le Basonge proprement dit et le Batetela, qui ont chacun leur langue propre absolument distincte.

Borms, *Belg. coloniale*, VII (1901), 290a.

1. Gruppe der Baschensi und Halbbaschensi : Basandi, Badinga, Banguli, Bankutu.
2. Gruppe der Babunda : Bashilele, Bena Kamba, Baschihkoto, Buschong, Kajong, Pianga, Bienge (Bakuba) und Bakete.

3. Gruppe der Baluba : Baluba, Basonge, Bena Lulua.
4. Gruppe Batshou, von den Baluba Bajekke genannt, sind Pygmäen.
5. Gruppe Bapende, zu den Bambunda am Kantscha und Quango gehörend, und
6. Kioque, die neue Völkerwelle, die das Lundareich und die nördlich auschliessenden Stämme gänzlich zersetzt haben und die nur deswegen in Grossartigkeit nicht auffallen, weil sie bis dato kein einheitliches Reich gebildet haben.

Frobenius, *Zschr. f. Ethnol.*, XXXVIII (1906), 737.

Quant à nos porteurs, c'étaient tous des Sappo-Sap, ennemis nés des Bakuba.

De Macar, *Congo ill.*, IV (1895), 172.

Endlich war es mir deutlich geworden, dass die heutige Basonge nichts anderes sein könnten als Balubaverwandte.

Frobenius, *Im Schatten.*, 365.

Les Basonge ont des affinités avec les Baluba. D'où viennent les Basonge? Mystère. Les Bena-Mona se souviennent avoir habité longtemps les rives du Lubéfu. C'est là qu'est né le chef Dibué, le plus vieil homme du pays (on lui donne plus de 100 ans; il en a certainement 70 à 80; son fils est un vieillard à cheveux blancs; son arrière-petit-fils a déjà une femme. Dibué est mort en mai 1907, au moment où je repassais par son village). Les Arabes sont alors venus et les ont refoulés à l'ouest du côté du Sankuru. Depuis la paix, ils sont revenus à leurs anciens emplacements.

Schmitz.

Voir aussi A, 6.

Die Leute nannten sich Quitundu auch Betundu und das Dorf hiess Backaschocko. Die Bevölkerung gehörte schon zu den Batetela mit in die Wälder geflüchteten Basonge gemischt.

Wissmann, 2e *Durchquerung*, 166.

A, 7 (*suite*).

A mon avis, les Basonge sont des Baluba venus de l'Est, des rives du Lualaba, à une époque assez éloignée, mais pourtant pas au point que la tradition n'en soit restée. Ils semblent s'être mélangés avec des peuples de race Bakusu (Batetela); de là des des modifications dans le dialecte, qui tient pourtant plus de la langue Baluba que de toute autre.

P. LE MARINEL.

Je crois que les Basonge sont, en définitive, une grande peuplade de race Baluba; mais comme ils sont d'une distinction beaucoup plus grande au point de vue de la beauté racique, ils ont fini par être considérés et par se considérer comme une peuplade de race spéciale.

Les Basonge, d'après les récits de plusieurs de leurs anciens, viennent de l'Est; on ne peut cependant dire exactement jusqu'où s'étendait autrefois ce territoire.

Les Basonge se sont beaucoup mélangés au nord avec les Bakusu (Batetela); à l'ouest avec les Baluba. Ainsi les Batebenge, famille de Basonge, habitant sur le Sankuru, qui se sont fortement alliés aux *Bambue*, tiennent autant des Baluba que des Basonge.

GILLAIN.

BATUA. — ...bei dem (die Basonge) allerdings wohl schwerer als bei den Baluba die Stammeszugehörigkeit nachzuweisen ist, weil die Lubavölker überall die Ureinwohner, die Batua, verjagt oder ausgerottet zu haben scheinen, während unter den Basongo und Wasongora noch viele Reste der Zwergvölker zu finden sind, die sich an vielen Stellen mit jenen vermischt haben.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 162.

Im Bassonge-Gebiet passierte derselbe Forscher (Wissmann) ein Dörfchen wo die auffallend kleinen unreinlichen Batua stark mit Basonge sich vermischt hatten.

BARTEL, *Mitt. Ver. Erdk. Leipzig* (1893), 11.

Pendant un mois et demi, on passe au milieu d'immenses prairies abondamment arrosées et habitées de loin en loin par les Batua, race guerrière, par les Beneki, groupés dans des villages de plusieurs kilomètres d'étendue, et par les Kalebue, qui s'enfuient chez eux dès qu'ils voient approcher une caravane, de peur qu'elle ne soit composée d'Arabes ravisseurs. Ces peuplades sont plus ou moins cannibales, et il faut savoir les faire rester à distance. Cependant dans le nombre il s'en trouve une tout à fait inoffensive, dont on ne rencontre plus que des restes dispersés çà et là et par grandes distances, dans l'isolement, et qui semble constituer une race à part, peut-être primitive mais dans tous les cas dégénérée. Ce sont des nègres rabougris, maigres, sales, d'un aspect sauvage et repoussant, que les tribus environnantes méprisent; ils vivent par groupes peu nombreux dans de pauvres huttes en chaume, possèdent quelques poules, et se nourrissent principalement de fruits qu'ils obtiennent sans culture ou des produits de la chasse pour laquelle ils se servent de flèches dont les pointes sont rarement en fer. Cependant ils vont à la chasse accompagnés de chiens qui ressemblent à des lévriers et dont l'intelligence paraît supérieure à celle des chasseurs. La langue de ces nègres n'a rien de commun avec les langues des autres peuples et leur industrie est, pour ainsi dire, nulle. C'est, en un mot, une race naïve, arriérée sous tous les rapports, et en apparence incapable de progresser, dont Stanley ainsi que Schutt ont déjà fait mention, le premier leur donnant le nom de Watwa et le second celui de Batwa.

EXPÉDITION WISSMANN-POGGE, *Bull. Soc. Géogr. Comm. Bordeaux*, VI (1883), 287.

Le 4 septembre 1892, je vois pour la première fois les nains qu'on appelle *Batwa*. Ces nains ont une taille moyenne de $1^{m}40$. Ils sont très laids; ils sont fort poilus.

La colonie des Batwa, qui s'est fixée près du village de Mona Kialo, est composée d'une cinquantaine d'hommes. Ils sont très

farouches et je ne parviens pas à les voir de près; je ne vois pas non plus leurs femmes.

Les Batwa sont des chasseurs émérites. Ils ne font pas de plantations mais obtiennent des vivres en échange des produits de leur chasse. D'après ce que les indigènes racontent, les Batwa vont la nuit dans les bananeraies prendre les régimes de bananes dont ils ont besoin et laissent à la place une certaine quantité de gibier. Ils ne demandent rien mais font eux-mêmes l'échange des vivres.

Ils sont très susceptibles et au moindre conflit avec les indigènes ils s'en vont et honorent un autre village de leur voisinage. Les indigènes tiennent beaucoup à avoir une colonie de Batwa.

Dhanis.

Les *Batois*, les nains dont parle Stanley, sont des nomades chasseurs; ils sont loin d'être aussi petits que Stanley le dit. Ce qui donne l'illusion d'une petite taille, c'est la hutte qu'ils habitent dans la forêt. Elle est plutôt un passage de serpent qu'un chemin, la voie qui mène à ces habitations, qui, faites en feuillage, n'ont pas un mètre de haut; on s'y glisse par une petite ouverture près du sol. Les Batois sont craintifs, peureux et pas du tout féroces; ils ne lancent des flèches que pour protéger leur fuite; lorsqu'ils sont tranquillisés, ils sont serviables.

Toujours dans les forêts, ils y chassent à l'arc tous les animaux avec une adresse incroyable. Ils boucanent la viande, puis vont dans les villages l'échanger contre du manioc et du maïs.

Peuple nomade, toujours en route. Pour ne pas être inquiétés, lorsqu'ils arrivent dans une région, ils s'adressent au chef pour

lui demander l'autorisation de chasser dans ses bois; cette autorisation leur est généralement accordée contre remise d'une grande part du produit de leur chasse.

Les « Bakam'put » des environs de Lusambo avaient aussi accueilli des « Batois ». En allant aider ceux-ci dans leurs chasses, ils sont eux-mêmes devenus des chasseurs émérites. Les Batois se sont installés définitivement dans leurs bois et ils vont ensemble chasser au loin.

La taille des Batois est petite, mais ce ne sont pas des nains proprement dits. Ils mesurent 1m25 à 1m40. Il y a peut-être de très petits Batois parmi eux, mais ils sont l'exception. Mais comme ils savent s'accroupir et se rapetisser!

Fivé (6 février 1893).

Je reprends ma marche vers N'Gandu.

Parti de M'Pania le 3 novembre, j'arrivai le 5 et je logeai dans un village de nains, les Batua.

Ces Batua sont bien les êtres les plus extraordinaires qu'il soit possible de rêver.

Leur taille varie de 1m20 à 1m30, ils ont de petits pieds et de petites mains, mais une grosse tête et ils sont franchement laids.

Quoique très petits, ils sont d'une jolie force, d'une agilité surprenante et d'une adresse au tir à l'arc tout à fait extraordinaire, et comme ils ont une connaissance parfaite de la forêt et de tous les poisons qu'elle renferme, ils peuvent, à l'occasion, être des ennemis redoutables, même pour les blancs.

Quant aux Arabes, chaque fois qu'ils les ont attaqués, ils ont eu à le regretter, aussi maintenant les laissent-ils bien tranquilles.

Le 5 novembre, j'arrivais donc dans un de leurs villages, que je trouvais désert, mais mes hommes, en furetant aux alentours, découvrirent une vieille femme qu'ils m'amenèrent.

Désirant beaucoup faire leur connaissance, et si possible nous les attacher, je fis présent à cette vieille femme de quelques perles et d'un pagne et je donnai l'ordre de la laisser aller.

Ma tactique réussit pleinement, car elle revint peu après avec un nain et une autre vieille femme. Les deux nouveaux venus avaient une frayeur atroce, mais je les rassurai de mon mieux et leur remis également quelques petits présents.

A, 7 (*suite*).

Pour le soir, un à un, tous étaient rentrés, y compris le chef et, grâce à mes largesses, ils n'avaient plus peur du tout. Ils me déclarèrent infiniment supérieur aux Arabes et me promirent leur amitié pour moi et mes frères blancs.

Voulant me faire fête, le chef ordonna le soir des danses en mon honneur et, comme nous manquions de flambeaux, il fit mettre le feu à un vieux chimbeck afin de mieux éclairer la scène.

Si l'on veut avoir une idée de la danse des Batua, que l'on s'imagine, à la lueur du chimbeck qui brûle dans le fond et qui nous donne un éclairage tout à fait fantastique, deux cents poupées à grosses têtes, ressemblant à des gnomes se trémoussant aux sons du tambour et poussant des oh! oh! oh! sur le ton que l'on pourrait prendre, si l'on tâchait de se rendre aimable, au moment où l'on vous frapperait sur le ventre.

Michaux, *Carnet de campagne*, 170-172.

Le village des Batua dont parle Michaux se composait de huttes en chaume semi-sphériques, hautes de 1m40 environ. L'ouverture servant de porte était toute petite.

Ces Batua sont de la même race et parlent la même langue que les Batua (Tike-Tike) de l'Aruwimi, du Haut-Ituri, de la Luama, à mi-chemin entre Kabambare et le lac Taganyka.

Ces Batua sont certainement les habitants originaires de la grande forêt équatoriale.

Dhanis.

La forêt autour d'ici (Bena-Mona et Bakele) est habitée par des sauvages bizarres, n'ayant aucune affinité avec la race Basonge ; ce sont les *Batua*. Wissmann ne les avait pas ignorés, car sur son itinéraire se trouve en bonne place un village qu'il intitule « Batua ».

Les Batua ont la peau rougeâtre, les cheveux longs et négligés, le corps toujours maigre, tandis que les Basonge ont la peau noire, les cheveux presque complètement rasés et l'allure bien portante.

Ils sont défiants à l'excès; habitent dans l'épaisseur des forêts des huttes basses et rondes hâtivement faites de feuillages: ne font pas de plantations; vivent de chasse; ne s'habillent que de peaux de bêtes; ignorent amulettes, fétiches et autres superstitions; ne connaissent pas la maladie du sommeil et se déplacent avec une incroyable facilité. Ils se marient exclusivement entre eux.

Ils comprennent quelques tribus nomades (trois, à ma connaissance) qui ont fait chacune alliance avec l'un des trois chefs de la région : Pania, Dibué et Mokumbule.

L'une de ces tribus est une tribu de *nains*. J'ai tâché vainement de l'apprivoiser. En 1904, entre Pania et Dibué, j'ai rencontré un campement de nains. Ils avaient bâti une vingtaine de huttes dans le fond d'un ravin. Je passais à mi-côte et ils me regardaient avec curiosité. Je m'arrêtai et les examinai un instant. Ils étaient bruns, petits, — $1^{m}30$ à $1^{m}40$, — hirsutes et pas difformes du tout. La tête paraissait grosse à cause de la chevelure touffue et de la maigreur du corps. Ils étaient vêtus de pagnes en peaux de bêtes; les femmes aussi, sauf quelques-unes, qui avaient des *madibas*. L'un d'eux avait un haut bonnet en peau de singe dont la queue lui fouettait le dos. Beaucoup avaient l'air vieux et deux ou trois avaient la crinière blanche. Ils avaient des arcs et des flèches et paraissaient singulièrement joyeux. Je m'approchai; ils se sauvèrent dans les hautes herbes. Le lendemain, quand je repassai, ils avaient disparu.

Leur amitié est précieuse. Quoique les Basonge les considèrent comme formant une classe intermédiaire entre les animaux de la forêt et les hommes des villages, ils les craignent. Ils sont très courageux et susceptibles. La récolte du caoutchouc ne paraît guère possible qu'avec leur assentiment. Ils ne mettent, pour ainsi dire, jamais le pied dans un village. La nuit seulement,

parfois apporter une peau de léopard à leur
r, contre du sel, de la viande; mais en plein
sibles.
curiosité, j'en avais enlevé quelques-uns dans la
ais ramenés à mon poste. L'émotion fut considé-
ié: ce village de 270 guerriers fut pris du coup d'une
mique; on vint en corps me supplier de rendre la
a ces redoutables alliés. J'y consentis, sous condition
chef de la tribu vint lui-même les réclamer. Il fut facile de
ouver : il cernait déjà le village avec ses sauvages.

Il vint sans armes avec deux de ses hommes; c'étaient des gaillards rouges de peau, à la tignasse ébouriffée, au visage intelligent. Ils avaient des manières d'un autre âge : ils se prosternaient, les genoux et les coudes dans le sable, en frappant le sol de leurs deux poings fermés. Je rendis au monarque les captifs et le comblai de menus présents : il s'en alla avec des gestes ravis. J'appris par la suite qu'il avait donné tout cela pour un peu de sel. Le soir même, il m'envoya une cuisse de sanglier.

Il est hors de doute, et les Basonge en conviennent, que les Batua sont les descendants directs des anciens habitants du pays. Basonge et Baluba sont venus plus tard, du nord ou de l'est, à une époque inconnue.

SCHMITZ.



A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

8. *État physiologique et mental.* — Die Bassonge... ein schöner, kräftiger menschengeschlag...

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges.*, III (1883), 249.

Die Basonge sind mittelgrosse, wohl gebaute Leute.

WISSMANN, *Quer.*, 122.

Les Basonge sont grands, bien musclés.
Les femmes sont bien faites, jolies.

GILLAIN, *Belgique colon.*, II (1897), 92.

Cf. SCHRADER, *Rev. géogr. intern.*, VIII (1883), 83a. — *Congo ill.*, II (1893), 90.

Les Basonge, dont le territoire est compris entre le Lubilach et le Lomani, sont des nègres de forte ossature... Pogge rapporte que par le visage ils ressemblent au dogue (1).

DROOGMANS, *Le Congo*, 70.

(1) Je n'ai jamais eu cette impression. Leur figure leur donne seulement un air plus méchant que les nègres des peuplades voisines.

SCHMITZ.

The men (Bagua Pesihi), tall and muscular, though rather obese, are fully armed, but bear themselves modestly; the women, equally tall, but more slender.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 527.

Der zweite Sohn von Sappu (Basonge) war ein so schöner Mann, dass die Weiber unserer Karawane und selbst die des Dolmetschers ihm geradezu nachliefen.

WISSMANN, *Quer.*, 145.

La race des Sappo-Sap est belle et robuste et propre à fournir à l'État d'excellents soldats. C'est la plus forte race que j'ai rencontrée au Congo et elle est certainement supérieure aux Bangala.

Mouv. géogr. (d'après BRACONNIER), IX, 34.

Les femmes (Sappo-Sap) sont admirablement bâties; elles marchent avec une grande souplesse d'articulation; elles ne manquent pas d'une certaine élégance.

FIVÉ (28 février 1893).

Die Bassongo waren durchgehend hochgewachsene, tannenschlanke Leute, nicht so schwer und muskulös wie die Bakuba.

WISSMANN, 2e *Durchquerung.*, 47.

Les habitants de la contrée (Batempa) sont aussi des plus intéressants à étudier : ils sont grands, bien faits et intelligents.

MICHAUX, *Carnet de campagne*, 124.

The Sappo-Saps around Luebo were regarded as extremely intelligent and quite civilised.

VERNER, *Pioneering*, 351.

Nous campons chez Mona-Kialo, un chef de race Basonge, mais qui reconnait la supériorité de Lupungu, chef des Bena-Kalibue. La race est très belle.

DHANIS.

Les Basonge constituent en général une belle race; les plus belles familles sont les Beneki et les Bena-Nkoto. Les hommes sont bien musclés, de taille plutôt élevée, droite et d'allure dégagée. Certaines femmes sont d'une réelle beauté.

Les Basonge possèdent une certaine dignité naturelle, un abord froid, qui leur donne un air de supériorité sur les peuplades voisines.

Les vicissitudes de leur existence depuis les guerres arabes

A, 8 (*suite*).

les ont pourtant rendus assez poltrons, lâches même et fourbes. Mais les lamentables exemples en ont été la cause. Je crois que, pris jeune, le Musongo est un des natifs les plus aptes à l'éducation. Témoin, par exemple, le cas d'André Luce, actuellement employé au chemin de fer du Bas-Congo, qui écrit très bien le français et fut, du reste, un excellent élève du collège belge où je le plaçai.

Quoique d'apparence calme, les Basonge sont travaillés de passions vives. Ils peuvent être orientés vers le mieux; ils sont éducables. Les catastrophes causées par les guerres arabes ont désorbité leur naturel, que je crois gai, bon, quoique assez paresseux et relativement courageux, sinon guerrier.

P. Le Marinel.

Les Basonge et les Batetela sont d'une supériorité physique incontestable.

De haute taille pour l'ordinaire, les Basonge sont fortement musclés et très résistants à la fatigue. Rares sont les gens malingres.

Les femmes sont d'une taille au-dessus de la moyenne de nos Européennes; elles sont bien proportionnées; elles ont la démarche fière; jeunes, elles atteignent la grâce.

Les Basonge sont intelligents, de nature gaie et expansive. Ils se sont montrés avides de connaître nos mœurs et nos façons de vivre.

Cette race est perfectible. Je n'hésite pas à dire que les Basonge et les Batetela marcheront rapidement vers le progrès.

Gillain.

Belle race, grande et forte. Commence cependant à dégénérer, grâce aux croisements avec les gens des autres races. (Facilité

d'échanges, à cause de la sécurité des communications, sécurité qui n'existait pas il y a vingt-cinq ans.) — Entre eux, les Basonge sont très expansifs, bavards, gais. Ils se racontent leurs aventures avec force rires, exclamations et gestes. Ils ne pleurent pas, sinon de rage. (J'en ai vu un seul qui pleurait la mort de son frère avec de vraies larmes silencieuses, des larmes de civilisé.) — Ils sont tantôt d'une gaîté exubérante, tantôt d'une mélancolie invincible. — Courage ou lâcheté? Qui le dira? Ils supportent stoïquement les pires souffrances physiques, ne s'émeuvent ni d'un torrent, ni d'un précipice, ni de la foudre, de rien : mais c'est plutôt du fatalisme. En guerre, ils n'attaquent jamais en face, se tapissent dans les broussailles, attendent que vous soyez passé, tirent dans le dos : lâcheté ou prudence conseillée par leur faiblesse? — Le Basonge ne connaît pas la colère bruyante qui se manifeste chez le civilisé par des mots irréfléchis et des gestes ridicules; il n'a que des colères froides, concentrées, qui attendent... Les jeunes hommes seuls se mettent en colère. — Politesse? Aucune. De l'obséquiosité en face du blanc ou du chef : c'est tout. — Amitié : oui. Dévouement, pitié...? Inconnus. Il faut du cœur pour cela. — Le Basonge s'assimile avec une rapidité étonnante les langues étrangères. Voyez par exemple des soldats bangala causant ici avec des naturels : toute la conversation se tient en Bangala. Un marché se conclut entre un Batetela et un Basonge : les deux parties parlent Batetela. Au reste, la réciproque est vraie aussi : les Batetelas, les Bangala, les Bacongo apprennent le Basonge sans difficulté. — Le Basonge n'est pas impressionnable. Le succès ne le grise pas, un revers le laisse froid. Il se rencontre des intelligences tout à fait supérieures, mais beaucoup de cerveaux ordinaires : sur huit travailleurs, il y en a un de « très malin ». Les autres ne sont pas des obtus, ils comprennent vite la besogne à faire, l'accomplissent avec habileté, y apportent même des perfectionnements inédits, mais ils ont besoin d'un esprit qui les dirige.

SCHMITZ.



BASONGE
(CONGO).

A. — Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

9. *Mœurs en général.* — Am rechten Ufer (der Sankuru) begann jetzt eine Bevölkerung, wie sei in ganz Afrika und wohl überhaupt in wilden, uncultivierten Landern nicht wieder existirt.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, IV (1883), 47.

Mit Freuden constatirten wir, dass wir hier, wohin noch nicht einmal die Kenntnis von der Existenz des weissen Mannes gedrungen war, ein Volk gefunden hatten, dessen Culturstufe so viel höher stand, als die aller Negerstämme, von denen wir bisher gehört oder gelesen hatten.

WISSMANN, *Quer.*, 124-125.

Fraglos ist dieses Volk das aufgeweckteste und arbeitsamste aller Stämme Africa's zwischen den 2° und 11° sudl. Breite.

WISSMANN, *Quer.*, 124.

Erstere Völker sind wohl am wichtigsten als die auf den gunstigsten Boden und in die günstigste Mischung versetzten Ba Tschonga zu betrachten. Die reiche Savannenland schaft und der Sonnenschein im Gegensatz zu der stickig feuchten Urwaldluft haben hier herrliche Früchte in den Basonge gereift, und lassen uns auch den gewaltigen Unterschied, der sie kulturell und vor allem physisch bemerkbar von den, mit wilden Tieren nur vergleichbaren Urwaldbewohnern den Bena-Mona, Bena-Jehka, Batetela trennt verstehen.

FROBENIUS, *Globus*, LXV (1894), 209^{b}.

Après l'avoir passée (la rivière Lubi), on se trouve comme par enchantement dans un autre monde : des habitations propres et spacieuses, entourées de jardins, forment en lignes droites des villages peuplés par les Basonge, race nègre bien faite en même temps qu'in-

dustrieuse. Malgré son isolement de tout contact étranger, elle suffit à tous ses besoins mieux que les tribus voisines ; car elle sait travailler l'argile, le bois, le cuivre, le fer et même confectionner des vanneries et des étoffes. Ce pays est actuellement gouverné par le roi Katchitch, vieillard aveugle mais néanmoins redouté, ayant la réputation d'être un grand sorcier.

SCHRADER, *Rev. géogr. intern.*, VIII (1883), 83[a].

Die Bassange (Basonge) sind wild, räuberisch...

WISSMANN, *Quer...*, 144.

Frei und aufgeweckt werden sie schnell etwas dreist, sind jedoch viel weniger roh und wild in Ton und Manieren, als ihre westlichen Nachbarn (Bashilange). In Kunstfertigkeit, Geschmack und Ordnungssinn stehen sie bei Weitem am höchsten von allen mir bekannten Stämmen. Die Stellung des Weibes ist eine höhere...

Die grosse Sorgfalt, die auf Anfertigung der Waffen verwandt wird (1), zeigt, dass sie auch bis zu einem gewissen Grade kriegerisch sind. Auffallend ist der Unterschied des geselligen und Familienverkehrs zwischen ihnen und den Bashilange des Nordens. Während man bei diesen oft mürrischen oder gleichgiltigen Verkehr beobachtet, oft Streit und Zank (2) hört, scheinen unsere neuen Freunde ein glücklicheres Temperament zu besitzen, und Lachen und Gesang ertönt von überall. Aber ihre grossen Fehler, die wir erst später kennen lernten, die ich jedoch schon jetzt erwähnen will, sind Treulosigkeit, Diebsgelüste und Verstellung.

WISSMANN, *Quer...*, 122-123.
Cf. *Pet. Mitt.*, XXIX (1883), 228[b].

(1) Maintenant ils n'attachent plus autant d'importance à l'entretien des armes. Jetez un regard dans les cases; vous trouverez des fusils rouillés, sales.

SCHMITZ.

(2) Ils sont cependant rudement batailleurs entre eux. Les rixes ne sont pas rares.

SCHMITZ.

A, 9 (*suite*).

Pendant la nuit du 23 avril 1892, une alerte. Une sentinelle de Pania Mutombo est blessée par une flèche dans le dos, pas très sérieusement d'ailleurs. Elle parvient à découvrir ses assaillants, tire un coup de fusil qui blesse un homme et tue un autre qui se trouve être son père.

C'est une preuve nouvelle des dissensions profondes qui existent parmi les Basonge.

DHANIS.

Aber die Kalibue (Lupungu) waren nicht so furchtsam als die bisherigen Basongestämme.

WISSMANN, *Quer*..., 154.

The Beneki are an agricultural people, very numerous and well to do.

WISSMANN, *Proc. N. G. Soc. London*, V (1883), 164.

Les Sappo-Sap (de Luluaburg)... grands batailleurs de leur nature.

DE MACAR, *Congo Ill.*, IV (1895), 172.

Ces populations sont essentiellement guerrières (1), mais aptes aussi à différents métiers ; ce sont de bons forgerons et des agriculteurs émérites. Ils présentent cette particularité que les hommes comme les femmes participent aux travaux des champs.

GILLAIN, *Belgique colon.*, II (1897), 92.

(1) Elles ont été guerrières; maintenant, non.

SCHMITZ.

Je raconte à Pania que le matin, à mon passage dans son village. les femmes fuyaient, s'enfermant dans leur case. Pourquoi? « C'est un devoir de politesse, répondit-il. Une femme qui n'est pas libre ne peut porter le regard sur un grand chef comme vous. Mais puisque tel est votre désir que personne ne se doive déranger pour vous, je vais donner des instructions. »

FIVÉ (9 mars 1893).

Il y a des différences notables entre les mœurs des quelques Basonge de la forêt et la grande masse de la peuplade qui habite la région herbeuse du Sud. Ceux-ci sont de beaucoup supérieurs aux premiers. Ils sont plus dignes, plus propres sur eux-mêmes et sur tout ce qu'ils possèdent. Ils connaissent des formules de politesse, pratiquent l'amitié et connaissent des caresses d'amour platonique. Il n'est pas rare de voir un homme cajoler une femme dont la tête est amoureusement appuyée contre lui; souvent une femme, en s'occupant de la coiffure de son mari, lui prodigue des caresses de même nature, Naturellement, il s'agit ici de jeunes gens.

P. LE MARINEL.

Les mœurs sont très familiales, nullement dissolues.

GILLAIN.

Ils m'apparaissent mystérieux et méfiants (tantôt d'une gaîté exubérante, tantôt d'une mélancolie invincible). Le temps ne paraît pas compter pour eux; *Time is money* n'est pas un proverbe basonge. Ce sont des épicuriens aux mœurs peu compliquées auxquels il manque un peu de philosophie, qui les rendrait moins irritables et moins cupides.

Intelligents, roublards, cupides, très susceptibles comme tous les nègres.

Comme trait de mœurs caractéristique, j'ai noté leur pro-

fonde indifférence des verroteries et des étoffes voyantes. Les jolis pagnes, les gilets de fantaisie, les tissus chatoyants, les bracelets argentés, les bagues ornées de pierres scintillantes ne leur disaient rien du tout. Ils ne connaissent que le solide. Il y a en magasin, à Tshofa, des bracelets qui datent de 1900 : je ne suis pas parvenu à en vendre un seul en deux ans. La Compagnie du Kasai et le Katanga possédaient chacune des stocks de *kaniki* (coton écru bleu foncé très en vogue), mais le nôtre était beaucoup plus solide, tout le monde le savait, et il valait une poule de plus à la brasse. La Compagnie du Kasaï avait fait à Batempas (Sankuru) un envoi considérable de *chitoko* (blanc rayé noir ou vert) : les naturels n'en ont jamais voulu, quoique l'étoffe fût de bonne qualité, parce que « c'était trop salissant ».

Nous sommes loin des grands enfants vaniteux et amateurs du « tape-à-l'œil » dont parlent les premiers explorateurs.

Un exemple typique de la paresse du Basonge. Les villages, ai-je dit, sont bâtis sur des hauteurs. Ces hauteurs sont couvertes de palmiers, d'arbustes, de graminées, mais on y chercherait vainement un caillou. Il n'y en a que dans les lits des rivières. Or, chaque *pater familias* a besoin, tant pour broyer le millet et briser les noix de palme que pour aiguiser les haches et couteaux, d'un bloc de pierre assez volumineux : il faut aller le chercher en bas, dans la rivière. Grave affaire. Le patron envoie ses esclaves ou ses fils. Ceux-ci choisissent la pierre, la ligotent avec des lianes et l'emportent. Vous croyez qu'ils vont la monter jusqu'au village? Ah bien oui. Ils la portent, après s'être reposés trois ou quatre fois, jusqu'à cinquante mètres plus haut, puis la déposent tranquillement près

du sentier, s'asseyent un instant dessus et retournent chez eux. Le lendemain, ils reviennent à la charge, lui font faire 50 mètres encore et s'en vont. Et ainsi de suite. J'ai vu des pierres mettre des mois avant d'atteindre leur emplacement définitif. J'en connais qui ne sont jamais arrivées.

Il convient évidemment de ne pas exagérer la portée de cet exemple.

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

a) Soins donnés au corps.

10. *Soins de propreté.* — Die Leute baden oft und halten die Haut durch ein leichtes Einölen in glanzend braunen Zustande. Unsere neuen Freunde waren höchst erstaunt, als sie bei den Bashilange Männer und Weiber zu gleicher Zeit baden sahen.

Wissmann, *Quer.*, 120.

La propreté est très grande chez les indigènes qui ont subi l'influence des Arabes.

Dhanis.

La pulizia del corpo è assai accurata; esse non mancans di lavarsi intieramente almeno una volta al giorno.

Ascenso, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, série 4, IV (1903), 112.

Le Musongo est un exemple de propreté parmi les noirs du Congo. Mais, de mon temps, il ne connaissait guère de savon.

P. Le Marinel.

Hommes et femmes ont grand soin de leur corps. Ils se livrent à des ablutions fréquentes. J'ai toujours vu les Basonge, qui voyageaient avec moi, aller prendre un bain dès l'arrivée à l'étape, après avoir installé la hutte de campement, mais avant de manger.

Gillain.

Le Basonge se lave les pieds le matin; sa femme lui apporte et lui prépare l'eau qui doit être tiède. Vers le milieu du jour, il va prendre un bain froid à la rivière, puis le plus souvent il

revient s'accroupir sur le seuil de sa hutte et fumer. Les femmes se baignent aussi, mais à l'écart.

On connaît le bain de vapeurs aromatiques, mais c'est un remède pour les maladies de poitrine.

Le savon consiste en enveloppes de fleurs de bananier, réduites en cendres. Très bonne potasse, ne sert que pour les étoffes. Pour le corps, l'huile de palme est meilleure.

Ce n'est pas par religion, mais par hygiène qu'ils se baignent et s'oignent d'huile. L'huile empêche la peau de se crevasser. Après une longue marche au soleil, le nègre ne manque pas de s'en enduire tout le corps.

En général, les Basonge sont propres ; ils ne se laissent pas couvrir de crasse, comme certaines peuplades.

Les « vieux » sentent, oui. Mais c'est parce qu'ils se négligent.

Notez que les nègres affirment que les blancs sentent mauvais ; ils disent que nous sentons le mort.

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

a) SOINS DONNÉS AU CORPS.

11. *Chevelure.* — Die Haare sind bis auf das Hinterhaupt rasirt und dann chignonartig zusammengebunden. Vermittelst eisener Nadeln werden kleine, mit Kaurimuscheln besetzte Zeugstücken oder Federbüsch aufgesteckt.

WISSMANN, *Quer.*, 119.

Die Haare tragen sie (die Basonge) kurz gehalten; in scharfen Umrisslinien rasirt, lässt man die Schläfe weit nach dem Hinterkopf zu frei. Auf dem Wirbel ist ein kleiner Haarbüschel zusammengebunden.

WISSMANN, *Quer.*, 144.

Die Haare sind kurz, oder auch fast bis zum Wirbel ringsum frei geschoren. (Im Dorfe der Fumo Kawamba.)

WISSMANN, *Quer.*, 168.

(Im Dorfe Backaschocko; Batetela und Basonge gemischt)... deren Haar, in zwei oder mehr steifen Zöpfen geflochten, wie Hörner vom Kopfe abstand.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 166.

Fanno la toeletta dei capelli che sono corti come quellï degli nomini, li ungono con olio di palma e li intrecciano con una pazienza da certosino.

ASCENSO, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, Série 4, IV (1903), 112.

La caractéristique de leur coiffure résulte de la préoccupation de présenter un front haut et large : ce qui leur donne je ne sais quel air intelligent. Je ne puis mieux comparer leur mode de

coiffure — *grosso modo* bien entendu — qu'à notre « brosse ». Comme leurs cheveux crépus sont difficiles à dresser, que de soins constants ne faut-il pas!

Ils se rasent la tête par souci de propreté et lorsque leurs cheveux deviennent trop longs pour la coiffure-type. Pour obtenir ce « beau front », ils rasent une partie de leurs cheveux.

Les femmes portent la même coiffure que les hommes. Mais le suprême du genre chez elles est d'arriver à ébouriffer leurs cheveux le plus possible, de manière à faire croire qu'elles possèdent plus de cheveux qu'en réalité.

Pour ce faire, elles ne sont pas encore parvenues, comme leurs sœurs blanches, à utiliser de faux cheveux.

J'ai vu de longs peignes grossiers, à deux ou trois dents en bois. Mais les femmes se coiffent et coiffent leurs maris le plus souvent avec les aiguilles-rasoirs que l'on trouve dans toutes les collections.

GILLAIN.

Les hommes portent les cheveux en partie rasés. Actuellement, pas de règle fixe : les uns ne laissent qu'une houppe sur le front; les autres, une crête large de 3 à 4 centimètres qui court jusqu'à la nuque. D'autres se font dessiner par un ami des dessins fantaisistes sur le crâne.

Les vieillards seuls laissent pousser leurs cheveux longs. Ils en font mille tresses menues, collées à l'huile de palme, y enfilent des perles, y attachent des petites sonnettes ou des coquillages; perles, sonnettes, coquillages sont des *boangas* (amulettes) destinés à préserver leur propriétaire des diverses maladies auxquelles la vieillesse est sujette.

Chez les femmes, mêmes distinctions et mêmes usages. Plus coquettes cependant, elles conservent parfois toute leur chevelure pour y placer, bien à plat sur l'occiput, une grosse coquille ronde (1) (ou une petite terrine de pâté de foie gras, dont le blanc fit cadeau). Ce coquillage que les femmes mettent parfois dans

B, 11 (*suite*).

leur chevelure est fait de la base du *Comis imperialis* (voir la gravure de Livingstone qui l'avait trouvé chez les Balunda). Faute de parfums, elles font une grande consommation d'huile de palme.

Tout homme ou femme qui a des poils sur le crâne possède un peigne pour les décrasser. Ce peigne, taillé dans un bois qui ressemble à l'olivier, a de quatre à six dents, longues et espacées de 4 millimètres. Quand il ne s'en sert pas, l'individu le laisse piqué dans sa chevelure.

SCHMITZ.

Voir aussi B, 41 et B, 38.

(1) Il s'agit sans doute d'une conque de l'Océan Indien, usée sur la pierre au point de représenter un disque blanc, troué au centre, de l'épaisseur de moins d'un centimètre. C'est un ornement très caractéristique des Basonge de marque. J'en possède un exemplaire.

P. LE MARINEL.

B. — **Vie matérielle.**

a) SOINS DONNÉS AU CORPS.

12. *Ongles.* — Les ongles sont rognés, jamais coupés. Ils n'ont même pas besoin d'être rognés en général, l'indigène travaillant beaucoup dans la terre avec ses doigts. Avantage : moins de *djiques* (puce pénétrante), les djiques recherchant de préférence le dessous de l'ongle.

Je ne saurais affirmer que les indigènes se coupent les ongles des pieds; mais je le présume. Les mères coupent les ongles des pieds de leurs enfants avec la lamelle qui sert aux indigènes à s'épiler : je suppose que les grands font de même.

SCHMITZ.

13. *Épilation.* — Tutti gli altri peli del corpo sono rasi o strappati.

ASCENSO, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, série 4, IV (1903), 112.

L'épilation existe, autour des parties sexuelles, chez l'homme aussi bien que chez la femme. Motif : le geste procréateur de l'homme serait ainsi beaucoup facilité (1). Ils sont très étonnés que nous, Européens, nous ne nous épilions pas.

Ils s'épilent aussi le creux des aisselles.

Instrument employé pour raser ou épiler : une lamelle de fer large et bien effilée à l'une extrémité, large et plate à l'autre; cette lamelle est fabriquée par le forgeron du village avec le fer du pays ou — de plus en plus — avec le fer des ballots.

Ils ne s'épilent pas les cils; ils portent des cils et des sourcils fort longs.

SCHMITZ.

(1) Je crois que c'est surtout pour éviter la vermine. L'épilation est commune, non générale.

P. LE MARINEL.

B. — **Vie matérielle.**

a) SOINS DONNÉS AU CORPS.

14. *Sommeil.* — J'ai toujours remarqué que les Basonge se couchent tôt et se lèvent tôt. Hormis les jours de danses ou de réjouissances, les villages sont silencieux une heure ou deux après le coucher du soleil.

GILLAIN.

Le sommeil est généralement très long : huit ou neuf heures par nuit. Le réveil correspond au lever du soleil, vers 6 heures du matin. Aux lendemains des soirs de belle lune, après les danses de nuit, le Musongo dort parfois toute la journée.

P. LE MARINEL.

Le Basonge se couche vers 9 ou 10 heures du soir et dort jusque 6 heures. Le jour, de midi à 2 heures, il fait souvent sa méridienne sur une natte, à l'ombre.

SCHMITZ.



B. — **Vie matérielle.**

a) SOINS DONNÉS AU CORPS.

15. *Natation.* — La natation n'est connue que de quelques riverains du Sankuru et du Lomami. Ces nageurs sont du reste médiocres. Ils ne nagent qu' « à la chien ».

P. LE MARINEL.

Très peu savent nager.

Le Sankuru est pour ainsi dire la seule rivière où les indigènes se baignent pour nager. Dans le Lomani, le courant est trop fort et il n'y a pas de plage.

Dans mes voyages avec caravane, quand il se présentait une rivière à traverser, deux ou trois de mes hommes seuls étaient à même de passer à la nage.

SCHMITZ.

16. *Équitation.* — Inconnue l'équitation et pour cause : il n'y a pas dans tout le pays Basonge un seul animal *ad hoc*.

Je n'ai jamais vu un indigène monter une bête à corne.

SCHMITZ.

Pania-Mutombo a monté quelquefois un bœuf dressé que lui avaient donné en 1890 les blancs de Lusambo. Il donna ce bœuf plus tard à Lupungu, qui à son tour le monta de temps à autre.

P. LE MARINEL.

B. — **Vie matérielle.**

a) Soins donnés au corps.

17. *Portage.* — Sehr verschieden ist die Art des Lastentragens; bei den Weibern anders als bei den Mannern.

Wissmann, *Quer.*, 119.

Les hommes que j'ai employés comme porteurs portaient sur les épaules.

Les femmes portaient leurs charges attachées aux deux extrémités d'un bâton reposant sur les épaules. Rares étaient celles qui portaient sur la tête, par crainte de déranger leur coiffure.

Gillain.

En 1894, les Basonge, étant nombreux, pratiquaient le demi-portage : deux hommes prenaient une charge fixée au milieu d'un bâton dont chacune des extrémités reposaient sur une épaule. Rarement un seul homme prenait la charge sur la tête.

En somme, le Musongo était un porteur médiocre. Il manquait de goût et d'entrainement.

A l'époque de l'arrivée des blancs, les Basonge, ayant beaucoup d'esclaves, dédaignaient de porter eux-mêmes. Ce n'est qu'au moment de la guerre arabe, pendant les périodes de lutte à outrance, qu'ils se sont dévoués et que des fils de chefs ont même pris des charges sur la tête, les portant jusqu'au Lomami et au delà. C'étaient plutôt comme « combattants » qu'ils portaient.

Ainsi s'est peu à peu introduit l'usage.

P. Le Marinel.

Les paniers, pots et autres menus fardeaux se portent sur la

tête; les malles, caisses, etc., sont attachées à un long bâton dont deux hommes prennent les extrémités sur leurs épaules. Pour ne pas se blesser, ils intercalent entre leur tête ou leurs épaules et le fardeau un tampon de feuilles de bananier.

SCHMITZ.

Dans les marches, l'indigène ne se sépare pas de son bâton, d'une longueur de 2m50 à 3 mètres, pointu et de la grosseur du doigt. Il le tient à pleine main pour marcher. Ce bâton a une certaine flexibilité; il prend une forme courbée quand on marche en s'appuyant dessus. Le bâton sert à tous usages : descendre, monter, tuer les serpents, porter même.

MICHAUX.

B. — **Vie matérielle.**

b) ALIMENTATION.

20. *Espèces de nourriture.* — Manioc ist noch Hauptnahrung. Mais und wenig Hirse wird cultivirt. Süsse Kartoffeln, Yams, Erdnüsse und kleine Bohnen werden auch auf den Feldern angepflantzt, Zuckerrohr, Bananen, Oel- und Mabondopalmen, Ananas und Pfeffer in den Gärten dicht am Hause. An Vieh werden Ziegen, Schwein, Hühner und Hunde gehalten. Schafe sind selten, Tauben gar nicht vorhanden.

WISSMANN, *Quer.*, 123.

La nourriture est plutôt végétale; ce n'est pas que le Musongo n'aime passionnément la viande, mais le gibier est rare et l'élevage insuffisant.

Le manioc est la base de sa nourriture. Le manioc, c'est le pain du nègre.

Il ne dédaigne cependant pas un épi de maïs doré au feu; des grains de maïs bouillis ou réduits en purée; une potée de riz ou de millet bouilli également; une espèce de salade de concombres ou d'aubergines; une banane grillée sous la cendre.

Mais ce qui incontestablement prime tout cela, c'est la viande. Le Musongo ne va pas jusqu'à manger ses poux comme le Canaque, mais il n'est pas difficile : quartier d'antilope ou de cochon sauvage boucané; petits poissons fumés qu'il prend un à un de la baguette sur laquelle ils sont enfilés; sauterelles ou grosses courtilières frites; fourmis blanches ou chenilles cuites à l'eau: chiens, rats, serpents, crabes rôtis.

Le serpent est apprécié. Quand quelqu'un signale un de ces animaux, fût-il petit, tout le monde s'arme d'un bâton et court pour le tuer et s'en régaler.

Il y a plusieurs espèces de pommes de terre : la patate douce,

rouge ou blanche; l'igname souterraine; l'igname aérienne; la pomme de terre de Madagascar, très cultivée, et d'autres tubercules dont j'ignore le nom.

La canne à sucre existe, mais en petite quantité. C'est une plante de luxe. Elle ne sert pas à la fabrication de la bière.

Comme tous les noirs du Congo, le Musongo est friand de sel.

Le sel vient des salines du sud du Katanga.

SCHMITZ.

Ce sel était presque noir, parce qu'il était mal purifié de la boue, dont il était retiré.

P. LE MARINEL.

Ils paient le sel très cher. Il leur arrive des salines du Malela et du Katanga. Il est transporté dans de grossiers pots en terre; à peine obtenait-on quelques pots pour un esclave.

A défaut de ce sel, ils achetaient, de mon temps, aux Baluba ou aux Bena-Lulua du sel végétal, obtenu par l'incinération de certaines plantes de marais. Ce sel était vendu sous forme de pain rectangulaire de 0m40 de longueur sur 0m03 ou 0m04 d'épaisseur et 0m15 à 0m20 de largeur. Ce pain est entouré de feuilles séchées et la coutume veut qu'une partie, assez grande pour y passer la langue, soit libre, afin que l'acheteur puisse apprécier la valeur de la marchandise. Je me suis vu obligé d'employer ce sel au cours d'un voyage; j'en ai conservé un détestable souvenir.

GILLAIN.

B. — **Vie matérielle.**

b) Alimentation.

21. *Façon de se procurer du feu.* — Curioso ad osservarsi è che in tutte queste case di paglia le negre massaie accendono il loro fuoco nel mezzo per preparare la cibaria alla famiglia. Il fumo filtra per il tetto e lo si vede uscire dall' alto e dai lati. Più di una volta credetti di vedere una capanna andare in fiamme; eppure gli incendi avvengono di rado.

Ascenso, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, Série 4, IV (1903), 112.

Ils obtiennent le feu par le briquet avec un parasite du palmier *borassus* comme amadou.

Anciennement, ils l'obtenaient par giration d'une baguette dans un trou sur bois tendre.

Gillain.

Le feu se fait à l'intérieur de la case. Il n'est, pour ainsi dire, jamais éteint. Le jour, il sert à préparer le rata, à allumer les pipes. La nuit, à préserver du froid et des moustiques les occupants de l'habitation.

En route, ils usent encore du système suivant :

Une baguette droite et bien sèche, de la grosseur du doigt, est maintenue par terre, sous le pied; une autre, posée perpendiculairement, est vivement roulée entre les mains. L'extrémité de celle-ci s'emboîte et tourne vertigineusement dans une cavité pratiquée au bout de celle-là. Une pincée de fines herbes sèches (1) est tenue à proximité. Cela demande du temps; un homme seul y arrive rarement; il faut être trois en général; la baguette, quand le premier est fatigué de la rouler, est saisie par le second, qui à son tour la passe au troisième; finalement, l'étincelle se produit et enflamme les brindilles d'herbe.

Les Basonge sont déjà habitués à l'usage des allumettes pour faire le feu, et ils les sauvegardent précieusement.

Ils conservent leur feu en mettant deux ou trois bûches l'une à côté de l'autre; ils placent leurs pots sur des sortes de pierres de fourmilières dures, qui ressemblent à des éponges pétrifiées (2). Ils en placent habituellement trois en triangle, posent dessus leurs pots : entre ces pierres, le feu est entretenu; ce foyer est généralement disposé au milieu de la hutte.

Cette hutte, en général, est une paillotte, qui n'a pas de cheminée; la fumée passe à tra[illegible] les fissures, comme elle peut. Il n'est pas rare de voir deux d[illegible]gts de suie au grenier.

SCHMITZ.

(1) Le Musongo possède cependant un amadou provenant d'un palmier.

P. LE MARINEL.

(2) Ce sont des blocs d'argile de termitières.

P. LE MARINEL.

En route, pour se défendre du froid, ils font du feu; ils s'enveloppent la tête, s'allongent le long du feu, tout près. Résultat : leur corps a chaud d'un côté et froid de l'autre.

MICHAUX.

B. — **Vie matérielle.**

b) Alimentation.

22. *Préparation culinaire.* — Zwei Weiber begleiteten mit ihrem Liede im Takt das Reiben der Hirse.

Wissmann, *Quer.*, 124.

Wir fanden hier (im Urwald) verlassene Hütten, die die Eingeborenen in der Zeit bewohnen, in welcher eine bestimmte Art Raupen auskricht. Man bleibt dan 8 bis 10 Tage hier, sammelt Millionen dieser Thiere, dörrt sie über dem Feuer und verpackt sie in Bananenblätter, um für lange Zeit eine leckere Fleischspeise zu haben.

Wissmann, *Quer.*, 128.

Le manioc. — Les racines, fusiformes, ont une chair blanche et contiennent une grande quantité de fécule amylacée. Elles se mangent crues, cuites sous la cendre, mais surtout bouillies.

Les femmes vont chercher les racines de manioc dans les shambas, les laissent fermenter dans l'eau de la rivière durant trois jours, les retirent alors et les sèchent au soleil. Il se conserve dans cet état indéfiniment.

Pour le repas, pilez les racines séchées dans le large mortier en bois qui est là près de la hutte, passez au tamis, jetez dans l'eau bouillante, remuez la pâte constamment durant un quart d'heure, égouttez l'eau, renversez sur le plat, frottez d'huile et servez chaud (1).

---

(1) La farine de manioc sert à confectionner le plat traditionnel *kifunge*, qui se prépare de la manière suivante : L'on met bouillir l'eau dans un récipient en terre de forme ronde; lorsque cette eau va bouillir, la cuisinière commence par y jeter de la farine, par petites quantités, en mélangeant au moyen d'un morceau de bois poli; lorsque la quantité de farine jetée a presque totalement absorbé l'eau, on enlève le pot, le place entre

Une autre espèce de manioc, aux pédoncules des feuilles rouges, est vénéneuse. Il ne perd ses qualités vénéneuses qu'après la cuisson. Les indigènes disent que, mangé cru, il donne la maladie du sommeil.

Ces dépôts de manioc deviennent vite de véritables cloaques. Les débris de racines et les pelures accumulées dégagent une odeur nauséabonde qui se répand dans un rayon de 400 à 500 mètres. Les villages qui ont leurs dépôts trop proches sont fréquemment ravagés par la maladie au bout de dix à douze mois et doivent changer d'emplacement. On remarquera (carte annexée) que les dépôts de Dibue sont assez éloignés du village.

Autres légumes. — J'ai parlé au n° 20 de salade de concombres. C'est inexact au sens que nous attachons en Belgique à ce terme. On coupe les concombres en tranches et on les fait cuire à l'eau.

SCHMITZ.

Le *Kifunge* peut être fait avec de la farine de maïs ou de millet et quelquefois de sorgho, ainsi que je l'ai constaté chez chez les Bena-Kalebue.

Les Basonge cultivent beaucoup le haricot qui pousse à merveille dans ces terres légères. Ils en font d'immenses plantations. Ils le mangent dans une sauce à l'huile de palme; mais c'est un plat de bon bourgeois.

Ils savent parfaitement faire de l'huile d'arachide, mais il est à remarquer qu'il n'y a que les riches qui peuvent se payer ce luxe pour leur cuisine.

---

ses pieds et continue à jeter de la farine en tournant le mélange avec violence, de façon que tout le manioc soit cuit; l'ensemble forme ainsi une sorte de pain plus ou moins gros, d'après le récipient employé: la femme enlève ce pain, le dépose sur une feuille de bananier ou sur une assiette en bois, ou sur un plateau de vannerie. C'est le pain du Musongo.

GILLAIN.

B, 22 (*suite*).

Les bananes sont cultivées comme fruits (petites bananes que nous mangeons en Europe) et comme légumes (grandes et grosses bananes dont les régimes pèsent jusqu'à 25 ou 30 kilos).

Gillain.

Le Musongo ne boit pas le lait de ses chèvres, ne mange pas l'œuf de ses poules. S'il voit que ses œufs disparaissent, qu'une mangouste, par exemple, ou un serpent y fait des ravages, il les mangera lui-même plutôt que de les perdre tous. S'il ne mange pas les œufs, ordinairement, c'est qu'ils lui sont trop précieux pour la reproduction.

Les petits poissons, les crabes sont cuits à l'eau et mangés sitôt pris. — Les sauterelles sont frites à l'huile de palme. — La viande est ordinairement boucanée; les gros poissons aussi. — On fume la viande sur une claie au-dessus du feu : cette claie est une sorte de second plancher à claire-voie, situé au-dessous du grenier et suspendu par quatre cordes. Comme le feu ne s'éteint guère, la fumée finit par faire son œuvre. — Il est rare que les Basonge mangent de la viande rôtie. Quand ils la rôtissent, ils le font à la broche. Cette broche est un morceau de bois de flèche. Il n'y a pas de broche permanente.

Rien ne lui répugne; je ne vois guère que le caméléon et une certaine musaraigne qu'il ne veut pas manger.

Schmitz.

La viande avancée ne lui répugne pas.

Dans les partages de viande que nous faisions — gibier, chèvres, poules, etc. — il fallait toujours veiller soigneusement à ce que chaque individu obtienne sa juste part d'intestins, d'estomac, etc.

Gillain.

Quand il y a des femmes esclaves, la femme sera aidée par elles dans la besogne du ménage; les esclaves feront la grosse besogne; mais c'est la femme qui fera cuire, tournera le manioc, etc. Quand le maître a plusieurs femmes, il y en a une ou deux qui sont ses préférées, couchent avec lui et font les repas dans sa maison; il n'y a pas de règles pour les arrangements des repas entre ses femmes.

SCHMITZ.

En route : (Les femmes des [illegible]urs prêtés par Pania). Ce sont de vraies viragos, aussi plant[illegible] que les Flamandes massives qu'ont immortalisées Rubens [illegible]lèves.

Elles ont la vie dure : [illegible] elles portent vaillamment leur dernier né sur la hanche. [illegible] tête un énorme panier dans lequel elles ont accumul[illegible]ne, du millet ou du maïs, du manioc séché, du pilipi[illegible] fourmis et des herbes diverses, sans oublier une rudimen[illegible]le en poterie.

Dès qu'elles sont arri[illegible] elles courent à la recherche de bois, font du feu et p[illegible]as de leur famille pendant que leurs seigneurs se reposent [illegible]es de la route.

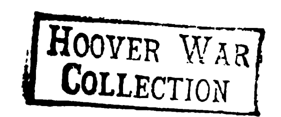
... (Le matin). Les négr[illegible]ettent en route les premières afin de pouvoir s'arrêter le long du chemin à la recherche d'aliments.

C'est pour elles une bonne aubaine quand la veille une nuée de sauterelles s'est abattue sur la région : toute la bande s'arrête, déjeune sur place de cette nourriture étrange et en fait de grandes provisions qui seront préparées à l'étape.

É. LAURENT, *Congo belge*, II (1897), 67[a].

Quand nous étions en expédition, nous emmenions des femmes. La femme est un élément important dans une expédition. Chez nous l'intendance suit l'armée et le soldat possède en outre son sac. Là, ni intendance ni sac. Le soldat est suffisamment chargé avec ses 150 cartouches. Or, les femmes suivent, portant chacune un pot sur la tête; ce pot contient du manioc et d'autres aliments. Et tandis que les hommes font la guerre, les femmes préparent le manger.

MICHAUX.



B. — Vie matérielle.

b) ALIMENTATION.

23. *Cuisine*. — Cuisine sommaire : Pots en terre pour la cuisson, et très rudimentaires. Supports faits avec des débris de termitière ; rarement, des trépieds arrondis en fer.

GILLAIN.

Ustensiles de cuisine :

1° Grand mortier en bois (un colossal mortier de pharmacien) dans lequel la femme pile le manioc ou le maïs ;

2° Pierre polie sur laquelle la femme broye, à l'aide d'une autre pierre, le millet ou les noix de palme ;

3° Calebasses légères. maintenues dans un filet, avec lesquelles la femme descend puiser l'eau à la rivière ;

4° Pots en terre cuite, faisant l'office de casseroles. Une feuille de bananier leur servira de couvercle ;

5° Pots en terre cuite, à plus large panse, servant à conserver l'eau au frais ;

6° Morceau de calebasse au bout d'une baguette, remplissant le rôle de louche ;

7° Plats en bois (forme des « crameux » de nos laiteries).

Le Musongo emploie l'écaille d'huître en guise de cuiller (1).

SCHMITZ.

(1) C'est assurément exceptionnel. Notons de plus, que le Musongo mange généralement avec les doigts, qu'il lave préalablement.

P. LE MARINEL.

B. — Vie matérielle.

b) ALIMENTATION.

24. *Repas.* — J'ai presque toujours vu les hommes d'une même famille manger à part. L'homme qui a plusieurs femmes mange chez la préférée du jour.

GILLAIN.

At home, le Musongo mange trois fois par jour. Quand le soleil est au zénith, premier repas sérieux. La femme apporte au *pater familias* les divers plats : *a*) pudding de manioc, surmonté le cas échéant de morceaux de viande ; *b*) assiettée de légumes étuvés. Le patron, assis ou accroupi sur sa natte, puise lentement, avec sa main, à même le plat. Il mange seul ou avec un frère, des amis ordinairement ; il laisse la moitié du repas pour les femmes et les esclaves ; quand il a fini, il fait le partage lui-même, donnant à chacun sa portion. Les femmes et les domestiques prennent et vont manger sur le seuil de la hutte ou au dehors.

Le soir, second repas ; mêmes services.

Le lendemain matin, on mange les restes de la veille, des fruits, mais les femmes ne préparent rien.

SCHMITZ.

Une petite écuelle en bois ou un petit pot en terre, contenant l'huile de palme, est toujours, après le plat de pâte de manioc, le principal élément d'un repas basonge. L'indigène y trempe le morceau qu'il manipule avant de le manger. Il paraît gauche et n'aime pas d'être vu pendant qu'il mange. Il est généralement silencieux. Il va boire et se laver après son repas.

P. LE MARINEL.

Vers le temps de la visite de Kassongo, un autre chef, Sappo-Sap (Luluaburg), vint nous voir. Grand et bel homme, aux yeux vifs et aux manières agréables, il a ceci de particulier qu'il ne mange et ne boit jamais en public. Lui offrions-nous quelque friandise, il demandait aussitôt la permission de passer dans un autre appartement. Ce singulier usage est pratiqué, paraît-il, en plusieurs endroits, et ceux qui l'ont adopté l'observent scrupuleusement.

De Gryse (R. P.), *Miss. Chine-Congo* (1892), 139.

Dans les réunions de notables — qui se tiennent tous les urs chez les grands chefs, tels que Lupungu et Pania-ıtombo — on apportait souvent en cours de séance, un plat mets choisis : des bananes à l'huile, des arachides cuites au .r, un pâté de bananes fait avec des arachides. Ces mets, éparés par la femme préférée, étaient mangés en commun. i participé plusieurs fois à ces repas et en ai conservé un excellent souvenir.

En marche avec Lupungu, j'ai toujours vu celui-ci s'enfermer avec ses femmes pour manger. La légende populaire voulait qu'il *devait* manger de la chair humaine à chaque repas. Mais c'est une erreur.

Gillain.

B. — Vie matérielle.

b) Alimentation.

25. *Mets permis et défendus.* — Aller männer (Basange) nach der Beschneidung und diejenigen Weiber, welche unfruchtbar sind, dürfen Menschenfleisch essen, die anderen nicht, da es unfruchbbar machten soll.

Wissmann, *Quer.*, 144.

Il n'y a aucune interdiction pour personne de manger de tel ou de tel aliment.

Cependant, les femmes ne touchent pas à la viande de crocodile, de léopard, de chat sauvage. C'est là « *une viande d'hommes* »; « *si nous en mangions,* disent-elles, *notre corps deviendrait mauvais* ». Elles craignent une maladie, non pas une maladie de la peau, mais une affection ressemblant à la maladie du sommeil.

(Les femmes Baluba refusent en outre, pour la même raison obscure, de manger du chien.)

Le Musongo — comme le Batetela d'ailleurs — mange le chat.

Le féticheur, à ma connaissance, n'interdit pas d'aliments. Le féticheur est plutôt un médecin qu'on va consulter et qui use de remèdes surnaturels.

Schmitz.

jou
M.
de
fon
pr
J'a
exc
E
avec
qu'il
c'est

B. — **Vie matérielle.**

b) ALIMENTATION.

26. *Excitants.* — Comme tous les hommes, ces nègres ont leurs passions. L'une des plus tristes est de fumer du chanvre; quelques pieds de cette plante existent dans tous les villages.

Après une rapide dessiccation, elle est grossièrement pulvérisée et introduite dans une sorte de pipe, souvent faite avec un fruit de courge allongé auquel on adapte un petit réservoir en bois dur ou en métal sur le côté. Le soir, hommes, femmes et enfants, réunis autour d'un feu, se passent le brûleur et avalent la fumée à tour de rôle. A les entendre tousser, on se croirait dans un hôpital d'asthmatiques qui vont mourir.

LAURENT, *Congo belge*, II (1897), 80.

Con non minore cura è Coltivata la Canapa (*Canabis indica*), le cui foglie disseccate servono di tabacco da pipa. Essa produce uno stato di ebbrezza come l'oppio, e come esso è dannosa, a lungo andare, alla salute, riducendo i fumatori in uno stato di grande abbrutimento. È per questo che ora il governo prende delle misure severe per impedire l'uso di questa pianta.

ASCENSO, *Boll. Soc. Geogr. ital. Roma,* sér. 4, IV (1903), 113.

Les femmes ne fument que rarement; dans certaines familles, elles ne fument jamais.

P. LE MARINEL.

Le Musongo aime les épices. Tous ses aliments sont assaisonnés de *pilipili* (piment).

Quand le travail à faire est plus dur, il boit du vin de palme et surtout fume du chanvre. Il ne dédaigne pas le tabac, mais le tabac, dit-il, *ne rend pas fort* comme le chanvre.

Le Musongo fume surtout le chanvre.

Le chanvre est pris vert, coupé en menus morceaux, exposé

sur une natte au soleil. Quand il est sec, la femme l'entasse dans un petit mortier, ajoute du sel ou de la potasse, met un peu d'huile pour lier le tout et pile. Elle obtient ainsi une masse solide qu'elle met à nouveau sécher au soleil sur le toit de sa hutte.

Parfois, elle mêle du tabac au chanvre.

Lorsque le Musongo doit fumer, il casse un morceau de ce bloc et l'émiette dans le fourneau de sa pipe.

La pipe est une calebasse : un trou à l'extrémité du col pour aspirer; un autre trou au haut [illegible] la panse pour placer le fourneau (en terre cuite; sujets [illegible]és). Elle est aux trois quarts remplie d'eau.

En voyage, le Musongo n'emporte jamais sa pipe — c'est un meuble encombrant — il n'emporte que son tabac. Arrivé dans un village, il emprunte au premier venu sa pipe, la bourre et fume avec ses amis. Celui qui a prêté la pipe a le droit de « fumer avec ».

Si l'on doit passer la nuit à la belle étoile, dans la brousse, que faire? Se passer de fumer, jamais. Alors voici : mon Musongo choisit un endroit où la terre est bien dure, s'assied et, de la pointe de son couteau, creuse deux trous voisins, l'un de 3 centimètres de diamètre, perpendiculaire, l'autre plus petit et oblique. Un petit tunnel assure la communication souterraine : cela ressemble à un fourneau de pipe européenne. Dans le trou oblique, il assure solidement le bout d'une baguette creuse quelconque, dans le trou perpendiculaire il met du tabac; il allume et aspire : ça va parfaitement. Alors, chacun à tour de rôle vient s'accroupir devant la pipe, prend en bouche précautionneusement le bout du tuyau et tire une bouffée. Voilà leur bonne humeur revenue : ils ont fumé!

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

b) ALIMENTATION.

27. *Les boissons.* — ...Sprachen wir alle dem massenhaft erscheinenden füssen Palmweine so zu, dass am Abend die ganze Karawane sich in einer mehr als gehobene Stimmung befund, und selbst Pogge und ich durch den ausnahmsweise starken Wein in eine lange nicht verspürte Heiterkeit versetzt wurden.

WISSMANN, *Quer.*, 121.

Le vieux Kalamba, prohibant le *malafu*, avait fait couper les palmiers. Le *malafu* était complètement proscrit de chez lui et par ses gens; mais on s'enivrait encore en buvant du *sorgho* et en fumant du chanvre.

MICHAUX.

Les Basonge ne boivent généralement que de l'eau.

Ils connaissent le vin de palme, mais ne pratiquent pas l'art de l'obtenir sans abattre les arbres.

Ils savent aussi fabriquer une bière médiocre au moyen du millet ou du maïs, mais ils en boivent peu.

P. LE MARINEL.

La boisson ordinaire, c'est l'eau. Ils n'ont pas de puits, mais beaucoup de sources. Chaque village possède deux ou trois de ces sources.

L'eau se cherche dans des calebasses ou dans un grand pot que la femme porte sur la tête.

A la maison, l'eau se met dans la grande jarre.

1° *Vin de palme.* — Le Musongo ne pratique pas le système bangala qui consiste à aller inciser l'élaïs à l'endroit d'où

partent les feuilles et à attendre que la sève ait rempli le récipient attaché en dessous. Il a plus vite fait. Il jette le palmier par terre, enlève à coups de hachette la couronne de feuilles et met sa calebasse sous la blessure. La calebasse est remplie en une nuit. Il l'enlève, en pose une autre et ainsi de suite jusqu'à ce que l'arbre soit à sec. Un palmier abattu peut donner de 12 à 15 litres de vin.

2° *Pombe*. — Bière de maïs, sale, mauvaise. Ne se boit que là où le palmier élaïs fait défaut.

Pour faire cette bière, le Musongo fait fermenter le maïs dans des pots, avec de l'eau naturelle.

SCHMITZ.

B. — Vie matérielle.

b) ALIMENTATION.

28. *Anthropophagie.* — Die kriegerische Stamm der Basonge, der in drei Feudalstaaten unter drei Fürsten, *Zappu, Zappu-Zapp* und *Mona Kakesa*, der Schrecken aller umliegenden Stämme ist, macht am wenigsten ein geheimnis aus dem Kannibalismus, der übrigens auch hier immer mit gewissen Ceremonien verbunden ist.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, IV (1883), 47.

Fast alle diese Völker... sind zum grössten Theil Kannibalen.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges.*, III (1883), 251.

Cf. SCHRADER, *Bull. S. G. Comm. Bordeaux*, VI (1883-1884), 287.

Die Bassange (Basonge) sind... kannibalen. Alle Männer nach der Beschneidung und diejenigen Weiber, welche unfruchtbar, sind, dürfen Menschenfleisch essen, die anderen nicht, da es unfruchtbar machen soll.

WISSMANN, *Quer.*, 144.

Die Kalebue sind sehr beruchtigte Kannibalen. Ich hörte, dass hier auch an Krankheiten gestorbene Leute aufgefressen werden. Um nicht gerade seine nächsten Verwandten zu verzehren, giebt man dieselben nach ihrem Tode dem benachbarten Dorf in der Erwartung dass bei dem nächsten Todesfall von dort die Schuld zurückgezahlt wird.

Die Eingeborenen sagten, als man sich darüber wunderte, dass auch an Krankheiten Gestorbene gegessen würden, man schnitte dem Todten die äussersten Glieder der Finger und Fusszehen, wohin nach dem Tode die Krankheit dringe, ab, falze dieselben ein, wickle sie in Blätter und werfe sie in's Wasser ; alles Uebrige könne man unbesorgt verzehren.

WISSMANN, *Quer.*, 156-157.

Auffallend ist, wie unser vielgewandter Kaschawalla schon ausgespürt hatte, und was sich bald bestätigte, dass die hochstehende Basonge kannibalen sind.

WISSMANN, *Quer.*, 125.

The Bene Kalebwe... are cannibals.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 52.

Sie (die Basonge) sollen eingefleischte Anthropophagen sein.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 47.

So erschien ich bei Mona Kialo wieder mit gegen 1200 Köpfen. Aber die Zahl schien den frechen Räubern Mona Kialos nicht zu imponieren, man stahl mir, stellen Sie sich vor, drei Gewehre aus dem Lager bei hellem Tage. Sie können sich meinen Zorn vorstellen.

Ich liess Mona Kialo holen und drohte ihm, den Kopf vor die Füsse zu legen, wenn nicht bis zum Sonnenuntergang die Waffen und die Diebe zur Stelle seien. Er wollte sich damit entschuldigen, dass er angab, es seien viele Fremde bei ihm, aber ich unterbrach ihn und schwur, dass er sterben solle, wenn er nicht täte, wie ich gesagt habe.

Ich glaube nicht, dass ich stark genug gewezen wäre, ihn zu zwingen, desto drohender aber wurde ich. Kaschawalla war natürlich starr vor Furcht. Sei gehen zu weit, sagte er, Ihre Leute werden fliehen.

Nach wenigen Stunden erschien denn auch Mona Kialo und brachte die gestohlenen Gewehre; die Diebe, so sagte er, habe er töten lassen, dieselben seien verteilt, um gefressen zu werden.

« Du lügst », sagte ich ihm, « ich will die Diebe sehen ». — « Aber sie sind tot ». — « Gut, dann zeige mir die Leichen ». — « Sie sind zerlegt ». — « Lass die Stücke zeigen ».

Ich glaubte natürlich, alles sei Lüge, aber denken Sie meinen Schreck und Abscheu, als wirklich einige Basonge mit Stücken Menschenfleisch, mit abgeschnittenen Armen, Beinen usw. ankamen! Kaschawalla war verschwunden. Unsere Angolaleute und Baschilange gaben in accentuiertester Weise ihren Ekel und Abscheu zu erkennen.

Ich hatte geglaubt, dass dies Benehmen unserer Leute die Einge-

B, 28 (*suite*).

borenen eingeschüchtert hätte, aber ich sah bald, dass alle sehr erregt waren, und vor allem Mona Kialo selbst.

Gegen Mitternacht rief mich der Dolmetscher, da die Eingeborenen, die ein grosses Fest zum Essen von Menschenfleisch arrangiert, alle unsere Leute als Zuschauer aus dem Lager gezogen hatten. Ich gab ein « Moiio » und rief dadurch die dem ekelerregenden Schauspiel Zuschauenden zurück.

Ich fühlte mich hier recht ohnmächtig! — Was hätte ich hier wohl tun können? Hätte ich den wilden Bestien ihre ekle Beute mit Gewalt entrissen, so hätte dies das Zeichen zum Kampfe gegeben, und das hiesse nicht allein die Expedition riskieren — denn die Eingeborenen hatten doppelt so viel Gewehre als wir —, sondern ich war auch darauf angewiesen, Lebensmittel und Führer zu erhalten, denn die Verpflegung der Karawane machte so schon die grössten Schwierigkeiten.

P. Le Marinel, 1887 (dans Wissmann, 2e *Durchquerung*... 308-310).

L'anthropophagie était générale et fréquente chez les Basonge. Mais les anciens prétendent que cette coutume n'existait pas jadis. Il semble que ces peuplades (d'origine Baluba, non anthropophage) l'aient contractée au contact des Bankusu auxquels ils se seraient mêlés lors de leur invasion de l'est vers l'ouest.

C'est le manque de viande et la misère qui, à mon avis, les poussent à ces pratiques.

En tous cas, les razzias des Arabes ont aggravé le cannibalisme dans d'énormes proportions.

P. Le Marinel.

Les Basonge ne seraient, en effet, devenus anthropophages que par contact avec les Bakusu.

Un vieillard d'un village des B. Kalebue m'a affirmé que les Basonge ne mangeaient pas de chair humaine dans son jeune temps.

GILLAIN.

Après la retraite des auxiliaires arabes, surpris et battus à la résidence de Batubenge le 5 mai 1892, il resta dans le camp des centaines de jeunes enfants de 2 à 7 ans et même 10 ans.

Ces pauvres petits étaient surtout des Bakwa Kitalo dont les parents étaient les sujets du chef Batubenge que nous venions de délivrer du joug arabe. Tout naturellement ces enfants furent rendus au grand chef Batubenge qui reçut mission de les rendre à leurs parents. Quelque temps après, nous avons appris que Batubenge, au lieu de les rendre, avait vendu ces enfants à raison d'un mouchoir pièce aux cannibales des environs.

DHANIS.

Ce fut à cette époque que le commissaire de district découvrit qu'un trafic régulier d'hommes se poursuivait ; les gens de l'amont — les Basonge — qui sont eux-mêmes cannibales, étant accoutumés de vendre des esclaves et des enfants en aval, aux Basongo-Menos comme provision de bouche.

En conséquence, le commissaire ordonna aux sentinelles surveillant la rivière de capturer ou de tirer sur tout canot descendant la rivière avec des enfants à bord. En ayant capturé quelques-uns, il réussit à arrêter ce trafic.

Quelques gens appartenant à Pania Mutombo (le chef des dites tribus d'amont) accompagnaient le commandant dans l'attaque de Gongo-Lutete. L'un d'eux, prenant son poste de factionnaire de nuit et ayant tiré sur un homme, vint rendre compte de ce qu'il avait fait, après avoir envoyé un tiers pour apporter le mort. Lorsque le cadavre apparut, le factionnaire constata, à son étonnement, qu'il avait tué son propre père.

Il se rendit immédiatement auprès de Dhanis et lui exprima ses regrets d'avoir tué l'auteur de ses jours, et que c'était une dure aventure parce qu'il ne pouvait manger le cadavre.

Le commandant lui donna ordre d'enterrer le corps décemment, mais découvrit plus tard que, bien que l'homme ne voulût pas manger

B, 28 (*suite*).

lui-même les restes paternels, il les avait remis à ses camarades pour être mangés.

La même semaine, un jeune chef Basongo (1) se présentait au commandant pendant qu'il dînait dans sa tente, et lui demanda son couteau à prêter, ce que sans plus réfléchir le commandant lui accorda. Il disparut immédiatement derrière la tente et coupa la gorge à une fillette esclave lui appartenant ; il s'occupait à la cuire lorsque un de nos soldats le vit et signala ce qui se passait. Ce cannibale fut mis aux fers, mais deux mois plus tard je le trouvai dans un état si misérable que, craignant de le voir mourir, je le fis mettre en liberté en le mettant sur ses gardes. A peine une quinzaine s'est-elle écoulée qu'il était ramené par quelques-uns de nos Houssas qui rapportèrent qu'il mangeait les enfants dans nos cantonnements et aux environs.

L'homme avait un sac suspendu autour du cou ; on le visita et l'on y trouva un bras et une jambe de jeune enfant. Comme trois ou quatre enfants avaient disparu cette quinzaine-là sans qu'il y ait eu de décès parmi eux au camp, ce fut un témoignage considéré comme d'évidence suffisante contre lui, et il fut amarré et tué, seul remède pour un pareil incorrigible.

Peu de temps après, un groupe de prisonniers de guerre recourut à la désertion et comme nous avions trouvé dans quelle direction ils s'étaient enfuis, nous demandâmes au grand chef de la région qu'ils nous fussent remis. Il répondit que, à l'exception d'un prisonnier,

---

(1) L'incident signalé est le suivant :

Nous avions fait de nombreux prisonniers ou plutôt nous avions délivré de nombreux prisonniers des Arabes. Parmi ceux-là se trouvait un jeune Batetela de 14 ans au plus. C'est ce jeune garçon qui tua un jeune enfant de 3 à 4 ans. Ce cannibale parut trop jeune pour subir la peine capitale, mais renvoyé à Lusambo, il se rendit coupable de plusieurs assassinats d'enfants, et il dut être exécuté.

Dhanis.

tous avaient été mangés, et envoya à leur place trente-trois esclaves. Celui qui revint fut reconnu comme étant un petit boy-domestique de mon service qui s'était laissé inciter à fuir par quelques-uns des déserteurs. Par une heureuse chance, cependant, il avait trouvé un ami dans le village et avait été le seul du groupe qui ne fût pas mangé. Les récits de ce qu'il avait vu en cette occasion étaient vraiment écœurants.

Des prisonniers et des serviteurs m'ont souvent parlé ainsi :

« Nous voudrions de la viande ; nous savons que vous n'avez pas assez de chèvres et de poules pour pouvoir nous en céder quelques-unes, mais donnez-nous cet homme (ils désignaient quelqu'un de leur groupe) ; c'est un gaillard paresseux et vous ne tirerez rien de bon de lui, ainsi vous pouvez bien nous le donner à manger. »

J. Hinde, Trad. *Congo belge*. II (1897), 100.

Les Basanga étaient cannibales en 1892-1893-1894. Ils prétendaient qu'ils avaient pris l'habitude des Batetela — Bakusu, auxiliaires des Arabes. — Il est difficile d'être affirmatif sur ce point. Il est certain toutefois que les Arabes ont été indirectement responsables des habitudes de cannibalisme dans le centre de l'Afrique. Lors des razzias, ils se réservaient la volaille et le bétail et conseillaient à leurs gens de se nourrir de chair humaine.

Dhanis.

It was at this time that I had called to my attention most vividly the still terrible character of some of the people among whom we dwelt (Luebo). In the settlement of natives which had grown up around the white men's station at this place was a group of Sappo-Sap rubber traders. While I was there a child of a Sappo-Sap woman in the settlement died. Soon after a most tremendous racket broke out in the quarters, ending in a rush toward the white man's house on the part of a number of the men and women, in violent altercation and mutual denunciation. The trouble had arisen from a most horrible and extraordinary occurence- one hard for me to believe. It appeared that the dead child's mother and another woman had been quarrelling over a debt the former owed the latter; the latter had threatened the child when living, on account of the debt, and now, so angry at thus being defeated, had started to dig up the corpse

B, **28** (*suite*).

with the avowed intention of eating it. I had known that the Sappo-Saps were commonly charged with cannibalism, but had never come into such close contact with their propensities before. This was appalling, and almost staggered our belief. The proofs, however, were so convincing, that Mr. Hormez had to threaten to have the woman flogged in order to put an end to the matter.

The Sappo-Saps around Luebo were regarded as extremely intelligent and quite civilized. This side of the character of that tribe was as astounding as it was revolting. But of course, not all the Saps carried on this fearful practice, and such of it as was done went on by stealth, as anthropophagy is sternly forbidden by the government, and the penalty for it may be pronounced death. All the natives I ever questioned concerning it appeared to regard the practice with horror.

VERNER, *Pioneering*, 351-352.

Autrefois, l'anthropophagie se pratiquait sur une grande échelle : on mangeait les prisonniers de guerre chétifs, les ennemis tués ou les esclaves. Les femmes mangeaient aussi la chair humaine. Aujourd'hui, les actes de cannibalisme sont très rares.

Je n'ai eu connaissance que de deux faits de ce genre, à Dibué, en 1904.

a) Un porteur, de race Batetela, venant du Lomami, était mort dans la brousse, entre le village et mon poste. Le soir, le chef me dit :

« Ne fais-tu pas enterrer cet homme? Il sent déjà.

— Enterre-le toi-même », répondis-je.

Il partit. Je n'y pensai plus deux jours durant, mais le chef étant venu à passer :

« Eh bien, dis-je, où avez-vous enterré le porteur?

— Là... » fit-il, en me montrant la forêt.

Je pris mon casque.

« Bon. Viens me montrer la place. »

Alors il se troubla, me dit que c'étaient ses esclaves qui avaient enfoui le cadavre et que ces esclaves étaient justement partis, que lui ne savait pas l'endroit exact, etc. Il finit par avouer qu'il l'avait mangé.

b) Une nuit, mes sentinelles virent accourir près d'elles un gamin tout en larmes qui leur raconta qu'on voulait le manger et qu'il n'avait dû son salut qu'à la fuite.

Le jour allait poindre; je me levais justement. J'écoutai l'histoire du gosse, pris deux soldats avec moi et partis. L'enfant nous mena à deux heure[illegible] près d'un village abandonné, dans une clairière. Il ne re[illegible] plus grand'chose : un poteau, un feu qui s'éteignait, des piétinements tout frais. Je suivis les traces; elles me conduisir[illegible] à un shamba voisin dont je ne soupçonnais pas l'existe[illegible]te éperdue de tout le monde évidemment, mais j'avais [illegible]emps de reconnaitre mes gaillards.

C'étaient trois chefficules de la région qui s'étaient réunis pour acheter en commun un [illegible]ve au chef Pania, lequel esclave devait être mangé en des agape[illegible] fraternelles. Par malheur, au moment psychologique, celui-ci leur avait faussé compagnie.

SCHMITZ.

Cf. ASCENSO, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, Série 4, IV (1903), 113.

B. — **Vie matérielle.**

b) ALIMENTATION.

29. *Géophagie*. — La terre n'est pas un aliment, mais faute de grives...

Un jour, je visitais le *lupangu*, le gynécée plutôt du chef Pania. Quelques femmes étaient à la chaîne devant une porte ; elles mangeaient de la terre rouge. Ce n'était pas par goût, c'était par faim : leur maître les laissait crever d'inanition.

Les Baluba mangent souvent du « pembé » ou terre blanche. Résultat : maigreur effrayante et balonnement du ventre.

Les femmes enceintes ne mangent pas la terre blanche.

En général, ce sont les femmes qui mangent la terre, jamais je n'ai vu d'hommes manger de la terre, mais je ne veux pourtant pas garantir que les hommes ne le font pas.

SCHMITZ.

J'ai vu des hommes et des femmes manger de la terre blanche. Il paraît que lorsqu'on a goûté de cette terre on en raffole bientôt, mais on en meurt.

MICHAUX.

30. *Conservation des aliments*. — Chaque chimbèque a son petit grenier privé. Un plafond de lattes à 1m50-1m75 du sol ; un trou carré où l'on arrive en s'aidant d'entailles faites dans un pieu planté verticalement : le grenier est là.

Les paniers de manioc sec, de millet, de farine, de maïs ; des carottes de tabac, des quartiers de viande boucanée, des poissons fumés s'y entassent pêle-mêle.

Il n'y a pas de greniers publics, pas de réserves. Chacun a son petit grenier dans sa case.

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

c) VÊTEMENTS.

31. *Coloriage.* — Als ich mich dem Flusse näherte, hörte ich das Lärmen vieler Stimmen, und, an der Landungstelle einer Fähre angekommen, sah ich mich plötzlich von ca. 30 Bewaffneten, die roth bemalt waren... umringt.

WISSMANN, *Quer.*, 125.

Am Eingange desselben empfing uns, ganz und gar mit Pemba angemalt, Sappo, der berücktigte Hauptling.

WISSMANN, *Quer.*, 143.

Chez les Mona-Kialo, les femmes noircissent leurs paupières.

DHANIS.

En deux occasions, les naturels se peignent certaines parties du corps :

a) Aux époques de la nouvelle lune.

Trois nuits durant, il y a de grandes danses sacrées au village. Les femmes qui dansent, les hommes qui regardent se sont fait des cercles blancs autour des yeux, des flammes blanches et rouges par tout le torse. Ce n'est pas pour plaire qu'elles se peignent ainsi, mais parce que c'est la coutume.

b) En guerre.

Les hommes qui combattent, les femmes qui restent au village se colorient aussi de blanc et de rouge, selon leur fantaisie. Il n'y a que le cercle blanc autour des yeux qui soit obligatoire ou plutôt général. But : avoir l'air plus terrible.

Le blanc (*Pembe*) est une espèce de terre crayeuse qui se trouve dans certaines rivières ou forêts humides.

Le rouge est produit par une sorte de grès rouge sombre qu'on écrase et qu'on mélange avec de l'eau.

Les femmes baluba, à la mort de leur mari ou seigneur, se peignent tout le corps en blanc avec du « pembe »; elles gardent ce costume durant trois à cinq jours. Les femmes basonge, pas.

SCHMITZ.

Voir aussi B, 41.

B. — **Vie matérielle.**

c) Vêtements.

32. *Tatouages.* — *Sappo-Sap.* — Les hommes n'ont pas de tatouage distinctif... ; les femmes ont quelques tatouages sur le bas-ventre et quelques entailles rapprochées aux reins.

Belg. col., II (1897), 378[a].

Le tatouage est nul, peut-on dire, chez les hommes.
Des femmes sont tatouées au bas du ventre et des reins.

Gillain.

En général, les hommes ne sont pas tatoués ou le sont très peu et sans règle fixe.

Les femmes sont presque toujours tatouées. Le tatouage représenté en annexe, prédomine.

Elles se tatouent entre elles. Il y a parfois au village une spécialiste à qui l'on a recours. Quand il s'agit simplement de renouveler un tatouage qui tend à s'effacer, c'est toujours aux bons offices d'une amie qu'on a recours.

Le tatouage se fait par incisions (lamelle de fer effilée) qu'on ravive au moins une fois par an.

La ligne qui suit le milieu du front et la crête du nez est faite de pointillé.

Le tatouage ne se fait guère avant 12 ans. Je parle pour les femmes, les hommes ne sont guère tatoués. Les lignes du tatouage ne présentent aucune forme géométrique.

Les Basonge ne mettent pas de bois dans les plaies; ils font une coupure qu'ils renouvellent de temps en temps et qu'ils frottent avec une liqueur noire. Les femmes se tatouent surtout devant; derrière elles n'ont que 2 ou 3, quelquefois 4 lignes de

tatouage au bas du dos. Sur le dos proprement dit, rien. Le but de leur tatouage est de se mettre en valeur.

La liqueur dont on se sert est noire ; elle fait une tâche beaucoup plus noire sur la peau. Ce tatouage pâlit ; il faut le renouveler certainement tous les ans. Après ce délai on ne voit plus rien que la trace.

Ce tatouage n'est ni obligatoire ni général. Il y a des femmes basonge tatouées et la plupart le sont ; mais il y a des femmes qui ne veulent pas se faire tatouer. Les femmes bekalebue sont, en général, tatouées ; les femmes basonge pur le sont moins.

SCHMITZ.

B. – **Vie matérielle**.



c) VÊTEMENTS.

33. *Objets suspendus au corps.* — Les Basonge ne portent pas d'ornements ou d'objets de parure aux lèvres ou dans le nez. Quelques-uns ont pourtant la cloison du nez trouée et y ont porté une amulette en bois. Ce sont ceux qui ont été en rapport avec les féticheurs Bambô (Baluba de la frontière méridionale). — Beaucoup d'hommes ont des bracelets de fer, des poils d'éléphants ou d'autres petits ornements (cornes, ongles, dents, etc.), qui sont en réalité des amulettes, des préservatifs de certains dangers.

A l'époque troublée des razzias arabes, certains Basonge portaient dans la chevelure un doigt humain desséché (l'index de la main droite); c'était un signe qu'ils avaient tué un ennemi. — Comme ornements de toilette, ceux qui en avaient les moyens portaient des colliers de grosses perles bleues ou blanches. — Les femmes surtout portent des perles assez variées et des anneaux aux bras et aux pieds, mais ces derniers ne sont généralement pas, comme ailleurs, d'un poids assez grand pour rendre la démarche lourde. — Un ornement typique des femmes de qualité est le beau coquillage blanc qu'elles portent dans les cheveux. — Les femmes ont toujours un ou plusieurs rangs de perles autour de la taille, ceinture à laquelle elles fixent leur pagne.

P. LE MARINEL.

Dès l'introduction des perles, qui ont servi presque exclusivement de monnaie dans les premières transactions de négoce avec les Basonge, les femmes se sont parées de perles de toutes nuances; mais elles recherchaient surtout les bleues et les blanches. Elles s'en faisaient surtout des colliers, de longues

manchettes pour les poignets ; j'ai vu des femmes de chef qui en portaient même comme ornements en forme de jambières de la cheville jusqu'au mollet.

GILLAIN.

Hommes : Tous ont des bracelets, *boanga*, cercles de fer forgé entourés d'un fragment de peau de lézard ou d'iguane. L'homme ne porte pas le bracelet par simple coquetterie ; il ne porte que le bracelet-amulette. — Les vieux ont des perles, des coquilles, des sonnettes dans la chevelure et dans la barbe : *boanga* aussi évidemment. — Les chefs y ajoutent des colliers en dents de léopard ou de phacochère. C'est pour le prestige.

Femmes : Des bracelets en fer leur enserrent les poignets ; çà ne les gêne pas d'en avoir 15 à 20 à chaque avant-bras. — Parfois un gros coquillage dans la chevelure ou des anneaux de cuivre aux chevilles. — Toutes ont autour de la taille, sur la peau, deux, trois ou quatre rangs de perles et autant autour du cou. J'en ai vu qui portaient plus de 4 kilogrammes de perles bleues autour du cou. — Hommes et femmes ont le lobe des oreilles troué. Ils y mettent, selon l'occurrence, les capsules de leurs fusils à piston, des fiches de bois, des douilles de cartouches, quelquefois tout simplement une fleur.

Le bracelet-amulette est en fer, il est large ; le poignet y est à l'aise. Le bracelet sert à préserver de quelque chose, généralement ce sont des bracelets qui ont été donnés quand le Musongo était encore tout enfant. — Si on lui demande la signification du port de son bracelet, il répondra : « C'est mon préservatif ». Tous les hommes ont ce bracelet, même le soldat bangala a le bracelet-amulette basonge. Prenez le boy le plus « civilisé », le plus fait à nos mœurs, tout chez lui sera à l'européenne, mais il aura encore toujours son bracelet-amulette.

SCHMITZ.

Cf. ASCENSO, *Boll. Soc. Geogr. Ital., Roma*, Série 4, IV (1903), 112.

B. — **Vie matérielle.**

c) VÊTEMENTS.

34. *Vêtements.* — Die einfache Kleidung besteht in langem, in vielen Falten um die Hüften liegendem, 1 m. breitem Mabeletuch. (Im Dorfe der Fumo Kawamba.)

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Wir wurden hier von der Gesandtschaft der mächtigen Häuptlings der Kalibue, Mona-Lupungu, nach dessen Residenzdorf eingeladen. Die Gesandtschaft bestand aus zwei Brüdern des erwähnten Hauptlings mit ihren Leuten. In kurzärmlige, weite Hemden von schwarzem Mabelestoff, die bis zum Knie reichten, und ein gelbes Hüftentuch gekleidet, sahen die fetten untersetzten Burschen mit kahl geschorenem Kopfe ganz wie Chinesen aus.

WISSMANN, *Quer.*, 152.

Costume de guerre : Nun ging ich wieder hinab und kam gerade an als das zweite Kanoe mit den Fuhrer, den *Fumo* Muteba selbst, ... landete. Er war mit Klingeln, Federn und Amuletten behangen und trug eine schön gearbeitete Kappe von Kaurimuscheln, welche mit einem Büschel rother Papageienfedern verziert war.

WISSMANN, *Quer.*, 126.

Sappo-Sap, so schreibt Wolf, war, wie seine Söhne, nach Art der Araber mit einem langen, weissen Hemd, darunter ein Hüftentuch, und einem turbanartig um das Haupt gewundenen Tuche bekleidet. Die Volkstracht war nur bei seinen Kriegern zu erkennen; diese hatten einen Kopfputz von roten Papageienfedern, die von einem diademartigen Bande von aufgereihten Kaurimuscheln gehalten wurden. Der Oberkörper war nakt,... ; braunrote, in viele Falten gelegte Hüftentücher mit gelb gefärbtem Saum, verziert mit Quasten, kleideten die Hüften. An einer Schnur, die über die Schulter gestreift war, hing in der Achselhöhle ein kurzes Messer von durchbrochener Arbeit, mit Kupfer ausgelegt.

WISSMANN, 2e *Durchquerung,* 50.

A notre arrivée dans ces contrées, les Basonge étaient vêtus d'un simple pagne en tissu indigène : large étoffe en fibres tissées de palmier, qui se drape autour des reins et recouvre les jambes. Il est retenu par une ceinture en cuir non tanné ou une corde sur laquelle se rabat la partie supérieure de l'étoffe. Le haut du corps est nu.

Plus tard, j'ai vu des indigènes qui portaient une sorte de veston sans manches, fait de cette même étoffe.

Les femmes des notables portent le même pagne, mais plus court; les femmes du peuple portent deux morceaux d'étoffe plus ou moins larges et longs, attachés de la même façon. Le haut du corps reste toujours nu.

Les vêtements indigènes sont confectionnés au moyen de morceaux d'étoffe cousus l'un à l'autre.

Mais les Basonge deviennent rapidement amateurs de nos étoffes européennes, qu'ils portent de la même manière.

GILLAIN.

Le pagne des hommes va généralement de la ceinture à la naissance de la cheville; il est de tradition de le porter le plus ample possible. Sappo-Sap et ses notables portaient des pagnes qui, déployés, mesuraient de 5 à 10 mètres de long.

Le pagne simple est de la couleur naturelle des fibres, c'est-à-dire jaune-paille; mais comme il se souille vite, on le teint généralement en noir ou rouge brun.

Le pagne plus recherché est noir avec bordure rouge et jaune et même orné de petits glands, ou bien rouge brun avec bordure noire.

Les femmes portent généralement un pagne simple et plus petit que celui des hommes. Quelques-unes le portent de manière à couvrir le corps des aisselles aux mollets; mais le tissu n'est jamais si ample qu'il puisse faire plusieurs fois le tour du corps -- comme c'est le cas pour les hommes de qualité.

Les enfants, à moins qu'il ne s'agisse de rejetons de chefs importants, sont presque toujours nus.

Lors de grandes palabres ou pour certaines danses ou céré-

monies spéciales, les Basonge se couvrent de tout ce qu'ils possèdent comme vêtements.

Quand Sappo-Sap et Pania-Mutombo firent la paix et se rencontrèrent, ces chefs renommés et tous les gens de leur suite avaient des pagnes très fournis : ce qui ne les empêchait pas d'y joindre des vêtements européens : chapeaux, vestons, fez, etc.

Les Basonge ne répugnent à aucune nouveauté d'Europe. Mais, comme produits indigènes, ils n'ont que leurs tissus assez grossiers de fibres de palmier; certains s'y taillaient des vestons très courts — genre bolero d'Espagne — cousus au moyen du fil provenant des mêmes fibres et d'une pointe de fer : couture faite à la manière de nos cordonniers se servant d'alêne. L'aiguille et le fil d'Europe ont rapidement remplacé ces procédés primitifs.

Les tissus d'Europe sont très appréciés à cause de leur souplesse.

Ceux de fibres ont l'avantage pourtant de préserver plus ou moins de la pluie, car ils ne s'imprègnent guère d'humidité. Sera-ce une cause de survivance et pour combien de temps?

P. Le Marinel.

Le vêtement-type est le pagne en fibres de *madiba* (palmier raphia). Il est rectangulaire, deux fois et demi plus long que large. Il se porte au naturel, c'est-à-dire jaune ou teint d'huile de palme, c'est-à-dire noir. Jeunes et vieux, hommes et femmes, le portent attaché par une corde ou une ceinture de peau de bête autour de la taille. Notez cependant que chez les femmes et les jeunes gens, il ne descend pas plus bas que les genoux; tandis que chez les vieillards il est ample et tombe jusqu'à terre.

Les femmes ne portent pas le pagne large qui est réservé aux hommes; elles ne portent que le pagne ordinaire; mais tandis

que l'homme ne porte que le pagne partant de la ceinture, la femme porte souvent aujourd'hui le pagne partant des aisselles et recouvrant les seins.

Les vieillards (pas les esclaves évidemment) ont le curieux privilège de pouvoir y joindre deux peaux d'antilope : l'une qui se place comme un tablier par dessus le pagne, l'autre qu'ils portent pliée sur l'épaule et qu'ils déploient sous eux quand ils s'asseyent.

Les chefs ne portent pas de peaux d'antilope ; ils portent des peaux de léopard : elles leur sont strictement réservées.

Les étoffes européennes tendent peu à peu à damer le pion aux antiques madibas et les vestons sont fort appréciés par nos Basonge. La jaquette se porte. Le pantalon prend plus difficilement. Guère de parasols ; la factorerie ne les vend que difficilement.

Les enfants vont naturellement tout nus jusque l'âge de 3 à 4 ans ; alors ils mettent un tout petit pagne de 20 centimètres environ de large.

Actuellement le métier de tailleur se généralise. Ces tailleurs sont surtout des anciens « boys », des anciens « travailleurs » ; ce ne sont guère d'anciens soldats. Chaque grande agglomération possède son tailleur ; celui-ci se sert du fil d'Europe ; quand ils n'ont pas de bobines de fil à leur disposition, ils le tirent des étoffes européennes.

Les hommes et les femmes sont très coquets dans la draperie de leur pagne. Ils le désirent aussi large et aussi long que possible ; ils groupent les plis par devant et sur les côtés. Ils le tournent une fois ou deux autour du corps et l'attachent, ainsi qu'il a été dit, par une ceinture. Cette ceinture consiste en une bande de peau de bête, offrant deux languettes à l'une des extrémités et deux trous à l'autre ; les languettes se passent à travers les trous et s'offrent au nœud. Pas de boucle, sauf quand d'aventure ils s'en sont procurés chez l'Européen. Souvent, du reste, la ceinture n'est qu'une corde ou une liane.

SCHMITZ.

B. — Vie matérielle.

c) VÊTEMENTS.

36. *Chaussures.* — Le Musongo ne connaît pas la chaussure. Quelques progressistes ont adopté la sandale arabe, sorte de trépied en bois, long et bas, sur lequel la plante du pied se pose. Un champignon de bois, qui se passe entre le gros orteil et les autres doigts, le maintient.

Une anecdote : Entre autres marchandises, notre direction avait envoyé, pour être distribués aux nègres en échange de caoutchouc, des ballots de paires de souliers. L'assortiment comprenait les pointures usitées en Europe : n[os] 39 à 44. Par malheur, il y a pied et pied. Le nègre n'a pas l'habitude de la chaussure; son pied, déformé par la marche, est large, vaste. Aussi les souliers en question sont-ils toujours en magasin : pas un Musongo ne chaussait du 44. C'étaient les n[os] 45 à 50 qu'il eût fallu. Mais on ne pense pas à tout.

Par-ci par-là un « riche » chausse parfois des souliers.

SCHMITZ.



B. — **Vie matérielle.**

c) Vêtements.

37. *Coiffure.* — Chef en guerre : Er (Führer *Fumo* Muteba) trug eine schön gearbeitete Kappe von Kaurimuscheln, welche mit einem Büschel rother Papageienfedern verziert war.

Wissmann, *Quer.*, 126.

Les plumes blanches et rouges sont très recherchées et se portent de préférence dans la chevelure comme ornements. Cependant le port des plumes rouges de perroquet reste l'apanage des chefs. Les chefs basonge en portent une touffe sur la tête.

Borms.

Le port des coiffures est exceptionnel. Certains Basonge s'en fabriquaient pourtant, de mon temps, au moyen de tissus de fibres, ornés de cauries ou de perles, ou bien d'une peau de chat sauvage.

P. Le Marinel.

Pas plus de coiffure que de chaussure chez les Basonge. Ce n'est pas qu'ils la trouvent inutile, c'est qu'ils sont incapables de la confectionner. Ils n'ont guère de bonnets en fibre.

La nouvelle génération se paye des grands chapeaux de paille (fibres de feuilles de borassus) achetés chez les Batetela, ou des fez de laine rouge achetés chez le factorien blanc.

En guerre, les Basonge s'ornent souvent le chef d'une touffe de plumes.

Schmitz.





B. — **Vie matérielle.**

c) VÊTEMENTS.

38. *Ornements et parures.* — Ces insignes des chefs sont excessivement variables d'une région à une autre... Aux environs de Luluaburg, les chefs seuls ont le droit de porter une hache d'une forme spéciale, au tranchant prolongé par des pointes qui donnent à l'ensemble beaucoup d'élégance. Dans cette dernière région, c'est la tribu Sappo-Sap, venue de l'Est, qui a importé ces armes de parade.

VANDEVELDE, *Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles*, 65.

La plupart des grands chefs basonge portaient sur leur pagne une peau de léopard.

La femme préférée de Lupungu, de Pania-Mutombo, de Mona-Kialo et d'autres chefs portait au cou un collier de 10 à 15 rangs et plus d'énormes perles bleues, dites *Mutchipula*, provenant d'échanges avec les gens du Bihe ou de l'Angola. On me conte qu'il fut un temps ou chacune de ces perles valait un esclave.

GILLAIN.

Voir aussi B, 33 et 34.

Les chefs ont de très larges pagnes, mais ces vêtements ne sont pas des signes d'autorité, car les notables en ont aussi.

Toutefois, ce pagne sert à caractériser les notables dans les cérémonies; il est quelquefois colorié à l'huile, en jaune, et très rarement en noir. Pour obtenir cette dernière couleur, on mêle à l'huile une terre noire qui se trouve dans certains marais.

Le port de la peau de léopard est propre au chef, son signe

distinctif. Le Musongo ne considère pas le léopard comme un « dieu », mais il en a une peur terrible. En fait, cet animal est très méchant et très vorace.

Tandis que chez les Baluba, les chefs ont des « bâtons de commandement » sculptés de toute beauté, chez les Basonge, le port du bâton n'est pas un signe d'autorité; beaucoup en usent.

SCHMITZ.



B. — **Vie matérielle.**

d) HABITATIONS.

39. *Situation*. — Standing on a point of vantage, our attention is attracted to darker stripes which wind like huge serpents along the heights of land, and which on a near approach, turn out to be palm groves in the shades of which are built the large villages, or rather towns, of the Beneki.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 526.

Les habitations sont, en règle générale, établies sur les plateaux, non loin des ruisseaux; toutefois, elles sont rangées en lignes se faisant face, et dans lesquelles court une avenue de palmiers et bananiers.

P. LE MARINEL.

Les villages sont presque toujours situés sur les plus hauts plateaux; la chaleur y est tempérée par les fortes brises qui règnent dans cette contrée et y soufflent de l'ouest et du sud-ouest; de ces hauteurs l'indigène a vue sur toute la région environnante.

GILLAIN.

Les villages sont généralement établis sur une hauteur. Motif: il y fait plus sain et les craintes d'attaque sont moindres. Il y a toujours de l'eau, une source ou un ruisseau à un quart d'heure, au bas de la montagne.

Le sorcier n'intervient pas, ou peu. Les naturels, ayant choisi l'emplacement de leur cité, débroussent et nivèlent chacun le terrain qu'il lui faut. Le terrain prêt, si un sentier le longe ou le traverse, son propriétaire y plante quelques baguettes surmontées d'un morceau de racine vénéneuse : c'est un *boanga*.

Cela veut dire : « Ce terrain est à moi. Vous qui passez, vous êtes prié de n'y pas dormir, de n'y pas jeter de détritus, etc. » Cela se traduirait plus exactement : « Défense d'uriner », car c'est surtout cela que l'indigène redoute. S'il s'aperçoit que quelqu'un a uriné sur le coin où il veut bâtir, il doit abandonner l'emplacement. S'il passait outre, les pires malheurs l'atteindraient.

Il n'y a pas d'orientation voulue de leurs maisons. Dans la rue, les habitations sont toujours ouvertes du côté du chemin.

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

d) HABITATIONS.

40. *Habitations transportables.* — Leurs demeures ne sont guère transportables.

SCHMITZ.

Les huttes sont absolument fixes; les rondins des parois sont bien plantés en terre; sur ces rondins s'appliquent des faisceaux de branches plus minces liées par des lianes ou des lanières d'écorce; au-dessus, des herbes longues, fixées par petites bottes, en commençant par le bas.

Le dessus ne vaut pas la peine qu'on le transporte, on le trouve partout; la carcasse est fixée et non transportable.

P. LE MARINEL.

B. — **Vie matérielle.**

d) HABITATIONS.

41. *Habitation-type.* — Die Bassange haben zwei Arten von Häusern, solche wie die Basonge, zu welchem Stamme sie auch gehören, und andere, quadratische, mit senkrechten Wänden und spitzem Dach.

WISSMANN, *Quer.*, 144.

Unsere Hütten (Beneki) konnten nur von Palmenzweigen hergestellt werden, da andere Bäume mangelten. Ueber die Nachtheile einer solchen Palmenhütte habe ich schon früher gesprochen.

WISSMANN, *Quer.*, 147.

Die Häuser im Dorfe der Fumo Kawamba sind im Style der übrigen Basongehütten aufgebaut.

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Die Häuser sind hoch und geräumig, sorgfältig gebaut und rein gehalten, mit einem Vorbau an der Thür versehen, und stehen alle auf einem Unterbau von Lehm, so dass der estrichartige Fussboden stets trocken ist. Die Thüren sind über Manneshoch. Man betritt zunächst einen Raum mit Feuerstelle und dann den Schlafraum mit aus Palmenzweigen gefertigten breiten Betten. Ein hangendes Gestell unter dem Dache dient als Vorrathsraum fur Netze und Geräthschaften.

WISSMANN, *Quer.*, 123-124.

Es sind die Hutten mit quadratischen Grundriss und pyramidenförmigem Dache. Solche finden sich bei... Basonge.

WISSMANN, *Quer.*, 259.

Die Basonge... stellen das Haus auf einen Unterbau von Lehm, um das Einströmen von Regenwasser zu verhindern.

ANKERMANN, *Archiv. fur Anthrop.*, IV (1906), 258.

The huts (Bagna Pesihi) occupy a substructure of loam, firmly trodden down, which keeps out moisture. The doors, which are about the height of a man, are shaded by a porch. In shape, the huts are square, each side measuring about 20 feet.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 526.

(Im Dorfe Backaschocko : Batetela und Basonge gemischt). In Spitzform roh zusammengestellte Stämmchen waren in kunstloser Weise mit Geflecht verbunden und mit Gras bedeckt.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 166.

Auf der Wasserscheide zwischen dem Lomami und Sankuru trafen wir bei den Eingeborenen eine andere Form der Hütten, obgleich sich dieselben noch Betunder nannten. Es war dieselbe Form, wie wir sie bei den Basonge früher gesehen hatten, und wie, wohl darauf hin, dass hier vom Süden geflüchtete Basonge in der Mehrzahl waren.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 169.

The interior of the hut (Bagna Pesihi) is divided into two compartments, one of which contains two raised bedsteads, neatly made of the bark of palms. The furniture of the dwelling-room consists of carved wooden stools; the floor and the walls are covered with grass mats, and along the latter are ranged a large shield resembling a door, bows and arrows, a gourd for palm wine, and a huge clay vessel for water.

A huge shelf, suspended to the roof, affords room for nuts, palm fibres used for weaving, skins, dried maize and millet. The wooden mortars for pounding the corn may be seen in the courtyard, as also, somewhat aside and between two trees, the native loom, and the toys of the children, for this yard is the playground of the younger generation.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 526.

L'habitation basonge est de forme rectangulaire, avec un toit se rapprochant de la forme ovale. Pour construire leur maison, les Basonge délimitent sur le terrain un carré de trois mètres de côté. Le long de ce tracé, ils creusent des trous destinés à recevoir des rondins de bois de 0m10 de diamètre, plantés l'un contre l'autre et dépassant le sol de 1 mètre environ. Au rondin placé à chacun des

B, 41 (*suite*).

coins, ils attachent une longue perche flexible. En réunissant les sommets des quatre perches, ils obtiennent la forme ovale de leur toit. Habitant une région de plaines, ils emploient de hautes herbes pour couvrir leurs huttes ; ils les attachent au moyen de lianes très flexibles.

Une habitation basonge est divisée habituellement en deux parties, séparées par une cloison recouverte de nattes.

La chambre à coucher communique avec l'extérieur au moyen d'une petite ouverture dissimulée par des herbes. C'est par là que l'indigène cherchait à s'enfuir en cas de surprise nocturne, à l'époque où, par suite de guerres intestines, la sécurité n'existait pas dans la contrée. La présence des agents de l'Etat a mis fin à ces désordres, et on commence à négliger cette précaution.

Le Congo, II (1905), 51[a].

Cf. HINDE, *Geogr. Journal*, V (1895), 429. — *Congo ill.*, II, 2. — *Belgique colon.*, IX (1903), 631[a].

Chez les Sappo-Sap le foyer est au milieu de la hutte; il n'y a pas de cheminée. La porte est beaucoup plus large et plus grande que dans d'autres tribus : on peut entrer sans se courber. Devant la porte, il y a habituellement deux marches en pierre ou en terre. A l'extérieur, on ne voit ni dessins ni couleurs. La couche d'herbes qui recouvre la hutte a une épaisseur de 40 à 50 centimètres.

MICHAUX.

Schönen Dörfern, deren geräumige, nette Häuser, von eingezäunten Gärtchen umgeben...

WISSMANN. *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249. (Kairo.)

Each homestead Bagna Pesihi, with its farm, occupies thus a long strip of land, extending from the village street down to the rivulet

and bounded by well-defined paths, used by the carriers of water. Pot-bellied goats with short legs, sheep, and a multitude of fowls, move freely about this estate.

No one appears to be in fear of thieves.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 527.

Each of these homesteads (Bagna Pesihi) accommodates a family, and consits of four or five carefully built grass huts, rising to a height of 20 feet, and surrounding a sort of courtyard.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 826.

Le fini que l'on admire dans la construction de ces maisonnettes (Pania) ; les toits formés par une herbe très fine et très résistante, la doumbo ; les portes peintes ou sculptées ; la véranda portée sur colonnes qui contourne le petit édifice : tout indique que les gens ont pris chez les Arabes certaines idées de confort et d'élégance.

P. DE DEKEN, *Mouv. géogr.*, XIV (1897), 94.

Mais l'indigène a veillé. Personne n'a commis d'incongruité sur son domaine. Il passe sa hachette dans sa ceinture et va couper dans la forêt de jeunes troncs d'arbres qu'il élague rapidement. Il va et revient, travaille « comme un nègre » et bientôt tous les matériaux sont prêts. Alors, il trace à l'œil un carré, plus ou moins carré, dans la terre, y plante ses pieux, laisse une place pour la porte, met d'autres pieux en travers des premiers et des deux côtés, et lie le tout avec des lianes : la carcasse est faite. La charpente du toit est tout aussi aisément dressée : un grand pieu au milieu avec des tiges plus minces qui, formant dôme, vont rejoindre le haut des quatre parois. C'est fini. Il ne reste plus qu'à recouvrir le tout, cloisons et toiture, de couches superposées de hautes herbes et le home est prêt.

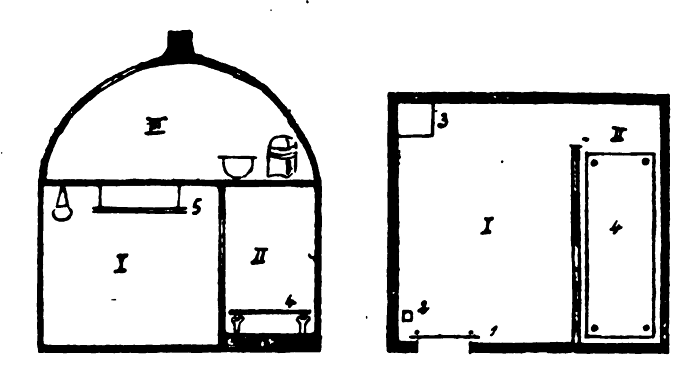
La hutte ainsi construite ressemble à une meule de foin en Ardennes. Si l'on passe devant, on s'aperçoit qu'il y a une ouverture dans le bas, ouverture abritée sous un auvent : ce n'est pas une meule, c'est une maison.

Si vous le voulez bien, entrons.



B, 41 (*suite*).

COUPE ET PLAN D'UNE HUTTE BASONGE



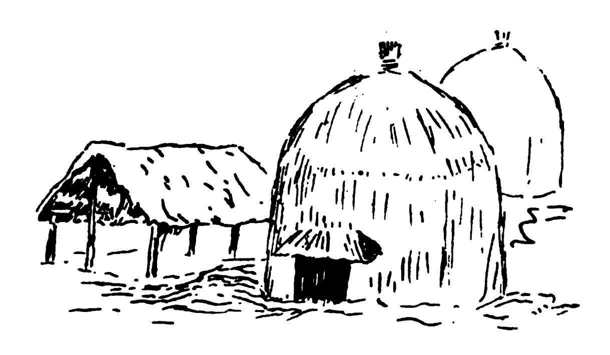
LÉGENDE :

I. Chambre commune. — II. Alcôve du maître. — III. Grenier aux provisions.

.Porte à glissière. — 2. Tronc d'arbre coupé d'entailles, servant d'échelle pour entrer au grenier. — 3. Exhaussement du sol sur lequel repose le pot-à-eau. — 4. Lit. — 5. Lattis suspendu où l'on met fumer la viande.

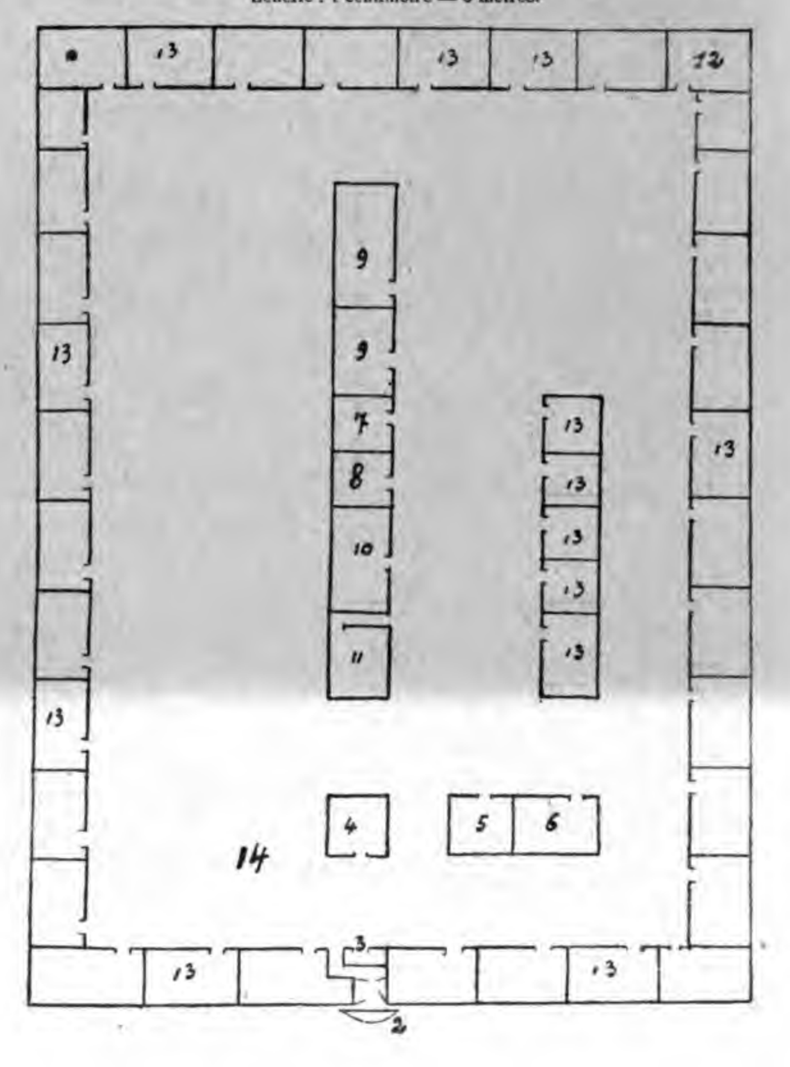
DIMENSIONS :

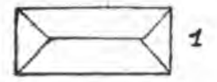
Hauteur : 4 mètres. — Largeur : 3 mètres. — Longueur : 3 mètres.



"LUPANGU„ DU CHEF PANIA. — NOVEMBRE 1904

Échelle : 1 centimètre = 5 mètres.





LÉGENDE : 1. Hangar couvert où l'on reçoit les visiteurs ordinaires. — 2. Entrée unique du harem. Large auvent. Double porte. — 3. Salle de garde. Les gardiens sont des enfants. — 4. Salon de réception pour visiteurs de marque — 5. Salle de bain du chef Pania. — 6. Sa chambre à coucher de luxe. — 7. Sa chambre à coucher ordinaire. — 8. Water-closet privé. — 9. Appartements des favorites du maître. Il y en avait 6 de mon temps. — 10. Magasin à vivres, etoffes, etc. — 11. Prison. — 12. Water-closet public — 13. Habitations des 150 jeunes femmes du chef. — 14. Cour.

B, **41** (*suite*).

La porte (en tiges de raphia) mise de côté; glissons-nous à l'intérieur, en nous baissant pour ne pas heurter le chambranle. La hutte est divisée en deux parties par une cloison de bois tapissée de nattes. La pièce où nous sommes entrés, la plus grande, sert de cuisine, de salle à manger et de salon de réception. Le feu pétille; quelque chose bout dans une marmite en terre; des calebasses, des pots, des paniers où couvent des poules, un arc et un carquois de flèches, une pipe, un métier à tisser voisinent pêle-mêle. Une odeur âcre d'huile en fusion nous prend à la gorge. Comment peut-on vivre là-dedans? Passons vite dans l'autre pièce; l'ouverture — sans porte — pour y pénétrer est tout au fond à droite; il nous faut enjamber des mioches nègres pour y parvenir. Ici, changement à vue. Autant la première chambre est sale, pleine de fumée, de poussière et de suie, autant celle-ci est proprette. C'est l'alcôve conjugale. Surélevée de 10 centimètres au-dessus du sol, elle est toute tendue de nattes; quelques-uns de ces petits escabeaux en bois sculpté où l'on met sa tête pour dormir attendent dans un coin. C'est tout le mobilier. Parfois, souvent même, il y a un lit en tiges de palmier juxtaposées avec une natte en guise de matelas.

Comme plafond des deux pièces, le lattis traditionnel au-dessus duquel vagabondent les rats et dorment les provisions.

Ceci est l'habitation-type du Musongo, mais les Arabes ont poussé jusqu'ici leur civilisation et parmi les paillottes ancestrales on rencontre aujourd'hui maintes jolies maisonnettes en pisé (20 °/₀ environ) avec des vérandas circulaires et des toits à l'européenne.

Il y a beaucoup de souris qui voyagent la nuit de case en case. Elles ressemblent à celles de Belgique.

La cloison qui sépare la chambre à coucher de la chambre où l'on fait le feu est souvent tapissée de nattes. La chambre à coucher est couverte de nattes chez ceux qui peuvent se les payer. Le chef mettra quelquefois des nattes partout.

L'entrée de la porte est de plain-pied. Pour empêcher l'eau d'envahir la case, on barre la porte par un tronc d'arbre épais de 10 centimètres environ : c'est le seuil qu'on tasse de terre.

SCHMITZ.

Une immensité ! ce palais, qu'entoure une palissade de trois mètres de hauteur, gardée nuit et jour par des serviteurs armés de fusils et de lances. Peine de mort contre quiconque ose tenter de franchir l'enceinte. C'est donc par exception que nous sommes admis. Dès notre arrivée des femmes bien coiffées, richement drapées de soie, les unes armées de fusils, les autres munies de tambours et d'instruments de musique, viennent à notre rencontre et nous introduisent en chantant la gloire, la vaillance et les exploits de leur seigneur et maître. A leur tête se présente la femme légitime, parée comme une châsse, chargée d'ornements ciselés en or et en argent.

Etant donnée la nature particulière de ce *home* africain (d'un chef), nous n'en faisons qu'un rapide inventaire.

Des huit rues parallèles qui composent le harem, nous enfilons la première qui se présente. Les cases bien bâties, sont aussi proprement tenues qu'une maisonnette hollandaise. Devant chaque porte, sur une natte artistement tressée, est assise une jeune femme étalant tous ses atours, entourée des trois ou quatre négresses plus âgées qui la servent en esclave. Chaque rangée de cases est soumise à l'inspection d'un vieux caporal féminin ; un *capita* de même acabit gouverne le tout. Les femmes en titre sont au nombre d'environ 150 ; les servantes atteignent au chiffre de 500. Et le vieux Pania nous fait admirer ce qui fait sa richesse et sa puissance. C'est qu'en effet, pour ces roitelets africains, en état de guerre à peu près perpétuelle, il n'est point de soldats sur lesquels ils puissent compter comme sur leurs fils parvenus à l'adolescence. Les innombrables filles ne servent pas moins à maintenir la puissance de leur père, en devenant les épouses de chefs secondaires, qui, dès lors, font partie de la famille du chef suprême. Et de ces mœurs bestiales, les noirs ne voient que ce résultat. Quant au sort de ces malheureuses femmes, parquées dans leur prison, quant aux infamies monstrueuses qui se commettent dans ces antres de luxure, c'est un sujet qu'un missionnaire ne peut aborder.

B, **41** (*suite*).

Aussi c'est littéralement écœurés que nous prenons congé de Pania. Dès que nous approchons de l'unique porte d'entrée, retentit un roulement de tambour. A ce signal toutes les femmes rentrent précipitamment dans leurs cases, et les rues deviennent désertes comme celles d'une ville morte. Seules, huit viragos, armées de pied en cap, se montrent aux yeux des profanes au sortir du sérail, et font escorte à leur maitre.

P. De Deken, *Deux ans au Congo.*
Cf. De Deken, *Mouv. géogr.*, XIV (1897), 211.

Après cette visite, Pania me reconduit. En route, sentant le besoin de me dégourdir un peu : « Mais, dis-je, faites-moi donc voir votre village ». Aussitôt nous voilà en marche..... J'entre dans un sérail, feignant d'ignorer que cela est défendu. Le peuple, étonné, reste à la porte. Pania me dit : « C'est le sérail de mon fils »; toutes les femmes fuient, se cachant dans leurs chimbèques.... La promenade recommence; j'entre dans une nouvelle palissade; là encore, fuite générale. « Mais, dis-je à Pania, si tout le monde se sauve il est inutile que je continue mes visites ». « Je vais vous amener dans mon sérail », dit Pania; et il envoie l'ordre : « Toutes les femmes dehors! »

La palissade qui forme l'entrée du sérail est faite de longs sticks de 4 mètres de haut réliés entre eux par des lianes. Aux quatre coins des huttes logent les surveillants de l'enceinte. L'enclos est de deux hectares environ. Huit rangées de chimbèques très bien construits. Dans chaque rangée quinze à vingt chimbèques, séparées l'une de l'autre de 5 à 6 mètres. Dans les intervalles des palmiers, des bananiers, des plantes grimpantes. La perspective est remarquable.

Devant chaque chimbèque, étendues ou plutôt assises sur des nattes, les femmes, les jeunes filles et les enfants qui habitent le chimbèque. Ce sont les plus belles femmes qu'il soit possible

de rêver. Un petit pagne à la ceinture, un collier de perles blanches au cou et aux chevilles, les cheveux très arrangés; oui, vraiment, elles sont coiffées. Les épouses effectives — et elles sont nombreuses — ont sur le milieu de la tête un macaron blanc, en écaille, avec un point rouge au centre; les sourcils et les yeux sont maquillés.

Chaque groupe de vingt-cinq femmes est sous la direction d'une « femme-capita » : c'est la surveillante. Celles-là seules et celles qui ont des enfants se lèvent à notre passage.

« Combien avez-vous d'enfants? » demandai-je à Pania? « Pour le moment, je n'en ai que vingt », fut la réponse, « j'ai été trop occupé au loin ».

Et comme je demande l'explication, « il ne compte, dit l'interprète, que les enfants à la mamelle ».

Dans le fond du sérail est une case gardée par deux femmes. « C'est là que je fais mes enfants », me dit Pania tout naturellement.

Tous ses petits enfants viennent à lui, souriant; il les touche de sa canne.

Pendant toute la visite, des femmes esclaves suivent en chantant et en s'accompagnant de gongs.

Fivé (8 mars 1893).

Le 23 avril 1892, j'occupe le boma (enclos palissadé) de Mona-Kialo : environ cinquante grandes cases. Pania-Mutombo occupe les maisons des femmes de Mona-Kialo, près de soixante.

La palissade de l'enclos a plus d'un mètre de profondeur. Il serait impossible de la prendre de vive force.

Dhanis.

Nun lag die grosse Stadt (Sappo-Sapp) auf den Hügeln gegenüber Luluaburg etwas einzam und öde da. Immerhin lohnte sich doch ein mehrmaliger Spaziergang durch die strassen und vor allen Dingen eine Besichtigung des « Palastes ». Um einen langen Hof waren wohnhäuser angelegt, deren Längsmauern wohl über 100 meter massen. Hallen und veranden wechselten miteinander ab.

Frobenius, *Im Schatten*, 382.

B. — **Vie matérielle.**

d) HABITATIONS.

42. *Réparations et embellissements.* — Le pisé est rougeâtre; mais il y a de la terre noire et de la terre blanche avec lesquelles on a vite peint des lambris ou des panneaux artistiques.

Voici quelques détails :

L'extérieur de l'habitation du côté de la porte est souvent peint. On remarque un lambris de 50 centimètres au bas du mur, en noir; au-dessus s'élèvent des losanges noirs et blancs. Ces losanges, plus hauts que larges, sont de 20 centimètres environ à la partie étroite.

La façade coloriée n'est pas générale. On en compte une sur dix : je crois bien qu'elles dénotent un souci d'art.

Chez Pania, on trouve des losanges, mais aussi d'autres dessins. Le damier n'est pas rare.

On ne voit pas d'autre teinte rouge que celle du pisé. Chez Pania on peint souvent par places et le pisé ressort de-ci de-là : mélange voulu et qui ne manque pas de charme.

La porte de la case est parfois ouvragée des deux côtés, à l'intérieur et à l'extérieur. Sur les chambranles on voit des demi-lunes, toutes dans le même sens; la fantaisie varie le dessus par des losanges. Ces dessins sont gravés dans le bois et exécutés avant que la porte soit placée. Celle-ci est à un ou à deux battants. Il n'y a pas de clous. Pour fermer la porte on se sert de crochets et d'une chaîne.

Le panneau de la porte est parfois orné aussi : ce sont des lignes creusées dans le bois.

Ces cases à ornements servent le plus souvent aux chefs ou aux notables.

SCHMITZ.

BASONGE
(Congo).

B. — **Vie matérielle.**

d) Habitations.

43. *Meubles et objets meublants.* — (En 1882...) The furniture of the dwelling-room (Bagna Pesihi) consists of carved wooden stools; the floor and the walls are covered with grass mats, and along the latter are ranged a large shield resembling a door, bows and arrows, a gourd for palm wine, and a huge clay vessel for water. A huge shelf, suspended tho the roof, affords room for nuts, palm fibres used for weaving, skins, dried maize and millet. The wooden mortars for pounding the corn may be seen in the courtyard, as also, somewhat aside and between two trees, the native loom, and the toys of the children, for this yard is the playground of the younger generation.

Wissmann, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 526.

Lit sommaire : quatre fourches plantées en terre sur lesquelles reposent deux bâtons dans le sens de la longueur et de petits rondins dans le sens de la largeur.

Gillain.

Quant au mobilier, il est rudimentaire. La table est inconnue : une natte en tient lieu. Pots et paniers servent d'armoire et de garde-manger. Des fiches de bois plantées dans les herbes des parois font l'office de porte-manteaux.

Nous n'avons en fait de meubles meublants que les escabeaux pour s'asseoir, ceux pour dormir, quelquefois un lit fait de lattes juxtaposées et planté sur quatre fourches hautes de 10 centimètres. N'oublions pas une sorte de cadre grillagé suspendu au plafond sur lequel on dépose le poisson ou la viande à fumer. Cela pue bien un peu les premiers jours et les souris y font de sérieux ravages, mais le Musongo n'y regarde pas de si près.

Schmitz.

B. — Vie matérielle.

d) HABITATIONS.

44. *Éclairage.* — Le feu qui chauffe éclaire aussi.

Doit-on chercher quelque chose dans un coin plus sombre de l'appartement, on arrache une poignée d'herbes à droite ou à gauche dans la paroi de l'habitation, on l'enflamme et le quelque chose est vite trouvé.

En novembre et décembre de chaque année, le Musongo va la nuit à la chasse des fourmis blanches, dont il est très friand. Il prend, pour s'éclairer dans la brousse, des torches faites de la résine d'une mimosacée très commune dans le pays.

Pour s'éclairer dans leur case, les indigènes ont parfois une sorte de veilleuse; ils ont également des torches résineuses, mais c'est pour aller à la campagne.

Voici comment on fabrique une veilleuse :

On prend une vieille boîte à conserves; on y verse de l'huile de palme; au fond, on met de la terre, dans laquelle se plante un morceau de bois enroulé d'étoffe qui sert de mèche. Cette veilleuse peut brûler une nuit entière et davantage.

SCHMITZ



B. — **Vie matérielle.**

d) Habitations.

45. *Chauffage.* — (Beneki.) Einzig und allein die Herbeischaffung des Brennholzes aus den bewaldeten Schluchten bedingt eine einigermassen weite Entfernung der Bewohner von der Stadt, da alle übrigen Bedürfnisse des Lebens in Fülle dicht um sie herum vorhanden sind.

Wissmann, *Quer.*, 149-150.

Le Musongo se chauffe au feu de la case; quelquefois il entretient un second feu devant sa case. Il brûle toutes les espèces de bois, que les femmes vont chercher; on préfère le bois mort; les enfants aident souvent les femmes. Les hommes s'amusent à abattre des arbres qui feront du bois mort plus tard; ils retiennent la place des abattis, qui sont comme leurs réserves.

Schmitz.



B. — **Vie matérielle.**

d) HABITATIONS.

46. *Village*. — Wir passirten den Fluss (Lubi) und gelangten in eine neue Welt. In reinlichen, schönen Dörfern, deren geräumige, nette Häuser, von eingezäunten Gärtchen umgeben, sich in schnurgeraden Strassen aneinanderreihen, überschattet von Oelpalmen und Bananen, leben die *Basonge* (singular *Musongo*) ein schöner, kräftiger Menschengeschlag, unberührt von jedem Einfluss von aussen, stark an Zahl, reich an alle Bedürfnissen des Lebens, die ihm die üppige Natur spendet, hochstehend in kunstfertiger Bearbeitung des Eisens, Kupfers, Thones, Holzes, der Mabele-kleiderstoffe und Korbflechterei.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

Ostlich von diesem Strome, auf den Prärien bis zum Lualaba, haben sich die Basonge, Beneki und Kalebue in langgestreckten Dörfern angesiedelt; die gewöhnlich nur eine einzelne Strasse bildend ahnliche wie wir dies in den Marsch gegenden der Niederlande und Norddeutschlands finden, schliest sich hier in unmittelbarer aufeinander folge eine Hütte an die andere an.

WISSMANN, *Pet. Mitt.*, XXIX (1883), 229[a].

Die Dörfer bestehen aus zwei Reihen von Häusern, die in mit Gärten ausgefüllten Zwischenräumen zu beiden Seiten einer 20 m. breiten geraden Strasse liegen. Reinlichkeit und Ordnung herscht überall.

WISSMANN, *Quer.*, 124.

Lange Dörfer auf den zwischen den Wasserläufen stehengebliebenen Plateauresten, kenntlich von weitem als langgestrekte Palmenwälder, liegen wie schwarze Raupen auf den reinen Grasprärien.

An eine bis drei Strassen angereiht liegt Gehöft neben Gehöft in stundenlanger Reihenfolge nebeneinander. Ja ein solches Dorf durchwanderten wir von einem Ende zum andern in funf Stünden! Solche

Dörfer sind dort, wo das Reich Katschitschs zu Ende ist, gleichzeitig eine Republik, die mit den meisten umliegenden in Feindschaft lebt, was natürlich das Reisen im höchsten Grade erschwert.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, IV (1883). 47.

Die Dörfer sint dort meistens in angepflanzten Palmen-Wäldern aufgebaut, welche sich auf der ebenen Höhe der Hügelplateaus befinden, die fast von allen Seiten von Bächen begrenzt werden, welche sich 30-60 m. tief und oft ziemlich steil in den wohl meistens auf Sandstein ruhenden lehmigen Sand eingefurcht haben. Diese Palmenhaine (vorwiegend Oelpalmen hier), in der Regel ein Oblongum von 1-2 deutsche Meile Länge und 4-800 m. Breite bildend, sind der Länge nach von einer oder mehreren breiten Schneusen durchschnitten, die als Hauptstrassen dienen und zu deren Seiten sich die Ansiedlungen, oft mit, oft ohne weitere Anpflanzungen, befinden.

POGGE, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, IV (1883), 57.

Wir gingen in das nahe Dorf (über den Lubilach). Tiefer Schatten mächtiger Palmen, die das grosse Alter der Dorfschaft bewiesen, nahm uns auf; wir wanderten die breite Hauptstrasse entlang. Von Gärten umgeben lagen zu beiden Seiten dicht an einander gereiht die Gehöfte. In vier bis zehn, oft 8 m. hohen Häusern um den frei und rein gehaltenen Sandplatz, dicht umgeben von Bananen, wohnt eine Familie. Euphorbien, Ricinus und Dornengewächse schliessen das Gehöft nach aussen ab. Nur schmale Pfade führen durch die dichten Hecken. Die offenen Räume zwischen den Gehöften sind mit Mabondopalmen angepflanzt und bilden Wege.

WISSMANN, *Quer.*, 138-139.

Wier stiegen hinauf auf eine Kette von Süd nach Nord ziehender Höhen, auf deren höchstem Punkt wie eine Zwingburg Sappu's Dorf liegt.

WISSMANN, *Quer.*, 124.

Wir betraten jetzt das offene wellige Land der Beneki, eine Basongestammes, der in mächtig grossen, alten Städten ein so glückliges Leben zu führen scheint... Ein 8 km. langer, dicht schattiger Palmenhain, der in seiner ganzen Länge von zwei Reihen dicht an einander grenzender Gehöfte durchzogen war, die Stadt Fungoi, nam uns am 18. auf,...

WISSMANN, *Quer.*, 147.

B, **46** (*suite*).

(Beneki). Im nordwestlichen Theile der Stadt hatten wir heute Morgen unseren Marsch begonnen, am südöstlichen, aber noch lange nicht dem äussersten, machten wir gegen 11 Uhr Halt und Lager.

WISSMANN, *Quer.*, 151.

Am 22. marschirten wir durch einen Theil der grössten Stadt der Beneki, 17 km. zieht sich von Nord west nach Südost dieselbe als Wohnort der Baqua-Peschi auf der Scheitellinie von Höhenzügen entlang, von Weitem einem langgezogenen schmalen Palmenhain gleichend.

Zu beiden Seiten der von der Stadt getrennten Rücken sind viele Quellstellen, die nach dem Mussongai ablaufen. Nur drei kleine Seen im Osten der Stadt scheinen unterirdischen Abfluss zu haben. Die Hänge der Höhenzüge sind mit Feldern bedeckt, die sich in langen Streifen zum Grunde hinabziehen, und zwischen ihnen führen wie Zähne eines Kammes Fusssteige zum Wasserholen in das Thal. Die Stadt muss sehr alt sein, denn hier und da ragt ein mächtiger Schattenbaum über die Kronen der Palmen empor. Die Hauptstrasse ist 20 bis 40 m. breit und zeichnet in ihren Windhungen den Grat des langen Rückens der Terrainwelle, der auf einer Breite von 300 m. ziemlich eben ist und sich dann zu beiden Seiten hinabsenkt. Hinter den Gehöften, die dicht an die Strasse stossen, liegen zunächst die Gärten, auch noch von Palmen beschattet, dann kommt ein breiter Streifen von Bananen, und hinter diesen schliessen sich die Felder an. Die Gärten bringen Ananas, deren Saft man hier nur trinkt und von deren Blättern man behauptet, das wirksamste Pfeilgift zu gewinnen, Tomaten, Pfeffer, ein Gemüse « Gimboä », Ricinus, aus dessen Bohnen gestampftes Oel ebenso wie bei uns verwandt wird, Tabak, Zuckerrohr und wilden Hanf. Auf den Feldern cultivirt man Erdnüsse, Maniok, süsse Kartoffeln, Mais und Hirse. Die *Raphia vinifera*, meist an der Aussenseite der dichten Palmenbestände angepflanzt, hier und da auch im Grunde in der Nähe des Wassers, liefert Palmwein und Bast zum Anfertigen der Kleiderstoffe, die *Elaeis* Nüsse und Oel. Es beginnt sonach der Bereich einer Familie an der Strasse mit den Häusern, an die sich Gärten, Pal-

menbestände, Bananenpflanzungen und Felder der Reihe nach anschliessen bis hinab in die Nähe des Wassers. Das Grundstück je einer Familie ist von dem Wasserholen bestimmten Wegen eingeschlossen und begrenzt. Die Ziegen sind schön, tief in der Brust und kurzbeinig, Schafe und Schweine sind seltener, Hühner in grosser Anzahl vorhanden. Wild ist natürlich in dieser so ausserordentlich bevölkerten Prairie nicht denkbar. Wir haben seit dem Sankuru kaum die Spur eines Stückes gesehen, und man kann dreist behaupten, dass solche Theile Centralafrika's wildarmer sind als Deutschland. Einzig und allein die Herbeischaffung des Brennholzes aus den bewaldeten Schluchten, bedingt eine einigermassen weite Entfernung der Bewohner von der Stadt, da alle übrigen Bedürfnisse des Lebens in Fülle dicht um sie herum vorhanden sind. Eine solche Stadt kann natürlich eine derartige Streitmacht aufstellen, dass sich die Baqua-Peschi bis dahin noch völlig selbständig erhalten hatten.

Was fehlt diesen Centralafrikanern im Schatten der prächtigen Palmen im Ueberfluss eines reichen Fleckchens Erde, in Unkenntniss anderer Bedürfnisse, als derjenigen, die sie leicht befriedigen können, zum Glücklichsein.

WISSMANN, *Quer.*, 148-150.

Cf. WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 196.

Das Dorf (Kitenge-Kalebue) hatte 3 parallel laufende Strassen mit Baumalleen, zwischen denen die fest eingezäunten Höfe dicht gedrängt und regellos lagen. Ein Kampf wäre hier sehr misslich gewesen, da man nicht weiter als 20 Schritte sehen konnte und das Dorf ein Labyrinth von soliden, mit Palissaden, umgebenen Gehöften war.

WISSMANN, *Quer.*, 155.

(Im Dorfe der Fumo Kawamba.) Inmitten des Dorfes ist ein Kreis van 10 m. Durchmesser, mit dichten Schattenbäumen bestanden, die Grabstelle von Kawamba's Vater, die nicht betreten werden darf.

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Les villages sont situés à de grandes distances les uns des autres. Le 6 et le 7, nous avons dû camper en pleine brousse.

LAURENT, *Le Congo belge*, II (1897). 67.

Kolomoni est une immense agglomération qui peut avoir 10,000 habitants : les maisons, dont la plupart sont construites en

B. 46 (*suite*).

pisé, sont entourées de petits jardins et reliées les unes aux autres par d'étroites ruelles sinueuses. C'est tout à fait comparable à plus d'une grande commune industrielle du Hainaut.

Comme nos vieilles cités qui se modernisent, la ville a aussi son grand boulevard, une belle avenue longue de 1 kilomètre, large de près de 10 mètres, bordée de maisons; devant chacune il y a une avant-cour plantée de bananiers.

Le chef de Kolomoni étant absent depuis plusieurs jours, ce sont ses deux jeunes fils qui nous ont fait les honneurs de la capitale. Sous la direction de leurs précepteurs ils se sont montrés des plus gentils. Nos gens ont fait de riches provisions de manioc, de farine de millet, d'arachide sans pouvoir employer tous les vivres que les indigènes nous avaient spontanément apportés.

La richesse de ce pays étonne de plus en plus mes boys qui ne se sont jamais vus à une pareille fête. Chinkela, un naturel des environs de Boma, un citoyen de Loango, pays où le rhum de traite est plus commun que les chikwanques n'en reviennent pas. Jamais ils n'ont pu saturer leur tube digestif d'aliments aussi abondants et aussi variés. Ils sont radieux.

Joaki, en homme pratique, aurait voulu emporter deux charges de farine de millet, l'une pour lui, l'autre pour sa femme, une jeune négresse dont il vient de faire la conquête, très pacifiquement du reste. Le prestige de l'uniforme sur les cœurs féminins existe chez les noires comme parmi les blanches. L'abondance de vivres dans ce pays s'explique par les aptitudes laborieuses de la race. Autour de Kolomoni, les cultures s'étendent à plus d'une heure et demie de marche et elles sont admirablement entretenues. Outre les plantes que j'ai signalées les jours précédents, j'ai vu de grandes étendues de terrains occupées par le Voandzou, une légumineuse dont la gousse s'enfonce dans la terre comme celle de l'arachide, mais ne contient habituellement qu'une seule grosse graine arrondie. Celle-ci est remplie d'amidon, tandis que les semences d'arachide sont oléagineuses.

E. Laurent, *Congo belge*, II (1897), 89[b].

Nous allons visiter l'immense village (de Pania-Mutombo), dont la

population dépasse certainement dix mille âmes. Je n'ai rien vu de comparable dans tout le Congo. Les rues, tracées régulièrement depuis la rivière jusque sur la hauteur, ont plus de 3 kilomètres de longueur sur 20 mètres de largeur. Bordées de bananiers et d'ananas gigantesques, elles sont entretenues dans un état de propreté parfaite, chaque noir étant tenu de balayer chaque jour le terrain qui s'étend devant sa case, d'en enlever les herbes et les moindres petites pierres.

Les habitations ne forment point une ligne continue. Séparées les unes des autres par de petits jardins, où l'on cultive des légumes, du maïs, des cannes à sucre, l'euphorbe candélabre, elles sont en outre espacées par groupes de trois ou quatre, qu'ombragent d'énormes bananiers-plantains, et que commande, avancés de quelques mètres vers la rue, la case d'un caporal.

Le fini que l'on admire dans la construction de ces maisonnettes, les toits formés par une herbe très fine et très résistante, la doumba; les portes peintes ou sculptées; la véranda portée sur colonnes qui contourne le petit édifice : tout indique que ces gens ont pris chez les Arabes certaines idées de confort et d'élégance. De plus, d'immenses cultures de maïs, manioc, canne à sucre, ricin, arachide, riz, etc., entourent le village de toutes parts, sont soignées avec méthode, sarclées minutieusement et traversées par des chemins unis et bien battus pour faciliter l'exploitation.

Enfin, pour terminer la description de ce village extraordinaire, disons qu'à plus d'une lieue du point central sont disséminés des groupes de huttes habitées par les surveillants des travaux et par les familles d'esclaves agricoles. Chaque semaine, ceux-ci doivent fournir une quantité déterminée de céréales, fruits et légumes pour la nourriture du maître absolu de toute cette multitude, pour l'entretien de ses femmes et de ses guerriers.

P. De Deken, *Deux ans au Congo*, 205-206.

Cf. Huide, *Geogr. Journ.*, V (1895), 429. — Gilain, *Belgique colon.*, II (1897), 92.

Le village de Mona-Kialo, en 1892, était situé sur la rive droite de la rivière Lukula. Ce village s'étendait sur une longueur de 4 kilomètres.

Les huttes étaient carrées avec des toits immenses. La hutte de Mona-Kialo avait 5 m. × 5 m. et le sommet du toit était à 12 mètres de hauteur.

B, **46** (*suite*).

Nous remarquons les nombreuses cases en argile des hommes de Gongo-Lutete, en garnison dans le village.

DHANIS.

Les anciens villages basonges présentaient tous le même type; établis presque toujours sur des hauteurs, ils formaient une ou plusieurs larges avenues droites, bordées de palmiers parfaitement alignés. Certains villages étaient situés dans les vallées, comme celui de Pania-Mutombo.

L'habitation du chef et les cases de ses femmes forment un village à part, au centre de l'agglomération; elle est entourée d'une palissade très élevée, qui met l'intérieur à l'abri de tout regard. L'entrée unique de ce *kilombe* est gardée jour et nuit par une ou plusieurs sentinelles. Elle est précédée d'une sorte de « hall » couvert où le chef reçoit ses sujets, dirige les palabres et rend la justice. Une place surélevée et damée, toujours recouverte de nattes, de peaux de léopards ou autres, est réservée exclusivement aux chefs.

D'une façon générale, les villages basonges n'ont aucune défense extérieure.

GILLAIN.

Une route centrale : De cette route partent des sentiers qui vont aux nombreuses petites cités dont se compose le village. Chaque seigneur, qui a ou se croit de l'importance, a son quartier séparé de celui de son voisin par une haie, un fossé. Ce quartier comprend de quatre à vingt huttes suivant la richesse du particulier. Toutes ces cités sont alignées le long de la route perpendiculairement. La hutte du fond, isolée et plus grande, est celle du patron.

Basonge CONGO. B, *c*. 46.

La cité du chef est la plus vaste, bien entendu. Figurez-vous une grande cour rectangulaire d'un demi-hectare parfois de superficie, entourée d'une seule et immense habitation en pisé, percée de multiples portes. Chacune de ces portes ferme une chambre; chaque chambre abrite une, deux, trois femmes.

Au centre de la place, les appartements du chef. On pénètre dans le *lupangu* par une seule grande porte à auvent. On n'y voit jamais d'hommes que le chef, ses serviteurs et quelquefois un invité. Le soir, le chef fait appeler par un gamin celles de ses femmes qui, à tour de rôle, partageront sa couche.

A part le domaine du chef, tout le village est sale : de la brousse partout, des tas d'immondices, des fientes dans les sentiers.

(Par contre, les villages batetela sont très propres.)

Le Musongo se lave trois fois par jour, mais il vit dans la crasse.

Quelques précautions hygiéniques sont cependant prises. Ainsi les varioleux sont confinés dans des chimbèques très éloignés du village. Les malheureux atteints de la maladie du sommeil sont chassés : ils doivent errer dans la brousse jusqu'à ce qu'ils y meurent où jusqu'à ce qu'un léopard les rencontre.

Chaque petit seigneur a son castel, disais-je; cependant il y a des endroits communs : ainsi, en face de l'entrée du *lupangu* du chef, se trouve le hangar qui sert aux réunions du conseil des anciens. Non loin de là, le hangar où est installée la forge et qui est toujours aussi un endroit de conversations très animées.

Leur jardin n'est pas défendu. Leur parc de tabac est enclos. Cette clôture consiste en piquets plantés droit en terre; des lianes les relient entre eux; pas de nœuds autour des piquets. Cette clôture est faite contre le petit bétail qui vagabonde par le village.

SCHMITZ.

B, **46** (*suite*).

J'ai rencontré des villages fortifiés : une simple palissade faite de troncs d'arbres juxtaposés avec une porte étroite à chaque extrémité de l'agglomération. Ces cas sont de plus en plus rares.

Schmitz.

Il n'y a pas de huttes réservées aux étrangers.

Un étranger « indigène » demande au premier venu où il y a une hutte pour loger. Neuf fois sur dix, l'interrogé répondra : « Là-bas, il y a une hutte vide ».

Dans un village, il y a presque toujours des huttes vides; les propriétaires les abandonnent soit par suite de maladie contagieuse, soit simplement parce qu'ils ne s'y plaisent plus.

A la rigueur, l'étranger logerait sous le hangar, à la forge, etc.

Schmitz.

Campements. — Je pense qu'il n'est pas possible de voir quelque chose de plus pittoresquement bizarre que le campement d'une population nombreuse comme celle qui vient de nous arriver (Sappo-Sapp, etc.). En un rien de temps, les abris ont été dressés, si près l'un de l'autre, qu'ils se touchent; si nombreux, qu'on ne voit qu'un grouillement d'hommes, de femmes, d'enfants. Ces gens se glissent, en rampant, sous leurs abris, faits d'herbes sèches. Il sont huit ou dix dans une même hutte, et ils y font du feu! Comment tout cela ne flambe pas, je n'y comprends rien.

Fivé (28 février 1893).

B. — Vie matérielle.

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

47. *Outils et ustensiles.* — Les outils des Basonge ne sont pas nombreux. Va-t-il en forêt abattre des arbustes pour construire sa hutte, l'indigène décroche sa *hachette;* va-t-il couper des herbes pour une toiture, il prend son *couteau;* doit-il tailler un escabeau ou un fétiche, il use de sa *sese* (herminette); va-t-il au village voisin en visite d'amitié, il jette son fusil sur l'épaule ou, s'il n'a pas de fusil, se munit de son arc et de ses flèches.

Tous ses outils sont en fer; il n'y a pas d'autre métal, pas d'acier, pas d'outils en bois; la houe est aussi en fer.

SCHMITZ.



B. — Vie matérielle.

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

48. *Cueillette.* — La récolte des cultures est généralement le travail de la femme. Les régimes de noix de palme sont « cueillis » à coup de petite hache par les hommes qui, pour ce faire, montent au sommet des arbres.

P. LE MARINEL.

Va-t-elle défricher le champ du patron, la femme prend sa houe; va-t-elle quérir du bois sec pour le feu, elle emporte sa hachette familiale; va-t-elle récolter le millet, les arachides ou le maïs mûr, elle attache de grands paniers aux deux bouts d'un bâton, le met sur son épaule et s'en va.

L'indigène ne dédaigne pas d'ajouter à son ordinaire les fruits de la forêt. Il ne les cherche pas, mais, est-il à la chasse, à la récolte du caoutchouc, il cueille ceux qu'il voit. L'ananas, la prune du sapho, le fruit de la liane à caoutchouc, la papaye, une goyave sauvage un peu fade lui agréent fort.

Mais ce ne sont là que des fruits-dessert. La banane seule est un fruit-aliment. Aussi notre indigène sortira parfois de son apathie pour arracher, sur l'emplacement d'un ancien village, une botte de jets de bananier qu'il ira replanter chez lui, autour de sa case.

Il recueillera aussi toutes les graines utiles qu'il pourra : cela ne le fatigue pas. Et c'est ainsi qu'on peut voir autour des huttes basonges, poussant parmi les décombres et les détritus, des aubergines, des pommes de terre de Madagascar (*Plectranthus ternatus*), des amarantes qui tiennent lieu d'épinards, des plants de citronelles (*Andropogon nardus*), des euphorbiacées de tous genres, des plantes à éponges (*Luffa œgyptiaca*), des plantes à

gourdes (*Lagenaria vulgaris*), des quantités de lilas de Per
odoriférants et quelquefois un somptueux bananier rouge (*Mu
sapientum*).

L'homme fait la cueillette des noix de palme. Pour grimp
sur l'arbre, il n'a pas d'échelle, pas de liane autour du corps;
fait l'ascension comme un gymnaste; quand il a coupé l
fruits, il les jette à terre; ceux qui sont venus avec lui l
ramassent. La femme ne se mêle pas de cette cueillette.

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

49. *Chasse.* — Wenige Tage darauf wurde ein Träger, der Nachts dicht bei seiner Hütte Palmwein stehlen wollte, von einem Leoparden angefallen. Mann und Thier rangen mit einander, bis durch das Stöhnen und Knurren andere Leute herbeigelockt, den Leoparden vertrieben; aber zu spät, die Krallen der Bestie waren dem Mann durch die Brust in die Lunge gedrungen und die Bisswunden so stark dass er nach drei Tagen verschied. Noch 2 Eingeborne wurden während unseres Aufenthalts hier zerrissen und ein Weib unserer Leute verwundet von den Bestien, die hier zur wahren Landplage geworden.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, IV (1883), 48.

(Beneki.) Wild ist naturlich in dieser so ausserordentlich bevölkerten Prairie nicht denkbar. Wir haben seit dem Sankuru kaum die Spur eines Stückes gesehen, und man kann dreist behaupten, dass solche Theile Centralafrica's wildarmer sind als Deutschland.

WISSMANN, *Quer.*, 149.

Il y a peu de gibier chez les Basonge, surtout dans la région herbeuse : surtout des antilopes et des cochons sauvages.

Les Batua chassent un peu partout.

Certains Basonge se servent de chiens à la chasse; le chasseur ancien se servait surtout de l'arc, de la sagaie et de la lance.

P. LE MARINEL.

Flèches empoisonnées. — Le chef basanga ou (pour parler exactement, m'Sanga) Katambue, établi sur le Lubefu, vint me rendre visite à mon arrivée chez lui....

Il venait de tremper ses flèches dans une composition que je n'ai pu connaître, dans le but de les empoisonner. Il me vante

les qualités foudroyantes de son poison. Poussé par la curiosité, je lui demande d'inoculer le poison à une poule. L'expérience démontre que Katambue se trompe étrangement au sujet de son poison. La poule supporte très bien l'expérience et continue à vivre.

Katambue déclare que son poison doit être trop frais.

DHANIS.

Les nains de la forêt connaissent des poisons végétaux qui produisent chez le gibier une espèce d'arrêt foudroyant du cœur; l'animal est paralysé; la chair peut se manger aussitôt.

MICHAUX.

La chasse étant une fatigue, les Basonge de race ne la pratiquent pas beaucoup. Ils laissent en général ce soin aux esclaves disséminés dans les « *shambas* ».

Les *shambas* sont composés d'esclaves. Il y a un chef, un vieil esclave ordinairement à qui son maître donnera deux femmes et deux fusils pour la chasse aux cochons. Les autres esclaves ne sont armés que d'arcs et de flèches. Ce ne sont d'ailleurs pas les esclaves seulement qui font la chasse au gros gibier, ce sont aussi les gens du village. · es chasses sont collectives. Une bande de buffles est signalée, on va voir où ils sont; en général, ils n'ont pas de rabatteurs, ils courent derrière. Les bêtes ne vont jamais bien loin; une fois arrivés à proximité, les chasseurs s'éparpillent et tirent dessus. Celui qui a tué a un privilège, il aura une cuisse ou un morceau de son choix, il aura également la queue; il la gardera dans sa hutte et en tire vanité, c'est un trophée de chasse.

a) *Chasse au piège :* C'est surtout au piège que l'on capture le gibier.

L'antilope et le cochon sauvage venant de nuit ravager les plantations, on entoure celles-ci d'une enceinte palissadée dans laquelle on ménage quelques ouvertures. Celles-ci donnent



B, **49** (*suite*).

dans une fosse habilement dissimulée, dans laquelle l'animal ne manque pas de venir choir.

Un léopard a-t-il jeté son dévolu sur le bétail du village, on creuse des fosses dans le sentier qu'il fréquente; ces fosses sont profondes et étroites; pour le redoutable félin, on a soin de ficher un pieu pointu perpendiculairement dans le sol du fond.

(En 1904, un indigène de Dibue, arrivant le soir dans un autre village, est tombé dans une fosse de ce genre et a été éventré par le pieu.)

Les riverains du Lubfeu capturent beaucoup de bécassines à l'aide de nœuds coulants. Des fils rigides (en fibres de raphia ou mieux en poils de buffle) sont tendus au-dessus du banc de sable choisi, à 0m20 du sol. A chacun de ces fils, longs de 15 pieds environ, une trentaine de nœuds coulants sont suspendus. Les fils se croisent, s'entre-croisent, enserrent tout le banc de sable. Malheur alors à la bécassine ou au vanneau imprudent qui s'y risque!

b) *Chasse au filet :* Lorsqu'une bande de phacochères est signalée ou une horde d'antilopes-cheval, les hommes, à ce moment au village, décrochent leurs filets, prennent le vent et vont à la rencontre des bêtes. Ces filets sont hauts de 1 mètre à 1m20 et longs de 25 à 40 mètres. Les animaux découverts, on édifie sur-le-champ avec ces filets une vaste enceinte à laquelle on ne laisse qu'une ouverture très large; le sentier que le gibier a déjà foulé et qu'il reprendra probablement passe au centre de cette ouverture. Un coup de sifflet annonce aux rabatteurs que tout est terminé. Ceux-ci, à ce signal, crient, hurlent, poussent les animaux effarés vers l'enceinte où ils s'engouffrent... A moins qu'ils ne passent à côté, car le système rate sept fois sur dix.

Basonge. CONGO. B, *e*, 49.

c) *Chasse au fusil, aux flèches :* Rare. Ne s'emploie que contre le gros gibier : buffle ou éléphant.

Ce n'est d'ailleurs qu'en très grand nombre que les Basonge attaquent ces deux animaux. Ceux-ci, quand ils ne sont que blessés, opèrent, en effet, des charges redoutables.

Les Basonge n'ont pas de chiens de chasse dressés.

Le cochon ne se laisse pas prendre au piège. Il a l'habitude de flairer tout devant lui. Il se chasse à l'affût, le soir, au fusil.

Beaucoup de crocodiles dans le Sankuru ; il n'y en a guère dans le Lomani, du moir [illegible] s basonge.

SCHMITZ.

B. — Vie matérielle.

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

50. *Pêche.* — a) *Pêche à la nasse :* Un barrage à claire-voie ferme l'embouchure d'un ruisseau; une demi-douzaine de trous y sont ménagés, trous qui servent d'entrées à autant de nasses placées derrière le barrage. Le poisson qui descend le ruisseau a beaucoup de chances d'être pris.

Ils usent d'une nasse conique, semblable à celle décrite dans le volume des Bangala. Cette nasse est faite de lianes découpées en minces lanières; elle est très légère; l'orifice est de 80 centimètres ou moins.

b) *Pêche au panier :* Souvent, à l'époque où les eaux sont basses, on voit partir le matin une bande de jeunes filles et d'adolescents portant d'étranges et énormes paniers longs de 2 mètres, larges de 0m50 à peine et profonds d'autant. Des baguettes transversales maintiennent rigide ce panier qui a tout à fait la forme d'une quille de navire en miniature. A la rivière, pêcheurs et pêcheuses entrent dans l'eau et ont bientôt pris une friture de petits poissons et de crabes. Ceux-ci sont glissés dans un autre panier très haut et au col étroit, d'où ils leur est impossible de s'évader. Puis, vers 9 heures, la caravane rentre *at home*.

c) Il y a aussi un système de clayonnages dont on use. Ces clayonnages sont parfois très grands, d'immenses rouleaux de 10 à 15 mètres de long. Ils placent ce clayonnage tout roulé dans la rivière; devant, ils plantent des piquets. Arrive une bande de poissons; on déroule le rouleau; le clayonnage est traîné en avant et s'appuie contre les piquets.

d) Les riverains du Sankuru et de la Lubi ont un autre genre de pêche.

Aux eaux basses, un, deux, trois villages se rassemblent. On choisit une grande crique que l'on décide de cerner. Femmes, esclaves, enfants entrent à l'eau, partie en amont, partie en aval de l'endroit choisi et se rejoignent. La troupe forme alors un demi-cercle qui s'avance lentement, en rangs de plus en plus serrés, poussant devant elle les poissons éperdus. Des chasseurs, armés d'arcs et de lances, sont là, près du rivage, qui lui font vis-à-vis. Ils guettent, harponnent, percent de flèches le poisson.

A noter qu'ils emploient ce jour-là des flèches spéciales. Le fer long et lourd y est indépendant de la tige. Sitôt la bête touchée, il se détache. Mais une ficelle le relie au roseau qui fait alors l'office de flotteur et indique la place où la bête se trouve.

Les poissons pris, tant à la nasse qu'au panier ou au harpon, sont embrochés sur une baguette de bois dur (deux, trois, dix poissons l'un par-dessus l'autre suivant leur grosseur) et passés à la fumée du feu durant quatre à cinq jours. Ce laps de temps écoulé, ils sont noirs, secs, cassants et peuvent se conserver longtemps.

On prend rarement de grands poissons.

Je n'ai jamais vu de « ligne » entre les mains des indigènes; nos travailleurs seuls en usaient.

Ils n'utilisent pas le filet pour la pêche, mais bien pour la chasse.

J'ai vu un arbuste à fleurs blanches, dont les fruits sont des gousses. Ils m'ont dit que cela servait à empoisonner le poisson. Le poison se trouve dans la gousse.

Il y a du bon poisson; les Basonge l'aiment beaucoup.

Les Baluba du lac Kisale vendent beaucoup de gros poissons aux Basonge, qui, de leur nature, sont, en somme, peu pêcheurs.

SCHMITZ.

B. — Vie matérielle.

e) Moyens d'existence, Métiers, Occupations.

51. *Agriculture.* — ... Dass sie manche gute Sitte von ihren Nachbarn, den Basonge, angenommen hatten ; so, z. B. ruhte die Bestellung der Felder hier ganz gegen den Gebrauch der Bashilange in den Händen der Männer, während die Frau nur im Hause wirkte.

Wissmann. 2e *Durchquerung*, 152-153.

Die Männer bearbeiten den Boden mit einer breiten Hacke, welche an einem 1 m. langen Stiel befestigt ist. Sie verrichten also die Arbeit stehend, was von der Küste bis hierher nicht der Fall ist. Die Felder werden in rechteckigen Schläge mit der Schnur abgemessen und getheilt und in einer unseren Spargelbeeten ähnlichen Weise aufgeworfen. Maniok ist noch Hauptnahrung. Mais und wenig Hirse wird kultivirt. Süsse Kartoffeln, Yams, Erdnüsse und kleine Bohnen werden auch auf den Feldern angepflanzt, Zuckerrohr, Bananen, Oel-und Mabondopalmen. Ananas und Pfeffer in den Gärten dicht am Hause. An Vieh, werden Ziegen, Schweine, Hühner und Hunde gehalten. Schafe sind selten, Tauben gar nicht vorhanden.

Wissmann, *Quer.*, 123.

(Beneki.) Die Gärten bringen Ananas, deren Saft man hier nur trinkt und von deren Blättern man behauptet, das wirksamste Pfeilgift zu gewinnen, Tomaten, Pfeffer, ein Gemüse *Gimboa*, Ricinus, aus dessen Bohnen gestampftes Oel ebenso wie bei uns verwandt wird, Tabac, Zuckerrohr und wilden Hanf. Auf den Feldern cultivirt man Erdnüsse, Maniok, süsse Kartoffeln, Mais und Hirse. Die *Raphia vinifera*, meist an der Aussenseite der dichten Palmenbestände angepflanzt, hier und da auch im Grunde in der Nähe des Wassers, liefert Palmwein und Bast zum anfertigen der Kleiderstoffe, die *Elais* Nüsse und Oel.

Wissmann, *Quer.*, 149.

Il existe encore d'autres populations du Congo chez lesquelles on

observe la même particularité de mœurs; tels les Banza (haute-Mongalla) et les Basonge (Kassaï).

Les hommes s'occupent de plantations.

ADAM, *Belgique colon.*, II (1896), 57a.

Les Sappo-Sap possèdent actuellement les plus belles et les plus vastes plantations du pays.

D'après BRACONNIER. *Mouv. Géogr.* 34.

Gardens occupy the open space between the homesteads (Bagna Pesihi), where wild hemp and tobacco, tomatoes, red pepper, gourds, pineapples, and sugar-cane, ricinus and other medicinal plants are cultivated. A thicket of bananas and plantains occupies the back of each homestead, and passing through the shady palm grove, which supplies its owner with nuts, oil, wine and fibres, we look across the fields down to the valley and its rivulets. Among the Basonge the fields are cultivated by the men, and yield sweet potatœs, ground nuts, maize, manioc and millet, which is used for making beer. The women, on the other hand, attend to the lighter domestic duties, and fetch wood and water.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*,, X (1888), 527.

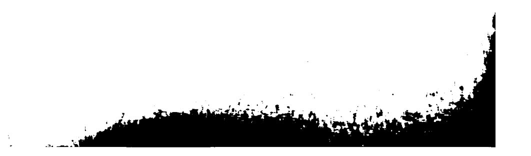
(Pania-Mutembo.) Tous les travaux (de la terre) s'y font au moyen d'une houe de forme ovoïde, ainsi qu'une hache grossière qui sert à couper les broussailles.

P. DE DEKEN, *Deux ans au Congo*, 206.

Autour du village même, aucune plantation. Quelques plants de patates douces et de tabac, des bananiers, des papayers : c'est tout. Les plantations sont à une heure, deux heures maximum de là, bien cachées par des pans de forêts ou des champs de brousse.

Un certain communisme préside à leur établissement.

Prenons par exemple le village Dibue. Dibue est devenu une cité importante, grâce à la réputation de sagesse de son chef.



B. **51** (*suite*).

Nous avons :

a) Les Batemtem, les anciens habitants de la forêt où ils résident depuis l'émigration basonge.

b) Les Batshofoe, ex-esclaves des Arabes qui se sont réfugiés ici lors de la chute de la puissance de leurs maitres.

c) Les gens appartenant au chef Dibue personnellement.

d) Les Baluba, émigrés du sud à la suite de guerres intestines. (Le Baluba est moins attaché au sol natal que le Musongo. Il émigre assez facilement.)

Chacun de ces quatre quartiers de la ville a ses plantations distinctes. Les plantations des Batemtem sont toutes à l'est, celles des Batshofoe et de Dibue sont au nord, celles des Baluba, à l'ouest.

Supposons que les Batemtem aient besoin d'une nouvelle plantation de manioc. Les hommes valides du quartier se réunissent, prennent leurs haches et s'en vont, vers l'est, dans tel shamba convenu. Le premier jour se passe à discuter le point de savoir quel pan de forêt sera abattu. La chose fixée, les travailleurs se mettent à l'œuvre. Les lianes sont hachées, les arbustes arrachés, les arbres coupés à ras du sol : tout un carré de forêt est bientôt couché par terre. On laisse ce fouillis sécher huit jours, puis on y met le feu : le travail des hommes est terminé.

Alors, une nuée de femmes se précipite sur la nouvelle clairière, nettoye la place à coups de houe, sème le maïs ou repique les boutures de manioc (souvent les deux ensemble), puis revient au village : la surveillance et l'entretien de la plantation incombent maintenant aux habitants du shamba.

Au bout de cinq mois le maïs, au bout de deux ans le manioc sont mûrs.

Basonge. Congo. B, *e*, 51.

Toutes les familles du quartier font en commun la récolte, comme elles ont fait le travail en commun. Les femmes font la cueillette, chacune puisant à même le champ où sa fantaisie la pousse. Pas de discussion, pas de partage, jamais de querelle : c'est à tous et à chacun et chacun prend selon ses besoins.

Le Musongo, outre le manioc et le maïs, fait de grandes plantations de millet, de fèverolles et d'arachides; autour des shambas, il sème du tabac, du chanvre, de la canne à sucre (tous trois d'importation arabe), des tomates, des ignames, etc.

A noter que les plantations de millet sont communes à tout le village. Il n'y pas pour elles de distinction par quartier.

Les semis se font à la fin de la saison sèche (août-septembre) et la récolte à la saison des pluies (février-mars). Le maïs donne deux récoltes par an.

Après deux récoltes au plus de manioc, ces abatis sont abandonnés. Il faudrait une culture suivie et quelques assolements pour conserver à la terre ses facultés productrices.

SCHMITZ.

Les Basonge en général et les Sappo-Sapp en particulier qui ont de belles plantations, vendent ces produits agricoles aux populations environnantes contre des *madiba*.

MICHAUX.

B. — Vie matérielle.

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

52. *Élève des bestiaux.* — (Beneki.) Die Ziegen sind schön, tief in der Brust und kurzbeinig, Schafe und Schweine sind seltener, Hühner in grosser Anzahl vorhanden.

WISSMANN, *Quer.*, 149.

(Kalebue.) Dieses Dorf (Kitenge gehörte dem Fumo Kas saï-Moana, der, nachdem von uns das Geschenk von einigen Sklaven zurückgewiesen war, mit einem Schwein erschien, dass so fett war, dass es von 10 Mann getragen werden musste.

WISSMANN, *Quer.*, 156.

Les Sappo-Sap s'occupent aussi d'élevage. Mais ils ne possèdent pas de grands troupeaux comme Lupungu et d'autres chefs.

MICHAUX.

Le Musongo fait peu d'élevage. Il est trop pauvre pour se payer une génisse ou un taureau, — qu'il lui faudrait d'ailleurs aller chercher très loin dans le sud. Quelques chèvres, moutons, poules, chiens, pigeons forment toute sa richesse.

Les Basonge élèvent donc :

1° Les bêtes à cornes, mais seuls les chefs très riches en ont : Lupungu, douze bêtes ; Kitumbika, un taureau ; Pania, un bœuf (*Ngombe*) ;

2° Le mouton, dont une espèce à grosse queue est très recherchée (*Lukondolo*) ;

3° La chèvre (*mbuchi*) ;

4° Le chien (*mboa*) roux, haut sur pattes, bout de la queue

blanc, les quatre pieds blancs également. Est nourri de pâte de manioc et couche dans la case de son maître;

5° Les poules (*solo*) race congolaise, petite. Dorment, elles aussi, dans la case de leur propriétaire, dans des paniers fixés dans les encoignures à 1m50 du sol;

6° Les pigeons (*kulimba*). Spécialité basonge que l'élevage des pigeons. Certains Basonge en ont jusque trente. On leur bâtit des pigeonniers. Comme article d'échange, un pigeon vaut une poule;

7° Exceptionnellement un chat, un couple de canards, une mangouste, un perroquet.

SCHMITZ.

B. — **Vie matérielle.**

e) Moyens d'existence, Métiers, Occupations.

53. *Tissage, couture, confection.* — Hochstehend in kunstfertiger Bearbeitung... der *Mabele*kleiderstoffe...

Wissmann, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

Les gens de Mona-Kialo s'occupent de la fabrication des tissus indigènes avec les fibres d'un palmier diminutif qui est tout à fait un *raphia* nain. Ce tissu indigène s'appelle *madiba* ; il a la grandeur d'un mouchoir de poche.

Le *madiba* sert comme unité monétaire à Kasongo et dans la Manyema (pas à Nyangwe où le *madiba* est remplacé par la poule).

Les *madibas* sont fournis aux Arabes par Lupungu.

Dhanis.

Le *madiba* ou étoffe de raphia tient dans l'économie domestique du Musongo la place qu'occupent dans les nations européennes les toiles de chanvre, de lin et de coton. Avec les fibres tendres, blanches et textiles du raphia déchirées en lanières plus ou moins fines, les Basonge fabriquent des cordes, des nattes et des tissus grossiers ou fins à volonté.

Les métiers à tisser qu'on rencontre dans toutes les cases du village sont des plus primitifs ; ils se composent :

1° D'un châssis posé obliquement sur le sol, la traverse inférieure maintenue par deux crochets fichés en terre, la traverse supérieure maintenue au toit ou à la cloison par deux bouts de corde. Des fibres de raphia sont tendues entre ces traverses ;

2° D'une baguette, parallèle à cette première nappe tendue, baguette à laquelle est attachée la trame;

3° D'un long passe-cordon en bois poli.

C'est avec ce simple appareil que les *hommes* des villages basonge parviennent à fabriquer des tissus d'une finesse et d'une solidité remarquables.

SCHMITZ.

Les vêtements indigènes sont confectionnés au moyen de morceaux d'étoffe cousus l'un à l'autre. Ces morceaux, de 60 centimètres sur 40, sont fabriqués sur un métier à tisser analogue, à peu de chose près, aux métiers anciens que nous voyons dans nos musées.

Les plus grands producteurs de ces étoffes sont les Bena-Kalebue. Il existait chez Lupungu de véritables ateliers de tisserands. Lupungu était le grand fournisseur des Arabes de Kasongo. J'ai rencontré à plusieurs reprises des caravanes de 20 à 25 porteurs transportant dans la zone arabe des charges de ces étoffes qui servaient de monnaie dans la malela.

A certaines époques, Lupungu a pu fournir jusqu'à 150 charges de 20 à 22 kilos de ces *madibas*, c'est-à-dire environ 300 *madibas* par charge, et ce en un mois.

Ces *madibas*, grossièrement faits, n'ont pas grande solidité.

(Pendant la campagne arabe, lors de notre séjour à Kasongo, c'est avec cette monnaie fournie par Lupungu que nous donnions la ration à tous nos soldats.)

GILLAIN.

B. — Vie matérielle.

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS.

54. *Vannerie.* — Korbflechterei steht auf einer hohen Stufe.

WISSMANN, *Quer.*, 123.

Hochstehend in kunstfertiger Bearbeitung... und Korbflechterei.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

Les Basonge me paraissent maintenant assez novices dans l'art de la vannerie, et leurs voisins, les Batetela, leur rendent des points sous ce rapport. Ils ne font, en règle, que de grossiers paniers en joncs entrelacés, qui n'ont aucun caractère esthétique. Le panier représenté sur l'annexe est une magnifique exception (1).

Les Batempa font beaucoup de paniers. C'est une spécialité. Ils font des paniers qui s'emboitent l'un dans l'autre. Ces paniers sont solides; il y a des villages où l'on n'en fait jamais.

J'ai vu des femmes faire des paniers, mais j'ai vu également des hommes qui en fabriquaient; je crois que c'est plutôt le métier des hommes et que les femmes ne le font qu'exceptionnellement et par amusement.

Les Basonge raccommodent leurs paniers eux-mêmes, ils passent des morceaux de branches de palmier aux endroits troués.

SCHMITZ.

(1) Ces exceptions n'étaient pas si rares de mon temps. Voir aussi les exemplaires du Musée de Tervueren.

P. LE MARINEL.

Les Basonge font surtout d'excellents paniers à couvercle, s'adaptant à la perfection et munis de cordes permettant de les porter aisément.

Les hommes préparent les matériaux, mais ce sont surtout les femmes qui achèvent.

Les plus habiles vanniers étaient les Beneki.

P. Le Marinel.

B. — **Vie matérielle.**

e) MOYENS D'EXISTENCE, MÉTIERS, OCCUPATIONS

55. *Poterie.* — Die Forme der Töpfe sowie die Verzierung auf denselben ist geschmakvoll.

WISSMANN, *Quer.*, 123.

In... Töpferei sind die Bassange (Basonge) Meister.

WISSMANN, *Quer.*, 144.

Hochstehend in kunstfertiger Bearbeitung des... Thones...

WISSMANN. *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

Particularité qui attire vivement l'attention, la poterie est généralement faite au Congo par les femmes. La liste comparative suivante... : Dibue, Kabinda, Tshofa...

Ann. Musée Congo Ethn. et Anthrop., 3e série, II, fasc. I (1907). 23.

Par contre, ils sont assez adroits dans l'art de la poterie.

Tout le monde ne peut pas faire des pots : il faut une terre spéciale pour cela, une terre marneuse, qui n'existe qu'en de rares endroits. C'est pourquoi certains villages seuls s'occupent de la chose. Ainsi dans toute la tribu Bena-Mona, qui comprend neuf villages, un seul fait de la poterie.

C'est aux femmes que revient cet honneur. Leur attirail n'est pas compliqué : un fragment d'écorce, en forme d'auge, où la terre est pétrie et quelques petits cubes de bois sculpté en relief ou en creux pour faire les moulures et les ornements.

La panse et le col du pot sont faits et polis avec les mains, et les ouvrières basonges ont une telle sûreté de coup de pouce qu'il est excessivement rare de trouver un défaut de courbe ou d'équilibre aux récipients qu'elles confectionnent.

Ai-je dit que les pots faits par les femmes ne sont pas séchés au soleil mais cuits à feu violent et en plein air? Les sculptures sont naturellement faites avant la cuisson. On ne les retire pas du feu; on attend que le bûcher soit éteint et on les laisse refroidir sur place. La dernière opération consiste à les vernir (suc d'une plante que j'ignore (1). Rouge-brun).

Je n'ai jamais vu de figures sur ces pots, qui, du reste, sont jolis, sobres et discrets.

SCHMITZ.

(1) N'est-ce pas la résine de Bafu (Sapho sauvage)? Ce vernis ne tient guère.

P. LE MARINEL.

En 1890, les Basonge ne vernissaient pas leurs poteries. Usait du vernis le Bakuba des environs de Lusambo. L'art rudimentaire des Basonge ne vient-il pas de leur contact avec les Bakuba de l'Ouest?

P. LE MARINEL.

Pot de même composition (en terre blanc-grisâtre); surface brunie à l'aide d'une matière végétale teintée; orné de dessins gravés.

Le pot est enveloppé d'un lacis de vannerie maintenant une anse de transport en lanières de rotang tordues, et dont le bourrelet inférieur forme support. Usage : pot à eau et à malafu. Nom indigène : *Mulondo*.

Hauteur, 28cm5; diamètre de la panse, 23cm5; ouverture, 11 centimètres.

Provenance : Haut-Sankuru (Kabinda, Lupungu). (Voir Iconographie, pl. XX, 283.)

HAULLEVILLE (DE) et COART. *Ann. Musée. Congo,* 3e série, II fasc. I (1907), 192.



B. — Vie matérielle.

e) Moyens d'existence, Métiers, Occupations.

56. *Métallurgie.* — Hochstehend in kunstfertiger Bearbeitung des Eisens, Kupfers.

Wissmann. *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

In Eisenbearbeitung... sind die Bassange Basonge) Meister.

Wissmann. *Quer.*, 144.

Diese Basonge sind die industriell höchstehenden Neger die ich in Africa antraf; kunstvolle Bearbeitung des Eisens, des Kupfers... stehen bei ihnen auf einer hohen Stufe.

Wissmann. *Mitt. Afric. Ges. in D*, IV (1884). 45.

Ein Messer von wunderschöner Arbeit, mit dem Griff aus einem Stücke Eisen angefertigt, hing him an der Seite (des Hauptlings Kassai-Moana). Es war mit Kupfer ausgelegt und mit einem Knauf versehen, der den Kopf eines Mannes darstellte, dessen geflochtener und eckig gestützter Bart an die Assyrertracht erinnerte... Und in der Achselhölhe (trug er) über die Schulter gehängt ein von durchbrochener Arbeit, ebenfalls mit Kupfer ausgelegtes kurzes Schwert.

Wissmann, *Quer.*, 156.

Certaines tribus se font de véritables spécialités, notamment les Sappo-Sap, dans les ouvrages de fer forgé.

Belg. Colon., II (1896), 505.

Cf. *Belg. Colon.*, II (1896). 577. — *Belg. Colon.*, VIII (1902), 188. — *Bull. Soc. R. B. Géogr. Bruxelles.* XXI (1897) 496.

Les Sappo-Sap ont beaucoup de forgerons et des meilleurs. Les objets forgés sont vendus aux peuplades environnantes.

Michaux.

C'est un forgeron d'une rare habileté, capable de transformer un fusil à silex en fusil à piston.

GILLAIN. *Belgique colon.* (1897), 91b.

In den ganzen Völkererstreckung vom Lualaba bis zum Lubi begleitet die Baluba nördlich die Gruppe der *Basonge*, ausgezeichnet durch die Erzeugnisse ihrer hochentwickelten Industrie besonders der Schmiedekunst, ebenfalls in viele kleine Stämmchen gespalten.

ANKERMANN, *Archiv. f. Anthr.*, IV (1906), 251b.

Les forgerons de Monangoyo (N.-O. sous Lupungu) sont très forts et font des armes spendides, fers de lances, haches à incrustations de cuivre, et manches lamés de cuivre rouge ou jaune.

LEMAIRE. *Au Congo*, 46.

Les Basonge forgent le fer qu'ils trouvent dans les mines de fer de leurs montagnes, et le cuivre qui vient du sud sous forme de croisettes. (Lingot de cuivre rouge en forme de croix de Saint-André qui sert de monnaie. Pèse environ 2 kilogrammes.)

Le minerai de fer est fondu dans des trous en forme d'entonnoir creusés dans le sable. Couches alternatives de braises et de minerais.

Chaque village possède un ou deux forgerons. Ce sont des personnages très considérés, les premiers après le chef. Ils se transmettent leur art de père en fils.

Voyons la forge :

Sous un hangar bas, un feu de braises pétille. Le feu est activé par deux (ou quatre) soufflets en peau de chèvre, munis chacun d'une poignée qu'un enfant soulève alternativement. Le forgeron, assis sur une pierre plate, a mis son large tablier en peau d'Antilope. Une enclume est fichée en terre, entre ses genoux. Une masse de fer lui sert de marteau ; une pince va chercher le fer rouge parmi les braises. Le fer est sur l'enclume, la masse l'écrase, la pince le retourne, la masse retombe à nouveau. C'est un fer de hache, une houe, une lame de couteau,

B, 56 (*suite*).

un chien de fusil. Le forgeron du village Dibue m'a fait sur commande — ceci vous donnera une idée de son adresse — des gonds, des charnières, des verroux pour mes portes et fenêtres, des clous, des bracelets de cuivre massif et de fer forgé, des bagues et de superbes tenailles.

Schmitz.

Les maîtres-forgerons sont rares. Mais ils sont les plus habiles forgerons du Congo.

P. Le Marinel.

Pania-Mutombo est le plus habile forgeron que j'aie rencontré. C'est lui qui m'a présenté des fusils à pierre qu'il avait transformés en fusils à piston et même en fusils à piston où il avait adapté des culasses d'Albini.

Gillain.

Voir le beau groupe des forgerons Sappo-Sap, par de Rudder, au Musée colonial de Tervueren.



B. — Vie matérielle.

e) Moyens d'existence, Métiers, Occupations.

57. *Meunerie.* — Pour moudre le maïs ou le manioc on se sert d'un mortier profond d'un demi-mètre, creusé dans une bille de bois. On y broie le grain ou la racine au moyen d'un pilon de la grosseur du bras. Le nettoyage de la farine s'obtient à l'aide de vans en fibres de raphia.

Ce système est d'ailleurs employé dans tout le Congo (et même à Sierra-Leone).

Quant au millet, il est écrasé sur une pierre plate à l'aide d'une autre pierre que la femme agenouillée manœuvre des deux mains. Le millet écrasé glisse sur une autre natte ou dans un panier plat; on le nettoye au moyen de vannettes et on le rebroie s'il y a lieu.

La femme et les esclaves, s'il y en a, réduisent en farine le manioc, le maïs, le millet. Elles ne font pas de chikwange, et ne connaissent que le bidjia, une espèce de pudding. Le bidjia de maïs est moins estimé et ne vaut pas le bidjia de manioc. Il n'y a que le Batetela qui mange le millet, le Musongo en mange très peu; son nec plus ultra est le manioc.

Schmitz.



B. — **Vie matérielle.**

e) Moyens d'existence, Métiers, Occupations.

58. *Travail du bois.* — Hochstehend in kunstfertiger Bearbeitung des... Holzes...

Wissmann, *Mitt. Afric. Ges. in D.*, III (1883), 249.

In Holzschnitzerei... sind die Bassange (Basonge) Meister.

Wissmann, *Quer.*, 144.

Escabeaux, battants de porte (pour les demeures des chefs), plats, écuelles, pirogues, fétiches, tout se façonne à l'aide de deux outils :

1° La hachette;

2° La petite herminette tranchante.

Il n'y a pas dans le village un charpentier en titre comme il y a un forgeron. Cependant certains individus ont une compétence particulière pour le travail du bois, et quand il s'agit d'un ouvrage délicat, c'est à eux qu'on le confie.

Pour fabriquer une pirogue on abat un arbre et on le creuse. Pendant les trois ans que j'habitai Tschofa, je n'en ai pas vu construire une seule.

Schmitz.

59. *Corderie.* — Les cordes se font en fibres de raphia (1).

On en rencontre parfois faites de lanières de peaux étroites et roulées sur elles-mêmes, mais c'est l'exception.

Toute corde d'ailleurs est une exception. L'indigène tend son arc, ligotte ses prisonniers, lie ses fagots de bois et ses bottes d'herbes, fait tout enfin avec les précieuses lianes de la forêt. La corde ne sert guère qu'à la confection des filets de chasse.

Schmitz.

(1) Ces cordes sont très solides.

Gillain.



B. — **Vie matérielle.**

e) Moyens d'existence, Métiers, Occupations.

60. *Tannerie*. — Un animal est-il tué, on le transporte au village où il est écorché sur l'heure. La peau est déployée sur le sol, poil en dessous, et tendue à l'aide de fiches de bois piquées en terre. Avec une lamelle de fer (celle dont il se servira tantôt pour s'épiler) le propriétaire de la dite peau (ou son serviteur) enlève les morceaux de chair adhérente et la gratte jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse. Certains Basonge frottent la peau avec de la farine de manioc (1). Deux ou trois jours après, la peau n'exhale presque plus d'odeur; le temps à employer varie suivant la chaleur et le soleil ; on laisse la peau tendue la nuit. Puis, c'est tout. L'homme peut s'en servir également.

Les peaux de léopard appartiennent de droit au chef qui les exhibe les jours de grande solennité.

Les peaux d'antilope sont pour les seigneurs de moindre importance; ils la mettent par-dessus leur pagne ou la portent gravement sur l'épaule. Ils peuvent faire l'un et l'autre. Aux séances du conseil, les anciens sont assis sur des peaux d'antilope.

Les peaux de chats, de singes, de mangoustes, d'iguanes sont au premier occupant ; on en fait des fourreaux de coutelas, des ceintures, des bonnets, des carquois, etc.

Schmitz.

(1) Ne sont-ce pas des cendres (?).

P. Le Marinel.

B. — **Vie matérielle.**

e) **Moyens d'existence, Métiers, Occupations.**

61. *Teinturerie.* — On teint l'étoffe de raphia en noir à l'aide d'huile de palme (1) mêlée d'une terre noire qu'on trouve dans les marais. Il faut renouveler la teinture de temps en temps, sinon le noir devient gris sale.

Le charbon de bois, la terre blanche nommée *pembe*, une sorte de grès (2) rouge broyé dans l'eau servent à peindre les maisons, les fétiches, etc.

Schmitz.

(1) Y a-t-il de l'huile? N'est-ce pas simplement une boue de marais noircie par la décomposition de certaines plantes?

Ils connaissent aussi la *nkoula*, l'arbre qui donne la teinture rouge aux autres peuplades du Congo.

(2) N'est-ce pas une marne?

P. Le Marinel.

62. *Extraction du minerai et des roches.* — Le travail des mines leur est parfaitement inconnu. Le fer est à fleur de terre. Quant aux roches, ils ne s'en servent pas.

Schmitz.

64. — Aucune légende relative à l'invention des métiers.

Schmitz.



C. — **Vie familiale.**

a) NAISSANCE.

65. *Avant la naissance.* — La femme en état de grossesse n'est pas pour cela exempte de travaux. Il faut qu'elle ne puisse vraiment plus marcher pour qu'elle soit exempte de la corvée d'eau (1).

Sa nouvelle paternité ne paraît pas réjouir autrement l'homme. S'il est esclave, que lui importe? Son enfant est esclave aussi. S'il est citoyen libre, il le considère comme un surcroît de richesse, mais son cœur tressaille-t-il?

Suivant les croyances basonges, l'enfant qui va naître est un homme jadis mort qui réapparaît sur terre de par la volonté de Dieu. Aussi, pour que l'enfant naisse robuste, s'agit-il de se concilier les bonnes grâces de cet inconnu d'outre-tombe. A cet effet, après les repas du midi et du soir, on laisse pour lui un peu de manioc, une cuisse de poulet. Ces menues victuailles sont déposées dans un coin du chimbèque. La nuit, les cancrelats, les souris ou les chiens errants dévorent le tout. Qu'importe? Le mort est satisfait.

Chez les Bakuba, les nouveau-nés sont regardés comme des parents qui reviennent de l'autre monde.

SCHMITZ.

(1) On a cependant des égards.

P. LE MARINEL.

Les rapports sexuels sont rares, m'assure-t-on, dès que la femme est enceinte.

P. LE MARINEL.



C. — **Vie familiale.**

a) NAISSANCE.

66. *L'accouchement.* — Toute la tribu qui reconnaît l'autorité de Batubenge retourne avec moi à Lusambo pour éviter les représailles des Arabes. Nombreuses sont les femmes qui accouchent en route, lavent leur enfant dans le fleuve, puis continuent leur route, faisant chaque jour une étape de 15 à 20 kilomètres.

DHANIS.

L'accouchement se fait ordinairement dans la case de la femme. Parfois, mais durant le jour, il se fait devant la case. La femme est assise, le haut du corps reposant dans les bras de ses compagnes qui l'assistent; une femme d'âge préside à l'opération. — Nombreux sont les accidents, dus à la maladresse, et provoquant des hernies ombilicales.

GILLAIN.

Les hommes n'assistent jamais aux accouchements.

P. LE MARINEL.

La femme et l'homme partagent la même hutte jusqu'au jour de l'accouchement. — Si d'aventure, jour ou nuit, le mari s'aperçoit que l'heure est venue, vite il sort et va appeler les amies de son épouse. Celles-ci accourent. Le mari ne rentre pas; il attend dans une hutte voisine. Les amies font à la hâte sur le sol de la hutte un lit épais de feuilles de bananier et y transportent la patiente. Celle-ci est assise, le torse un peu renversé en arrière, les jambes écartées et levées. Une femme la soutient aux aisselles; une autre, accroupie devant, reçoit l'enfant.

— L'enfant est né. La femme qui l'a reçu dans ses bras le lave immédiatement à grande eau, le frotte avec de la farine de manioc par tout le corps, l'enduit d'huile de palme, le relave et le refrotte encore. Alors elle se redresse, l'approche de ses narines, dit : « *Il sent bon* », et le donne à la mère qu'on a replacée sur sa natte. — Quand elles ont entendu cette phrase : « Il sent bon », les autres femmes sont sorties toutes joyeuses et ont été chercher le mari. Celui-ci arrive aussitôt et entre. Il s'assied et dit à ses amis restés sur le seuil : « *Ça va bien; réjouissons-nous* », et tout le monde bat des mains. Ce sont là des rites plutôt que des manifestations d'une joie effective. — Si l'enfant est mort-né, on l'enveloppe d'un *madiba* et on l'enterre au dehors, près de la hutte, en ayant soin de mettre par-dessus le petit cadavre quelques-unes des feuilles de bananier sur lesquelles sa mère a accouché.

Il arrive qu'une femme, malgré une cohabitation prolongée avec son époux, reste stérile. Alors, elle va avec une amie chez le sorcier de son village (ou de son quartier) et lui expose le cas. Le sorcier fait mine de réfléchir, interroge avec gravité sa cliente, puis choisit dans sa besace une amulette : coquille, sonnette, bracelet, corne d'antilope, petit fétiche, et la lui remet en lui promettant ordinairement que dans cinq ou six mois elle enfantera. La femme paie sa visite (perles ou étoffes) et va en rendre compte à son mari; l'amie qui l'a accompagnée confirme ses dires.

Si, au bout de cinq à six mois, rien ne s'annonce, le sorcier, pas embarrassé du tout, déclare que son amulette était excellente mais que la femme ne valait rien. Alors l'homme prend sa femme et va parfois la vendre au loin, ou la rend à son père. Si au bout de six mois elle enfante, inutile de dire que le sorcier se rengorge et clame partout sa puissance.

SCHMITZ.

C. — **Vie familiale.**

a) NAISSANCE.

67. *Soins donnés à la mère.* — Il est de règle que le mari doit des attentions spéciales à l'épouse accouchée : il lui donne de l'huile, de la viande, du sel : toutes victuailles de luxe.

Il doit aussi faire des cadeaux aux amies qui ont aidé à l'accouchement. Ces cadeaux consistent souvent en poules.

SCHMITZ.

Les voisines soignent la mère. Ces soins se bornent, en règle, à des lavages à l'eau tiède.

En signe de réjouissance, le père offre ce qu'il peut, en viandes et en boissons : ordinairement une collation aux amis et amies, servie sous le hangar le plus voisin de sa hutte ou à l'ombre des palmiers et bananiers.

P. LE MARINEL.



C. — **Vie familiale.**

a) NAISSANCE.

68. *Soins donnés à l'enfant.* — L'enfant n'obtient d'autres soins spéciaux que de copieux lavages à l'eau tiède.

P. LE MARINEL.

Sitôt l'enfant venu au jour, la mère lui donne le sein. L'allaitement dure longtemps, trois ans quelquefois, si la croissance est lente. En général, de un à deux ans.

SCHMITZ.

L'allaitement dure très longtemps; je crois que la mère donne le sein aussi longtemps que la nature le lui permet. C'est pour elle une manifestation de son amour maternel, qu'elle est fière d'étaler.

L'enfant est comblé la plupart du temps de caresses souvent de la part du père, toujours de la part de la mère.

GILLAIN.

L'infanticide est très rare. Il existe cependant : par exemple, si un homme abandonne sa femme en état de grossesse, celle-ci tuera parfois l'enfant qui lui naîtra; j'ai observé ce cas.

Il n'y a aucune différence dans la manière d'agir des parents si le nouveau-né est un garçon ou s'il est une fille. L'un ou l'autre sont les bienvenus.

Des jumeaux naissent parfois (1), mais souvent ils meurent.

(N. B. Prière de ne pas s'étonner si je commets de temps en temps des naïvetés. Ce sont des opinions et des phrases basonge que je transcris.)

Si l'enfant est un monstre, il est mis à mort. L'an dernier (1905), une femme du chef Pania mit au monde un être sans

jambes, avec des rudiments de bras et, vint-on me dire : « les deux yeux derrière la tête ». Il vivait et vagissait. On le jeta à l'eau immédiatement et je ne pus intervenir.

Mais en fait, il y a si peu d'enfants difformes!

Le nom de l'enfant lui est donné par le père, à qui il appartient. Plus tard, peut-être, ses compatriotes y adjoindront un surnom tiré d'une qualité physique ou d'un exploit de l'individu.

La famille, les oncles, les tantes n'interviennent pas.

La femme ne part[illegible] couche de son mari tant que dure l'allaitement. Il y a [illegible]ptions, par exemple si le mari n'a que cette femme-là.

SCHMITZ.

(1) Les jumeaux sont [illegible]ais leur venue est considérée comme une bénédicti[illegible]

P. LE MARINEL.

Le nom est souvent provi[illegible]e et n'est que le diminutif de celui d'un homme ou d'une femme du village qui peuvent, en quelque sorte, être considérés comme parrains. En grandissant, l'enfant acquiert un ou plusieurs noms, ensuite des circonstances de son existence. — Il paraît, par exemple, que Mona-*Kialu*, fils du chef Sapo-Mutapa, a pris son nom de *Kialu*, du temps qu'il était garçonnet. Son père lui avait donné une chaise (*Kialu*), acquise d'une caravane de passage. — *Pania*, qui signifie *rat des herbes*, tenait son nom de son enfance, à raison de son habileté à capturer les rats.

L'enfant appartient toujours au père.

Les femmes qui n'ont pas d'enfants en bas âge ou qui sont stériles, aident volontiers les jeunes mères dans les soins que nécessite leur progéniture.

P. LE MARINEL.

BASONGE
(Congo).

C. — **Vie familiale.**

a) Naissance.

69. *Causes qui limitent la population.* — Les nègres se marient très jeunes, mais cela n'influe pas, disent-ils, sur leur plus ou moins de progéniture. Les hommes se marient à 15 ans environ.

L'infanticide, comme je l'ai dit, est rare.

Ce qui l'est moins, c'est l'empoisonnement, la suppression par un moyen quelconque de l'enfant d'une femme par les autres femmes du mari. Motif : jalousie de voir l'homme combler de soins et de cadeaux, comme il convient, la nouvelle accouchée.

Les noirs sont d'accord aussi pour dire que la femme au tempérament excessif qui court de natte en natte, du soldat à l'indigène, du boy au porteur qui passe, a beaucoup de chances de n'avoir jamais d'enfant.

Il est non moins évident que la polygamie peut parfois être un obstacle. Ainsi, les cent cinquante femmes que le chef Pania possède dans son « lupangu » et qui ne connaissent d'autre mâle que lui ne sont pas des plus fécondes.

Chaque village (ceci m'a paru tout à fait remarquable) contient toujours un certain nombre de femmes stériles. Elles ne sont pas stériles par hasard, mais par conformation physique, et les nègres ne s'y trompent pas. La jeune fille n'est pas nubile qu'ils vous disent déjà : « *Elle n'enfantera jamais* », et, en effet, elle pousse longue, maigrichonne, sans seins et sans hanches au point qu'on peut se tromper sur son sexe. Il y en a plusieurs dans chaque village. Elles sont méprisées et chargées des durs travaux.

Il arrive parfois qu'une femme forcée de cohabiter avec un homme qui lui déplaît (un blanc, par exemple) se condamne à

n'avoir pas d'enfant de cet homme. Pour cela, elle prendra médecine. Ainsi, elle ira chez le forgeron et boira l'eau dans laquelle du cuivre, chauffé à blanc, aura trempé. Elle est certaine alors de ne pas enfanter. Je ne sais pas ce que vaut la pratique, mais c'est la plus suivie. Il y a aussi des herbes qui ont le même privilège, mais leur effet n'est pas certain.

En réalité, les divers cas ci-dessus n'ont, au point de vue de la limitation de la population, que peu d'importance. La grande cause c'est la maladie : beaucoup d'enfants meurent en bas âge, surtout de diarrhées et d'angines chroniques.

SCHMITZ.

La polygamie est très répendue; rien ne la limite.

La polyandrie n'existe pas.

La femme se marie trop jeune et c'est la grande raison pour laquelle la population est moins dense chez les Basonge que chez les Bambô, par exemple, où la femme doit être réellement femme avant de se marier.

Le mariage étant, en général, un achat, la séparation ou le divorce devient une vente. Mais la coutume empêche les grands abus.

La stérilité n'est pas rare; mais je n'ai aucune preuve pour croire qu'elle soit voulue.

Les enfants sont fortement éprouvés par la croûte de lait.

P. LE MARINEL.



C. — **Vie familiale.**

b) Éducation, Initiation.

70. *Mouvement de la population.* — Nonobstant le grand nombre de naissances, la population tend à diminuer; les indigènes eux-mêmes tombent d'accord là-dessus.

Motifs : *a*) Les rixes, les meurtres, les escarmouches sanglantes entre villages rivaux, beaucoup plus fréquents qu'il ne paraît. Jadis c'étaient des guerres intestines continuelles; aujourd'hui, le blanc est pris pour arbitre dans beaucoup de querelles. (Pas plus tard qu'hier matin, un naturel habitant une hutte isolée à deux heures d'ici tuait, à coups de lance, deux femmes de sa race qui étaient venues lui demander à boire, et en blessait une troisième. Ces femmes nettoyaient une route non loin de là. La blessée vint raconter la chose à son *capita* (surveillant), qui, sans attendre un jugement régulier et peut être menacé lui-même, alla tuer l'homme et sa femme à coups de fusil. Total : quatre morts.)

b) La maladie du sommeil :

Ravages énormes parmi nos populations. Elle est incurable et les nègres n'essayent même pas de la guérir. Jadis elle était inconnue ici; ce n'est que depuis cinq ou six ans qu'elle a fait son apparition. Tel village qui était alors florissant a aujourd'hui disparu. D'autres, décimés, auront bientôt le même sort.

Il y a deux moyens efficaces d'enrayer son développement :

1° Changer l'emplacement de son village. Mais les Basonge sont souvent si fainéants et si fatalistes que la plupart n'emploient ce moyen qu'à la dernière extrémité. — 2° Chasser impitoyablement du village tous les suspects. C'est le système usité à Dibue (et chez les Batetela). Dès qu'un individu paraît atteint de la maladie, on l'extrait de son chimbèque et on le pousse à coups de bâton dans la brousse, où il n'a plus qu'à

errer jusqu'à ce qu'il y meure. Le léopard est là d'ailleurs pour mettre fin à l'agonie du misérable. Parfois, l'expulsé s'obstine à venir rôder autour du village : alors on le ligotte et on le jette à l'eau. Le système n'est pas humain mais, dans l'esprit des indigènes, il se révèle efficace : le village Dibue compte très peu de décès et voit sa population croître de jour en jour.

c) D'autres maladies :

Dans certaines régions (par exemple, région du Lualaba, Manyema), la variole cause beaucoup de décès; chez les Basonge, pas. Ils ont d'excellents remèdes pour cette affection. Le médecin de Dibue (il est d'ailleurs célèbre) la guérit sûrement et rapidement. Par contre, les maladies de poitrine font beaucoup de ravages parmi les individus de 30 ans et plus.

A titre documentaire, voici ce que m'a donné, le 1er avril 1906, le recensement d'un village (Mulendo-Lupupa) fait par moi le 1er juillet 1905. Ce village comptait, le 1er juillet 1905, 75 hommes adultes; il en compte aujourd'hui 72.

Pertes : 2 hommes se sont enfuis chez les Batetela ; 1 homme est allé s'engager comme travailleur de l'État à Lusambo; 4 hommes sont morts de la maladie du sommeil ; 1 homme est mort, empoisonné par des champignons ; 1 homme s'est tué en tombant d'un arbre; 1 homme a été pris par le léopard; 1 homme est mort d'une maladie de poitrine.

Gains : 3 hommes ont été achetés chez les Batetela; 1 Batetela est venu se réfugier au village; 4 adolescents sont devenus jeunes hommes.

Il y a plus de femmes que d'hommes. A Dibue, cinq femmes pour un homme. Mais les hommes meurent beaucoup plus que les femmes ; c'est un fait qui tient sans doute aux rixes, aux morts violentes et à la maladie du sommeil. L'homme est beaucoup plus atteint que la femme, parce qu'il est parfois surmené par le portage. La femme travaille beaucoup, mais elle ne fait pas de forts travaux.

SCHMITZ.

C. — **Vie familiale.**

b) ÉDUCATION, INITIATION.

71. *Éducation physique.* — L'éducation chez le jeune Musongo est affaire d'intuition. Ni son père, ni sa mère, ni personne ne lui apprend ni gymnastique ni métier.

Mais le mioche est intelligent : la pipe de chanvre et les abus sexuels ne l'ont pas encore abruti. Il voit, imite, sait vite tout ce que son père sait : pas besoin de beaucoup d'essais pour savoir bander un arc, construire une hutte, récolter du caoutchouc. A âge égal, l'enfant nègre est incomparablement plus habile de ses mains et plus malicieux que l'enfant blanc.

Inutile de dire que son père, sa mère, souvent une vieille femme vénérée du village, l'ont, dès les premiers jours de son existence, couvert d'amulettes et de breloques destinées à le préserver de toutes les maladies.

SCHMITZ.

72. *Éducation intellectuelle.* — Pas d'écoles, ni d'instituteurs. Jusqu'à l'âge de 2 ou 3 ans, la mère s'occupe exclusivement de l'enfant. Ni son père, ni sa mère, ni personne ne prend soin de lui inculquer des principes d'éducation. L'enfant imite ce qu'il voit autour de lui; il s'imbibe de son milieu; c'est un « autodidacte » *sui generis ;* et son milieu, c'est sa famille et le village.

SCHMITZ.

Les parents réprimandent les petits lorsqu'ils sont gênants ou indiscrets. La bienveillance envers l'enfant est la règle.

P. LE MARINEL.

C. — Vie familiale.

b) ÉDUCATION, INITIATION.

73. *Éducation morale.* — Ni son père, ni sa mère, ni personne ne prend soin de lui inculquer un principe moral ni une idée religieuse. Il se pénètre de la coutume et de la tradition.

SCHMITZ.

Peu de choses dans cet ordre. Mais le Musongo ayant beaucoup de dignité naturelle est un exemple à imiter par ses enfants.

P. LE MARINEL.

74. *Éducation spéciale des féticheurs.* — Je n'ai jamais rien appris à ce sujet.

Le médecin-féticheur lègue toujours ses secrets à son fils ou, à défaut de fils, à un fils d'adoption dont il a remarqué l'intelligence et qu'il instruit petit à petit de toute sa science.

A la mort du sorcier, son fils lui succède naturellement.

SCHMITZ.

Il existe là des procédés qui se transmettent de génération en génération. Mais l'art du féticheur est très fantaisiste et dépend beaucoup des ressources d'esprit de celui qui l'exerce. Il est rare que les féticheurs se créent une influence puissante et durable chez les Basonge.

P. LE MARINEL.

C. – Vie fam...

73. Éd... – ...sonne ne p... idée relig...

Sch...

Peu de ... ne beaucoup ... est enfants. ... vos ... otre

P. Le S...

74. E... our appris à ce ... père

Le me... ment ou, à déf... autre l'intellige...

A la mort ...

Sch...

st sa ... fait

Il existe ... rale. génération. M... mbo- beaucoup ... une rare que ... tout durable ch... ctes ... ou- hez les leur

P. Le ...

...s.



C. — **Vie familiale.**

b) Éducation, Initiation.

75. *Initiation.* — Quand l'enfant atteint 2 ou 3 ans (selon sa force), il est circoncis.

La circoncision, dans la région à l'entour de Tshofa surtout, est générale. Personne n'a jamais tenté de s'y soustraire.

Vers la mi-août, les anciens répandent le bruit que l'époque est venue de circoncire les enfants. Ils disent : « *L'oiseau est venu. Circoncisez vos petits garçons; faites les deux signes à vos petites filles* ». — « L'oiseau est venu », cela veut dire : « Notre Dieu nous a avertis que le temps était venu... »

Alors, les pères conduisent leurs garçons, assez robustes pour supporter la souffrance, chez le forgeron du village, qui opère devant sa porte. Après chaque opération, il lance le fragment de peau détaché sur le toit de la hutte et passe à un autre patient.

Du moins, à Dibue, on procédait ainsi (1).

Quant à la fillette, elle ne va pas chez le forgeron. C'est sa mère ou — si la mère est craintive — une amie qui lui fait deux petites entailles parallèles au bas de la colonne vertébrale.

Pourquoi cette circoncision? Pourquoi ce tatouage symbolique? Aux dires des vieux du village, ce n'est pas tant une coutume religieuse qu'une pratique hygiénique; c'est fait tout simplement dans le but d'empêcher les puces et autres insectes de pénétrer dans les replis de la verge des enfants qui sont toujours à se rouler tout nus dans le sable. Les deux incisions chez la fille seraient faites dans un but analogue. Mais, comme les indigènes sont d'une négligence inouïe, les anciens, pour leur

inspirer une sainte activité, clament partout que « l'oiseau est venu... »

Hormis cela, aucune pratique ou épreuve initiatrice.

SCHMITZ.

(1) De mon temps, je n'ai pas constaté cette coutume. La circoncision, quoique assez commune, n'était pas générale chez les Basonge.

C'était presque toujours la mère qui, en vue de la propreté, trouvait utile de procéder à cette opération à un moment donné. Il n'y avait pas d'âge fixé.

P. LE MARINEL.

Suivant mon souvenir, la circoncision était fréquente, mais non générale.

GILLAIN.

Pas d'éducation systématique au moment de la puberté. Les enfants savent tout et apprennent les uns des autres ce qu'ils pourraient ignorer.

La pudeur, non l'hypocrisie, empêche de s'entretenir publiquement des rapports sexuels.

P. LE MARINEL.

C. — **Vie familiale.**

c) Mariage.

76. *Rapports avant le mariage.* — Le Musongo connait-il l'amour? Je ne crois pas qu'il n'éprouve jamais cet on ne sait quoi qui vient on ne sait d'où et qui finit on ne sait comment, que notre raffinement de civilisés a créé chez nous sous le nom d'amour. Lorsqu'il dit à une fillette : « *Je te désire beaucoup* » (c'est la formule consacrée), il sait parfaitement ce qu'il veut, d'où cela vient et comment cela finira. Et elle aussi.

Bien avant leur puberté, tout gosses encore, négrillons et négrillonnes se roulent dans les coins, en quête de voluptés. « Ils ne peuvent pas encore, mais ils essayent ».

Devenu pubère, l'adolescent entre en effervescence. Il lui faut une femme. Voit-il passer une gamine aux seins durs, à l'allure dégagée, il la suit, prend des renseignements. S'il apprend que tel de ses parents ou amis la connait, il va chez ce parent, cet ami, et lui dit : « *Fais savoir à cette jeune fille que je la désire beaucoup* ». A la première occasion, l'autre fait la commission. La jeune fille fait mine de réfléchir, ne voit pas d'inconvénient à la chose et va trouver notre jeune homme, qui attend à proximité le résultat de l'entretien. L'accord est fait. Un chimbèque est vite trouvé où l'on se donne des preuves immédiates de cet accord. Le jouvenceau fait un cadeau à son amante et celle-ci retourne tranquillement chez son père. Tous les jours, tous les deux jours elle revient dans la garçonnière : c'est une liaison sérieuse.

Ça ne finira pas nécessairement par un mariage; le jeune homme est trop pauvre peut-être pour y songer ou bien il se produira une rupture.

En raison de ce peu de sauvagerie des jeunes filles, des pros-

tituées seraient une superfétation. Aussi n'en rencontre-t-on pas dans les villages indigènes.

(Ne pas croire qu'il en est ainsi dans tout le Congo. Chez les Baluba, par exemple, les jeunes filles sont beaucoup plus farouches non pas tant par pudeur que parce que les liaisons de ce genre ne sont pas tolérées.)

Parfois cependant, une fille de chef, en âge de convoler en justes noces, déclare carrément qu'elle ne veut pas de mari. Elle s'établit alors dans un chimbèque avec ses seules servantes, fait son prix et se donne à tout qui veut la prendre. Les clients, est-il besoin de le dire, ne manquent pas, les filles de chef étant en général des bêtes de race (et le noir a un sens de la beauté beaucoup plus exact qu'on ne pourrait le croire). Au bout de six mois ou un an, elle est satisfaite et généralement prend un époux. Les filles de chef ne courent pas les rues : ce cas est par conséquent assez rare, quoique j'en connaisse plusieurs exemples.

Il n'y a chez les Basonge de célibataires que les célibataires malgré eux : les impuissants. Ils sont montrés du doigt et deviennent la risée de toute la gent féminine.

Deux catégories de femmes vivent dans une continence forcée :

a) Les insexuées dont j'ai parlé au n° 69.

b) Celles à qui une maladie (de la matrice) ne permettent plus le contact avec l'homme.

Quant aux vices contre nature, on en rencontre des cas de loin en loin, chez les jeunes garçons exclusivement. Le saphisme est parfaitement inconnu.

La prostituée existe chez les Baluba. Elle s'appelle ***musu-sumba*** et est fort considérée. C'est souvent une étrangère et il y en a rarement deux dans le même village. Elle ne travaille pas; elle a des esclaves pour entretenir son chimbèque.

SCHMITZ.

C, **76** (*suite*).

Notre mot « mariage » ne peut pas s'appliquer à l'union des sexes chez les Basonge.

C'est toujours un marché; l'homme paie l'épouse qu'il veut recevoir; il en est le maître; il en dispose en propriété. Mais, en fait, ces unions deviennent des unions permanentes; rarement les conjoints se séparent.

Je crois que le sentiment de l'amour existe chez les Basonge. J'en ai cru voir la preuve dans certaines attitudes que prennent les femmes près de leurs maris. Mais, au fond, il y a amour et amour. Il faudrait s'entendre d'abord sur le sens précis de ce mot.

Il est bien entendu que si la femme est la propriété de celui qui a payé pour l'obtenir, elle n'est article de commerce que si elle est esclave, et encore la femme esclave qui a donné un enfant au maître est rarement utilisée comme objet de négoce.

Je n'ai jamais rencontré de femmes publiques.

Une femme n'éprouve aucun déshonneur, aucune dépréciation de ce qu'elle aurait des enfants dont le père est inconnu. C'était le cas pour deux des sœurs du grand chef Lupungu, qui n'avaient pas de conjoint officiel, mais qui n'étaient pas des « prostituées ».

La continence et le célibat ne sont l'apanage que des déshérités de la nature ou de la fortune.

GILLAIN.

La virginité n'est pas appréciée. Il n'en est jamais question. Le « mariage » ou la vente de la fille se fait souvent avant son âge de puberté; mais généralement elle sait déjà par expérience quel est son rôle.

Basonge. CONGO. C, *b*, 76.

Je crois avoir remarqué le baiser chez les Basonge. Les conjoints échangent, du reste, des caresses qui me semblent prouver le sentiment de l'amour.

Les rapports entre proches n'existent pas quoique rien ne les défende.

La prostitution est inconnue, du moins dans le sens que nous donnons à ce mot. Mais certaines femmes de qualité ne sont pas vendues et s'accouplent à leur gré.

Lors de leur réconciliation, Sappo-Sap et Pania-Mutombo ont échangé des femmes et parmi celles-ci il s'en trouvait qui n'étaient nullement leurs épouses; je crois même qu'aucune ne l'était; c'étaient des parentes dont ils avaient le droit de disposer; plusieurs étaient encore enfants.

P. Le Marinel.

C. — Vie familiale.

c) Mariage.

77. *Les fiançailles.* — Le jeune homme qui convoite une jeune fille fait part de ses projets à son père. Si celui-ci dit non, le fils n'insiste pas et tourne ses visées d'un autre côté.

Si l'auteur de ses jours ne fait pas d'objection, le jeune homme va trouver le père de sa promise et lui dit : « Je désire ta fille pour compagne. Donne-la moi et accepte en cadeau ceci ». *Ceci*, c'est ou bien deux esclaves, ou bien six chèvres, ou bien deux pièces d'étoffes, ou bien autre chose de valeur égale.

C'est à son père que le jeune homme demande ces esclaves, ces chèvres ou ces étoffes qui lui sont nécessaires pour se marier. Lui, en effet, ne possède rien en propre. Il peut se faire que le père ne soit pas riche assez ; dans ce cas, le jeune homme négociera parfois le mariage d'une de ses sœurs et il offrira au père de sa fiancée les objets qui auront été donnés pour sa sœur à lui.

Le père de la jeune fille ayant accepté les esclaves, chèvres ou étoffes, le mariage est conclu. L'épousée reçoit sa dot, une dot en victuailles de luxe : viande, sel, huile de palme, et quitte la maison paternelle derrière son mari.

Par exemple, pour une fille de chef, le fiancé n'en est pas quitte à si bon compte. Il y a deux ans, le chef Lupungu (Bekalebue), désireux d'affirmer son entente cordiale avec le chef Pania, lui demanda une de ses filles pour son harem. Il l'obtint moyennant deux cents chèvres, cent esclaves, trois cents croisettes, dix tonnelets de poudre et une caisse de capsules. Il est bon d'ajouter que la dot de Mlle Pania fut des plus riches.

Tout ceci ne s'applique pas à l'esclave. Le jeune esclave n'a

qu'une espérance : c'est que son maître, satisfait de ses services et voulant se l'attacher, lui donne une femme. Cela arrive fatalement un jour ou l'autre, mais, bien entendu, le maître ne dispense pas à ses esclaves les plus jolies filles de son sérail.

SCHMITZ.

D'une manière générale le mariage parait un marché *sui generis*. Un notable de la famille des Beneki donnera, par exemple, sa fille à un notable des Kalebue; celui-ci lui rendra sa politesse par un présent de valeur équivalente, en marchandises ou en vivres.

Il n'y a pas de prix arrêté pour une femme; mais chacune a sa valeur qui dépend des circonstances. L'achat dont le prix est débattu concerne plutôt les femmes du commun que celles de qualité.

P. LE MARINEL.

La question des fiançailles se résout, peut-on dire, en une affaire de négoce qui se traite entre le père de la fille et l'amateur.

Le fiancé est guidé dans son choix par la beauté et par la situation de la jeune fille.

GILLAIN.



C. — **Vie familiale.**

c) MARIAGE.

78. *Mariage.* — Chez les Basonge, la virginité n'a aucune importance. Le fiancé sait à quoi s'en tenir quand il prend femme et ne se formalise pas des écarts antérieurs de celle qu'il a choisie.

(Chez les Baluba, au contraire, la virginité de la femme est appréciée. Les fillettes sont beaucoup moins dévergondées.)

Il n'y a pas d'âge requis pour le mariage, étant donné que l'âge de chacun est, pour ainsi dire, inconnu. En général, la femme entre 12 et 15 ans, l'homme entre 15 et 20 ans sont jugés aptes à se mettre sérieusement en ménage.

SCHMITZ.

79. *Nature du mariage.* — Il est nécessaire de bien remarquer — ensuite de ce que j'ai dit au n° 77 — qu'il n'y a pas ici une vente proprement dite de la femme. Les indigènes protestaient énergiquement quand je leur disais que leur mariage était une simple vente. Le père qui donne sa fille en mariage conserve, en effet, certains droits sur elle, par exemple le droit de la reprendre si son mari est trop dur pour elle et la bat sans raison.

SCHMITZ.



C. — **Vie familiale.**

c) Mariage.

80. *Formes du mariage*. — Certains rois, comme... le roi des Sappo-Sap... ont même plusieurs centaines de femmes.

De Meuse, *Congo ill.*, III (1894), 33.

En 1893, Lupungu avait de sept à huit cents femmes. C'étaient des femmes de sa tribu ou des femmes achetées ailleurs. Il y a toujours une favorite. C'est l'amie du chef, qui peut la répudier comme toute autre.

Michaux.

Le mariage n'existe que sous cette forme que je viens de décrire. Que le Musongo ait jeté son dévolu sur une femme de son village ou, comme il en a le droit, sur une beauté d'un autre village, d'une autre tribu, voire d'une autre race, c'est toujours la même absence de cérémonies et de solennité.

Rien n'empêche d'ailleurs qu'après avoir contracté mariage, il n'en contracte d'autres dans la suite. Le monogame est une exception. Un simple mortel n'aura que deux femmes; un chef en aura deux cents. Mais il y a toujours une préférée, une *bibi* (le mot n'est pas basonge) qui prépare l'eau et le repas à l'exclusion des autres et reçoit en abondance pagnes et victuailles. Les autres ne sont que des concubines et même sous ce rapport restent au second plan : la « bibi » partagera la couche de son mâle cinq jours consécutifs, les autres n'y seront appelées que deux ou trois jours à la suite, selon leur nombre.

Chez les Baluba, la favorite du chef s'appelle « Tchikala-Mwadi » ou plus simplement « Mwadi ».

En 1893, le chef Pania-Mutambo avait au moins quatre cents femmes, selon le major Parminter.

En 1905, il en avait environ deux cents. Et il en possédait une quantité d'autres « qui ne lui servaient plus ».

Cette polygamie est tout ce qu'il y a de plus naturel, le nombre des femmes étant très supérieur au nombre des hommes, car il naît plus de filles que de garçons (1).

Dans ces conditions, une femme ne peut pas raisonnablement avoir plusieurs maris. Il arrive que des filles de chef ont plusieurs esclaves mâles, mais elles ne se compromettent pas avec eux.

SCHMITZ.

(1) Est-ce bien établi?

P. LE MARINEL.

Les notables basonge ont plusieurs femmes de leur race et leur richesse est surtout calculée d'après le nombre de femmes-esclaves qu'ils possèdent. Leur première femme est, en règle, une personne de leur rang; elle reste la compagne préférée.

GILLAIN.

Comme on l'a dit, le mot « mariage » ne s'applique guère à l'union des Basonge. Ce concept civilisateur ne convient pas à ces mœurs primitives.

La jalousie féminine n'existe guère que pour les écarts en dehors des unions publiquement connues. Les diverses femmes d'un même homme trouvent leur situation normale; elles admettent des différences de condition entre elles, d'après l'origine de leur acquisition. Une fille de notable qui est offerte à un autre notable ne possédant encore que des femmes du commun, sera considérée par ces dernières comme d'un rang plus élevé. Des femmes prises dans les razzias et passées de main en main sont des servantes et tout naturellement des concubines; celles-ci seules sont facilement données ou vendues à l'occasion. Les autres ont des attaches plus sérieuses.

P. LE MARINEL.

C, **80** (*suite*).

Le nommé Caxabala (de son vrai nom Joà Bisseira), natif de l'Angola, interprète lettré, ayant beaucoup voyagé dans l'intérieur, notamment avec le major Carvalho et avec Pogge et Wissmann, était au service de l'État du Congo lors de la fondation de Lusambo, sur le Sankuru, et, à cause de sa longue expérience, jouissait d'un énorme prestige dans tout le pays; quoique se prétendant excellent chrétien et se livrant, en effet, aux pratiques de la religion catholique, disant régulièrement ses prières, se servant de chapelets, de scapulaires, etc., il était polygame au même titre qu'un grand chef des Basonge puisqu'il possédait une cinquantaine de femmes. A propos de mariage, on peut se faire une idée de ce qu'il est chez les Basonge, si l'on considère que le Caxabala en question possédait parmi ses femmes une quinzaine de filles ou nièces de chefs basonge et qu'il refusait, à de nombreuses occasions, d'en recevoir encore; une sœur du chef Mona-Kialo, étant restée veuve (si ce mot s'applique à la situation) d'un notable des Kalebue, fut donnée à ce Caxabala, ainsi que quatre ou cinq femmes de sa suite; toutes étaient les concubines de l'interprète, tout en restant servantes de la femme principale. A la mort de Caxabala, il est probable qu'elles sont rentrées chez Mona-Kialo, qui aura cherché une autre union prestigieuse pour sa sœur, ses suivantes l'accompagnant toujours et partageant les faveurs du nouveau mari; il faut noter que ces mœurs n'ont cependant rien du caractère de dépravation qu'on pourrait y attribuer de prime abord; la polygamie doit nécessairement diminuer avec le régime d'égalité qui s'impose de plus et plus et vient se substituer au pouvoir absolu, arbitraire.

Gillain.



C. — **Vie familiale.**

c) MARIAGE.

81. *Cérémonies du mariage.* — Le cérémonial du mariage est réduit — nous l'avons vu — à sa plus simple expression. Le père de la fiancée lui remet, comme j'ai dit, quand elle le quitte, une dot exclusivement composée de denrées alimentaires. Tout cela est mangé le soir en grande compagnie : familles des deux conjoints, amis et voisins. C'est tout ce qu'il y a en fait de noces et festins.

SCHMITZ.

En somme, aucune espèce de cérémonie.

P. LE MARINEL.

82. *Empêchements au mariage.* — Le frère et la sœur, le fils et la fille du frère de son père ne peuvent pas s'épouser, mais un jeune homme peut parfaitement marier la fille de la sœur de son père.

Un homme libre n'épousera jamais une femme esclave (1) ; il n'y songera pas.

SCHMITZ.

(1) Cela demande vérification.

P. LE MARINEL.

Pas d'union entre gens du même sang. C'est la coutume.

P. LE MARINEL.



C. — **Vie familiale.**

c) MARIAGE.

83. *Le mari.* — Le mari succédant aux droits du père a toute son omnipotence. Il a sur sa femme le droit de correction : il peut la battre, l'enchaîner s'il n'est pas content de ses services. Il peut la vendre et personne ne peut s'opposer à cette vente.

Dans ce dernier cas cependant, si la femme, pour ne pas être vendue, se réfugie chez ses parents, ceux-ci ont le droit de la garder moyennant restitution de ce qu'ils ont reçu jadis du fiancé.

Le mari est propriétaire de la dot apportée par la femme et ne doit en aucun cas la restituer. « *On ne restitue pas ce qu'on a mangé.* »

Je n'ai jamais vu le mari exercer le droit de vie ou de mort sur sa femme. Ce droit n'existe plus depuis longtemps, si jamais il exista. Chez les Basonge, disent les vieux, ce droit n'a jamais existé (1).

SCHMITZ.

(1) Je crois pouvoir soutenir le contraire. Ce droit existait autrefois.

P. LE MARINEL.

En cas d'adultère, la femme se venge en dénonçant son mari au « propriétaire » de la complice. Le cas peut être grave lorsque le mari n'est que du vulgaire tandis que le « propriétaire » de sa complice est un notable.

La femme n'apporte généralement presque rien, à moins qu'elle ne soit parente d'un grand chef.

L'homme qui possède plusieurs femmes a généralement une hutte à lui ; il réside habituellement cependant dans celle de sa femme principale.

Le plus souvent l'homme reste dans sa famille. C'est la femme qui vient s'y ajouter.

P. Le Marinel.



C. — **Vie familiale.**

c) MARIAGE.

84. *La femme*. — Les jeunes gens qui se marient forment un nouveau foyer. De ce jour seulement, ils peuvent posséder quelque chose en propre. La femme entre, sans apparat et sans difficulté, dans la famille de son mari, qui est bien aise de cet accroissement de richesse. Elle conserve des relations avec sa famille à elle, mais n'y a pas plus de droits qu'avant son mariage. — Elle est d'instinct fidèle à son époux, mais néanmoins ne fait pas beaucoup de façons si un voisin ou un ami lui fait violence. Elle ne cherchera pas l'occasion, mais elle y succombera sans trop de difficulté. — Dans le cas d'adultère de sa moitié, le mari prendra ordinairement l'un des trois partis suivants : *a*) Ou bien il l'emmène chez le chef du village, qui mande l'amant à son tribunal et décide ce qu'il doit payer au mari pour le dommage causé à l'honneur de celui-ci ; — *b*) Ou bien, après cette infidélité, il répudiera sa femme coupable, mais il forcera l'amant à la prendre et à lui verser une somme équivalente à celle qu'il a déboursée pour elle ; — *c*) Ou, plus simplement, il la rendra à son père en réclamant le prix qu'il a payé jadis. — Certaines peuplades ne comptent leur fortune que d'après le nombre de leurs femmes et esclaves. Le Musongo, qui est essentiellement un « gentleman-farmer », compte sa fortune d'après le nombre de ses esclaves, de ses têtes de bétail, de ses femmes. Il y a là une nuance qu'il importe de saisir. — La punition classique pour une femme coupable d'adultère consiste à lui remplir de « pilipili » le vagin. Ceci, bien entendu, dans le cas où le mari choisit le premier parti.

SCHMITZ.

La femme non mariée, libre d'elle-même, existe *en fait*, mais elle est d'habitude parente de grand chef. *En droit*, celui-ci peut pourtant disposer d'elle et la donner en mariage. Situation exceptionnelle. Dans ce cas, la femme choisit un père de ses enfants; mais les droits de ce père sont nuls, non officiels; souvent même ce père est inconnu du public. — La femme peut être prêtée par son mari; mais le cas est rare et ne se produit que chez les gens du commun. — En général, la femme est fidèle.

P. Le Marinel.

Si une femme abandonne son mari pour en suivre un autre, le mari réclame la dot payée au père de la femme et celui-ci peut exiger du séducteur le montant de cette dot. Si une femme d'un notable meurt, celui-ci a le droit de réclamer la dot fournie et même si c'est la femme d'un grand chef tel que Lupungu ou Pania-Mutombo ou Sappo-Sap, ceux-ci enchaînent toute la famille de la femme et les esclaves jusqu'à ce que la dot soit rendue. — L'adultère est plutôt rare, mais il est sévèrement puni, surtout chez les grands chefs. J'ai su que Pania-Mutombo avait exécuté une de ses femmes pour adultère, qu'il avait séquestré tous les biens du coupable et l'avait vendu comme esclave.

Gillain.

C. — **Vie familiale.**

c) MARIAGE.

85. *Dissolution du mariage.* — Le mari peut répudier sa femme :

a) Si elle est paresseuse, méchante, etc.; mais il ne suffit pas qu'il l'affirme; il faut que ce soit de notoriété publique;

b) Si elle reste stérile;

c) Pour adultère.

La femme peut quitter son mari et se réfugier chez ses parents :

a) En cas de sévices injustifiés;

b) Au cas où son mari voudrait la vendre à l'étranger.

Dans tous les cas, le père de la femme doit restitution des cadeaux reçus.

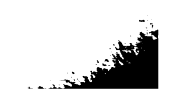
Si la femme a quitté son mari sans motif, celui-ci a le droit de la reprendre et de la forcer à réintégrer le domicile conjugal.

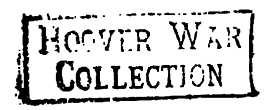
En toute occurrence, les enfants restent chez le père, auquel ils appartiennent.

SCHMITZ.

Il arrive que pour un motif quelconque — incompatibilité d'humeur, stérilité, mauvais caractère, — l'homme répudie sa femme ou que la femme pour des motifs déterminés retourne dans sa famille. Alors, le mari est en droit de réclamer la dot qu'il a payée aux parents. Les discussions qui en résultent font l'objet de nombreuses palabres, dans lesquelles doit toujours intervenir le chef du village. Un grand nombre de guerres entre villages de même famille ou entre familles différentes ont pris leur point de départ dans ces sources.

GILLAIN.





C. — **Vie familiale.**

c) MARIAGE.

86. *Les eunuques.* — Les eunuques sont inconnus.

Pour veiller sur ses femmes, le chef entretient sous le porche de l'unique porte de son « lupangu » une bande de gamins.

Tous les midis, les femmes vont à la rivière se baigner; les gamins les encadrent. Dès qu'elles sortent, tous les hommes qui sont sur le chemin ou sur le seuil de leurs huttes doivent rentrer immédiatement. Celui qui est surpris à regarder une femme du chef est dénoncé par les enfants et reçoit de la chicotte. Si les femmes s'attardent au bain, les enfants leur lancent des pierres du haut de la berge et les font rentrer.

Ces « gamins » sont de petits esclaves. On achète souvent des petits enfants.

SCHMITZ.

J'ai vu des eunuques ayant subi la mutilation, ensuite de crimes, ordinairement comme châtiment de la séduction d'une femme de chef.

GILLAIN.

A l'époque des razzias, on rencontrait un nombre relativement considérable de ces mutilés.

Mais ils ne remplissent aucune « fonction d'eunuque ».

P. LE MARINEL.

C. — **Vie familiale.**

d) FAMILLE.

87. *Autorité.* — L'autorité dans la famille est tout entière et sans réserve entre les mains du père; il prend seul toutes les décisions, décide, par exemple, que la famille ira s'établir ailleurs, que tel jour on ira en corps travailler aux plantations, etc.

Le grand-père, en général, n'habite pas le même quartier que son fils; il a ses maisons, ses femmes, ses esclaves personnels un peu plus loin. Cependant il peut arriver qu'il ne soit qu'un pauvre diable : alors il reste dans un des chimbèques de son fils et lui obéit. Le chef de la famille prend son avis dans les circonstances graves.

Le chef de la famille doit bien entendu fournir tout : logement, nourriture, protection à ses femmes et esclaves. En retour, il a droit à une obéissance passive.

Dans certains cas, ses gens à lui peuvent, après consultation du grand-père, des voisins et des amis, prononcer sa déchéance :

a) S'il devient gravement malade;

b) S'il fait preuve de couardise, par exemple, s'il a fui devant l'ennemi. Alors on dit : « Ce n'est pas un homme, c'est une femme. Il n'est pas digne d'être notre chef ».

Dans ces deux cas, c'est le fils aîné de sa première femme en date qui le remplace de droit.

La dureté d'un *pater familias* n'est jamais une cause de déchéance.

Il arrive parfois que la maladie fait des ravages dans la famille, que beaucoup de ses membres meurent. Alors les membres restants se réunissent, provoquent une réunion du conseil des anciens et leur disent : « Notre père est un homme *na mboloshi* (qui a le mauvais œil) ». Les anciens n'ont parfois pas besoin de

plus amples explications. L'un d'eux va quérir dans la forêt une racine spéciale. On en exprime le jus et on le présente au père de famille. S'il refusait de boire, il serait déchu par le fait même. Mais il ne refuse jamais; il boit. S'il meurt, tout est dit, c'est qu'il avait vraiment le mauvais œil et son fils aîné prend sa place. S'il supporte le poison, c'est qu'il y a erreur et que les morts dans la famille ne sont pas son œuvre. Et il conserve ses fonctions.

La moyenne de la mortalité chez les hommes oscille entre 30 et 40 ans.

Quand ils sont orphelins de père, les enfants restent avec la mère qui ira demeurer avec un frère. Généralement, ils resteront avec le frère de leur père quand ils sont orphelins de père et de mère. Tout cela se fait à la bonne franquette.

Lorsque l'enfant ainsi élevé sera devenu grand, il touchera tout ce que ses parents lui ont laissé. C'est l'opinion publique qui préserve la fortune de l'enfant. A 14 ou 15 ans, il est apte à gérer son bien. Il n'y a pas d'âge réglementaire.

SCHMITZ.

Oui, le père est le chef incontesté. C'est le maître.

La déchéance existe quelquefois de fait, par suite surtout de décrépitude. Cette mise en tutelle est la substitution pour ainsi dire spontanée de l'autorité effective à celle de droit; elle s'exerce avec égards.

P. LE MARINEL.

C. — Vie familiale.

d) FAMILLE.

88. *Composition.* — Le père, la mère, les enfants, les grands-parents — qu'ils habitent ou non avec leurs enfants — font partie de la famille. Le fils qui se marie n'en sort pas et sa femme y entre; le père n'a plus sur lui d'autorité effective, mais son autorité morale subsiste. Le fils marié vient, quand il veut, prendre sa part du repas du père; il vient veiller les morts de la famille s'il y a lieu. Si le père a un travail pressant ou pénible à effectuer, le fils marié n'attend pas qu'on l'appelle : il vient avec ses gens donner un coup de main.

La fille mariée, tout en conservant des relations suivies avec ses parents, entre dans la famille de son mari.

Ces liens de famille subsistent jusqu'à la mort.

Un étranger ne peut pas, à proprement parler, entrer dans la famille : ainsi le mari de la fille mariée n'est pas du tout considéré comme en faisant partie.

Il peut cependant se présenter qu'un homme libre d'un autre village vienne chez le père, qu'il connaît, et lui dise :

« Je ne veux plus rester dans mon village pour telle ou telle raison (dissentiments avec le chef souvent) et je te demande de me garder dans ta famille ». Le père accepte et l'étranger ainsi admis prend sa part de toutes les réjouissances, travaux, etc., de sa nouvelle famille. Même, si le père de famille meurt sans enfant mâle et sans frère consanguin, c'est cet étranger qui recueille la succession.

SCHMITZ.

Les « frères de sang » sont inconnus chez tous les Baluba, y compris les Basonge.

L'adoption proprement dite est ignorée; l'enfant d'une femme devient souvent celui de l'homme qui l'acquiert.

P. Le Marinel.

C. — **Vie familiale.**

d) FAMILLE.

89. *Habitations.* — Le fils qui se marie construit ordinairement son habitation à proximité de la maison paternelle.

La fille mariée habite chez son mari.

SCHMITZ.

Le foyer est d'une simplicité telle que le mot paraît exagéré pour désigner l'habitation du jeune ménage. En règle, les fils restent dans le même village que leurs parents ; lorsqu'ils prennent femme, ils construisent une hutte à part. Les filles vont chez ceux qui les acquièrent : c'est souvent dans un autre village que celui de leurs parents.

P. LE MARINEL.

Les enfants mariés forment un nouveau « foyer ». L'emplacement de la case est choisi de l'assentiment du chef du village.

GILLAIN.

C. — Vie familiale.

d) FAMILLE.

90. *Relations entre les membres de la famille.* — Les mères sont très attachées à leurs enfants, aussi longtemps que ceux-ci ont besoin d'elles; lorsque l'enfant marche et court seul, les soins de la mère diminuent.

MICHAUX.

L'enfant est comblé de caresses de la part du père comme de la part de la mère. Le père promène le bébé dans ses bras, et il joue avec lui dès que le petiot sait marcher. Ces expressions de l'amour paternel sont développées chez les Basonge.

J'ai toujours remarqué plus de manifestations d'amour de la part des parents à l'égard des enfants que de ceux-ci à l'égard des parents. Cependant les vieillards sont l'objet de soins sérieux, surtout dans la classe aisée.

L'esprit de solidarité est très prononcé entre les membres d'une même famille.

Les enfants en bas âge aiment surtout leur mère. Le respect pour le père est absolu, mais c'est peut-être plus de la crainte que de l'amour.

Les degrés de parenté sont étendus; mais le seul qui soit important en *droit*, c'est celui du fis aîné qui succède officiellement aux pouvoirs du maître; en *fait*, il n'abuse pas de sa situation; presque toujours, sauf pour les fils des grands chefs, sa situation ne diffère guère de celle de ses frères; ceux-ci le respectent cependant.

P. LE MARINEL.

Les parents aiment leurs bébés; ils les caressent de mille

façons et les soignent amoureusement. C'est le fruit de leurs entrailles.

Cette affection est-elle réciproque? J'en doute. En tout cas, l'amour des enfants s'atténue singulièrement avec l'âge. On n'en voit plus que de rares manifestations. Le respect pour l'autorité du père est le seul sentiment qui frappe l'observateur.

L'enfant ne discute jamais l'ordre de son père. Même marié, ayant fondé une famille, il lui porte aide en toute occasion; si le père a été frappé ou insulté par un quidam quelconque, le fils court immédiatement le venger; il ne laissera jamais son père porter un fardeau; si son père a encouru la colère du blanc et est mis à la chaîne, le fils viendra demander en grâce qu'on le délivre et qu'on l'enchaîne, lui, à sa place, etc.

Les vieillards sont bien nourris par leurs fils, respectés et même craints.

Les vieillards sont rares. Vers 50 ans, le Basonge est vieux. Mais n'oublions pas qu'on trouve des centenaires ou à peu près; très rares, il est vrai.

SCHMITZ.

C. — **Vie familiale.**

d) FAMILLE.

91. *La propriété familiale.* — Le père est seul propriétaire. Il peut à son gré vendre ou donner tout ou partie du patrimoine familial : personne n'osera élever la voix pour le critiquer. Tout ce que trouvent, volent ou gagnent ses enfants et ses femmes lui appartient. La fillette qui a reçu de son amant une brasse d'étoffes, le jeune homme qui a reçu du blanc une livre de sel viennent d'eux-mêmes le lui apporter.

Il n'irait pas jusque-là s'il ne s'agissait que de la femme de son père, même si cette femme est sa mère. S'il voyage avec elle, il trouvera tout naturel qu'elle porte sur sa tête le panier à victuailles; en arrivant à l'étape, il s'étendra sur une natte et enverra sa mère et sa femme chercher de l'eau à la rivière. Au village, pendant que lui fume ou dort, sa mère pile le manioc et prépare le dîner. La mère, n'ayant pas d'autorité tant que le père vit, n'a pas droit à du respect.

Cependant le fils, qui n'hésitera pas à vendre sa femme, ne poussera jamais le cynisme jusqu'à vendre sa mère, et si sa mère devient malade, impotente, il veillera à ce qu'il ne lui manque rien : la voix du sang n'est pas tout à fait éteinte en lui.

Les vieillards basonge sont bien soignés. Le grand-père est-il devenu vieux, idiot, sâle, son fils le soigne, le lave lui-même, lui apporte à manger et à boire, s'assied près de lui et se condamne à écouter ses plaintes. Ce n'est pas tant, m'assure-t-on, par amour filial que par crainte de représailles posthumes. Les anciens, dépositaires de la science religieuse, assurent, en effet, que si un vieillard meurt faute de soins, il appelle immédiatement à lui son fils ingrat et ce dernier ne tarde pas à suivre son père dans la tombe.

Basonge. CONGO. C, *d*, 91.

Où les Basonge rendent aussi des points aux civilisés, c'est en matière de solidarité pour dettes, contrats, délits, etc. Un enfant a-t-il brisé par inadvertance la marmite d'un voisin, le père donne la sienne en échange. Un jeune homme a-t-il perdu une pirogue qui ne lui appartenait pas, le père donne sa pirogue et, s'il n'en a pas, une ou deux de ses femmes au propriétaire lésé; le jeune homme a-t-il tué, dans un accès de colère, un naturel du village ou d'un autre village, le père se saigne aux quatre veines pour indemniser les parents de la victime. De même, le père contracte-t-il une dette, ses fils mariés la liquident sur l'heure.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il y a solidarité parfaite, non seulement entre les membres d'une même famille, mais entre les simples amis. Ainsi le jeune homme qui doit six chèvres dira à son ami : « Je dois six chèvres à un tel et je n'ai que trois chèvres ». L'ami donnera le plus souvent les trois chèvres manquantes. Il arrive même que l'ami doive emprunter lui-même pour payer la dette de son copain. Il le fera, quitte, évidemment, à se faire rembourser quand le copain sera de nouveau à flot.

Et tous ces prêts, ces garanties de dettes se font simplement, sans reçus, sans témoins même, tellement la coutume est ancrée dans les mœurs. Le Musongo considère l'honneur de son fils, de son père, de son ami, comme le sien propre.

Le maître est propriétaire du salaire de son inférieur. Si le travailleur n'est pas marié, le blanc ne contracte pas avec son père, mais avec l'individu; et celui-ci porte toujours son salaire à son père.

SCHMITZ.

C. — **Vie familiale.**

d) Famille.

92. *Rôle des voisins dans la famille.* — Le voisin est souvent un ami. Aussi le fait-on appeler lorsqu'il y a une affaire grave à traiter. Ami ou non, si le voisin entend le bruit d'une dispute, il a le droit reconnu de venir s'interposer entre les combattants, qui ne songeront pas à s'offusquer de son intervention. En cas de naissance, de mort dans la famille, le voisin est là. En cas de mariage, il a sa part des victuailles qui composent la dot.

Schmitz.

93. *Situation sociale des membres de la famille.* — Ainsi que nous l'avons vu, il y a plusieurs catégories de femmes dans une famille : 1° la *bibi*, la préférée du maître. On la craint, surtout si son fils est l'héritier présomptif; 2° la mère du maître qui, si elle est veuve, habite avec lui et a le prestige de ses cheveux blancs; 3° les concubines du patron dont la situation ne diffère pas beaucoup des esclaves domestiques; 4° les femmes esclaves.

En somme, le Basonge considère surtout la femme comme un instrument d'exploitation agricole. Elle est toujours la propriété de quelqu'un, au sens large; elle peut être échangée, vendue. Elle fait partie de la succession du père au même titre que les poules et les chiens. — L'enfant n'est pas une charge pour la famille. Dès qu'il est en âge, on le fait travailler. Il ira à la pêche aux petits poissons, à la récolte du caoutchouc, à la chasse aux fourmis blanches, aux escargots, aux sauterelles, etc. — L'homme et la femme ont la même valeur marchande.

Schmitz.

C. — Vie familiale.

d) Famille.

94. *Arbre généalogique.* — Les familles descendent-elles d'un auteur commun ? Les Basonge n'en savent rien ; leur science ne va pas jusque-là.

Q. Cependant ils doivent avoir conscience de leur origine commune, puisqu'ils se reconnaissent comme Basonge, groupement séparé des autres peuplades environnantes ?

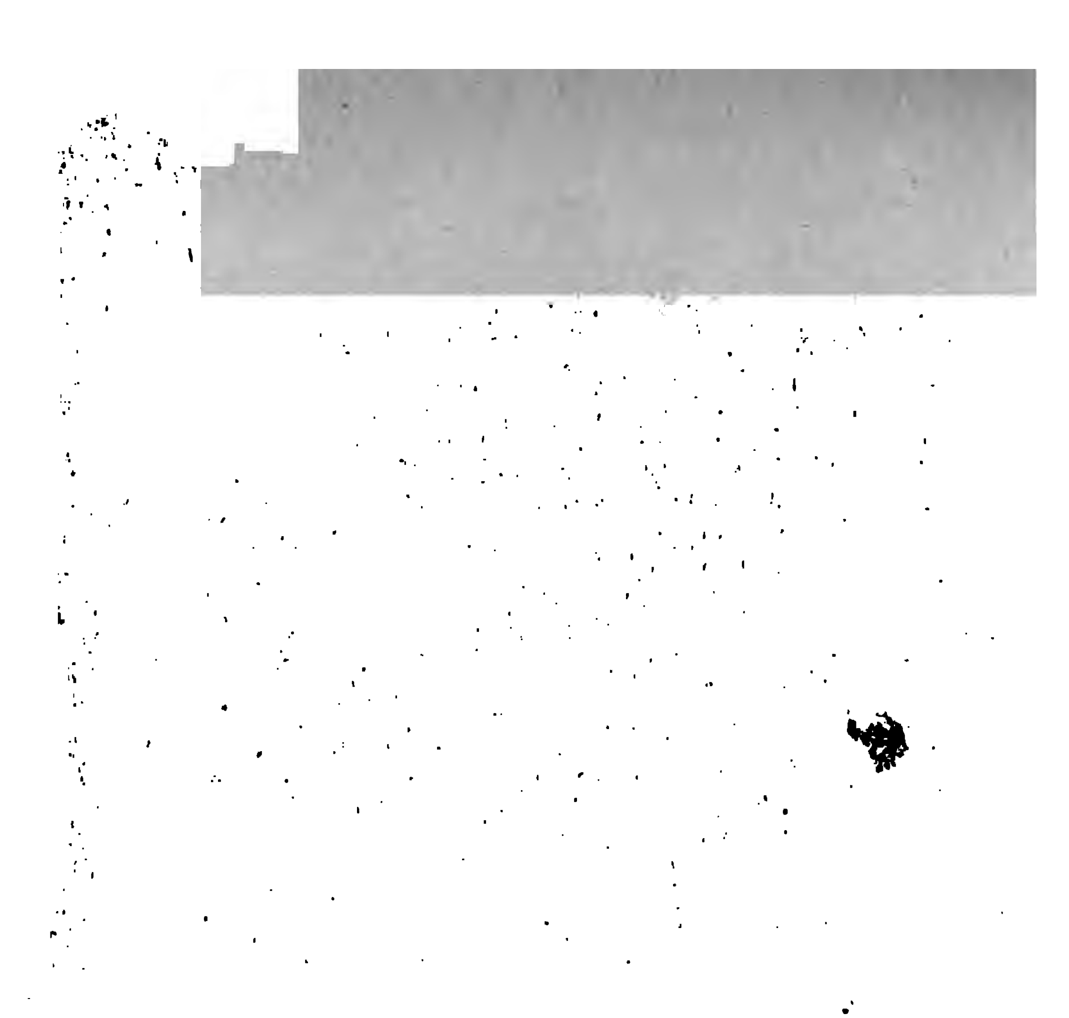
R. Ils savent que leur père était Basonge ; au delà ils ne vont guère.

Schmitz.

Rien de précis.

Si l'on admet certaines légendes, les Basonge seraient fils d'un grand chef Ka-Songo (qui signifie « grand »), du Luba, venant de l'est (voir croquis ethnographique, en annexe). Chacune des familles porterait le nom de fils de ce chef. Les noms de *Songo* (pour le pays Usongo), de *Musongo* et *Basonge* seraient relativement récents. Pour autant que des dates puissent être fixées dans cette histoire, je signale que l'interprète Caxabala — dont l'autorité a une valeur incontestable — pensait que les marches des Basonge de l'est vers l'ouest devaient dater de 150 ans environ. L'ancêtre commun aurait donc vécu vers le milieu du XVIIIe siècle.

P. Le Marinel.



C. — **Vie familiale.**

e) MORT.

95. *Maladies.* — Dans la plupart des villages se trouvent un ou plusieurs féticheurs, vendeurs de remèdes, simples composés d'herbes qu'il prépare lui-même, et d'amulettes préservatrices de certaines maladies.

A la cour du chef Lupungu se trouvait un de ces guérisseurs très réputé qui connaissait la propriété d'un grand nombre de plantes astringeantes, laxatives, antifébrifuges, soporifiques, etc. Il les employait avec discernement.

GILLAIN.

Ne pas oublier que les Basonge sont une des populations les plus saines d'Afrique. Les maladies sont relativement rares. La variole fut le grand fléau : à présent, ils connaissent le vaccin.

P. LE MARINEL.

Chaque village d'un peu d'importance possède son *muganga* (médecin).

Cette profession ne peut être occupée par un étranger, fût-il établi au village depuis son enfance. Elle est héréditaire : le père passe à son fils aîné tous les secrets de son art, et celui-ci les conserve jalousement.

Si chaque village a son médecin, les gens du village ne sont pas obligés de s'adresser à lui; ils peuvent en connaître un meilleur et le faire venir au chevet du malade. Par exemple, le médecin de Dibue était appelé très fréquemment près de personnes malades, à quatre, cinq jours d'ici. Inutile de dire qu'il se faisait payer, outre la médication, son déplacement.

Le médecin est toujours plus ou moins sorcier : s'il ne mêlait

pas quelques gestes mystiques à ses médecines, l'indigène n'aurait pas confiance.

Les maladies que le *muganga* a le plus souvent à traiter sont les affections de la peau et les maladies de poitrine.

La syphilis n'est pas toujours guérissable; quand elle est prise à temps, il faut trois mois de soins. Le médecin pile dans un mortier la racine d'une plante grimpante de la forêt avec des petites baies rouges comestibles *(tundu)* et en fait un sirop que le malade doit en même temps boire et étendre sur ses plaies.

Pour les maladies de poitrine, il fera une infusion de feuilles hachées de la plante à gourdes *(Lagenaria vulgaris?)* avec du sel et de l'eau : le malade en boira trois fois par jour. En même temps, il lui appliquera sur la poitrine un cataplasme d'autres herbes.

Pour la dysenterie, les racines d'une apocynée analogue à la liane à caoutchouc, seront un remède merveilleux.

Les enfants ont fréquemment des angines. Notre Hippocrate ordonne des gargarismes d'eau chaude à profusion et vient, tous les matins, extraire avec les doigts les petites peaux blanches que l'enfant a dans la gorge. Mais l'enfant meurt souvent.

Par exemple, où son habileté se trouve en défaut, c'est lorsqu'il s'agit de blessures. Il fait bien un pansement d'herbes qui met obstacle à l'envahissement des mouches, mais la guérison — quand il y a guérison — est très lente. Aussi les indigènes, en cas de blessures, ont-ils beaucoup plus de confiance dans la médecine européenne. L'iodoforme et la teinture d'iode sont, à leurs yeux, des médicaments sans pareils.

A noter ce fait curieux que, en cas de blessure par une flèche empoisonnée, l'homme seul qui l'a faite peut la guérir. Il connaît le poison qu'il emploie et l'antidote de ce poison. Le médecin est incompétent.

Quoi qu'il en soit, leur médecine a du bon. Les maladies de la peau sont leur spécialité. Ils ne se déclarent impuissants que devant l'éléphantiasis et la maladie du sommeil.

C, **95** (*suite*).

Mais ce n'est pas seulement en cas de maladie qu'on a recours aux bons offices de l'esculape officiel.

Un Musongo désire-t-il mettre sa maison sous la protection divine, il mande notre sorcier et lui explique la chose. Le *muganga* s'assied et se met à composer, à l'aide de charbon de bois pilé, de sel et d'huile de palme, une pâte noire. Il y joint un cheveu et un morceau d'ongle de toutes les femmes et de tous les enfants du propriétaire, tire de sa besace une corne de petite antilope ou une coquille de gros escargot, tasse la pâte à l'intérieur, enveloppe le tout dans un morceau de peau de chat, y passe une ficelle et suspend ce *boanga* enfin terminé au plafond de la hutte, au-dessus de l'entrée. Cette amulette restera là; si le Musongo quitte sa maison, il ne l'emportera pas avec lui.

Le Musongo qui va en voyage se fait aussi confectionner une amulette du même genre, qu'il passe en bandoulière. Tous les matins, avant de se remettre en route, il plonge son index dans de l'huile et la passe légèrement sur la couche de charbon, à l'intérieur de la corne. Quand il rentre au foyer, il suspend l'amulette dans un coin de la hutte : elle peut servir pour un autre voyage.

En d'autres circonstances déjà examinées, le concours du médecin est nécessaire. Mais ces circonstances ne se multiplient pas à l'infini. Le Musongo est, en général, sceptique et ne prend du sorcier et de ses sorcelleries que ce qui peut servir ses intérêts. La nouvelle génération particulièrement devient d'un scepticisme déplorable.

Ils ne savent rien de ce qui donne la maladie du sommeil; ils ne s'en défendent pas parce qu'ils n'en connaissent pas la cause.

Schmitz.

C. — Vie familiale.

e) Mort.

96. *Les derniers moments d'un moribond.* — Les Basonge n'ont pas peur de mourir; on dirait qu'ils sont indifférents.

Michaux.

Un homme, au village basonge, va mourir. Il a le corps brûlant et ne parle plus que par intervalles.

Ses enfants et ses femmes se rassemblent près de sa couche et s'asseyent paisiblement; ils ne mangeront plus jusqu'après la mort du père. Cependant le fils aîné a pitié des petits enfants et dit à une des femmes : « *Va faire à manger pour les enfants* ».

Le fils aîné ne mange pas, mais il fume, il fume à outrance. Il parle peu.

Les voisins, les amis du mourant viennent prendre des nouvelles tout le jour et aussi la nuit. Ils restent sur le seuil et disent : « *Nous venons voir notre ami qui est malade* ». Le fils fait « *Mmm* » du bout des lèvres et continue à veiller silencieusement.

Un jour, un vieux Musongo agonisait et je le regardais mourir. C'était un de mes amis et l'on me considérait comme de la famille. Le médecin arriva, et comme les enfants tiraient d'un panier quelques brasses d'étoffes pour le payer d'avance, selon la coutume, le moribond se tourna vers eux, rassembla toutes ses forces et dit : « *Non, non. Ne donnez pas vos affaires à cet homme-là. Je vais mourir. Je n'ai plus besoin de ses boanga* ». Le médecin se retira.

Schmitz.

Pour l'homme du commun, il n'y a guère de cérémonie au moment de la mort. Malheureusement il est assez souvent admis que le mal dont le malade est frappé est le résultat d'un maléfice provoqué par l'un ou l'autre habitant de la contrée. De là des complications, voire des haines dégénérant quelquefois en luttes sanglantes. Toutefois, ces faits, communs dans presque tout le Congo, sont assez rares chez les Basonge.

P. Le Marinel.

C. — Vie familiale.

e) MORT.

97. *Le mort avant son enterrement.* — Autrefois, et notamment à l'époque de la famine, des razzias et de la variole (1883-1886), beaucoup de cadavres étaient mangés; on dévora même des corps couverts de pustules.

Aujourd'hui, tandis qu'il n'y a guère de cérémonie pour les gens du commun, il y en a toute une série pour les notables et les chefs.

Le vieux Sappo-Sap a été réellement « fumé » par les noirs. Le corps fut conservé pendant plus de cinq ans dans une case.

Mort à Luluaburg, Sappo-Sap fut conservé jusqu'au jour où il fut enterré à Ku-Mapenge en grande cérémonie. Ce fut à l'occasion du voyage du fils Sappo-Sap qui venait appuyer les blancs pour chasser les Arabes du pays.

P. LE MARINEL.

L'homme est mort.

Aussitôt les femmes et les enfants commencent à gémir et à se lamenter. On dirait des litanies.

Tout en pleurant, les femmes (les femmes seulement) lui rendent les derniers devoirs. Elles lavent le corps à grande eau, rasent ses sourcils et sa barbe, coupent les ongles des pieds et des mains qui ont poussé longs pendant la maladie. La préférée abaisse ses paupières et ferme sa bouche avec un linge pour que la mâchoire ne retombe pas Alors, elles se dépouillent de toutes leurs perles et lui en font des colliers autour du cou, des bracelets aux poignets, des cercles aux chevilles : le cadavre apparaît tout habillé de perles.

Le fils aîné apporte alors deux brasses d'étoffes, les amis apportent aussi deux brasses, le père de la femme du mort deux brasses également. Les femmes enroulent toutes ces étoffes autour du corps.

La toilette du cadavre est faite. Les femmes le déposent sur une natte au milieu de la hutte et s'asseyent autour avec les enfants, en continuant leurs lamentations.

SCHMITZ.

C. — **Vie familiale.**

e) Mort.

98. *Les funérailles.* — (Pania-Mutombo.) All the sick who died, and some before they are dead, I fancy, are thrown into the river, which passes in front of the village. Those who die violent deaths are generally eaten.

Hinde, *Fall of Congo Arabs* (1897), 71.

Pour les notables seuls il y a un enterrement solennel; le vulgaire est porté simplement à quelque distance, dans la brousse ou la forêt.

L'enterrement du vieux Sappo-Sap s'est fait en grande pompe. Plusieurs jours à l'avance de nombreux hommes travaillaient à Ku-Mapenge, pour détourner un ruisseau de son cours. Une fosse énorme, capable de recevoir un éléphant, fut creusée. Le corps, absolument desséché, était invisible, cousu qu'il était dans une quantité de tissus indigènes, dans une couverture rayée d'Europe et dans des peaux de léopard, le tout entouré d'une superbe natte de Bakuba. Lénorme fosse fut garnie à profusion de nattes ordinaires; un lit de bambou (il serait plus exact de dire de nervures de raphia) fut descendu au centre. Le corps fut placé sur ce lit. Un fusil de chasse à deux coups, que le vieux chef affectionnait spécialement, fut déposé à ses côtés, ainsi que trois ou quatre lances, quelques haches et un tabouret superbement travaillé. Ensuite il fut construit un réseau de branches reliées par des lianes; les nattes furent repliées par-dessus et maintenues par une quantité énorme de pierres de toutes dimensions, maçonnées au moyen de sable humide jusqu'au niveau du fond du ruisseau.

L'assemblée, qui se composait de treize à quatorze cents per-

sonnes, presque tous des hommes — hommes de Sappo-Sap en voyage, non la famille entière, restée à Luluaburg — se mit à psalmodier des chants jusqu'à la nuit; or, la cérémonie avait commencé le matin. Cependant que des équipes de travailleurs, se relayant, faisaient rentrer le ruisseau dans son cours.

J'ai vu le travail achevé le lendemain matin. Un amas de pierres formant deux bornes de un mètre et demi de hauteur, marquaient la place sur chaque rive. Le ruisseau avait trois mètres de large environ.

Des députations d'une dizaine de personnes chacune représentaient les autres grandes familles basonge : Kalebue (Lupungu), Basonge (Pania-Mutombo et Bona-Kialu), etc. Si toutes cependant ne s'y trouvaient pas, c'est à l'époque troublée (campagne arabe) qu'il faut l'attribuer.

Observons qu'aux funérailles de Sappo-Sap aucun sacrifice n'eut lieu.

Cette cérémonie grandiose fut l'occasion d'un grand enseignement moral. Le blanc ayant dit que l'Être supérieur défendait tout sacrifice humain, le jeune Sappo-Sap s'empara de l'idée avec ferveur; durant plusieurs jours, il prononça des discours dignes d'un apôtre de la civilisation la plus avancée. Ces « prédications » eurent un retentissement énorme dans le pays.

P. Le Marinel.

Chez les Basonge, les funérailles sont simples. On a laissé l'homme mourir en paix; on l'enterrera sans cérémonie. — S'il est mort pendant la nuit, on l'enterrera à l'aube. S'il est mort durant la journée, on l'enterrera à la nuit tombante. Dans le cas — très rare — de mort subite, on attend deux ou trois jours, que le cadavre entre en putréfaction. — Sitôt le décès du malade signalé, ses amis (les amis du mari si c'est une femme) vont creuser une fosse dans la forêt voisine, à côté de la tombe du dernier enseveli. Il n'y a pas là de cimetière proprement dit, mais tous les morts du village sont enfouis dans le

même coin de forêt. — Les fossoyeurs reviennent et disent : « *La fosse est faite* ». — Alors le rôle des femmes est terminé. Elles s'écartent. Deux esclaves du décédé (deux amis s'il n'a pas d'esclaves) roulent le corps dans la natte sur laquelle on l'a déposé et le chargent sur leurs épaules. — Le cortège se dirige lentement vers la tombe. En tête, marchent les voisins et amis intimes du défunt, portant à califourchon sur leurs épaules tous ses enfants, filles et garçons. Ceux-ci poussent des gémissements aigus. Derrière, s'avancent les esclaves ou, à défaut d'esclaves, des amis portant sur leur tête, qui un panier contenant de la farine, du sel, de l'huile, une poule rôtie, qui une marmite, qui une bouteille : tous ustensiles du mort qui doivent le suivre au tombeau. Il ne faut pas que le mort puisse dire : « Voyez, j'ai laissé une grande fortune à mon enfant et il me laisse maintenant sans nourriture ». Enfin, arrive le corps porté dans sa natte par les deux hommes. Et pour clore le cortège, la foule des amis et connaissances, emplissant tout le village de leurs lamentations. — Les petits enfants ne vont pas jusqu'au cimetière; au bout du village, ils sont mis par terre et retournent aux chimbèques de leurs parents. — On arrive à la fosse, qui est très large. Le corps est déposé à côté. Des amis descendent dans la fosse, étendent une natte au fond et un carré d'étoffe par-dessus. D'autres débarrassent le cadavre de sa natte et des étoffes que les femmes ont enroulées autour de lui, puis le descendent dans la fosse. Le tout, en silence. Le corps y est assis, un peu ployé en arrière. (Les enfants seuls sont couchés sur le dos.) Les amis, alors, déchirent de l'étoffe en lanières et bandent complètement le cadavre; la tête seule reste à découvert. Cela dure longtemps. — Quand c'est fini,

ils appellent le fils aîné et lui disent : « *Regarde ton père. Si nous l'avons bien enseveli, dis-le ; si nous l'avons mal enseveli, dis-le* ». Le fils ne répond pas et continue à gémir. Les amis étendent le restant des étoffes sur le défunt et, avec leurs houes, comblent la fosse. — On fait un petit tertre. Sur ce tertre, les amis répandent la farine de manioc, déposent le poulet, sèment l'huile, brisent la bouteille, bossuent la marmite... (pour qu'on ne les vole pas). — Puis tout le monde retourne chez soi, sans cesser de gémir et de pleurer. — Revenus *at home*, les femmes et les enfants (sauf le fils aîné) nettoient consciencieusement la maison où leur père est mort. Quand elle est bien nettoyée, le fils aîné y entre et on ne l'en verra plus sortir pendant deux lunes. Il ne se glisse dehors que la nuit pour satisfaire à d'impérieuses nécessités. — Le cadavre est donc recouvert de terre; on laisse croître l'herbe. Les endroits où sont ensevelis les morts ne prennent pas l'aspect ni la marque du cimetière. Ils ne prient point pour leurs morts, ni ne les invoquent.

N. B. — 1° Tous les Basonge ne procèdent pas de la même manière. Les Bena-Itundu, petite tribu basonge, habitant entre le Lubefu et le Sankuru, le long du cinquième parallèle sud, sont plus cérémonieux. Quand un Itundu meurt, son corps est enfermé dans un grand panier long et conservé jusqu'à la lune prochaine. Il peut se passer vingt à vingt-cinq jours avant cette nouvelle lune; le cadavre est en complète putréfaction; peu importe, on le garde tel quel. Mieux que cela : les femmes et enfants du mort ne peuvent prendre leur repas que près du cadavre et le fils aîné veille attentivement à ce que personne ne crache sur le sol, ce qui voudrait dire : « cela sent mauvais ici ». La lune venue, on l'enterre suivant le mode décrit plus haut.

2° Inutile de dire que tout ce que je viens de décrire ne s'applique qu'à l'homme libre. Si c'est un esclave qui meurt, il n'y a pas de cérémonie, pas de pleurs, pas de fosse creusée. Ses compagnons sont chargés d'aller jeter le corps le plus loin possible dans la brousse : c'est tout. Jadis, il était mangé. A moins

C, **98** (*suite*).

cependant que son maitre n'ait été très satisfait de lui, auquel cas, en signe de regret, il le fait enterrer.

SCHMITZ.

Revenons à notre promenade à travers son village. On nous fait visiter des quartiers commandés par des chefs de races différentes où dominent pourtant les Batetela. Chemin faisant, nous passons devant la tombe d'un chef de jadis, tombe recouverte par une centaine de crânes serrés les uns contre les autres, crânes des victimes égorgées aux funérailles. Interrogé sur ce point, Pania répond d'un air dégagé : « C'est du vieux cela ».

P. DE DEKEN, *Deux ans au Congo*, , 210.

99. *Manière d'agir des parents envers le décédé.* — In Mitten des Dorfes (der Fumo Kawumba) ist ein Kreis von 10 m. Durchmesser, mit dichten Schattenbäumen bestanden, die Grabstelle von Kawamba's Vater, die nicht betreten werden darf.

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Le corps une fois mis en terre, la tombe devient déserte.

Cependant, s'il y a des Batetela dans le pays, les enfants vont cinq jours consécutifs dormir près de la tombe ; ils passent la nuit autour des feux qu'ils allument. Les Batetela, qui sont de grands mangeurs d'hommes, auraient vite fait, sans cette précaution, d'aller déterrer le cadavre.

On n'exhume jamais un cadavre. Cependant, si un enfant du mort était à l'étranger lors du décès, l'usage quand il revient (on l'a fait prévenir) est d'enlever la terre et les étoffes qui couvrent son père afin de lui permettre de constater qu'il est bien mort. L'enfant reste là toute la journée à pleurer. Le soir, on remet terre et étoffes et l'on rentre au village.

SCHMITZ.

C. — **Vie familiale.**

e) Mort.

100. *Modifications produites dans la famille.* — Quant au règlement de la succession, pas de difficulté si c'est un autre que le père qui est mort parce qu'il ne possédait rien.

S'il s'agit du père, c'est le fils aîné qui hérite du bétail, des esclaves, des concubines de son père, de tout.

Les concubines de son père deviennent les siennes, la *bibi* (préférée) tout comme les autres. Si sa mère se trouve parmi elles, il lui laissera quelques ustensiles, quelques domestiques, une hutte spéciale.

Si le mort est un fils marié, ne laissant pas d'enfants ou des enfants en bas âge, sa veuve ne retourne pas chez ses parents; elle vient avec ses enfants résider chez le père de son mari défunt. Elle épouse de droit le frère de son mari; si ce frère est encore un enfant, peu importe; elle lui est d'ores et déjà destinée et c'est elle qui lui prépare ses repas en attendant qu'elle puisse partager sa couche.

Si le fils qui meurt est veuf, ses enfants passent à son père, faute de père à son frère, faute de frère à son plus intime ami. Quand l'aîné des enfants sera devenu grand, le grand-père, l'oncle ou l'ami lui remettra l'héritage paternel. Il n'est pas besoin de tuteur : tous les voisins et amis savent, à une brasse près, ce que le défunt a laissé et ils ne permettraient pas que ses enfants soient frustrés.

Schmitz.



D. — **Vie religieuse.**

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

101. — Jamais je n'ai observé qu'ils croyaient aux fantômes.

Ils croient à leur âme; pour eux, l'homme a un esprit distinct de la matière, du corps. Cela est, pensent-ils, le cas chez tous les êtres humains.

Quelquefois des fils disent qu'ils ont vu réapparaître l'âme de leur père; ils ne s'expliquent guère sur la forme de cette apparition. C'est cette âme qui leur a parlé.

Les Basonge n'interprètent pas leurs rêves dans le sens de prévision de l'avenir; leurs médecins ou féticheurs ne s'occupent pas d'expliquer les songes. En parlent-ils seulement jamais ?

SCHMITZ.

Voir D. 109.

La mère du vieux Sappo-Sap, femme d'un âge très avancé, disait souvent que son fils lui était apparu sous la forme d'un léopard; elle parlait des heures entières sur ce sujet, racontant longuement ce que lui avait dit le défunt.

P. LE MARINEL.



D. — **Vie religieuse.**

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

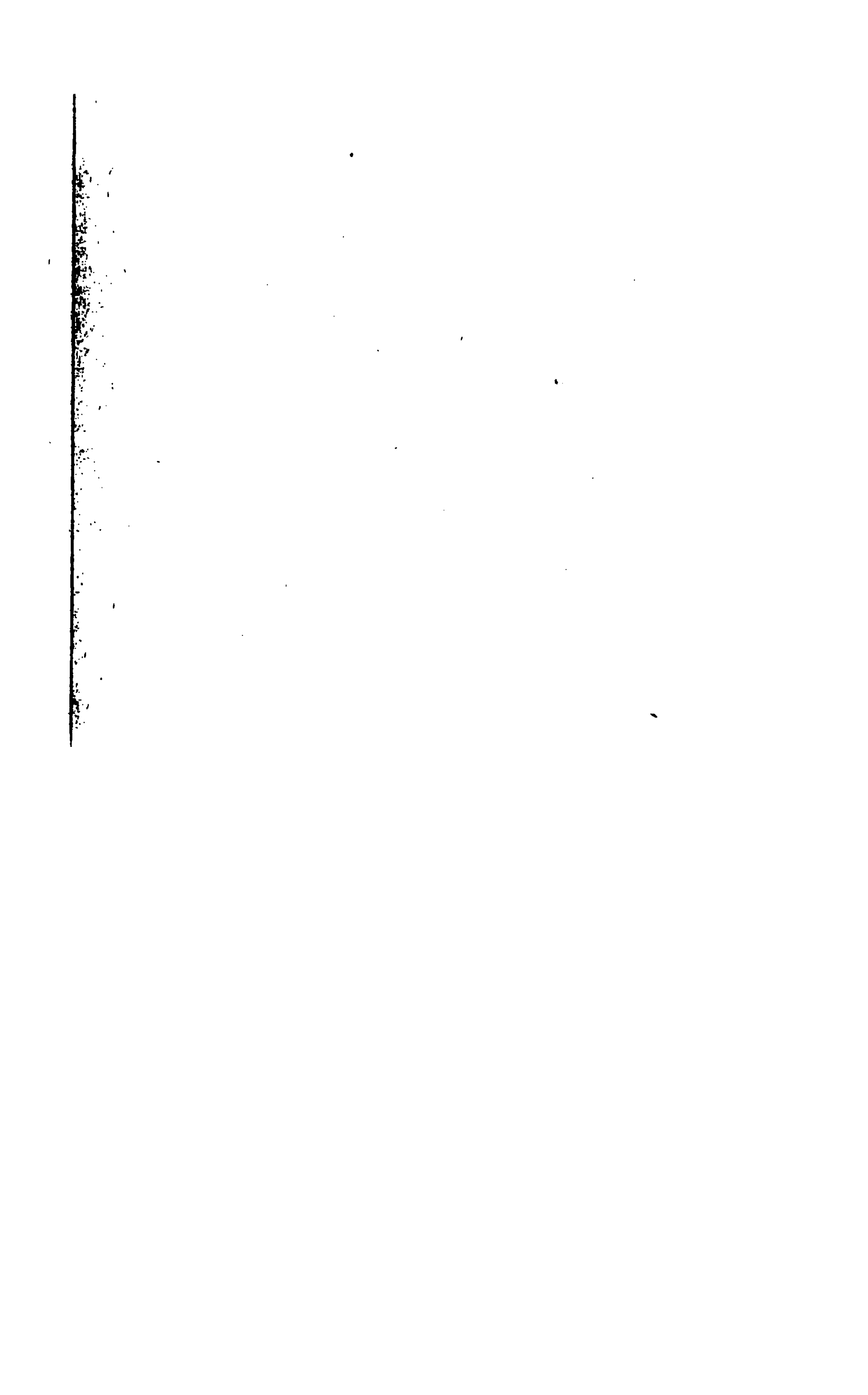
102. *Culte des ancêtres.* — Le Musongo ne doit honorer aucun ancêtre par la double bonne raison que ses aïeux lui sont ordinairement inconnus et qu'il y a beau temps qu'ils sont revenus sur la terre. Il se détourne plutôt des endroits où il a enterré ses morts. Il fera volontiers un détour, non par horreur, mais plutôt par respect : en son cœur flotte un vague sentiment qui l'empêche de marcher sur une tombe.

Mais, en somme, il ne rend aucun hommage à « l'esprit » de ses parents décédés.

SCHMITZ.

Il n'y a pas de culte d'ancêtres.

P. LE MARINEL.





D. — **Vie religieuse.**

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

103. *Fétiches*. — Il y a des fétiches individuels, que l'indigène possède chez lui; et il y a des fétiches collectifs, d'un village (sous un toit, dans la rue principale). J'ai vu parfois des indigènes se frotter la poitrine lorsqu'ils passaient devant le fétiche de leur village ou répandre un peu de manioc tout autour.

MICHAUX.

A circa mezzo chilometro dalla stazione vi è il villaggio di Lusambo da cui essa prende il nome. Come tutti i villagi africani à situato vicino all'acqua, sulla sponda di un torrente. Prima di entrarvi si ha la impressione di trovarsi dinanzi ad un agglomeramento di pagliai, essendo i tetti delle case tanto bassi che l'occhio vi corre su facilmente. Non esiste alcun muro o siepe che li delimiti; solamente all' ingresso si scorgono una o due minuscole capanne in forma conica con una altrettanta minuscola apertura in basso, che lascia vedere all' interno une coppa d'acqua e qualche bamboccio di legno scolpito rozamente. Colà dentro, secondo l'intenzione del negro, devono arrestarsi gli spiriti maligni e accontentarsi di quel che vi trovano, senza entrare nel villaggio. Questa, che io sappia, è l'unica manifestazione del sentimento del soprannaturale.

ASCENSO, *Boll. Soc. geogr. Ital. Roma*, sér. 4, IV (1903), 111.

J'ai dit qu'aucune divinité, aucun esprit ne s'incarnait dans un objet matériel. J'ajoute qu'aucun esprit, aucune divinité n'a de représentation matérielle — image ou statue — chez les Basonge. J'insiste sur ce point parce qu'il paraît plausible à première vue que les fétiches, ces petits bonshommes sculptés, que l'on rencontre partout en Afrique, soient des statues du dieu. Il n'en est rien, à mon sens. Le Musongo vous dira que

ce sont des « *boanga tchanana* », littéralement « des fétiches pour rien ».

Le Musongo exagère. Le sorcier leur donne à ces fétiches, qu'ils aient ou non face humaine, mille destinations variées, et le succès leur donne parfois une réelle puissance. La religion des Basonge est, en effet, un fétichisme ressemblant à celui des autres peuplades nègres. Il croit à la puissance de tel ou tel fétiche, de telle ou telle amulette. Le surnaturel lui plait. Tel phénomène, telle maladie facilement compréhensible, sera pour lui l'œuvre d'un *boanga* ou d'un homme *na mboloshi* (jeteur de sorts). En général, il se contente des amulettes à bon marché que lui fabrique le *muganga* (voir n° 95). Mais, s'il est riche, possesseur de plusieurs maisons, il cherchera à se ménager la protection du ciel et la considération de ses contemporains en faisant l'acquisition d'un fétiche sérieux. — Il n'y a rien d'officiel dans la confection et dans l'accoutrement des fétiches : il y a des fétiches mâles, il y a des fétiches femelles, il y a des manchots, des bossus, voire des acéphales. Les uns sont vêtus d'un simple pagne, d'autres sont surchargés d'anneaux, de colliers et de peaux superposées. — Il y a des fétiches bons et des fétiches mauvais. Ces derniers, qu'on invoque pour obtenir la mort d'un ennemi ou quelque chose d'approchant, ne résident pas au village sur lequel ils attireraient des malheurs : on leur construit une petite case dans la forêt voisine.

Voici, à ce propos, le récit d'un événement qui fit beaucoup de bruit à Dibue, l'an dernier (1905), et qui, mieux que toute explication, éclairera d'un rayon la mentalité basonge : J'avais envoyé chez les chefs Bena-Mona un de mes hommes de confiance avec mission de leur faire nettoyer les routes pour mon prochain passage. Cela ne souriait que médiocrement à ces messieurs qui firent la moue et, comme mon émissaire insistait, ils résolurent de lui « *Kusala boanga* ». — Entendez qu'on décida de l'envoûter. — J'ai su par après ce qui se passa.

Aux premières étoiles donc, les anciens du village *Moana-Sukka*, centre de la rébellion, se glissèrent dans la forêt avec

quelques femmes, pour se retrouver peu après dans une clairière au milieu de laquelle se dressait la hutte du mauvais fétiche. Ce fétiche, le plus célèbre du pays, avait la hauteur d'un adolescent. Il fut aussitôt extrait de son tabernacle, hissé sur un mortier à manioc retourné et les conjurations commencèrent. Il y eut des danses, des chants de femmes. Une ancienne parla longtemps au fétiche en le frappant sur le crâne... Or, savez-vous ce qu'il advint ? Le lendemain, coïncidence ou empoisonnement, mon envoyé tombait subitement malade, était pris d'étouffements, ne pouvait plus manger, passait là-dessus une nuit terrible au cours de laquelle il pensa vingt fois trépasser, et, se trouvant mieux au matin, revenait dare-dare en hamac à Dibue. Il lui fallut quinze jours pour se rétablir de cette inexplicable maladie. L'affaire fit du boucan à Dibue, comme bien vous pensez, et les actions du fétiche remontèrent, d'autant plus que mon envoyé était un seigneur très influent de la localité.

(La suite de l'histoire est pour le moins bizarre. Le premier ministre du chef Dibue — un sceptique — résolut de couper court à ces rumeurs. Il alla nuitamment enlever le fameux fétiche et le ramena à Dibue où il le mit en pièces.)

Par exemple, on ne racontera pas les cérémonies qui ont raté. Tel village, que je connais, a tenté d'envoûter un autre de mes gardes : le fiasco a été complet. Et combien de résultats tout aussi négatifs mais qui ne sont pas divulgués parce qu'ils feraient trop mauvaise impression sur le public ! Mais, direz-vous, si le fétiche n'est pas la représentation du dieu, que représente-t-il donc aux yeux des indigènes ? Rien du tout. Pris séparément, il est sans signification et sans pouvoir. Il n'acquiert un sens précis que lorsque le sorcier lui a mis dans la tête — souvent

creuse — ou autour du cou, ou à la ceinture, les attributs de la puissance qu'il lui donne.

Il y a des fétiches pour la guerre, la pêche, la chasse, la stérilité d'une femme, les diverses maladies, etc. A *Moana-Mutanda*, un village à trois heures d'ici, il y a un grand fétiche pour la chasse. Il est tellement couvert de pagnes, de perles, de colliers, qu'il en est devenu tout à fait difforme. Dans sa tête, creuse, sont plantées des plumes des divers oiseaux que l'indigène désire tuer : pintade, perdrix, marabout, épervier, etc. A son cou, en bandoulière, il porte un arc et un carquois minuscules, un bouclier en miniature, un couteau microscopique très gentiment travaillé ; à sa ceinture, des lanières de peau de cochon, d'antilope, de singe, de léopard, de loutre, tous les animaux qu'on chasse.

Vous pourriez croire, d'après ce que je viens de dire, que chaque village possède une collection de fétiches. Pas du tout. Prenons, par exemple, la tribu Bena-Mona où je suis installé : 1° *Dibué :* deux fétiches protecteurs du village, un chez les Batshofoe, un chez les Baluba ; 2° *Moana-Mutanda :* un fétiche pour la chasse ; 3° *Kolomoni :* pas de fétiche ; 4° *Bakimi :* pas de fétiche ; 5° *Moana-Sukka :* un fétiche protecteur ; 6° *Moana-Gashi :* un fétiche pour la guerre (détruit par mes gens au cours d'une palabre) ; 7° *Kipeta :* deux fétiches protecteurs ; 8° *Massingu :* fétiche pour les maladies des troupeaux. Il possède une vingtaine de moutons.

SCHMITZ.

Les indigènes disent que la poule blanche ainsi que le chien blanc (albinos) sont fétiches.

BORMS.

Il y a, à Lusambo, un serpent rouge qu'on appelle « serpent-fétiche ». Un jour, j'avais tué un de ces serpents. Mes hommes, qui m'aimaient, accourent : « Commandant, qu'avez-vous fait !

D, 103 (*suite*).

Quand on tue un de ces serpents rouges, l'autre vient le venger; dans les trois jours l'homme est tué ». Je me moquai d'eux, pris le serpent et le jetai, à la maison, à proximité. Rentré, je m'abandonne à la méridienne; réveillé, je sors. Brusquement, je fais un bond d'évitement. Voici, en effet, le serpent rouge qui s'élançait sur moi. Je lève le bâton, lui en assène cinq ou six coups. « Cette fois, me dis-je, il est bien mort. » Quel ne fut pas mon étonnement de retrouver mon premier serpent rouge à la place où je l'avais jeté. Celui-ci était le second, le « double » de l'autre. — Mes gens triomphèrent... en partie. — Au fond, l'aventure s'explique naturellement. Le second serpent avait suivi la piste du premier que j'avais traîné jusqu'à la maison. — Il y a peu de ces serpents-fétiches.

MICHAUX.

Amulette. — Corne de Céphalophe (*Cephalophus grimmi*) renfermant une couleur de matière blanche qui semble être l'argile blanche (*pembe*); lanière de suspension en peau de zèbre fixée dans deux trous superposés, à l'extrémité de la corne. Se porte au cou et sert à éloigner la pluie pendant le voyage. — Nom indigène : *Kikondolo*. Hauteur de la corne : 8 centimètres. Lanière d'attache (tour) : 56 centimètres. (Voir Iconographie, pl. XXII, 353).

HAULLEVILLE (DE) et COART, *Ann. Musée Congo*, Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 2 (1906), 223.

D. — Vie religieuse.

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

104. *Prohibitions.* — Diejenige Weiber, welche unfruchtbar sind, dürfen Menschenfleisch essen, die anderen nicht, da es unfruchtbar machen soll.

WISSMANN, *Quer.*, 144.

Je confirme ce renseignement de Wissmann.

P. LE MARINEL.

Aucun aliment ne lui est défendu; aucune montagne sainte, aucun temple interdit, aucune idole sacrée ne se rencontre sur sa route. Il ne doit s'astreindre à aucun jeûne, se livrer à aucune pratique austère, se soumettre à aucune mutilation, assister à aucune cérémonie : c'est une religion facile que la sienne.

SCHMITZ.

105. *Totems.* — Chez les Ngombé, où je voyageais en 1902 (Bangala, entre le Congo et la Lopori), les chefs étaient toujours parents avec un crocodile, un léopard, un gorille, un serpent. L'esprit de l'animal avait passé en eux; quand le chef était malade, c'est que la bête dont il était le double était malade aussi ou fâchée, et on lui faisait des offrandes pour l'apaiser, etc.

Chez les Basonge, rien de pareil; ils ne croient pas à de telles intimités. Ils trouvent même cette idée parfaitement déraisonnable et en rient.

Il y a une quantité d'individus qui s'appellent : le lion, le père serpent, la mangouste, etc., mais cela n'a aucune signification. Pas plus qu'en Belgique, les particuliers qui se nomment Lechien, Loiseau, etc.

SCHMITZ.

D. — **Vie religieuse.**

a) Idées philosophiques et religieuses.

106 *Magie.* — At this time we found that a fetisher, or « medecine man » in the immediate neighbourhood of Lusambo was poisoning people in the district, and several suspicious cases among our own people decided the Commandant to arrest him. He was brought in for trial, much to the surprise of the native population, who arrived by hundreds to see what would happen to us for having interfered with him. Upon being found guilty, he was sentenced by the tribunal to receive a flogging. Before his sentence was carried out, however, the Commandant told him publicly that he was going to be flogged, but that he would be allowed to make medicine first, in order that he should not feel it. He replied that he had nothing to make medicine with, his materials being all in his hut. Some men were accordingly sent to his village, and returned to the compound with the hut itself and everything it contained. He was thereupon put inside it, and given half an hour to make medicine, after which he was taken out and publicly flogged. His squeals soon convinced the assembled multitude that the white man's « medicine » was stronger than his, and when liberated afterwards we were obliged to give him a guard as protection against the natives over whom he had so long tyrannised, and who would otherwise have torn him in pieces.

The following day there was a tornado accompanied by a hailstorm, some of the hailstones being as large as hens' eggs. Hail is a most unusual occurrence in this district – in fact, numbers of natives said they had never seen it before; and it was immediately supposed by the native population to be a vengeance brought on us by the « medicine man » for having interfere with him. As we, however, all rushed out and collected the hailstones, with which we made iced drinks, this feeling soon wore off, the natives tersely remarking that it was no good making medicine against the white man, who only ate it.

Hinde. *Fall of the Congo arabs*,73-74.

Certains féticheurs font de grands gestes spéciaux pour attirer ou éloigner les pluies, pour écarter un crocodile, etc. Les pra-

tiques sont diverses. J'ai vu un féticheur qui, pour éloigner les sauterelles, s'en allait tout autour des plantations en semant des poignées de sable et en proférant des menaces; finalement, accompagné d'une bande composée en majorité de gamins, il allait au loin choisir l'endroit où les sauterelles devaient aller s'abattre.

P. Le Marinel.

Vie religieuse.

a) Idées philosophiques et religieuses.

108. *Culte des phénomènes physiques.* — L'eau, le feu, le soleil, la foudre laissent le Musongo très indifférent. La lune seule a ses sympathies. Le soleil est immuable, la lune pas. Elle s'en va et revient périodiquement. Où va-t-elle? Mystère. Mais d'où qu'elle revienne, nul ne sait quelles sont ses dispositions, et c'est pour se la rendre favorable que le Musongo sort certains soirs de son apathie.

En mai 1905, je décrivais ainsi les cérémonies de la nouvelle lune à Dibue (1) :

« C'était hier nouvelle lune, c'est-à-dire grande journée de danses et d'incantations nègres. Jadis, à pareil jour, nul ne sortait du village, n'allait même jusque l'eau voisine. Aujourd'hui, — que les temps sont changés ! — on s'en va à la récolte du caoutchouc.

» A la nuit tombante, par permission spéciale de mon ami Mussongela, fils et héritier présomptif du chef Dibue, j'ai pu assister aux cérémonies sacrées. Sur la grand'place du village, à l'ombre de trois ficus somptueux, la foule s'était rassemblée. Un silence profond régnait, un silence qui me surprit. Une atmosphère qui n'était pas celle de tous les jours emplissait la clairière; j'eus la sensation nette que cette foule avait subitement changé d'âme. Je me faufilai parmi les torses luisants et les chevelures huilées jusqu'au second rang. Mes voisins ne daignèrent pas s'apercevoir de ma présence qui, en tout autre moment, eût été un événement : je n'existais pas pour eux à ce moment-là. Tous s'étaient peints, qui sur le front, qui sur les pectoraux, des larmes rouges ou blanches. Les anciens n'étaient pas là, mais les jeunes hommes y étaient au complet avec leur fusil et leur poire à poudre : on s'était payé une petite fantasia avant mon

(1) Les quelques prétentions à de la littérature qui se font jour dans cet article et que je vous prie de me pardonner n'empêchent *en rien* l'exactitude du récit.

arrivée. Ils regardaient silencieusement, appuyés sur le canon de leur flingot, ce qui se passait au centre de la place.

» Ce qui se passait là était extraordinaire. Au centre de l'espace laissé vide, le *nkissi* sacré, le fétiche mâle, protecteur de Dibue, trônait sur un escabeau. C'était un petit bonhomme en bois rouge grossièrement taillé, une poupée dans ses bras, hideuse et ridicule. Sa tête de cynocéphale, lippue et béate, était coiffée d'une perruque en poils de queue de buffle semés de perles vertes, et surmontée d'un bonnet en peau de singe. Deux grands yeux d'émail bleuâtre, deux coquillages, emplissaient sa face. Des anneaux de fer ouvragé étranglaient son cou; deux clous de cuivre, comme deux éperons de bouclier, marquaient la pointe de ses seins. Un tablier en peau de léopard partait de son nombril énorme et tombait jusqu'à terre.

» Près de lui, de petits pots de terre cuite, pleins d'un sirop laiteux — le suc d'un euphorbe d'ici — étaient alignés. C'était mesquin et formidable. Ce gnome stupide dominait tout le peuple de sa mystérieuse puissance; il était, lui, l'affreux avorton, l'incarnation ironique et glorieuse de la vielle Afrique barbare, des guerres dans l'ombre et des incendies au grand soleil, des coups de lance sournois, des flèches venimeuses, des épreuves par le poison, des razzias d'esclaves, des sacrifices humains, des funérailles sanglantes. Le cœur des ancêtres battait en lui et il défiait toute l'habileté des civilisateurs et toute la persévérance des missionnaires.

» Autour de lui, en cercle, des femmes dansaient. Danse singulière et qui ne répondait pas du tout à l'image que le mot « danse » évoque en nous. Les yeux fixés sur leur nombril, les bras levés, immobilisées dans un geste bénédicteur, elles se contortionnaient avec lenteur, ventre et arrière-train, tandis qu'une mélopée bizarre, en des tons mineurs, quelque chose comme les litanies interminables du « nkissi » sortait de leurs lèvres entr'ouvertes. C'était monotone et sans grâce. Après une demi-douzaine de trémoussements de l'espèce, elles faisaient deux pas en avant, deux pas en arrière et recommençaient. Et ainsi de suite, indéfiniment. Cependant, les deux pas en arrière devaient être plus courts que ceux en avant, car, au bout d'un quart d'heure, je m'aperçus que j'avais devant moi une autre femme. Des tambours et des tamtams les accompagnaient en sourdine : le tout faisait une sorte d'harmonie nègre, d'orchestration simpliste, sans note discordante, mais sans caractère. Un artiste n'y eût pas trouvé son compte.

» Ceux-ci d'ailleurs n'étaient que des comparses dont les gestes indifféraient. Un autre personnage, le premier rôle de ce « mystère », concentrait toutes les attentions. C'était une femme encore, une

D, **108** (*suite*).

vieille, qui, entre les danseuses et le fétiche, chevauchait avec folie un invisible coursier. Une apparition fantastique que celle-là ! La figure badigeonnée avec la sève de l'euphorbe, toute blanche, la poitrine effrontément nue, saoulée par le poison qui — m'expliquait Mussongela — lui était entré dans les yeux, elle gigotait éperdûment pour elle-même, sans rien sembler voir des êtres et des choses d'alentour. Une danse? Non. Une gigue, une ruée d'ivrognesse, un galop de spectre dans une ronde macabre. Clip., clap... clip, clap... Un pas gymnastique qui martelait la terre durcie et qui réapparaissait de temps en temps comme s'il eût été le *leit-motiv* de cette improvisation infernale. Puis, tour à tour, sans autres transitions que ces clip-clap cadencés, le sautèlement raide, automatique d'une marionnette au bout d'un fil, — la course, les bras tendus en avant, de quelqu'un qui va tomber, — un torticolis furieux, — des tâtonnements d'aveugle, — un étirement de fauve après sa sieste; — une agonie de pendu que la mort prend aux jambes. La voici, après une ronde effrénée, qui tombe sur les genoux et se prosterne devant le sinistre bébé; elle se redresse, retombe, se prosterne à nouveau. Tous ces mouvements sont d'un pantin; on dirait parfois qu'elle va casser. Ses genoux saignent. Des gémissements, des cris stridents, des éclats de rire, des râles prolongés, des appels à des êtres qu'on ne voit pas, des clameurs d'effroi, des imitations de chant de coq, des hou-hou d'oiseau de nuit, des aboiements de chien et d'autres sons intraduisibles s'échappaient de sa bouche dégouttante de salive. Elle sort du cercle tout à coup, droite, hiératique, hallucinée, entre dans la foule qui s'écarte... Les autres femmes continuent imperturbablement leur danse monotone et leur cantilène incolore.

» Un temps. La vieille revient, brandissant une sorte de canne terminée par une pelotte d'étoffe qui a l'air de contenir quelque chose. Elle fait trois fois le tour du fétiche avec une lenteur majestueuse, puis elle s'arrête, pousse un hurlement qui retentit avec une sonorité inouïe dans le silence de la nuit, et se met à pivoter sur elle-même vertigineusement. Elle halète. Le lait de l'euphorbe tombe goutte à goutte sur son ventre ridé de momie antique : jamais je n'ai vu une telle horreur vivante! Mais qu'est-ce ceci? Elle s'est agenouillée devant le « nkissi » et à petits coups de son bâton elle

le frappe sur le front : toc, toc, toc... et elle lui parle bas, tout bas, avec des gestes et une mimique suppliants. Elle semble persuadée que le petit homme de bois l'écoute et la comprend. Les autres femmes continuent imperturbablement leur danse monotone et leur cantilène incolore. Toc, toc, toc... Que lui dit-elle?

» Une dernière objurgation au fétiche et elle se relève. Inlassable, soutenue par je ne sais quelle force mystérieuse, elle reprend son galop d'hystérique convulsionnée. Clip-clap..., clip-clap... C'est le pas gymnastique qui recommence...

» Ma foi, j'en ai assez. Cette vieille sorcière m'énerve. Puis, il tombe un brouillard fin qui me glace. Je m'en vais.

» Sur la grand'route, je dis tout à coup à Mussongela :

» — Mais pourquoi donc les anciens du village n'assistent-ils pas à la cérémonie?

» L'homme me regarda un instant sans répondre, puis il prononça avec lenteur :

» Leur esprit est devenu mauvais. Ils croient, parce qu'ils sont devenus vieux, qu'ils n'ont plus besoin du « nkissi ». »

Schmitz.

D. — **Vie religieuse.**

a) Idées philosophiques et religieuses.

109. *L'âme humaine.* — Ce fétichisme suffit aux besoins de la vie journalière du Musongo, mais il est impuissant en face de la mort. Si, lorsqu'il devient vieux, le Musongo n'a plus besoin de fétiches et d'amulettes, *a fortiori* lorsqu'il est mort. Il fallait autre chose.

Cet autre chose est un vague spiritualisme, une espèce de religion de luxe dont le vulgaire ne connaît que les grandes lignes et que les anciens seuls peuvent plus ou moins préciser.

Le Musongo croit à l'existence, au dedans de lui, d'un esprit qu'il appelle son « *echimba* ». L' « echimba », c'est là où l'on pense, là où l'on est triste, là où l'on se réjouit.

Ci, quelques expressions courantes du Basonge qui délimiteront l'idée que lui-même se fait de cette âme :

Son enfant est mort : « *Mon âme* pleure », dit-il, « parce que *mon âme* le désirait beaucoup ».

Un chef à un autre qui veut le flouer dans une transaction : « Ta bouche parle bien, mais *ton esprit* est faux ».

Sa femme n'est pas rentrée de la veille et il est inquiet : « *Mon âme* a beaucoup peur », dit-il.

Je lui fais un cadeau mais il devine que c'est une offre intéressée et il le refuse : « *Mon âme* ne veut pas », dit-il pour toute explication, ne voulant pas avouer qu'il se défie de moi.

Pendant qu'il était en voyage, un individu frappe son vieux père. Il apprend la chose à son retour et saute sur son fusil. On le retient. J'examine la palabre : « Quand j'ai appris cela », dit-il, « *mon âme* est devenue très mauvaise... » Traduisez : « la colère m'a pris ».

Un chef, à l'assemblée des anciens, commence ainsi son dis-

cours : « J'ai bien réfléchi en *mon âme* ce que je vais dire... »

Des gens m'attaquent à coups de flèches sans motif apparent. Je demande ce qui leur prend. On me répond : « Nous ne savons pas. C'est affaire avec leur *echimba*... »

La femme d'un Musongo ne fait que lui chercher querelle. Je demande : « Son mari ne la bat-il pas? » — « Non », me dit-on, « c'est son *echimba* qui n'est pas bonne ». Traduction libre : « elle a un fichu caractère ».

Le Musongo mort, son corps pourrit et son âme va chez Dieu sans tarder. Le Dieu des Basonge habite à l'intérieur de la terre. Il a là-bas de grands villages qui ressemblent aux villages basonge et où l'on mange la même nourriture que chez les Basonge : tout cela ne paraît pas très précis dans l'*echimba* des gens du pays.

Au bout d'un certain laps de temps — deux mois à deux ans — l'âme regrette son village et demande à retourner sur la terre. Dieu n'y voit ordinairement pas d'inconvénient : il ne garde avec lui que les individus qui ont dit du mal de leur village, qui ont déblatéré leur patrie. Ceux-là ne la reverront jamais : ils resteront dans les villages de Dieu.

L'esprit du mort s'incarne alors dans un enfant qui va naître et réapparaît ainsi sur la terre. Au village, on sait bien que l'enfant est un défunt qui revient, mais personne ne sait qui ça peut être... Sauf dans certains cas. Si, par exemple, l'enfant naît avec un signe sur la cuisse, on se rappelle bien vite que X..., qui est mort il y a six mois, avait une cicatrice précisément à la même place, et tout le quartier dit « *X... est revenu* ». Le cas est fréquent.

Il arrive aussi que la femme enceinte souffre beaucoup. Le sorcier consulté dit : « Tu souffres parce que l'enfant n'est autre que votre ami Z... qui est mort l'an dernier dans de grandes souffrances ». Dans ce cas, la femme, son mari, toute la famille tâche d'apaiser les douleurs du mort : on lui réserve tous les jours une grosse part du repas.

D, 109 (*suite*).

L'âme du mort n'est pas forcée de reprendre son sexe. Si elle a été malheureuse du temps qu'elle était femme, elle s'incarnera dans un enfant mâle, et réciproquement.

L'âme ne peut revenir que dans le village où elle a passé sa vie ou dans celui où elle est née, s'il y a encore là des personnes de sa famille.

L'âme est invisible mais elle peut se manifester aux vivants pendant leur sommeil.

Un exemple : le fils du défunt se conduit mal, vole, tue sans rime ni raison, abuse de sa nouvelle puissance. L'âme de son père lui apparaît pendant la nuit et lui dit : « Mon fils, pourquoi es-tu devenu mauvais ? Pourquoi voles-tu ? Pourquoi massacres-tu ? Agir ainsi, cela n'est pas bien. Cesse ces méchancetés qui font pleurer l'âme de ton père ». Et le fils, soudain repentant, devient le plus brave garçon du monde. Le cas n'est pas rare.

Les Basonge ne croient ni aux revenants, ni aux ombres des morts, mais ils croient fermement que l'âme du père mort continue — jusqu'à sa réincarnation — à veiller sur ses enfants.

SCHMITZ.

D. — **Vie religieuse.**

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

110. *Vie future.* — Ces changements — de la vie terrestre à la vie chez Dieu, de la vie chez Dieu à la vie terrestre — recommencent toujours, sans aucune idée de perfectionnement.

SCHMITZ.

Voir D, 109, *passim*

111. *Spiritualisme.* — Je me résume :

Le Basonge a une âme.

Cette âme ne meurt pas : des incarnations successives lui font une existence indéfinie.

Il y a un Dieu tout-puissant, mais comme il gîte dans les entrailles mystérieuses de la terre, il est inutile de l'adorer.

Certains mélanges de matières organiques et d'éléments naturels opérés par un « muganga », dépositaire de la science des ancêtres, forment des amulettes qui ont un pouvoir de protection, de guérison, d'extermination.

SCHMITZ.



D. — Vie religieuse.

a) Idées philosophiques et religieuses.

113. *Monothéisme ou polythéisme.* — I negri hanno l'idea di Dio molto rozza e vaga.

Ascenso, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, série 4, IV (1903), 111.

Le Musongo, nous venons de le dire, est monothéiste. Son dieu (le même que celui des Baluba) s'appelle : *Vidia Mokulu* (1).

A quoi ressemble-t-il? Les noirs s'en font-ils une image quelconque? Non. On ne sait pas. Il est très vieux, voilà tout. Il a des femmes et des enfants. Combien de femmes? Combien d'enfants? Nul ne le sait. Comment vit-il? On l'ignore. Il est tout-puissant, c'est un fait. « *Il veut que tu vives, tu vis. Il veut que tu meures, tu es mort.* »

« *Si tu es vainqueur à la guerre, c'est qu'il le veut ainsi. Si tu es vaincu, c'est qu'il l'a voulu.* »

« *Si tu fais mal, si tu voles, il le sait : et il t'enverra en punition une maladie ou à quelqu'un des tiens.* »

« *Il habite sous terre, parfaitement. Mais personne ne sait où. Il ne vient jamais dans nos villages; il reste chez lui à examiner les palabres des gens qui sont morts.* »

« *Il n'est pas bon, non. C'est un mauvais homme : il tue beaucoup d'enfants et des gens qui ne sont pas vieux.* »

Et le vieux Musongo qui m'expliquait cela répéta par deux fois : « *C'est un mauvais homme* ».

Schmitz.

(1) Je crois que c'est *Fidi-Mukulu* qu'il faut lire. *Fidi* = être; *Mukulu* = grand.

Les Basonge s'occupent peu de l'Être supérieur : *Fidi-Mukulu ;* en parlant de phénomènes qu'ils ne peuvent expliquer, tels la foudre, la pluie, les mouvements apparents du soleil et de la lune, ils se bornent à dire : « *C'est l'œuvre de Fidi-Mukulu* » ; « *C'est l'affaire de Fidi-Mukulu* » : comme on dirait : C'est la volonté de Dieu.

Donc, ils paraissent admettre une Force supérieure, un seul Dieu.

Mais leur imagination n'a pas, semble-t-il, bâti de théorie à ce sujet.

P. Le Marinel.

D. — Vie religieuse.

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

114. *Morale.* — Ausserdem habe ich am diesem Tage das erste Palaver mit den Sappu-Sapträgern gehabt. Mit ausserordentlicher Püntlichkeit trat ein schöner Zug ihres Volkskarakters, Geschicklichkeit im stehlen, hervor... Die Geschicklichkeit der Basonge im Stehlen ist geradezu überraschend. Später habe ich sogar Gelegenheid gehabt, aus der Nerborgenheid heraus solche Diebereien selbst mit ansehen zu können. Die Basonge machen es so : Zwei oder drei Leute hocken sich in der Nähe einer kleinen Hühner- oder Entengruppe nieder. Einer geht harmlos promenierend rund umher. Seine unschuldig Miene lässt keinerlei Zweifel über seine Aufgabe zu, denn der Musongo sieht eigentlich nur harmlos aus. wenn er etwas Schlechtes vorhat. Die am Boden hockenden werfen von ihrer Biddiamahlzeit kleine Brocken den Tieren zu. Die Tiere komen harmlos näher, ist eines nahe genug, so genügt ein sehr geschikter Griff an die Kehle, ein kurzes Herumschlenkern in der Luft — das Tier ist ohne jedes Geräusch getötet und wandert nun in den Sack. Die Diebesgenossen verschwinden harmlos im Busch, um das Rupfen vorzunehmen. ... In der Stadt von Lupungu... fast niemals ein Diebstahl vorkommt... Im Luluaburg erhielt ich Kunde von diesem religiösen Respect der Basonge, und habe dann, da ich sah, dass auch meine Lasten diesen Leuten nicht heilig genug waren, deren Heiligkeit dadurch zu erwecken gewusst, dass ich dieselben mit in Salmiakgeist gelöstem rotem Ton besprisste. Er ist sodann von den diebstreuen Basonge nie mehr etwas aus einer Last gestohlen worden.

FROBENIUS. *Im schatten*, 367-369.

Ils ont parfaitement la notion du bien et du mal; mais ils ne pratiquent pas toujours le bien. Ils seraient honteux pourtant de manquer de parole. Chez eux, le remords est plutôt de la crainte; ils demanderont pardon mais par intérêt purement matériel. Il semble exister en eux quelque sentiment de charité.

P. LE MARINEL.

Basonge. CONGO. D. *a*, 114.

Nous avons vu que la morale du Musongo a vite fait de déterminer les devoirs à l'égard de Dieu. Voyons les devoirs envers le prochain.

A. — *Fidélité dans les engagements.*

Un Musongo dit à un autre Musongo qui part en voyage au Lomami : « Voici trois poules. Tu m'achèteras un chapeau batetela ». Il peut être certain d'avoir son chapeau.

Un Musongo dit à un autre Musongo qui a deux fusils : « Vends-moi un fusil. Voici trois dotis (1); quand j'aurai de nouveau trois dotis ou une chèvre, ce sera pour toi ». L'autre donne son fusil. Il sait bien qu'il ne court aucun risque. (Un fusil à piston vaut six dotis, soit deux chèvres, soit une jeune esclave.)

Un Musongo quitte son village pour une expédition dangereuse. Il dit à son frère : « Un tel, de tel village, me doit trois chèvres ». Il peut partir en paix. S'il meurt, il n'y aura pas de discussion pour la liquidation de cette dette.

Ces exemples suffisent à montrer que les engagements sont chose sacrée. La parole d'un Musongo vaut la signature d'un Européen. Du moment qu'il a promis, il tient sa promesse.

B. — *Respect de la justice dans les relations avec autrui. De la propriété.*

Ici, changement à vue. Le Musongo ment et vole autant qu'il peut.

Un Musongo fait avec un autre Musongo (*a fortiori* avec un étranger) un échange de femmes : ils feront tous deux en sorte de se débarrasser d'une femme stérile ou malade.

Un Musongo en promenade dans la brousse rencontre deux femmes qui lui sont inconnues; à tout hasard, il mettra le grap-

---

(1) Le *doti* = deux brasses de tissus. Monnaie courante dans toute l'Afrique orientale.

pin dessus. Le jour où on les lui réclamera, il prétendra les avoir achetées, etc., et en tout cas réclamera une indemnité.

Un Musongo trouve une poule de son voisin égarée. Il la saisit et la fait tout de suite cuire pour que personne ne puisse la reconnaitre.

Un Musongo se prend de querelle avec un autre. Il se fait lui-même, d'un coup de couteau, une blessure au bras et va dire au chef : « Voyez, un tel m'a cherché querelle et m'a donné un coup de couteau », et il réclame des dommages-intérêts.

Un Musongo n'hésite pas à pénétrer dans le chimbèque du voisin momentanément absent et fait main basse sur tout ce qui lui parait considérable.

Un jeune éléphant était mort dans la forêt, « empoisonné par nous », disaient les gens d'un village. Les gens d'un autre village trouvèrent le cadavre, le percèrent de flèches et dirent : « C'est nous qui l'avons tué ». Finalement, il se trouva que le jeune éléphant s'était tué en tombant du haut d'un rocher.

Le médecin de Dibue revenait un soir d'une tournée à l'étranger. Son esclave, derrière lui, portait une charge d'étoffes et de perles. La forêt était sombre. Près du village, il fut attaqué et complètement dévalisé par deux inconnus. Il vint chez moi le lendemain; je découvris les coupables : c'étaient deux indigènes du village. Ils restituèrent tout.

Jugez par ces exemples ce qu'il est permis de faire quand il s'agit de l'Européen, de l'ennemi. Si la crainte de représailles terribles ne les retenait, nous serions jolis !

Les Bena-Mona, la tribu basonge où j'ai mon poste, n'ont pas toujours été d'un commerce facile.

Ils avaient constamment habité la forêt à l'abri des razzias arabes et de la pénétration européenne, quand, en 1903, on

s'avisa de faire passer une grand'route par leur pays. Cela ne leur plut pas et ils attaquèrent les deux blancs qui s'occupaient des travaux et qui durent battre en retraite. On fit contre eux une expédition militaire et ils se soumirent, du moins en apparence.

En 1904, je m'installai chez eux. Ils essayèrent d'abord de me réduire par la famine : je pris de force ce qu'on ne voulait pas me vendre. Ils me lancèrent des flèches : je dédaignai de riposter. Alors, ils essayèrent de m'empoisonner et m'apportèrent à diverses reprises des victuailles intoxiquées ; ça faillit réussir : je fus huit jours entre la vie et la mort. Je ne me vengeai pas ; je leur dis en souriant que je me moquais d'eux et qu'ils pouvaient recommencer.

Ils furent étonnés et ne recommencèrent pas : ils firent du caoutchouc.

Ne croyez pas que l'indigène ait jamais un regret du vol ou du meurtre qu'il a commis. J'ai sondé bien des consciences basonge qui en avaient gros à expier : je n'y ai jamais trouvé un semblant de remords. Avoir volé, tué... qu'est-ce que cela prouve ? Simplement qu'on a été plus malin que celui qui a été volé ou tué. Il n'y a pas lieu de s'en repentir.

C. — *Charité, pudeur, etc.*

Un Musongo rencontre sur sa route un enfant qui pleure : il le reconduit chez sa mère.

Un Musongo faisant partie d'une caravane de porteurs voit un de ses compagnons fléchir sous sa charge : il la prendra pour lui et lui passera la sienne qui est plus légère.

Cinq Basonge travaillent à des terrassements en plein soleil ; la femme de l'un d'eux lui apporte une calebasse d'eau. Il boira peu, de façon à laisser pour les quatre autres.

Le Musongo en voyage dans le pays basonge n'a que faire de vivres ou de monnaie. Il sera hébergé et nourri partout. L'hospitalité s'exerce entre gens de la même race, surtout entre gens de la même tribu, d'une façon royale.




D, **114** (*suite*).

Par exemple, un étranger qui passe par le village ne recevra aucun secours, fût-il à toute extrémité. Ses souffrances ne toucheront personne. On lui refusera même de l'eau; il devra en aller chercher lui-même à la rivière. Les vivres lui seront taxés à un prix exorbitant et on fera en sorte, avant qu'il parte, de l'accuser d'un vol quelconque. J'ai vu des malheureux porteurs mourir au village Dibue et leurs corps rester sans sépulture. Un courrier en détresse, tombé malade, a été obligé de se traîner sur ses genoux jusqu'à la rivière, pour aller boire, et a mis deux heures pour faire trois kilomètres. Et mille autres faits du même genre !

J'ai eu beau leur faire de la morale. Ils me répondaient, ce qui est vrai, que lorsque les Basonge passent par chez les Batetela, ils sont non seulement rançonnés, pillés, mais souvent retenus comme esclaves. Œil pour œil, dent pour dent : c'est tout le code de civilité congolaise.

Quant à la pudeur, ce n'est certes pas une question de costume. J'ai trouvé les négresses de la Basse-Mongala qui vont complètement nues beaucoup plus pudiques que les négresses basonge qui ne vont pas sans un chaste pagne.

Les matrones et les jouvencelles basonge, papotant à la fontaine ou sous les ficus qui ombragent les avenues, se racontent les prouesses nocturnes de leurs héros; elles se montrent du doigt, en riant, tel homme qui passe et dont l'incapacité amoureuse est le secret de Polichinelle; elles se pousseront du coude et feront des plaisanteries salées quand tel autre passera qui est affligé d'une aimable maladie que « la femme X... lui a donnée ».

A la rivière, les jeunes filles cherchent pour leur bain un endroit écarté, se voilent chastement au moindre bruit suspect et poussent des clameurs furibondes si un baigneur mâle fait

mine de s'approcher. Mais en remontant la côte, elles se laisseront parfois culbuter dans les herbes par les gaillards qui les effrayaient tant tout à l'heure.

Le suicide d'un Musongo est chose pour ainsi dire inconnue.

Il est vrai que le Musongo ne connaît ni le désespoir d'amour, ni la [illegible]re. Même dans le cas où il est atteint d'une maladie incu[illegible], il ne songe pas au suicide : il attend la mort avec st[illegible]e.

SCHMITZ.

D. — **Vie religieuse**.

a) IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

115. *Philosophie.* — Comme tous les nègres, le Musongo est fataliste. Il ne dit pas : « C'est écrit », il dit : « *C'est l'affaire de Dieu* ».

Son ami est tué par la chute d'un arbre... : « C'est l'affaire de Dieu ».

La maladie le couche sur son grabat... : « C'est l'affaire de Dieu ».

Il guérit ou il est en passe de mourir... : « C'est l'affaire de Dieu ».

Évidemment, cela ne l'empêchera pas de prendre médecine.

Ce fatalisme a du bon. Ainsi les Basonge vont au combat avec beaucoup de courage : tués ou vainqueurs, c'est l'affaire de Dieu.

Il est d'ailleurs mitigé, ce fatalisme, par la confiance qu'ils ont en leurs amulettes et fétiches.

« C'est l'affaire de Dieu » constitue toute leur science philosophique. La fin du monde, l'éternité sont des conceptions beaucoup trop hautes pour leur intellect.

SCHMITZ.

Aucune idée, à ma connaissance, sur la fin du monde, ni sur l'éternité. Mais un certain fatalisme : « Dieu le veut », « Dieu l'a voulu », explique chez eux tout ce qu'ils ne comprennent pas.

P. LE MARINEL.

D. — **Vie religieuse.**

b) RITES ET CULTES.

117. *Rites et cultes.* — Pas de culte pubic.

Il y a des cérémonies aux nouvelles lunes. (Voir D, 108.)

En somme, la vie religieuse des Basonge se réduit à sa plus simple expression. Je n'ai jamais vu une peuplade où la religion tînt moins de place.

Comme il y a certains phénomènes qu'il ne peut expliquer par le cours régulier des choses : des hommes qui sont blancs et d'autres qui sont noirs, des hommes qui ont de la barbe et d'autres qui n'en ont pas, la lune qui s'en va et revient périodiquement sans jamais faire faux bond, le gouffre de la Lukadi d'où l'on ne revient jamais... il croit en un Dieu d'essence supérieure qui est la cause de ces phénomènes, mais ni loi, ni prêtre ne l'obligent à l'adorer, à lui porter des offrandes, à lui faire des sacrifices.

SCHMITZ.

Cérémonies religieuses. — Chez les Basonge, le sang de la poule blanche est répandu en sacrifice par le féticheur pour conjurer certains maléfices. Les indigènes disent que la poule blanche ainsi que le chien blanc (albinos) sont fétiches.

BORMS.

D. — Vie religieuse.

b) Rites et cultes.

118. *Mythologie et folklore.* — Je puis assurer que les Basonge ont des tas de légendes. Une étude systématique s'impose de ce côté.

Que d'histoires concernant Kasango, par exemple le grand fondateur de la tribu, ne racontaient pas Lupungu, Sappo-Sap et Pania Mutombo !

P. Le Marinel.

E. — Vie intellectuelle.

a) Arts.

123. *Écriture* — L'écriture n'existe pas.

Le Musongo marque les lunes qu'il a accomplies au service de Bula Matari, les tributs qu'il a fournis au blanc, les jours qu'il passe en voyage (il ne pourrait jamais dire sans cela s'il y a quinze ou vingt jours qu'il a quitté son home) par des entailles faites sur une règle soigneusement équarrie qui ne le quitte pas. Cette règle est longue : 1 mètre minimum. Elle lui sert de canne. Tous les voyages qu'il a faits en sa vie sont inscrits sur les quatre arêtes.

Schmitz.

Ils usaient aussi, en route, de nœuds à une fibre de palmiers.

P. Le Marinel.



E. — Vie intellectuelle.

a) Arts.

124. *Langage*. — Man bot uns freundlich den Gruss « *Moio-Fumo* » (*Fumo* : Hauptling).

Wissmann, *Quer.*, 124.

Eines der Kanoes legte an, und ein Mann trat aus diesem gegen mich vor, indem er mir freundlich « *Mona-Kalunga* », d. i. Sohn des Geistes, wie uns die Basonge nannten, zurief.

Wissmann, *Quer.*, 125.

Der blinde Hauptling (Katschitsch)... ja bedankte sich, eine Sitte, die wir seit Verlassen von Angola nur bei den Kalunda kennen gelernt hatten; der Ausdruck des Dankens bestand im Schlagen des Bodens mit beiden Fäusten.

Wissmann, *Quer.*, 131.

Als Gruss reibt man sich den inneren Arm mit Erde; um zu bitten, schlägt man sitzend mit der geballten Faust die Erde, und wenn sich zwei trennen, verabschiedet sich stets der Jüngere und wartet ein Zeichen der Erlaubniss sich zu entfernen ab.

Wissmann, *Quer.*, 144.

(Im Dorfe der Fumo Kawamba.)
Sehr verschieden und ceremoniell wird der Gruss gegeben. Die intimere Art desselben besteht im Gegeneinanderlegen der inneren Handflächen der rechter Hand, dann folgt ein langsames beiderseitiges Zurückziehen und dreimaliges Klatschen in die Hand. Der Jüngere begrüsst den Alteren durch einen Knix, die rechte Hand nach dem Boden austreckend, um das Aufheben von Erde anzudeuten, und gleitet dann, das Reiben nachahmend, mit den Händen über die innere Armfläche.
Zwischen Sankuru und Lomani war der Gruss ein anderer. Man

legte Speere oder Bogen nieder und schlug dann, einen Knix machend, mit den Faust die Oberschenkel.

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Ce fut chez eux (Batempa) que j'eus la première fois l'occasion de constater qu'au moyen de la télégraphie acoustique, ils peuvent en très peu de temps se communiquer toutes nouvelles les intéressant. C'est ainsi que plusieurs jours avant mon arrivée, dans les villages, ma venue était annoncée par les gongs qui conviaient le ban et l'arrière-ban de la population, à venir contempler cet être étrange, qui avait la peau blanche sur la figure et les mains, et de diverses couleurs sur les autres parties du corps.

MICHAUX, *Carnet de campagne*, 124.

Here (Lusambo), als elsewhere in Africa, the natives have such a perfect system of telegraphing, or signalling, by means of their drums that they are able to make any communications as far as a drum can be heard, which is often several miles. As the information is usually repeated by all the drummers who hear it, a whole district knows of an event a very few minutes, of hours, after it was occurred. This system of telegraphing is most interesting. Though different tribes and parts of tribes have their own codes, there seems to be some method running through all the codes; for, when interrogating a drummer on the subject of another chiefs signal, he often replied that he had never heard that particular drum or would of course know it.

We were, by means of these drums, able to keep up o constant communication, day and night, with our allies and natives for miles round the camp. Every evening, some member of our company would amuse himself by rapping out abuse at the enemy, which was returned with zest from the hostile camp. Occasionally a friend by gossip would be kept up, one side telling the other news of its respective harems, what food they had to eat, and how many hours the chief had slept that day. The native instinct for boasting and exaggeration generally became a predominant feature on these occasions, and the conversation would almost invariably degenerate into a lying match, each drummer trying to cap his opponent's last message.

HINDE, *Fall of the Congo Arabs*, 59-60.



E, **124** (*suite*).

Le Basonge se trouvant parfois dans l'obligation de communiquer avec un compagnon plus ou moins éloigné, a recours à des signes ou signaux de diverses espèces.

Ainsi le guide d'une caravane, pour indiquer la bonne route aux porteurs attardés, barrera avec quelques branchages tous les sentiers qui ne peuvent pas être pris. Les trainards n'ont qu'à suivre le sentier resté libre pour ne pas se tromper.

C'est en cas de guerre surtout que le langage par signes est employé.

Le sifflet qui, en temps normal, reste dans les coulisses, devient grand premier rôle. L'ennemi est-il tout-à-coup en vue, l'indigène, avant de s'enfuir, lance quelques coups de sifflet particuliers qui disent à ses amis ou à ses femmes qui sont à l'eau ou dans les plantations : « Restez cachés dans les herbes. Ne revenez pas ».

Quand l'ennemi s'en va, l'indigène sort de la brousse et rentre précautionneusement dans son village, puis son sifflet retentit à nouveau : « Venez, mes femmes et mes amis. L'ennemi est parti ».

S'il s'aperçoit que la troupe ennemie prend la direction de tel village ami, nouveaux avertissements du sifflet : « Prenez garde, vous autres là-bas. L'ennemi va chez vous ».

Et pendant le combat, par-dessus la tempête de cris, de sifflements de balles et de flèches, les modulations des sifflets font rage.

La stridence des sifflets est accompagnée dans ce cas par les notes graves des tamtams et des tambours. La veille au soir, quand on a connu l'approche de l'ennemi, tamtams et tambours ont rappelé de la brousse tous les chasseurs, promeneurs, etc. Maintenant que la lutte est engagée, ils roulent avec fureur pour

exciter les combattants à la résistance. C'est la « Marseillaise basonge ».

Si le sifflet ne sert de signal qu'en temps de guerre, le tamtam, lui, est le grand avertisseur public. Le joueur de tamtam tire de sa caisse de bois des effets surprenants, des nuances d'une délicatesse inouïe, que l'indigène connaît et que l'Européen a vite comprises.

Lorsqu'un chef en voyage arrive en vue d'une agglomération, les tamtams qui l'accompagnent lui font une entrée solennelle. Comme chaque chef a ses tamtams et ceux-ci leur musique spéciale, le village sait, une heure à l'avance, qui va lui rendre visite.

Cependant, le Musongo n'emploie pas, actuellement du moins, le tamtam-télégraphe ainsi que font maintes autres peuplades nègres. On ne s'avertit pas de village en village de l'arrivée d'un blanc, on ne communique pas à coups de tamtams les ordres d'un chef. Sans doute les villages sont-ils trop éloignés les uns des autres.

Certain chef, tributaire de Dibue, faisait toujours une entrée imposante dans mon poste. Il y avait dans le chant de ses tamtams un *leit motiv* d'une réelle grandeur et que je ne pouvais me lasser d'entendre. Wagner l'eût noté. C'est une des rares sensations artistiques qui m'aient remué au Congo.

Il existe un air de tamtam spécial pour réunir le conseil des anciens. Le tamtam dit : « Venez chez le chef. Venez examiner cette affaire ». Si c'est une grave affaire, il y a une nuance.

Lorsqu'un chef a été longtemps absent (en voyage ou en prison) et qu'il revient, tous les tamtams se réjouissent : c'est alors une indescriptible cacophonie.

Il y a même aujourd'hui un appel à part pour faire savoir à tous les indigènes du village que l'heure est venue d'apporter au chef le caoutchouc récolté dans la forêt.

La langue basonge — qui a beaucoup de traits communs avec

E, **124** *(suite)*.

le Baluba — est surtout une langue précise, concrète. Les noms collectifs y sont rares : armée, famille, bétail ne se traduisent pas, mais chaque membre de la famille, chaque animal a son nom propre.

C'est une langue douce, agréable, quoique d'une prononciation difficile à saisir. Il y a surtout une lettre fort difficile à prononcer; c'est le L qui tient en même temps du R et du D. (La langue Batetela plus dure, gutturale, emploie franchement le R.)

Dans un mot de deux syllabes, l'accent tonique est sur la première; dans un mot de trois ou quatre syllabes, il tombe sur l'avant-dernière. Très rares exceptions.

Le Musongo chante sa phrase. A la fin de chaque proposition, il ajoute un *ô* prolongé. Exemple :



(Fais à manger tout de suite.)

L'alphabet se compose de vingt et une lettres :

Voyelles : a, è ou e, i, ô, ou.

Consonnes : b, ch, d, f, g (dur), dj, k, l, m, n, p, s, sh, t, w, z.

Le *v* n'est employé que dans *Vidia Mokulu* (Dieu) et dans certains mots d'origine étrangère.

Le verbe a un infinitif, un présent, un imparfait et un passé indéfini, mais ce sont des nuances presque insaisissables à l'oreille. Exemple :

va payer tribut : niende kulambula
il paie tribut : akulambula

il payait tribut : akulambulaka
il a payé tribut : mokalambule.

Le substantif a un pluriel.

A remarquer la difficulté qu'éprouvent les noirs à prononcer les noms européens. Ils prononceront : sucre : sukali — Schmitz : Chemisi — français ; kiflançais — arabe : alabu — chicotte : chikotti — fromage : flomashi — lait : laita — magasin : magazini, etc., etc.

Noms propres. — L'indigène n'a en général qu'un nom qui lui est donné par son père dès le jour de sa naissance. Parfois, il en possède un autre venu par après on ne sait d'où, soit donné par ses compatriotes, soit pris par le naturel lui-même pour échapper à des investigations, etc.

Le nom donné par le père sera fréquemment celui d'un chef puissant du pays ;

Gongo (Gongo-Lutete, ancien grand chef arabe).

Lupungu. }
Kapepula. } Chefs importants du Sud.

Le surnom d'un Européen qui habita le pays est aussi choisi quelquefois.

Dibala (le chauve).

Tchimbalanga (la petite vérole).

Pilipili (le poivre).

Mais ordinairement l'homme porte un nom de la tradition basonge, nom ou tout à fait vide de sens, ou ayant perdu sa signification étymologique, souvent *étrangère* d'ailleurs.

Mussongela.
Kolomoni.
Ilonga.
Mulenda.
Salambô.
Kitenge.
Muteba.
Katelunga.

Ces noms, qui sont aussi fréquents chez les Baluba et Basonge que les Paul, Pierre, Jean chez nous, n'ont pas d'étymologie connue.

E, 124 (*suite*).

Katambue (le lion).
Kimbulu (chat sauvage).
Kachama (léopard).
Kangefu (éléphant).
Tchite (mangouste).
Ntengo (antilope, cheval).
Lufungula (clef).
Lisassi (cartouche).
Kassende (siphylis).
Musese (grand'route).
Lubilu (le rapide).
Kalo (le feu).
Fuanda (la poudre).

Le sens étymologique souvent étranger de ces noms a complètement disparu. On n'y pense plus, pas plus que chez nous on ne songe que s'appeler Legrand, Legros, Dumortier ait une signification quelconque.

Moana hubishi (l'enfant des herbes).
Moana ngashi (l'enfant du palmier).
Moana mbo (l'enfant du buffle).
Moana Soka (l'enfant de la hache).

SCHMITZ.

La langue appartient au groupe Bantu. Elle tient surtout du Ki-Luba (dialecte du Baluba); mais elle s'est modifiée par le contact des peuplades Bakusu du Nord; par certains mots et par la prononciation surtout, elle a pris un air de famille avec le Kikusu (dialecte des Bakusu).

P. LE MARINEL.

La langue parlée chez tous ces peuples se rattache au « Luba », qui comme toutes les langues équatoriales prescrit l'accord au moyen de préfixes propres au substantif sujet de la phrase :

ces préfixes sont peu nombreux, j'en ai déterminé treize; pour le Luba elles varient suivant la première syllabe du substantif. Celui qui connaît ces préfixes et la façon de les adapter arrive très rapidement à converser en langue « Luba ».

Une particularité est qu'il n'y a pas de formation de genre; le féminin est marqué par le mot « Mokachi ».

Exemples : Monia Mulumé — homme.
Monia Mokachi — femme.
NGombè Mulumé — taureau.
NGombè Mokachi — vache.

A titre d'exemples d'emploi des préfixes :

1° Les noms commençant par Ba donnent Ba comme préfixes à leurs attributs;

2° Les noms commençant par Bi donnent Bi comme préfixes à leurs attributs;

3° Les noms commençant par Bo, Bù, Bw donnent Bù comme préfixes à leurs attributs, etc., etc.

Exemples : Bautu Bangui — Grand peuple.
Beaucoup de monde.
Biseba Bikese — Peau petite.
Bulala Bùkese — Lit petit, etc.

Les préfixes changent pour la formation du pluriel :

1° Bu en Ma : Bulala, lit — Mulala, lits.

2° Ci et Chi en Bi : Chilulu — Bilulu, étoffes.

3° Di en Ma : Dibwè, pierre — Mabwè, pierres, etc., etc.

GILLAIN.

Die Bassongeträger, welche Buffanoco mir geschikt hatte, entpuppten sich als geschickte Geschichtenerzähler.

FROBENIUS, *Im Schatten*, 367.

E. — Vie intellectuelle.

a) Arts.

125. *Peinture.* — Le Musongo n'est pas artiste; son sens esthétique est rudimentaire.

Un chef cependant bariolera la façade de sa maison (en pisé). Ce seront, en général, des losanges noirs (au charbon de bois) séparés par des raies blanches (à la terre blanche). D'autres fois, la maison sera toute peinte en noir, d'autres fois toute peinte en blanc. Ce sont les femmes qui sont chargées de ces « peintures et décors ».

Néanmoins, en tant que dessinateur, le Musongo mérite notre attention. La moindre maison en pisé a ses parois — tant à l'intérieur qu'à l'extérieur — décorées de fresques naïves du genre de celles dont les anciens Egyptiens criblaient leurs monuments. Ce ne sont pas des sujets historiques, ce ne sont pas des obscénités, ce ne sont pas des fantaisies d'imagination. Rien n'est fait « de chic ». Ce sont des types pris sur le vif : porteurs, guerriers, gens qui fument, animaux. Tout cela est tracé au charbon de bois ou gravé en creux sur les murs nus du chimbèque.

Ci-contre quelques spécimens.

Il est à noter que les artistes basonge voient tous de la même façon : leurs bonshommes auront toujours des têtes de cynocéphales et des bras qui n'en finissent pas.

Schmitz.



BASHIMIKE, 4 juin 1904.
(Réduit au $^1/_{10}$.)

1. Danseurs.
2. Deux porteurs véhiculant une caisse.
3. L'exercice militaire à Kabinda (chef-lieu). Soldats et gradé.



DIBUE, 5 janvier 1905.
(Réduit au $^1/_{15}$.)

Chef porté en hamac.

BASONGE
(Congo).

E. — **Vie intellectuelle.**

a) Arts.

126. *Danses*. — Prachtvolle Waffentänze wurden uns zu Ehre aufgeführt.

Wissmann, *Mitth. der Afric Gesell. in D.*, IV (1883), 47.

Am 11. führte Sappo uns zu ehren einen interessanten Tanz auf, oder mehr eine pantomomische Darstellung, die der Hauptling mit 4 Weibern sehr gewandt und viel natürlichkeit zum Besten gab. 6 Trommeln und 2 Marimbas begleiteten die Vorstellung, und ein gebrüllartiges Stöhnen der Umstehenden schien die Tänzer fortwährend anzufeuern und trieb sie anwachsend zur höchsten Ekstase und Verzückung, in der sie sich mit wild glühenden Augen und Gestampf des Bodens wie ausser sich von wilder Lust gebärdeten. Das Motiv des Tanzes war so obscön und lüstern, oft geradezu raffinirt, dass es sich der Beschreibung entzieht. Zu Ende des Tanzes sprang der Hauptling plötzlich zwischen die zuschauenden Unterthanen, ergriff nach einander zwei der Aelteren, nach ihrem Aeusseren zu urtheilen wohlhabende Leute, und schleuderte Pogge und mir je einen zu, wie wir erfuhren, als Geiseln, bis der Betreffende sich durch Bezahlung eines Sklaven an uns auslösen würde. Zum Erstaunen Aller und nicht zur geringen Freude der Geiseln wiesen wir dies Zurück. « Unsere Verwandten im Osten (Araber) raubten so viele Leute mit Gewalt, und wir wollten nicht einmal solche zum Geschenk? »

Wissmann, *Quer.*, 144.

Am. 12. wurden grosse Waffentänze aufgeführt. Zuerst wurden uns gewissermassen die verschiedenen Waffengattungen vorgeführt. Krieger, in der einen Hand den mächtigen Schild und einige Reserve speere, in der anderen einen Wurfspeer, sprangen vor und ruckwärts und stachen einen supponirt als am Boden liegenden Feind nieder. Ebenso folgte Beil-, Keulen- und Messerfechten, in Lufthieben dargestellt. Um siegreichen Erfolg anzuzeigen, zog man zum Schluss des Tanzes das rechte Bein so hoch, dass der Fuss auf dem linken Oberschenkel ruhte, erhob die Waffen, warf den Kopf zurück und bog

den Oberkörper langsam in den Hüften hinter über, eine Bewegung, die viel Gewandtheid und Muskelkraft erfordert. Nun trat plötzlich Sappo mit seinen schön kriegerisch geschmückten Söhnen aus der Masse hervor; sie sprangen in mächtigem Anlauf vorwärts, die bemalten Schilde vorgestreckt, und schleuderten nach einem Anlauf und Vorschnellen des Körpers aus zurückgebogener Stellung ihre Speere. Andere Krieger folgten. Bis zu 40 Schritt durchmassen die schlanken Lanzen zitternd und ricochettirend, dann noch vier- bis fünfmal vom Boden aufspringend. Zwischen durch doublirten Bogenschützen ein, die unter fortwährenden Schlangenwindungen, Seit- und Vorwärtsprüngen, Ducken und Niederwerfen, oder Deckung hinter den Schilden der Speerwerfer suchend, ihre Pfeile mit bewunderungswürdiger Schnelligkeit fliegen liessen. 10 Gommas und Trommeln, Geheul und Gejauchze und ein eintöniges gesangartiges Wimmern der Weiber begleitete das schöne Schauspiel.

Nie wieder sah ich derartig gute Leistungen im Gebrauch der Waffen bei Negern.

WISSMANN, *Quer.*, 145.

A peu de distance de Kolomoni, nous avons traversé un autre important village Kipucha, dont le chef avait réuni son corps de ballet pour nous faire honneur. Les figurantes avaient la figure barbouillée de boue et de terre blanche. C'était une vraie bacchanale qu'accompagnaient les gongs, les tambours et les cris que vociféraient des milliers de poumons. Pour clôturer le spectacle on a apporté un fétiche géant qui a été ballotté en tous sens comme un vieil ivrogne.

LAURENT, *Congo belge*, II (1897), 90.

La danse est la passion de la négresse comme, en règle, la pipe est la passion du nègre.

Lorsque apparait la nouvelle lune, les femmes de chaque quartier se rassemblent et dansent.

S'il vient de naitre au seigneur de la cité un enfant, le soir, les femmes dansent.

Si le maitre revient d'un long voyage, les femmes se réjouissent et dansent.

A toute occasion et même sans occasion, par désœuvrement, les femmes dansent.

E, **126** (*suite*).

« Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse », comme dit le poète, et c'est vrai ici.

Mais, qu'il s'agisse d'une cérémonie religieuse ou d'une manifestation joyeuse, c'est toujours au son des tam-tams et des tambours, la même danse monotone et sans grâce, ces pas chorégraphiques peu savants, ces roulements de nombril languissants et ces ondulations de corps pitoyables que j'ai décrits au n° 108. Il y a des variantes, mais légères.

La femme n'endosse pas un uniforme spécial pour danser. Comme elle n'aura à faire ni entrechats, ni pirouettes, elle ne craint pas pour sa pudeur : le vent ne soulèvera pas son pagne. Cependant, si elle possède un mouchoir quelconque, elle le mettra par-dessus ses seins. Pourquoi ? Mystère. C'est la coutume.

Le chœur des femmes chante tout en dansant.

S'agit-il de fêter le retour d'un chef, l'une d'entre elles fera son panégyrique, célébrera ses mérites et ses exploits, dira tout ce qu'il a fait depuis qu'il est le chef; elle modulera tout cela en petites phrases sèches que les autres répéteront sur le rythme convenu.

S'agit-il de fêter la naissance d'un enfant, on chante gloire au père, à la mère, au futur guerrier que sera le bébé.

Mais toujours, en guise de refrain, ces dames disent au chef ou au père :

« Nous chantons : parce que tu es revenu
: parce que ta femme a mis au monde un enfant.
» Dis à tes femmes de faire beaucoup à manger.
» Donne à manger aux gens qui dansent pour : ton retour
: ton enfant ».

Basonge. Congo. E, *a*, 126.

Les femmes dansent aussi simplement pour danser; c'est plus désintéressé et plus joli. Il n'y a dans ce cas ni coryphée, ni répons. Ce ne sont plus des litanies monotones où l'on sent la commande officielle, c'est une mélopée infiniment douce et infiniment mélodieuse. C'est un peu plus sensible qu'un roucoulement de colombes, c'est un peu moins fort qu'un duo d'amoureux. Autant la danse en elle-même est inexpressive, autant le *lied* qui l'accompagne est impressionnant. Ceci sans exagération. Ces mélodies ne sont pas nombreuses; chaque tribu basonge en a une ou deux : c'est tout.

Une anecdote à ce propos. Fin 1904, j'avais été chargé de mettre à la raison une tribu hostile qui attaquait les Européens et pillait nos caravanes. Quand ce fut fini, les femmes de cette tribu firent là-dessus une complainte si prenante, si bien d'accord avec le sentiment musical des Basonge, qu'elle devint vite célèbre dans le pays. Au bout d'un an, on la connaissait partout. Quand je l'entendis à Dibue pour la première fois, c'était si tendre, si vaporeux, que je crus à une complainte d'amour. Je me fis traduire. Or, voici ce que les femmes chantaient :

E yo yo yo, yo yo yo yo
Michimichi (1), enfant de la côte,
Qu'êtes-vous venu faire dans nos maisons?
Nous étions bien tranquilles,
Nous travaillions à nos plantations...
Vous avez tué toutes nos amies
Ya ya we we, yo yo yo yo

---

(1) Michimichi (tous les arbres de la forêt), surnom de votre serviteur.



Fragment d'un chant de femmes. — Phrase finale.

E. 126 (*suite*).

E yo yo yo, yo yo yo yo
Notre chef était très fort;
Il n'avait pas peur des soldats,
Il avait battu Tchimbalanga,
Fumbomingi et Malumalu (1)...
Michimichi, vous avez tué notre chef
Ya ya we we, yo yo yo yo.

E yo yo yo, yo yo yo yo.
Nous avions beaucoup de fusils,
Beaucoup de rires, beaucoup de danses;
Maintenant notre âme est très triste.
Michimichi, enfant de la côte,
Qu'êtes-vous venu faire dans nos maisons?
Ya ya we we, yo yo yo yo.

Cette complainte a maintenant un nom : c'est la *Kabondo*. Voilà, entre parenthèses, comment se créent les réputations!

Une remarque encore. N'allez pas croire que les joueurs de tam-tam accompagnent mesdames les bayadères gratuitement. Songez qu'une danse commencée à 7 heures du soir dure jusque 10 heures et plus. Quand une des femmes est fatiguée, elle sort du rang et une autre vient qui prend sa place : il n'y a pas de raison pour que cela finisse... L'usage veut que chaque femme qui prend part à la danse glisse, tout en dansant, dans l'un ou l'autre des tam-tams, par la fente supérieure, une poignée de perles, une bague, etc. Quand la danse est finie, les musiciens retournent leurs instruments, laissent glisser perles, anneaux, bracelets sur le sol et se partagent la recette.

Les hommes dansent peu. En guerre seulement, avant d'aller

(1) Tchimbalanga (la petite vérole), Fumbomingi (beaucoup de chicotte), Malumalu (le rapide) = surnoms d'autres blancs.

au combat, ils font une ronde effrénée autour des tam-tams et des tambours. Ils sont alors peinturlurés de blanc et de rouge, hurlent, brandissent leurs couteaux et leurs fusils, font des simulacres de lutte. Mais, bien que cette sarabande porte chez les Basonge le nom de « danse », ce n'en est plus une.

SCHMITZ.

Chez les Basonge, les danses n'ont jamais la frénésie de celles des grands fumeurs de chanvre (Bashilange, par exemple).

P. LE MARINEL.

E. — **Vie intellectuelle.**

a) Arts.

127. *Chant.* — **Zwei Weiber begleiteten mit ihrem Liede im Takt das Reiben der Hirse.**

Wissmann, *Quer...*, 124.

Donc, les femmes, en dansant, chantent. Il leur arrive même de chanter sans danser : la négresse qui modèle un pot sur le seuil de sa hutte, qui pile le manioc, qui endort son gosse, fredonne à mi-voix la cantilène chantée à la danse de la veille.

Les hommes, au travail, crient beaucoup, mais ne chantent pas. Il y en a un seul qui chante pour tout le monde. Quand je construisais une maison, tout le village se transportait à mon poste : chefs, seigneurs, gens de corvée, enfants arrivaient avec des pieux, des lattes, etc. Durant tout le travail de placement de la charpente, un ou deux tam-tams jouaient sans relâche et, à côté, un grand nègre à la face réjouie se dandinait et hurlait :

Le blanc est très bon,
Faites-lui une belle maison.
Il vous donnera du tabac
Pour que vous soyez forts au travail ;
Il vous donnera des perles
Pour faire des colliers à vos femmes ;
Il vous donnera du sel
Pour mettre dans votre manger
Quand vous serez fatigués.
Le blanc est très bon,
Faites-lui une belle maison, etc., etc.

Le moyen, je vous le demande, de résister à une invitation aussi naïve ?

En somme, ces objurgations ne sont pas plus un chant que les lamentations qui accompagnent des funérailles : il n'y a

vraiment que la chanson des femmes, quand elles dansent, qui mérite ce nom.

SCHMITZ.

Chez les Basonge, les chants sont plus rares que chez la plupart des Baluba.

P. LE MARINEL.

E. — Vie intellectuelle.

a) ARTS.

128. *Musique.* — Musikinstrumente der verschiedensten Art werden hergestellt.

WISSMANN, *Quer.*, 123.

Tous les chefs des environs étaient à la fête avec leur musique, des instruments nouveaux pour moi : un piano fait de bois, battu par des baguettes de bois; dessous sont pendues des calle-basses qui donnent le son; des tambours de toutes formes. Tout cela fait du bruit. Ce n'est pas de la musique, ce sont des sons rythmés sans harmonie.

FIVÉ (13 février 1893).

Le nègre — sans qu'il y paraisse — est grand amateur de musique. Aussi son génie inventif s'est-il surtout tourné du côté des instruments de musique :

I. — Le tam-tam (*modimba*) : une caisse trapézoïdale creusée dans une bille de bois. Le haut très étroit : 3 centimètres. Le fond plus large : 25 centimètres. Hauteur : 50 à 80 centimètres. Il faut une merveilleuse patience au fabricant pour arriver à retirer, par la seule fissure supérieure, tout le bois superflu. — Le joueur le maintient immobile sur sa cuisse à l'aide d'une bretelle (en peau de zèbre si possible) qu'il passe sur son épaule gauche. Il a deux baguettes terminées chacune par une boule de caoutchouc (1), dont il frappe alternativement ou simultanément la caisse. En route, c'est très fatigant. — Seuls, des professionnels connaissent cet instrument; le noviciat est très long,

(1) Probablement le seul emploi que les nègres connaissaient du caoutchouc avant l'arrivée chez eux des Européens.

l'apprentissage difficile. Il faut être ambidextre. Aussi les joueurs sont-ils très considérés dans le village.

Les tam-tams basonge ont d'ailleurs une réputation universelle. Si les Batetela sont reconnus comme les meilleurs musiciens, les Basonge sont reconnus comme les meilleurs facteurs de tam-tams.

II. — Le tambour (*ngoma*) : Une seule peau (de chèvre) tendue au-dessus d'une large cavité faite dans une bille de bois. Hauteur : 0m50. Diamètre : 0m30 environ. Le joueur le renverse sur le sol et se met dessus à califourchon, les deux genoux touchant terre. Il frappe la peau tendue avec les phalanges des doigts, le pouce et le métacarpe restant appuyés sur le rebord de l'instrument. — Sert de « main gauche » au tam-tam. Ne se joue pas seul.

III. — *Tusese :* Une demi-calebasse au bout d'une tige de bois de 0m50 de longueur. Sur cette tige deux (ou trois) cordes en fibres de raphia tendues. Le musicien pince les cordes avec les doigts de la main gauche et le pouce de la main droite. Les doigts, appuyant sur des fiches qui servent à maintenir les cordes tendues, réduisent ou amplifient le son. Comme il y a trois fiches, il y a quatre notes. On répète là-dessus de petits airs à satiété.

IV. — *Kisachi :* L'instrument de musique de tout indigène qui se respecte. Une demi-calebasse creuse — c'est la caisse de résonance —; par-dessus une planchette et sur la planchette, immobilisées par un fil de fer, cinq ou six lamelles de fer parallèles. Un bout de baguette glissé en dessous les fait se relever un peu et leur donne de l'élasticité. Ça se joue avec les deux pouces pinçant les pointes des tiges alternativement. Il sort de là des notes grêles, fêlées, que le musicien redit à l'infini. C'est le piano congolais.

SCHMITZ.

Marimba à lamelles de bois; onze lamelles fixées sur un chevalet

E, **128** (*suite*).

Composé de trois barres transversales en bois; une barre centrale sous laquelle passent les lamelles, deux autres destinées à en relever les extrémités. Hauteur : 25 centimètres; largeur : 15 centimètres; épaisseur : 2 centimètres. (Voir Iconographie, pl. XVII, 292.)

Haulleville (de) et Coart, *Ann. Musée Congo.* Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. I (1902), 137.

Même type; treize lamelles larges. Longueur : 27 centimètres; largeur : 20 centimètres; épaisseur : 25 millimètres. (Voir Iconographie, pl. XVII, 293.)

Haulleville (de) et Coart, *Ann. Musée Congo.* Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. I (1902), 137.

Marimba à lamelles de fer; neuf lamelles fixées sur un chevalet en fer. Longueur : 19 centimètres; largeur : 95 millimètres; épaisseur : 1 centimètre. (Voir Iconographie, pl. XVII, 294).

Haulleville (de) et Coart, *Ann. Musée Congo.* Ethn et Anthr., 3e série, I, fasc. I (1902), 138.

V. — *Lubembo :* Deux cloches en fer battu, de 0^m20 à 0^m25 de haut, maintenues fixes par une poignée. L'artiste prend la poignée dans la main gauche et frappe les deux cloches alternativement avec une tige de fer. Le lubembo fait partie de l'orchestre de tam-tams qui accompagne un chef ou une danse. Ne se joue pas en d'autres circonstances.

VI. — *Isaka :* Sorte de panier dans lequel dansent des graines sèches ou de petits cailloux. Joué par un enfant, il accompagne les tam-tams et les tambours aux danses du soir. (Pas aux danses de nouvelle lune.)

VII. — *Sanki :* Hochet plus petit en forme d'haltère; renferme des graines de canna. Même usage que le précédent.

VIII. — *Trompe :* La trompe ne se fait pas en ivoire. C'est

une corne d'antilope-cheval ou une racine pivotante creuse percée d'un trou à quelques centimètres de son extrémité. Quelques spécimens seulement chez les Basonge; n'est usitée non plus qu'en compagnie d'autres instruments.

N. B. — Le Baluba possède diverses sortes de *xylophones*. On en trouve de rudimentaires en pays basonge, mais c'est un article d'importation.

SCHMITZ.

Trompe en bois; imitation de la trompe en ivoire; pavillon renforcé d'un anneau de fibres. Longueur : 38 centimètres; diamètre du pavillon : 40-35 millimètres. Provenance : région du Kassaï (Lupungu). Nom indigène : *Pandalla*. (Voir Iconographie, pl. XIV, 285.)

HAULLEVILLE (DE) et COART. *Ann. Musée Congo*. Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 109.

FLÛTES. — Tige en rotang sectionnée et évidée; embouchure latérale ovale; cinq trous en opposition; l'extrémité voisine de l'embouchure est fermée par une rondelle de coque de calebasse cimentée à la résine (*elemi*). Longueur : 20 centimètres; diamètre : 2 centimètres. Provenance : région du Kassaï (Lupungu). (Voir Iconographie, pl. XVI, 286.)

HAULLEVILLE (DE) et COART. *Ann. Musée Congo*. Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 114.

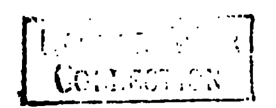
Même tige, section de tige de bois à moelle, de nature indéterminée. Longueur : 25 centimètres; diamètre : 3 centimètres. Provenance : région du Kassaï (Lupungu). (Voir Iconographie, pl. XVI, 287.)

HAULLEVILLE (DE) et COART. *Ann. Musée Congo*. Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 114.

Flûte de Pan; sept tuyaux de graminée de longueurs graduées, assemblés par trois lignes de ligatures en fibres de raphia. Cordelette de suspension. Longueurs allant de 14 à 7 centimètres; largeur totale : 7 centimètres. Provenance : région du Kassaï (Lupungu). (Les extrémités inférieures sont sectionnées en deçà du nœud de façon à rester fermées. Quelques-uns des tuyaux mal sectionnés sont refermés à la résine *elemi*). (Voir Iconographie, pl. XVI, 289.)

HAULLEVILLE (DE) et COART. *Ann. Musée Congo*. Ethn. et Anthr., 3e série, I, fasc. 1 (1902), 115.





a) ARTS.

129. *Sculpture.* — **Hörner mit arabeskenartiger Versierung, Axtstiele und Klöppel zum Stampfen des Manioks von Elfenbein zeigen, dass hier den Werth desselben noch nicht recht bekannt ist.**

WISSMANN, *Quer.*, 123.

Le Musongo ne sculpte pas l'ivoire. Le Baluba fait des trompes en ivoire avec les défenses de ses éléphants; le Batetela fait de petits fétiches en ivoire avec les dents de ses hippopotames : le Musongo n'a ni les uns, ni les autres.

Le Musongo se contente de sculpter le bois et de modeler la terre. Dans chaque village, un ou deux individus ont la spécialité de ces œuvres d'art. Il les font sur commande et parfois pour leur plaisir. Ce sont des fétiches, des escabeaux, des bâtons de marche en bois, des fourneaux de pipes ou des sifflets en terre cuite.

Ils n'ont pas le génie de l'invention et ne varient guère leurs productions. Le hasard d'un coup de hachette leur fait parfois trouver des nouveautés, mais ils en sont effrayés comme d'un sacrilège et reprennent vite leurs anciens modèles.

Les fétiches ou fourneaux de pipes ou dessus de peignes représentent en général la figure humaine. Le fétiche est souvent un homme complet avec tous les attributs de son sexe; parfois deux êtres humains en une seule statue, mâle et femelle. Les hauts-reliefs qui ornent les portes des chefs ou les escabeaux sont des damiers, chevrons, méandres, vermiculures, etc., ou des représentations d'êtres humains et parfois, mais rarement, de quadrupèdes.

Escabeau en bois sculpté représentant une femme tenant des deux mains, au-dessus de la tête, une sorte de plateau :

Bois blanc teint en rouge foncé. Massif. Sexe féminin. Face ovale. Tête fuyante. Coiffure en relief très allongée ; oreilles et bouche petites ; les yeux sont deux cauris. Bras très détachés du corps ; avant-bras trop longs ; poignets cerclés chacun de deux anneaux sculptés à même le bois ; les doigts, simulés par des entailles, supportant le siège. Seins droits, proéminents ; nombril en saillie. Tatouages en relief sur le ventre et, sur le dos, au bas des reins ; jambes informes, reposant sur un plateau circulaire où sont ébauchés les pieds très larges avec doigts et ongles ; organes sexuels très dessinés, lèvres allongées.

Hauteur : 0m40. Trouvé chez les Bena-Ebula.

Figurines sculptées dans des graines très dures, oblongues. Longueur : 0m03 :

a) Figure de femme ; bel ovale ; deux rides en accent circonflexe sur le front ; yeux disproportionnés ; bouche régulière, la lèvre inférieure proéminente ;

b) Figure d'homme, menton plus pointu ; chevelure et moustaches en relief ; bouche plus épaisse.

Travail Bekalebue.

Petit fétiche en ivoire (très vieux) sculpté probablement dans une dent de jeune hippopotame.

Hauteur : 0m09.

Sexe féminin ; tête très grosse, fuyante ; chevelure faite d'entailles profondes ; bouche large, très en saillie ; nez usé. Les bras collés contre le corps, repliés ; doigts ébauchés ; seins pendants sur le ventre ; ventre ballonné, nombril en saillie. La statuette s'arrête là : ni organes sexuels, ni jambes. Dans le cou, un trou : une lanière de cuir y était passée qui servait à le suspendre.

Trouvé chez les Bena-Sangue.

SCHMITZ.



E. — **Vie intellectuelle.**

a) Arts.

131. *Matières*. — Die Waffen sind vielfach mit durchbrochener Arbeit und eingelegtem Kupfer hergestellt. Hörner mit arabeskenartiger Verzierung, Axtstiele und Klöppel zum Stampfen des Manioks von Elfenbein zeigen, dass hier den Werth desselben noch nicht recht bekannt ist.

Wissmann, *Quer.*, 123.

Sämmtliche Waffen und Geräthschaften sind schön sorgfaltig und geschmackvoll ausgeführt. (Bassange.)

Wissmann, *Quer.*, 144.

Le Musongo, comme le Baluba, fait grande consommation de fétiches; le Batetela n'en a presque pas.

Le Basonge, ai-je dit, ne sculpte pas l'ivoire mais a la spécialité de la terre cuite : sifflets, fourneaux de pipes, écuelles, pots. Le Baluba et le Batetela viennent lui acheter leurs marmites.

En somme, je le répète, le Batetela dame le pion à tous les Baluba, Basonge, etc. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici son talent inventif et son habileté manuelle ; faisons-en la simple constatation.

Schmitz.

Les couteaux, lances, haches des Basonge marquent qu'ils sont spécialistes et mêmes artistes dans le travail du fer et du cuivre.

Mais les Bakuba (surtout de Lukwengo, près du Kassaï) leur sont supérieurs pour le travail du bois, pour le dessin et la finesse des tissus en fibres et des nattes.

P. Le Marinel.

E. — **Vie intellectuelle.**

a) Arts.

132. *Jeux, plaisirs et délassements.* — 1° Les enfants jouent beaucoup à une sorte de jeu de volant : le volant est un morceau de bois léger, garni de plumes ou de fibres rigides de palmier. Ils le lancent et le rejettent sans raquette, avec une adresse indiscutable.

2° Les enfants font avec des rubans de feuilles de palmier des « escaliers de souris » très réussis.

3° Les femmes, aux heures de sieste, ont un jeu qui ressemble assez au jeu d'*osselets* de chez nous ; une boule (le fruit d'un strychnos d'ici) qu'on lance en l'air, qui fait halte sur les cheveux, qui retombe dans la main ; de grosses graines sèches qu'il faut ramasser de l'autre main suivant la règle : voilà tout le jeu.

4° Les jeunes hommes ne jouent pas ; ça n'est plus de leur âge. Ils se paient de temps en temps des espèces de fantasias à l'Arabe, brandissant arcs et fusils, hurlant, injuriant un ennemi imaginaire, etc.

Bien noter cette caractéristique du caractère basonge : il ne joue pas. Beaucoup de peuplades nègres, les Bakuba notamment, qui sont nos voisins du nord-ouest, jouent avec fureur. Le Musongo, lui, ne joue pas.

Schmitz.

133. *Théâtre, masques.* — J'ai trouvé dans divers villages basonge de l'est (Bena Kapua, Bena Kibumbu) des masques faits d'une demi-calebasse longue, ovale sur le fond ocre de laquelle une figure d'homme avait été peinte en blanc, rouge et noir. Une barbe en fibres de raphia pendait en dessous.

Il paraît que dans ces villages les jeunes hommes s'adonnent parfois à la danse et mettent ces masques pour faire plus d'effet. Je n'ai pu vérifier la chose.

Schmitz.

E. — **Vie intellectuelle.**

b) Sciences.

134. *Astronomie.* — Le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, la pluie ont des noms en Basonge. La foudre n'en a pas.

Cosmographie basonge :

Le soleil (*kania*) est toujours le même; c'est du feu que Dieu tient en l'air.

La lune (*mueshi*) meurt et sort à nouveau : c'est l'affaire de Dieu.

Les étoiles (*djuba*) sont de toutes petites choses.

Les nuages (*djulo*) sont blancs ou noirs. Ces derniers amènent la pluie.

Mais ce qui est bien basonge, c'est ceci, que je n'ai jamais compris. Les vieux Basonge prétendent que « quelquefois, la nuit, une étoile descend sur la terre et vient manger le manioc oublié dans les mortiers. Si aucun homme ne la voit, elle remonte au ciel et alors la nuit est finie. Si un homme la rencontre, la nuit ne cesse que quand l'étoile est morte ». Y a-t-il là une notion des étoiles filantes?

J'ai à dessein laissé de côté la foudre qui, selon eux, ne vient ni du ciel, ni de Dieu. Bien noter ceci donc : un homme est tué par la chute d'un arbre : c'est Dieu qui l'a voulu. Un homme est tué par la chute de la foudre : Dieu n'y est pour rien. C'est un autre homme, un homme *na mboloshi* (n° 87) qui lui a fait un *boanga*.

Je m'explique :

On sait que tel individu n'est pas dans les bonnes grâces du chef X... Si cet homme vient à être foudroyé par l'étincelle électrique, on dit tout de suite : « Voyez, le chef X... lui a fait un *boanga* et il est mort ». Le chef X.. n'a garde de démentir cette rumeur qui ne peut que servir sa réputation.

Ainsi un de mes travailleurs, ancien esclave du chef Dibue, ayant été tué de la sorte, il fut avéré que c'était le chef Dibue qui l'avait fait mourir parce qu'il avait préféré le service du blanc au sien.

Une anecdote pour finir :

J'ai derrière chez moi quelques goyaviers qui, pour la première fois, avaient fleuri et porté des fruits. Je me les étais réservés et j'avais strictement interdit aux passants de les abattre. L'autre jour, orage sec, coup de foudre ; une femme est tuée sous les dits goyaviers. Le bruit se répand que c'est moi qui l'ai fait mourir parce qu'elle avait violé ma défense. Et tout le monde l'a cru sans difficulté... et on a laissé mûrir en paix mes goyaves.

SCHMITZ

E. — **Vie intellectuelle.**

b) SCIENCES.

135. *Mathématiques.* — Ils se servent de leurs doigts pour compter. A cet égard, il y a des habitudes différentes d'une famille de Basonge à une autre. Pania-Mutombo disait qu'en donnant à compter des capsules ou des perles à un Musongo, il pouvait dire s'il avait affaire à un Kalebue, à un Beneki, etc.

P. LE MARINEL.

Les Basonge ont des mots pour désigner cent et mille.

Dans les palabres, lorsqu'ils ont un grand nombre d'arguments à présenter, des griefs à rappeler ou des choses volées à compter, ils procèdent par série de cinq, en faisant de petits paquets de cinq bâtons, de grandeurs différentes selon les points de vue divers.

GILLAIN.

Tout comme vous et moi, le Musongo emploie ses doigts pour compter. Seulement il fait juste le contraire de ce que nous ferions en pareils cas.

Procédons par exemples :

Quatre : les quatre doigts de la main gauche fermés; pouce en dehors.

Cinq : Les quatre doigts de la main gauche fermés; pouce en dedans.

Huit : La main gauche tout ouverte. Le pouce de la main gauche posé en travers des trois premiers doigts de la main droite.

Dix : Les deux mains fermées, pouces en dedans, appliquées l'une contre l'autre.

Douze : Premier mouvement : les deux mains fermées, pouce en dedans (10); second mouvement : deux doigts de la main gauche fermés (2).

Quoiqu'il ait un mot pour dire *100* et un autre pour dire *1000*, le Basonge n'est pas capable de compter jusque cent. Il doit procéder par séries.

Ainsi, tous les samedis, mon boy doit faire la ration des travailleurs du poste — soixante perles chacun.

Regardez-le.

Il compte cinq perles et les dépose sur le sol; il en compte cinq autres et les met à côté des premières; cinq autres encore : troisième petit paquet, etc. Quand il a devant lui beaucoup de ces paquets, il en rassemble deux : ça fait un paquet de dix perles; puis deux autres : deuxième paquet de dix perles; puis, deux encore : troisième paquet de dix perles, etc. Quand il a devant lui six paquets de dix perles, il en fait un seul; résultat : soixante perles.

Un chef vient me rendre visite; je lui demande de me dire exactement combien d'hommes valides il possède. Grave opération. Il s'assied sur une natte et commence à passer en revue toutes les maisons du village en commençant par une des extrémités. Il compte tout haut :

« Dans la première hutte, Lisassi.

(Il dépose une baguette par terre, à sa droite.)

» Dans la deuxième, Katchunga.

(Il dépose une deuxième baguette.)

» Dans la troisième, Katambue.

(Troisième baguette.)

» Dans la quatrième maison, il n'y a que des femmes.

» Dans la cinquième, Kolomoni.

(Quatrième baguette.)

» Dans la sixième, Nsa, mais il est malade.

» Dans la septième, Djali. »

(Cinquième baguette), etc., etc.

Quand il a fini son recensement, il compte le paquet de



E, **135** (*suite*).

baguettes (comme le boy ci-dessus) et il sait alors me dire le nombre de ses gens.

J'envoyais parfois de mes gaillards compter les maisons de tel ou tel village; ils me revenaient toujours avec des petits fagots de baguettes, chacune d'elles représentant une habitation. J'aimais autant cela : c'était plus sûr que leur mémoire.

En juin 1906, un Anglais, le capitaine Daniell de la R. N., traversant la région, reçut la visite d'un groupe de naturels basonge qui, silencieusement, alignèrent sur sa table quelques fagotins bien ficelés de pailles sèches. Il les interrogea et leur chef dit :

« Nous sommes des gens des Bena-Kapua. Le chef Dibue des Bena-Imbadi est venu à nouveau nous faire la guerre ».
et, désignant tour à tour chacun des petits paquets,

« Ceci, ce sont les chiens qu'il nous a volés,

» Ceci, ce sont les chèvres qu'il a emportées,

» Ceci, ce sont les femmes qu'il nous a prises,

» Ceci, ce sont les gens qu'il nous a tués.

» Vous qui êtes un grand blanc, comptez et dites-nous ce qu'il faut faire ».

L'Anglais compta et, fort embarrassé, m'emmena tout le monde.

SCHMITZ.

E. — **Vie intellectuelle.**

b) Sciences.

136. *Science de l'ingénieur.* — Dans la matinée, nous avons traversé la Lurumbi, une rivière torrentueuse, sur un pont aussi solide que rustique, une accumulation formidable de madriers, de soliveaux, les uns enfoncés dans le lit du cours d'eau, les autres disposés en travers, le tout solidement réuni par d'innombrables lianes, câbles d'une résistance extraordinaire. Sur cet édifice qui fait honneur à l'esprit d'initiative et d'ingéniosité des indigènes, la marche est très difficile car on n'a pris nul souci de faire un tablier convenable. On marche comme on peut, s'accrochant aux prolongement des étançons. Néanmoins, les porteurs parviennent sans accident à l'autre rive et aucune charge n'a fait le plongeon...

En quittant Dibue, nous avons traversé une série de marais très étendus pour arriver à Lusuna. Les indigènes avaient construit des ponts en bois, longs parfois de plus d'un kilomètre; ils sont en ruines ou détruits par des révoltés...

É. Laurent, *Congo belge*, II (1897), 90.

Da Lusambo in poi s'incomincia a sentire la vera vita africana : perchè, oltre al trovarsi nel mezzo del continente, è di là che ha principio la strada di carovana, che è un vero sentiero, non superando 50 centimetri di larghezza.

E cio si spiega per il fatto che gli indigeni hanno l'abitudine di marciare l'uno dietro l'altro, sieno essi in due, sieno in duecento. É una vista assai curiosa il fermarsi a guardare la propria carovana su questo sentiero quando segue una linea, a zig-zag, e apparisce come un immenso serpente nero striciante.

Ascenso, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, série 4, IV (1903), 113.

A l'occasion, les Basonge font des bons ponts de lianes.

P. Le Marinel.

Le Musongo n'est pas un ingénieur extraordinaire. Il ignore

parfaitement ce que c'est que l'irrigation et sait tout au plus se servir d'un marais en y pratiquant quelques rigoles de drainage.

Il ne construit des ponts qu'en cas de nécessité et encore ces ponts consistent-ils simplement en un tronc d'arbre jeté par-dessus l'eau ou en deux minces troncs d'arbres reliés au milieu de l'eau et sous la surface par des lianes. Il faut, quand on n'est pas indigène, un rude sang-froid pour s'y risquer.

Quant aux routes, il n'en fait qu'à son corps défendant. Il se contente, lui, de ses sentiers zigzaguant dans la brousse. Je dois avouer cependant que leurs sentiers savent profiter admirablement des dispositions du terrain ; ils sont arrivés à la solution de ce problème : entre deux points donnés, avec le minimum d'efforts, faire le minimum de trajet.

S'il n'aime pas les grand'routes, ce n'est pas par sauvagerie, c'est parce que les routes larges sont trop brûlées par le soleil et que leurs pieds risquent fort d'être mis à mal, voire d'être tout écorchés par le sable trop cuisant. Car le nègre, quoi qu'on en pense, souffre beaucoup des chaleurs torrides des midis africains.

Nous avions fait, au Katanga, entre le Sankuru et le Lualaba, une route carrossable que les indigènes avaient fini par fréquenter, malgré qu'elle fût plus longue que leurs sentiers, parce qu'elle était unie, pas encombrée de racines, de souches et de troncs d'arbres. Seulement, ils s'étaient bien gardés de prendre le milieu de la chaussée. Le sentier qu'ils suivaient enfilait la rigole faite sur le côté pour l'écoulement des eaux et que les herbes hautes ombrageaient le matin ou le soir, coupait la route par moments, prenait l'autre rigole, etc.

SCHMITZ.

E. — Vie intellectuelle.

b) SCIENCES.

137. *Nautique*. — Am rechten Ufer (Lubilach) wohnen die Basonge, und diese sind es, die uns noch 2 Tage hinhalten mit allerlei Ausreden, bis sie, von unserer friedlichen Absicht überzeugt und begierig auf unsere schönen Sachen am 5. bereit sind, uns überzusetzen. In 10 bis 14 meter langen, 0m75 breiten und 0m5 hohen, schlanken Kanoës, denen man ansieht, dass sie auch zu weiteren Touren bestimmt sind, und die mit grosser Gewandheit und Sicherheit getrieben werden, wurde schnell die Passage vollzogen.

WISSMANN, *Quer.*, 121.

(Lomami) Am 8 März lagen dem Versprechen gemäss die Kanoes bereit, und das Uebersetzen wurde bis zum Mittage beendigt. Man benutzte nicht Ruder, sondern lange Stangen zum Führen der Kanoës, da der Fluss eine gleichmässige Tiefe von 3 bis 4 m. und festen Kiesgrund hat.

WISSMANN, *Quer.*, 160.

Les Basonge ne connaissent que fort peu l'eau comme voie de transport.

P. LE MARINEL.

La navigation est presque nulle. La plupart des pirogues que possédaient les Basonge, de mon temps, provenaient d'achats ou de razzias chez les Baluba, riverains du Lubilach.

GILLAIN.

La navigation se fait par pirogues, comme partout. Un tronc d'arbre creusé à coups de hachette et quelques pagaies ou, plus souvent, une longue perche que l'on appuie au fond de la rivière : voilà de quoi traverser le Sankuru, le Lomami, la Lubi, car le

Musongo ne fait que traverser : il ne voyage pas sur l'eau. Il n'y a guère qu'entre Lusambo et Pania-Mutombo (deux journées) qu'il y a quelque trafic à l'aide d'embarcations. — Habituellement la pirogue n'est pas grande, 3 à 4 mètres de long sur 0^m60, 0^m70 de large. Sur le Lomami on ne pagaie jamais; on ne pagaie un peu que sur le Sankuru; sur le Lomami on se sert d'une longue perche. — Il y a deux hommes sur la pirogue, un devant et un derrière; ils se tiennent debout; ils ne rament pas avec leurs perches; mais les font servir de gouvernail. Leur pirogue de 3 mètres peut contenir 4 à 5 hommes; rarement on verse; même pour leur pirogue de 8 mètres, il n'y a que deux perches. Quand l'homme se trouve seul sur la barque, il se place à l'arrière, immobile, et manœuvre la barque avec la perche. — Nous passions toute notre marchandise sur une grande pirogue qui est plus étroite. Elle charge une demi-tonne au maximum, « percheurs » compris. Ceux qui dirigent la pirogue savent nager; ils n'exercent pas d'autre métier que celui-là : ce sont des spécialistes. — Il faut deux à trois mois pour construire une pirogue de huit mètres de long. Pendant les trois ans que j'habitai Tsofa, je n'en ai pas vu construire une seule. — La pirogue n'est pas chez les Basonge un moyen de locomotion. Entre deux villages, situés sur le Lomami, tous les transports se font par voie de terre : le sentier longe la rivière. — Les rivières, descendant toutes des hauts plateaux du Katanga, ont un courant excessivement rapide et seraient, par conséquent, très malaisées à remonter, sans compter qu'elles sont en maints endroits coupées de rapides infranchissables. Elles ont un cours très sinueux (voir le coude du Lomami) et, par le fait même, très long. Les routes de terre sont, par contre, fort agréables : pas de marais, des sentiers filant droit sur les plateaux et, de temps en temps, un ruisseau pour se rafraichir et un sous-bois pour se coucher à l'ombre : quoi de plus délicieux?

Schmitz.

E. — **Vie intellectuelle.**

b) Sciences.

138. *Transport par terre.* — Le Basonge ignore le véhicule : ni brouette, ni chariot. Il n'a jamais su ce que c'était qu'une roue : où l'aurait-il fait rouler d'ailleurs ? Il ne connaît pas la hotte sur le dos des Bacongo ni la bricole au front, des naturels du Kwango : il porte tous les fardeaux sur la tête ou sur les épaules.

Les chefs, quand ils font une tournée, se font transporter par leurs gens en hamac. Mais ils en descendront toujours avant de faire leur entrée dans le village.

Les enfants de chef (les garçons), quand ils sont fatigués ou quand il s'agit de faire leur entrée dans un village, sont portés par des esclaves, à cheval sur les épaules.

Le Basonge qui doit faire un voyage quitte sa hutte au chant du coq, soit une demi-heure avant l'aube. Il passe son « boanga » en bandoulière, décroche son fusil ou son arc, se munit — s'il en a une — de sa hache de promenade, jette sur son dos un sac où ses femmes ont mis la veille au soir quelque nourriture, dit : « Je m'en vais » et s'en va.

S'il part pour un long voyage, des femmes ou esclaves l'accompagneront. Ils lui donneront, en tout cas, un pas de conduite.

Les caravanes de porteurs voyagent toujours la nuit. Elles peuvent alors fournir des marches considérables. Entre ces deux maux : grelotter de froid la nuit ou brûler au soleil, le Musongo n'hésite pas; il choisit le froid.

Schmitz.

E. — Vie intellectuelle.

b) Sciences.

139. *Division du temps*. — La lune est leur calendrier. Ils s'en servent pour évaluer le temps passé ou à venir. Ils montrent la position du soleil pour indiquer la division du jour, l'heure.

P. Le Marinel.

Ils comptent par lunes.

Il arrive aussi qu'ils s'en réfèrent aux saisons de récoltes des différents produits : Un tel fait s'est accompli à la récolte précédente des arachides, des haricots, etc.

Gillain.

Les Basonge n'ont pas de calendrier. Année, mois, semaine : ils ignorent tout cela.

Ils comptent par saison des pluies (*moula*). Ils diront : « Il y a trois saisons des pluies que sa mère a mis au monde cet enfant ».

(La *moula* équivaut, en somme, à notre année ; nous avons ici six mois de pluies [octobre à avril] et six mois de sécheresse.

Ils comptent surtout par lunes ; ils diront : « La lune prochaine, je te paierai. Cet homme s'est enfui il y a trois lunes ».

Mais il leur est impossible de dire combien il y a de lunes entre deux *moula* : ils n'ont jamais compté.

Ils ne connaissent évidemment pas la semaine qui est une division artificielle du temps. Ils vivent au jour le jour et ça leur suffit.

Les coqs chantent *qua bofuku yonso* (quand c'est encore la nuit).

Eux se lèvent et font un premier déjeuner *qua mashika* (quand il fait encore froid).

Ils fc un second déjeuner *to kania* (quand le soleil donne).

Ils nt *qua dilolo* (quand le soleil s'en va) et vont se coucher *qu bofuku* (quand la nuit est venue).

Il a pas de mot pour exprimer l'heure. Si vous avez à leur « Vous viendrez demain à 10 heures », il faut désigner d el la hauteur du soleil. Ils ne comprennent que ce lang

MITZ.

E. — Vie intellectuelle.

b) Sciences.

140. *Médecine, hygiène et chirurgie*. — Nous avons vu, au n° 95, qu'il y a un médecin dans chaque village sérieux, qu'il est passable en médecine, nul en chirurgie et fort en sorcellerie. Nous n'y reviendrons pas.

Schmitz.

The only sanitary arrangements the village (Pania Mutombo) could boast of were a herd of pigs, which was turned loose morning and evening to dispose of the dirt in and about the village.

Hinde, *Fall of the Congo Arabs*, 71.

Le médecin ne dédaigne pas toujours les procédés du blanc; parfois il se vante d'avoir perfectionné son art au service de tel Européen.

N'oublions pas que les maladies sont rares chez les Basonge : de là, peut-être, leur peu de connaissances en médecine et leur ignorance en chirurgie.

P. Le Marinel.

Ils [illegible]

Ils [illegible]

cher [illegible]

Il [illegible]

leur [illegible]

dan [illegible]

[illegible]

E. — **Vie intellectuelle.**

b) SCIENCES.

141. *Histoire*. — L'histoire de ces peuples nègres ! Voilà qui serait infiniment intéressant à connaître et voilà, hélas! ce qu'il est impossible de savoir.

Les Arabes sont déjà presque oubliés; quelques-uns de Bena-Mona se souviennent encore avoir été à Kasongo (Lualaba) payer le tribut de Dibue : de l'huile de palme et quelques centaines de *madiba* (voir n°s 34 et 35). D'autres se rappellent avoir été conduire chez Gongo-Lutete les trois femmes que celui-ci exigeait annuellement des Bena-Mona.

La fondation de Lusambo par les Belges, la révolte des soldats batetela sont des événements qu'ils n'oublient pas, mais il leur serait impossible de dire s'il y a quinze ou vingt ans de cela. Un Musongo me dit : « J'avais déjà une femme quand on a fait Lusambo ».

SCHMITZ.

E. — **Vie intellectuelle.**

b) Sciences.

142. *Géographie*. — (Katschitsch.) Fur diese Eingebornen bildet die Lubi-Mündung die Grenze ihres Verkehrs und geographischen Wissens.

Wolf, *Peterm. mitte.*, XXXIV (1888), 196*b*.

Les notions géographiques sont en proportion. Il connaît son pays dans un rayon d'une dizaine de lieues; au delà il ne connaît plus que les routes commerciales ou les grandes rivières; au delà de 20 lieues connaît-il encore quelque chose?

Il a entendu parler de *mputu* : la côte, l'Europe, mais il ne sait pas où cela est. Il connaît de nom le Lualaba, les grands lacs; il sait que c'est au levant; il connaît le Kasaï; il sait que c'est à l'ouest mais c'est tout. Il sait que le Lomami se jette dans une eau plus grande, le Lualaba.

Il est très casanier. Il ne connaît vraiment bien que les alentours de son village. J'étais arrivé, au bout de deux ans, à connaître, beaucoup mieux que mes porteurs et capitas, les sentiers et les cours d'eau de la région. En route, plus d'une fois je dus servir de guide : c'est invraisemblable, mais réel.

Quant à dessiner tel sentier ou tel cours de rivière, cela leur est difficile. Je n'en ai jamais trouvé qu'un qui ait su me faire dans le sable le schéma d'une route que je lui demandais (1).

Quand on voyage à travers la région et qu'on désire des guides, on les prend de village à village. Ils connaissent le côté où le soleil se lève et celui où il se couche. Ainsi ils s'orientent (2).

Schmitz.

(1) Plus d'une fois des Basonge ont grossièrement disposé,

devant des voyageurs qui les interrogeaient, des branches indiquant la position relative des cours d'eau; d'autres ont tracé ces mêmes lignes dans le sable. Pania était capable de le faire sur le papier au moyen d'un crayon.

P. Le Marinel.

(2) Le Musongo s'oriente par le soleil.

Gillain.



E. — **Vie intellectuelle.**

c) FACULTÉS INTELLECTUELLES.

143. *Mémoire.* — Il n'y a pas un indigène qui puisse dire son âge.

J'ai demandé à des mères : « Quel âge a votre gosse ? » Elles n'en savaient rien. J'ai demandé : « Quel blanc commandait ici à Tshofa quand il est né ? » Alors j'ai su et je leur ai dit : « Votre enfant a huit ans », mais cela ne les intéressait pas.

A des gens qui avaient construit Lusambo : « Combien de *moula* se sont passées depuis? » Ils restèrent silencieux, puis l'un dit : « J'avais déjà une femme quand nous l'avons fait ».

J'ai vainement cherché quelqu'un qui se souvînt avoir vu passer Wissmann. Ce dut être pourtant un événement sensationnel. Ils avaient beau gratter leurs méninges : ils ne trouvaient rien.

Une négresse se souvenait avoir jadis été, avec son chef Pania-Mutombo, en expédition contre les soldats batetela révoltés. Ces derniers avaient été vainqueurs. Elle se rappelait avec une précision de détails effrayante qu'en fuyant, elle et ses compagnes étaient passées près d'un blanc étendu à terre, la gorge coupée d'un formidable coup de hache et mort. Cela se passait en 1895. Elle était tout enfant alors, mais la scène ne s'était jamais effacée de sa mémoire.

Ont-ils la mémoire des physionomies? Je suis passé en mai 1904 à Pania; j'y suis revenu en novembre de la même année : un seul homme se souvint m'avoir vu passer. Il est vrai qu'entretemps j'avais laissé croître ma barbe.

Le major Wangermée était passé au Lubefu en juin 1905. Il y revint en avril 1907. Personne ne se douta qu'il était venu deux ans auparavant. Il fallut le leur affirmer et ils voulurent bien me croire.

Ils apprennent facilement les langues étrangères.

SCHMITZ.

A mon avis les Basonge ont, comme la plupart des nègres que j'ai connus, une bonne mémoire, qu'ils exercent, notons-le bien, sur les choses qui les intéressent.

J'ai constaté bien des fois par moi-même que des Basonge se souvenaient avec précision de Pogge, de Wissmann, de Wolf, etc., des razzias arabes, du nom des chefs et des sous-chefs de ces bandes destructives, etc.

P. Le Marinel.



E. — **Vie intellectuelle.**

c) Facultés intellectuelles.

144. *Imagination.* — Le nègre exagère toujours. Il a vu dix soldats; il dira cinquante. Il accourt vous annoncer qu'il y a à dix minutes du poste un troupeau d'antilopes-cheval : « Beaucoup ! Beaucoup ! » dit-il, « il y en a bien cent. Où elles passent, la brousse se couche comme s'il y avait une tornade ». Vous sautez sur votre carabine et après une heure de marche vous tombez — enfin ! — sur le troupeau qui compte bien vingt têtes.

Fait-il le récit d'une fête, d'une bataille — à laquelle il n'a peut-être pas assisté — il crie, s'enthousiasme, gesticule, mime la scène, brode sur les nouvelles qu'il a eues de l'événement des détails comiques ou tragiques qui n'ont jamais existé que dans son imagination facile. Ne le contredites pas, il serait froissé.

Son imagination a des limites cependant : il y a des choses qu'il ne peut se représenter. Expliquez-lui une guerre d'Europe : les batailles où tant de milliers d'hommes sont engagés; la grandeur de nos armées dépasse sa conception. Parlez-lui des villes de chez nous : tant de fenêtres, d'étages, de locataires par maison, tant de maisons « l'une contre l'autre » dans une seule cité, le déroutent. Définissez-lui la mer, cette « grande eau » dont il a vaguement entendu parler : il n'arrive pas à se la figurer.

Schmitz.





E. — **Vie intellectuelle.**

c) FACULTÉS INTELLECTUELLES.

145. *Invention.* — Ils sont débrouillards, en somme. S'ils se trouvent devant un fleuve difficile à passer, ils trouveront moyen de franchir l'obstacle.

SCHMITZ.

N'exagérons rien.

Un sentier est tracé; un arbre tombe et barre le chemin. Nous déplacerions l'arbre ou l'enjamberions. Ces gens-là, non. Ils vont le contourner; ainsi se trace un nouveau sentier, qui va rejoindre le premier au delà de l'obstacle.

Un homme tombe mort au milieu du chemin. Pour ne pas passer à côté, l'indigène fera un détour de 5 à 10 mètres; un nouveau sentier se crée.

Des flèches empoisonnées ont été semées sur la route; l'indigène s'en aperçoit; aussitôt il trace un nouveau sentier qui longe l'ancien.

MICHAUX.

E. — **Vie intellectuelle.**

c) FACULTÉS INTELLECTUELLES.

146. *Entendement.* — Le Basonge comprend instantanément la question qu'on lui pose. Il la lit dans vos yeux, sur vos lèvres : souvent il a prévu les diverses questions que vous pouvez lui faire.

Bien des Européens parlent difficilement la langue indigène; la faculté extraordinaire de compréhension du nègre supplée à cette ignorance. Un Européen dira à un Musongo : « Où allez-vous? » Le noir répondra : « Je viens de Kabinda » parce qu'il comprend que le blanc s'est trompé et a voulu dire : « D'où venez-vous? »

SCHMITZ.

Il comprend admirablement et du premier coup.

P. LE MARINEL.



E. — **Vie intellectuelle.**

c) Facultés intellectuelles.

147. *Observation*. — Le Musongo est observateur.

Les mœurs des moindres animaux n'ont pas de secrets pour lui. Il sait l'époque où la fourmi blanche remontera dans les étages supérieurs de la termitière; il sait qu'elle remontera bien plus haut et sera par conséquent plus aisée à capturer si la termitière reste sèche. Il sait que telle trace de sabot a été laissée par telle antilope; il connait depuis combien de temps la bête est passée, où elle allait et où elle doit être maintenant. Il sait que les hippopotames remontent le matin et descendent le soir les cours d'eau; qu'ils sont inoffensifs et défiants.

Il suit à la piste dans la brousse un esclave qui s'est sauvé la nuit; il a d'ailleurs tellement d'expérience de la chose qu'il sait presque sûrement le chemin qu'il aura pris.

Quand il voit en travers du sentier une caravane de grosses fourmis noires déambulantes, il sait où elles vont. « Elles vont vers ce tronc d'arbre pourri là-bas faire la guerre aux indigènes ». Les indigènes, ce sont les termites auxquels la fourmi noire livre souvent bataille.

Il sait, quand passe un nuage de sauterelles, où il a couché et où il va loger, et il ira l'attendre là.

Il est en somme observateur des phénomènes qui ont pour lui un intérêt immédiat. Des autres, il se soucie peu. Ainsi, il n'est pas du tout bon météorologiste; je lisais dans le ciel beaucoup mieux qu'eux s'il devait pleuvoir ou non; à lui, la pluie ou le soleil sont indifférents. Il est fataliste.

Ce qu'il sait de façon remarquable, c'est la situation de toutes les localités de la région qu'il connait. « De quel côté tel village? » lui demandez-vous. Sans hésitation, il tend le

bras : « Là », fait-il. Vous marchez, notant, boussole en main, votre itinéraire ; le soir, quand vous l'aurez reporté sur le papier, vous constaterez toujours que l'indigène vous avait donné la direction exacte.

SCHMITZ.

Très observateur de tout ce qui se passe dans la nature.

P. LE MARINEL.

E. — **Vie intellectuelle.**

c) FACULTÉS INTELLECTUELLES.

148. *Raisonnement*. — Mentalité très sûre. Il se sert, dans ses discours, de la comparaison et de l'exemple, etc.; il écoute et accepte les objections, les compare à ses propres raisons, et très souvent abandonne son idée s'il reconnaît que ces motifs sont meilleurs. Il est plein de bon sens.

P. LE MARINEL.

La comparaison, l'exemple, le dilemme sont leurs grands modes de raisonnement.

Exemples :

a) « Regarde Dibue; il partage les croisettes avec tout le monde; comme ça, c'est bien. »

b) « Regarde les Bakele; ils n'ont pas voulu payer tribut; on a tué leurs chefs et leurs femmes. »

c) « Rends-moi ma femme ou je vais brûler tes chimbèques. »

d) « Rends-moi ce que tu m'as volé ou viens avec moi chez le blanc. »

e) « Voyons, blanc. Si, pendant que tu es parti, un autre homme couchait avec ta femme, est-ce que tu serais content? Est-ce que, à ton retour, tu ne la battrais pas? »

f) « Qu'est-il arrivé quand « Gongo-Lupaka » est mort? A-t-on nommé son fils à sa place? Non, n'est-ce pas? Eh bien, pourquoi sommes-nous forcés, nous, de prendre pour chef le fils du défunt, qui est un méchant homme? »

Les nègres adorent, comme vous savez, les gravures. Les « Petit Journal Illustré » avaient toutes leurs sympathies et leurs chimbèques en étaient tapissés. Ils comprenaient assez bien le

sens des gravures, mais auraient tout voulu au premier plan. Ils ignorent la perspective. Un sujet plus petit qu'un autre sur le papier l'était aussi en réalité pour eux.

Une jolie expression que j'ai trouvée sur les lèvres d'un chef à qui je voulais donner en payement du coton bleu foncé. « Non, dit-il, je ne veux pas de l'étoffe noire. L'étoffe noire, c'est comme des gens qui vont voler dans la nuit… »

Kitumbika, le grand chef de Tshofa, s'est assis dans son rocking-chair. Monsieur le major Wangermée, en tournée d'inspection, et moi attendons qu'il parle.

Kitumbika. — « Que tout le monde se tienne en dehors de la verandah (un temps). Nzadi, assieds-toi près de moi et toi aussi, Kakesse ». C'est tout.

(Les trois ministres s'accroupissent sur des nattes. Les deux fils de Katumbika également.)

« Katelumga, allez appeler Piani-Molo, le chef d'ici et Piani-Yamba, le chef des Batetela, afin qu'ils soient témoins de ce que je vais dire. »

(Un silence. Puis il cause de la pluie et du beau temps avec ses gens. Les deux chefs mandés étant arrivés et s'étant assis silencieusement, il continue :)

« Qu'on se taise.

» Je n'ai aucune affaire avec Michimichi (moi). Nous sommes amis ; mais être amis, ce n'est pas à considérer ; si j'avais à me plaindre de lui, je le ferais. Je n'ai aucune affaire avec ceux qui sont venus avant lui ; je n'ai d'affaire qu'avec Lupungu.

» Lupungu est un grand chef ; il est l'ami du blanc. J'ai été grand chef aussi. Autrefois, mes territoires étaient immenses ; tous les Batshofoe, les Bindjiri, les Lupambue, les Katola, les Bena-Ngefu, les Lutoboï, les Kasesa me considéraient comme leur souverain. »

Piani-molo. — « C'est notre père à tous. »



E, 148 (*suite*).

Kitumbika. — « Les derniers de ces tribus sont ici. Kakesse, Mabruki, Lusango, dites si j'ai été un bon chef ou un mauvais chef, si je vous ai pris vos femmes, vos chèvres, vos poules ; dites si j'ai envoyé mes soldats faire des razzias chez vous ; dites si je vous ai demandé le gibier que vous tuiez ; dites si je ne vous ai pas donné du sel et des étoffes pour le caoutchouc que vous m'avez apporté ; dites si je ne vous ai pas donné des esclaves et des femmes.

» Lupungu est l'ami du blanc de Kabinda ; il lui donne des vivres et des porteurs. Moi, je suis le Lupungu de Tshofa.

» Je ne suis pas un homme d'aujourd'hui. J'étais ici avant que les blancs ne s'installent. Qui est-ce qui a bâti cette maison-ci, ces magasins-ci, ce poste-ci ? C'est Kitumbika. Qui est-ce qui a apporté à Bula-Matadi toutes les populations d'ici ? C'est Kitumbika. Qui est-ce qui, depuis toujours, a donné des vivres aux blancs ? C'est Kitumbika. Qui est-ce qui a guidé contre les Batetela révoltés le commandant de Lusambo ? C'est Kitumbika. Qui est-ce qui est allé dans le sud jusque Kasongo-Niembo à la poursuite des révoltés ? C'est Kitumbika. Qui est-ce qui a fourni des porteurs et du caoutchouc au poste de Tshofa ? C'est Kitumbika. Que Piani-Molo, qui a été de toutes les expéditions et connaît toutes les questions, dise si j'ai menti ou non. »

Piani-Molo. — « Tout cela est vrai. »

Piani-Yamba. — « Tout cela est vrai. »

(Murmures d'approbation de l'assistance.)

Kitumbika. — « Qu'on se taise.

(Se tournant vers moi :)

» D'ailleurs, Michimichi sait que je ne mens pas ; il l'a vu dans les papiers et le commandant ici présent le sait aussi, parce que

Michimichi lui a montré tous les papiers, ceux d'aujourd'hui et ceux d'il y a longtemps; et s'il ne les a pas montrés, il les montrera.

» Kitumbika ne ment pas; d'autres peuvent mentir, avoir la bouche bonne et le cœur mauvais; Kitumbika est trop vieux, il est trop grand; ce n'est plus un indigène; c'est comme un Européen; c'est presque un Dieu. Kitumbika ne ment pas.

» Toute la palabre avec Lupungu provient de ce que moi, je dois faire du caoutchouc et lui pas. Alors tous mes gens, un à un, se sauvent chez lui pour ne pas travailler au caoutchouc. Depuis six ans, tous les jours, des gens se sauvent.

» Du temps où M. Accarain était à Tshofa, vingt-cinq Bena-ngefu se sont enfuis; ils sont maintenant sur la Lukasi...

(Se tournant vers le major Wangermée :)

» Écrivez cela sur votre papier; quand je les aurai tous nommés, nous compterons.

» Du temps de M. Chotteau, quarante Bindjori se sont d'abord enfuis; ils sont maintenant partie à Kabinda, partie à Bena-Nkala, sur la Lukasi; puis...

(l'énumération continue; puis, se tournant vers le major :)

» Combien cela fait-il ? »

Le major Wangermée. — « Six cents. »

Kitumbika. — « Oui, six cents et je ne compte pas les femmes. Tous les blancs de Tshofa les ont réclamés à Kabinda, mais jamais on ne m'en a rendu un seul. Je suis allé moi-même à Kabinda, Lupungu a promis publiquement de me renvoyer mon monde et, en présence du commandant, a envoyé de ses soldats pour chercher mes gens. Mais quand nous avons eu quitté le commandant, il a dépêché d'autres émissaires pour contremander ses premiers ordres. Je suis revenu ici sans avoir rien obtenu.

» Moi, alors, je n'ai plus rien réclamé. Je ne suis pas un homme qui vient pleurer tous les jours chez le blanc. Si on veut me rendre mon monde, c'est bien; si on ne veut pas, c'est votre affaire. Moi, je suis heureux sans ces gens-là qui m'ont fui.




E, **148** (*suite*).

» Je ne tiens pas à avoir un grand territoire. Je suis heureux comme je suis : j'ai des femmes, des esclaves, du sel, de la viande, des étoffes autant que j'en veux.

» Non ; si aujourd'hui je vous expose ma palabre, c'est parce que Michimichi me reproche de ne plus faire assez de caoutchouc. Jadis, j'apportais vingt paniers de caoutchouc par lune ; la lune passée, j'en ai fait douze ; quand cette lune-ci sera morte, je viendrai avec onze paniers. Je ne peux plus en faire plus. Si vous me rendez mes gens, ils travailleront à nouveau pour vous ; si vous ne me les rendez pas, je continuerai à travailler avec ceux qui restent. Kitumbika a l'esprit bon ; il ne se reposera jamais, et quand il sera tout seul, il travaillera encore. C'est tout. »

(Marques d'approbation. Explosion de conversations animées. Les ministres seuls restent impassibles. Ils réfléchissent).

Kakesse, sous-chef. — « Kitumbika est un bon chef. Il y a des chefs qui gardent pour eux tout ce que le blanc leur donne ; Kitumbika partage avec nous. Si nos gens prennent la fuite, c'est parce qu'ils ne veulent pas travailler. Les nègres n'aiment pas le travail. »

Lusango, autre sous-chef, avec conviction. — « Les nègres n'aiment pas le travail. »

Piani-Yamba. — « Kitumbika a bien parlé. Nous ne sommes pas d'ici, nous autres Batetela. Nous venons de loin, de là-bas. Nous n'avons jamais eu de palabre avec lui et pourtant les Batetela ne sont pas bons ; les Batetela sont querelleurs, querelleurs. Kitumbika est le père de toutes les terres que nous habitons. Il faut l'écouter. »

Piani-Molo, s'adressant au major W. — « Vous l'avez entendu. Il n'a pas parlé comme un jeune homme, en criant, en gesticu-



lant; il a parlé comme un grand chef. S'il vous a dit cette palabre, c'est parce que vous êtes le maitre du Katanga et que, si vous voulez, Lupungu lui rendra ses gens. Mais vous ne devez pas vous fier aux discours de Lupungu. Faites attention. Lupungu est fort malin. Vous devez écrire à l'avance, par exemple aujourd'hui ou demain, au commandant de Kabinda qu'il dise à Lupungu d'envoyer chercher toutes les gens de Kitumbika. Comme cela, ils seront là quand vous arriverez à Kabinda et alors vous les remettrez à Kitumbika, dans ses mains propres. Si vous ne faites pas ainsi, tout ce que nous avons dit aujourd'hui aura été dit pour rien. »

(La séance continue).

SCHMITZ.



E. — **Vie intellectuelle.**

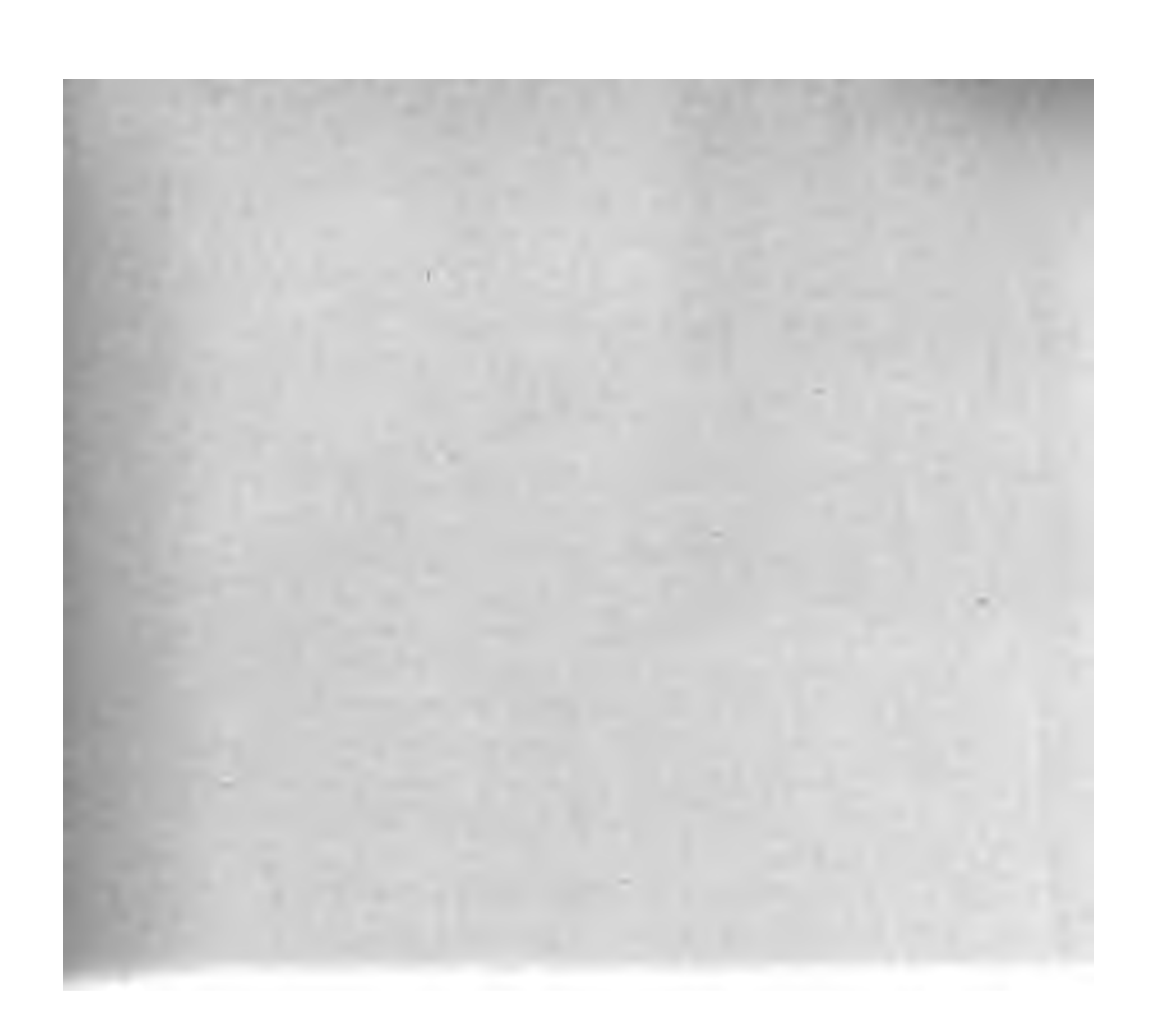
c) FACULTÉS INTELLECTUELLES.

149. *Prévoyance.* — Le Musongo est prévoyant. Il sait que la cigale ayant chanté tout l'été, se trouva fort dépourvue quand la saison sèche fut là. Aussi fait-il des plantations qui ne seront à point que dans deux ans (manioc); emplit-il son grenier de maïs, d'arachides, de fourmis séchées, de millet pour la saison mauvaise; garde-t-il du riz, du tabac, du maïs comme semences.

Il a souvent dans sa hutte une petite porte de derrière dont il ne se sert jamais en temps normal, mais qui sera utile le jour où il faudra fuir une attaque imprévue. Dans cette éventualité également, sa hutte sera adossée à la forêt quand il y en a une à proximité, bien entendu.

En septembre, il recouvre de feuillages les termitières afin que les premières pluies ne les effritent pas et ne chassent pas trop loin en terre les fourmis comestibles.

SCHMITZ.



E. — **Vie intellectuelle.**

c) FACULTÉS INTELLECTUELLES.

150. *Perception.* — Le Musongo ne connait ni l'universel, ni l'abstrait.

L'humanité? Non, mais les blancs, les soldats, les travailleurs, les indigènes.

Le monde? Non, mais les villages, les plantations, les bois, les herbes, l'eau.

La couleur? Non, mais le blanc (*motoke*), le noir (*mofiti*), le rouge (*mokosse*), le jaune (*mokunzi*). Toutes les autres couleurs rentrent dans celles-là.

Le poids? Non, mais ce qui est lourd, ce qui est un peu lourd, ce qui ne pèse rien du tout.

La mesure? Non, mais ce qui est très long, long, ce qui n'est pas fort long, ce qui est petit.

La distance? Non, mais ce qui est très loin, loin, pas fort loin, pas fort près, près, tout près.

L'amour, la charité, l'amitié... n'ont pas d'équivalent dans la langue basonge. C'est trop abstrait.

Ils n'ont pas de mots abstraits; dans leur langage, ces mots n'existent pas.

SCHMITZ.

M. Le Marinel estime que cette question devrait être remise à l'étude.

F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

151. *Dans la maison.* — Le *pater familias* est propriétaire de tous les meubles, ustensiles de cuisine, instruments de travail. Il a le droit d'en user à sa convenance, de les détruire, de les prêter, de les vendre.

Tout ce que ses fils, ses femmes ou ses esclaves trouvent ou gagnent lui appartient : ceux-ci n'essayent jamais de lui cacher quelque chose; ils lui apportent le tout, simplement.

Le père du maître, s'il est un pauvre diable, ou sa mère, si elle est veuve, peuvent habiter avec lui. Ils restent, dans ce cas, propriétaires de tout ce qu'ils possédaient. De même, le fils qui vient de se marier et qui n'a pas encore fondé un foyer séparé, est propriétaire de tous ses meubles et ustensiles.

Il n'y a aucune limite au droit de propriété du père. La famille ne provoquera jamais sa déchéance pour cause de prodigalité par exemple, de dilapidation du patrimoine.

Les hachettes, houes, herminettes ou autres instruments de travail ayant quelque valeur restent dans la hutte du patron. Le fils ou l'esclave qui en a besoin peut les décrocher sans demander la permission. Le patron sait bien qu'ils ne prennent rien sans motif.

Le fusil reste aussi chez lui, mais nul ne peut s'en servir qu'avec sa permission spéciale.

Les arcs et flèches, n'ayant qu'une valeur minime, sont la propriété du fils ou de l'esclave. Il peut les échanger, les vendre. Cela ne regarde pas le maître. De même, les menues verroteries, calebasses, pipes et autres bibelots sans importance appartiennent à leur possesseur immédiat.

A part ces légères restrictions, la femme, qu'elle soit libre

ou esclave, ne peut rien posséder en propre. J'ai vu un Musongo prendre à sa femme son plus beau pagne et le donner à sa maîtresse. Madame, je dois l'avouer, était indignée.

SCHMITZ.

Le chef de la famille est maître absolu; il peut seul disposer de tout : c'est le droit. Mais en fait, chacun possède de menus objets que le maître permet non seulement d'employer et de posséder, mais d'échanger.

P. LE MARINEL.



F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

152. *Biens immobiliers.* — Le père qui est propriétaire des meubles est propriétaire des immeubles, même de ceux qu'habitent son père ou sa mère si, pour un des motifs donnés plus haut, ils habitent avec lui. Il est propriétaire aussi de l'enclos qui avoisine sa demeure, de son jardin. Mais c'est tout. Des champs, des bois, des prairies, des mines, il n'est pas propriétaire. Cette propriété cesse d'ailleurs avec l'occupation; si le *pater familias* quitte ses huttes et va en bâtir d'autres plus loin, il perd tout droit sur celles qu'il a abandonnées. N'importe qui peut y élire domicile. C'est dans ces huttes abandonnées que les étrangers logent en général. Mais le Musongo qui va s'établir ailleurs a évidemment le droit de démolir son ancienne cité ou de prendre tout ce qui peut servir à construire les nouveaux bâtiments qu'il projette.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

153. *Nature de la propriété.* — La propriété est collective ou privée suivant la nature des biens, et nous touchons ici à un des côtés les plus intéressants de la vie sociale du Musongo.

A part le jardinet qu'il a au village, le *pater familias* ne possède en pleine propriété aucune terre, aucune rivière, aucun bois.

Vous n'entendrez jamais un Musongo, pas même un chef, dire: « Cette terre est à moi ». Il dira : « Cette terre est à nous » et par *nous* il entend, non pas la population de son village, mais la population tout entière de la tribu. Car, si le village (comme nous allons le voir plus loin) a ses plantations propres, il n'a pas de territoire de chasse, de récolte ou de pêche propre. Le pays appartient à toute la tribu : Bena-Mona, Bena-Itundu, Bala, Bakankala, etc.

Tout indigène, dans les territoires de la tribu à laquelle il appartient, a le droit de cueillir des fruits (même des noix de palme), de couper des arbres, de ramasser du bois mort, de bâtir des huttes, de creuser des fosses-pièges, de chasser, de cultiver, de pêcher, de mettre le feu aux herbes, de récolter du caoutchouc.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

154. *Limites des propriétés.* —(Beneki). Es beginnt sonach der Bereich einer Familie an der Strasse mit den Häusern, an die sich Gärten, Palmenbestände, Bananenpflanzungen und Felder der Reihe noch anschliessen bis hinab in die Nähe des Wassers. Das Grundstück je einer Familie ist von den zum Wasserholen bestimmten Wegen eingeschlossen und begrenzt.

WISSMANN, *Quer.*, 149.

La tradition délimite les territoires de chaque tribu; souvent, il y aura des limites naturelles : une rivière, une forêt. Mais il faut que la tribu occupe son territoire; si elle abandonne les villages sis aux confins et que la tribu voisine vienne s'y établir, elle n'a rien à réclamer. Ceci est bien admis.

Les tribus sont très susceptibles sous le rapport de leur territoire; c'est la tradition qui les limite, mais elle les délimite fort exactement. Malheur à l'homme d'une tribu qui est surpris à chasser, pêcher, etc., sur le domaine d'une autre tribu! Il est amené au village et son délit donne lieu à des protestations, des demandes d'indemnités, des incidents diplomatiques. Parfois, d'un fait sans importance naissent des haines farouches et des luttes jamais finies. C'est ici surtout que les petites causes peuvent produire de grands effets.

Combien de fois mes Basonge ne se sont-ils pas querellés, battus avec les Batetela du nord parce qu'ils allaient récolter du caoutchouc dans les forêts Batetela! C'étaient des guet-apens incessants, des enlèvements de femmes, d'esclaves, des vols de fusils, etc. La palabre n'est pas encore finie à l'heure actuelle.

SCHMITZ.

On s'exagère à tort l'importance de la propriété collective, non spécialement chez les Basonge, mais en général partout au Congo. Il convient pourtant d'en tenir un certain compte aussi longtemps que l'indigène ne pourra se créer d'autres droits de posséder par son travail.

P. Le Marinel.

F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

156. *Biens appartenant au village.* — Quant aux cultures, ainsi que je l'ai déjà noté au n° 51, elles sont faites et récoltées en commun par les gens du village, si le village est petit; par les gens de chaque quartier, si le village est important (1).

Les villages sont rarement homogènes. Ils se composent de cités diverses, venues s'ajouter l'une après l'autre au noyau central qui est la cité du chef.

Au village Dibue, par exemple, il y avait :

a) Les Batemtem, qui habitent l'endroit depuis la lointaine émigration basonge;

b) Les Batshofoe, ex-esclaves des Arabes, Basonge pour la plupart, revenus au pays après la défaite arabe;

c) Les gens du chef Dibue personnellement;

d) Les Baluba, de race Baluba, émigrés du sud à la suite de guerres intestines.

Chacun de ces quatre quartiers avait ses plantations propres; lorsque, par exemple, le besoin d'une nouvelle culture se faisait sentir chez les Batshofoe, tous les hommes valides allaient abattre un pan de forêt auquel ils mettaient le feu; leurs femmes venaient alors nettoyer cet abatis, houer et ensemencer.

---

(1) Dans les gros villages, à mon souvenir, chaque chef de famille avait sa culture.

P. LE MARINEL.

Il y a ici un point très intéressant à élucider.

C. V. O.

La garde du champ appartenait dès lors aux esclaves placés par les Batshofoe dans le *shamba* voisin.

Quand le maïs ou le manioc était mûr, on pouvait le récolter. Les femmes se rendaient alors, par groupes, à la plantation et faisaient leurs provisions, chacune selon les besoins de sa famille. Je n'ai jamais vu de querelles ou de plaintes à ce sujet, ce qui est extraordinaire pour qui connaît la nature nègre cupide et soupçonneuse. « Ça ne vaut pas la peine de se disputer », disaient-ils. Puis, je dois dire que les femmes, sachant ce qu'elles auraient à faire de tous ces épis de maïs, de toutes ces carottes de manioc de la farine, en prenaient le moins possible.

J'ai déjà noté que les plantations de millet, et celles-là seulement, sont communes à tout le village et non à chaque quartier particulier, le village comptât-il mille cases. Motif donné par eux : la culture du millet ne nécessite pas le travail des hommes, n'exige pas d'abatis. Il pousse partout.

Il est bien entendu que si quelqu'un s'abstenait de prendre part aux travaux des plantations, il pourrait aussi s'abstenir de récolte. Mais le cas ne s'est jamais présenté.

D'après mes renseignements, cette espèce de communisme existerait aussi chez les Baluba.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

a) Propriété.

157. *Location.* — Le Musongo ne loue ni maison, ni champ, ni chasse, ni pêche. A qui louerait-il une hutte? Il y a toujours dans le village des huttes inoccupées et d'ailleurs une habitation a si mince valeur!

Aujourd'hui cependant, les tribus louent leurs forêts à caoutchouc. Ainsi, les Bena-Lubunda (Manyema) louent aux Bena-Kaïaï (Basonge) le droit de venir récolter chez eux le caoutchouc. Bimensuellement, le chef des Bena-Kaïaï paie pour cela deux ceintures de cauris et un fusil à piston. Les Bakele (Basonge) louèrent, en 1906, aux Bala (Basonge) le caoutchouc de leurs forêts moyennant cinq fusils, une femme et deux chèvres.

Il est admis que le locataire d'une forêt à caoutchouc a le droit d'y chasser.

Schmitz.

158. *Usufruit.* — Je ne connais aucune espèce de servitude ni personnelle, ni foncière en pays basonge.

Schmitz.

159. *Droit de chasse, de pêche, d'abatage d'arbres, de cueillette de fruits.* — Tout indigène, dans les territoires de la tribu à laquelle il appartient, a le droit de cueillir des fruits (même des noix de palme), de couper des arbres, de chasser, de pêcher.

Schmitz.

La garde du cham
les Batshofoe dans

Quand le mo
Les femmes
faisaient leur
famille. Je
ce qui est
et soupçon
disaient-
auraient
de mo

J'ai
men
tie
en

F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

160. *Droit de propriété sur les choses trouvées.* — L'objet trouvé par un membre de la famille, que cet objet soit un esclave, une tête de bétail, un ustensile quelconque, appartient au *pater familias* tant que personne ne vient le réclamer. L'homme essayera évidemment de cacher son acquisition, mais ce sera parfois difficile, tout le voisinage ayant eu connaissance de la trouvaille.

Donc, quand on viendra le réclamer, il le rendra. Sous quel prétexte le garderait-il? Il rendra la chose dans l'état où elle se trouve au moment de la réclamation. Le fusil trouvé jadis peut être rouillé, l'esclave malade, la chèvre galeuse : il n'y peut rien. Si l'esclave ou la chèvre sont morts, il ne rendra rien; à moins cependant qu'il n'y ait de sa part mauvaise foi manifeste, qu'il n'ait, par exemple, tué la chèvre, fait périr l'esclave sous les coups : en ce cas, il y aura lieu à un règlement d'indemnité. S'il a vendu l'esclave ou la chèvre, il rendra l'équivalent.

L'homme qui a trouvé aura droit, lorsqu'il restituera, à une récompense de la part du propriétaire réclamant. Ce dernier ne doit pas d'indemnité pour l'entretien de l'esclave (le travail de l'esclave compense les frais de sa nourriture), ni de la chèvre (si la chèvre avait mis bas, les petits auraient été pour le dépositaire) ; il donne une gratification à l'homme parce que celui-ci a « conservé » l'objet perdu, parce qu'il ne l'a pas rejeté de son chemin. Il aurait pu, en effet, ne pas le prendre et Dieu sait en ce cas où il serait allé! C'est une idée basonge assez difficile à préciser.

Donc, en fait de meubles possession ne vaut jamais titre. Le

temps n'est pas un mode d'acquisition. Vous pouvez avoir depuis dix ans, vingt ans cet esclave que vous avez trouvé sur votre route, son propriétaire peut être mort entretemps, peu importe. Le fils de cet homme apprendra un jour que cet esclave est chez vous ; il viendra vous le réclamer et vous devrez le rendre.

Lorsqu'un éléphant mort est trouvé dans la forêt, les défenses appartiennent au chef de la tribu.

SCHMITZ.



F. — **Vie sociale.**

a) PROPRIÉTÉ.

161. *Succession*. — La propriété passe du père au fils aîné. Bétail, femmes, esclaves, tout est pour lui.

(Voir au n° 100.)

Si sa mère est parmi les femmes du défunt, le fils aîné lui laisse la disposition de sa hutte, de quelques esclaves, de ses ustensiles habituels. Quand elle mourra, tout lui fera retour : elle n'en a en somme que l'usufruit.

Au cas où le défunt ne laisse pas de fils, la succession passe à son frère consanguin. S'il y a plusieurs frères, c'est celui que le défunt aimait le plus qui hérite. Lequel est-ce? La commune renommée le dira.

Au cas où il n'y a ni fils, ni frère, la succession passe à un ami, un « *Ndeko* » que l'opinon publique a presque toujours désigné à l'avance. L'homme qui va mourir se préoccupe d'ailleurs ordinairement de savoir où vont aller ses biens et, s'il prévoit une contestation possible, il réunit ses amis et voisins et leur désigne le « *Ndeko* » qui doit être son héritier.

Les volontés des mourants sont sacrées. L'homme a le droit, s'il ne laisse ni fils, ni frère, de désigner qui il veut pour son héritier. J'ai vu un Musongo laisser tous ses biens à un de ses esclaves qui avait toujours été un loyal serviteur. Quand il mourut, personne n'éleva la voix pour critiquer ce choix et l'esclave devint du jour au lendemain un personnage très considérable. C'est tout à fait exceptionnel.

SCHMITZ.




F. — **Vie sociale.**

b) Régime économique.

162. *Commerce.* — Haupthandelsartikel sind hier Palmenstoffe, Kupferkreuze und Salz. Von uns wurden Kauri und grosse, weisse Perlen verlangt.

Wissmann, *Quer.*, 123.

Der Abschlüss eines Handels ist schwierig. Die Basonge sind sehr vorsichtig und ängstlich, rufen Verwandte herbei, um ihre Meinung zu hören, und Wollen oft ein schon abgeschlossenes Geschäft ruckgängig machen oder Sachen umtauschen.

Wissmann, *Quer.*, 140.

(Lupungu.) Lebensmittel komen in Masse, viele Sklaven werden angeboten, und wir kramen noch einmal alles nur irgend Entbehrliche hervor, um von den zierlich schön gearbeiteten Geräthschaften und Waffen möglichst viel zu kaufen, uns an das befriedigte Gesicht des uns befreundeten Professor Bastian daheim erinnernd. Lupungu bietet mir für meine Büchse 8 ausgewachsene männliche Sklaven. Alles ist sehr billig, und auch unsere Leute erhandeln für das schmutzige letzte Stückchen ihrer Kleidung von europäischen Stoffe Messer, Töpfe, Körbe und anderes Geräth. Sie sind jetzt Alle in von Eingeborenen verfertigte Stoffe oder Häute gekleidet.

Wissmann, *Quer.*, 153.

Ein Handel gielt hier (im Dorfe der Fumo Kawamba) erst für abgeschlossen, wenn ein Hölzchen oder Strohhalm, von den Betheiligten mit der rechten Hand an dem Ende angefasst, durchbrochen ist.

Wissmann, *Quer.*, 168.

The principal occupation of the Sappo-Saps (of Luebo), for a long time, was trading in slaves. Having come from several hundred

miles in the remote interior, they were extremely well acquainted with all the tribes, chiefs, paths and local conditions of the surrounding country. They knew where they could buy slaves or make stealthy raids upon unsuspecting villages, and they also kept up with the best market for their human wares... The principal country from which the slaves were brought was the headquarters of the Lulua, Sankuru, Lomani and Lualuba rivers, and they were generally sold into the Bakuba, Bateke and Wissmann Falls country... Kasendi was then one of the most civilized and advanced of these Sappo-Sap traders. He had once dealt in slaves but protested strongly to me that he had ceased this business, and now bought and exchanged rubber, ivoiry, copper, native produce and provisions, hoes made by the Sappo blacksmiths and good obtained from Europeans for the other of his marchandise.

Verner, *Pioneering*, 360-361.

Les produits achetés aux voisins par les Basonge sont le fer (généralement aux Baluba), le cuivre, venant de main en main du Katanga, le sel venant du Katanga, mais surtout des marais salins du Malela (Manyema), en face de Nyangwe, rive gauche du Lualaba.

Ils vendent des objets travaillés en fer, haches, lances, etc., des paniers, des arachides, des haricots, etc.

Ce commerce se fait par échange direct ou par l'intermédiaire de la monnaie locale (*Madiba*, carré de tissus en fibres de palmier).

P. Le Marinel.

Les Basonge achètent aux Batetela des chapeaux de paille, des sandales arabes, des couteaux-poignards, des pirogues pour les passages du Lomami, des esclaves.

Ils achètent aux Baluba du sel provenant des salines du Katanga, du poisson fumé provenant du lac Kisale, des croisettes de cuivre faites dans le sud, de la poudre et des fusils apportés par les Portugais, des peaux de zèbres tués dans le sud.

Ils achètent aux Bakuba (nord-est) des paniers à couvercle, des canards.




F, 162 (*suite*).

Il achète aux Manyema des nattes multicolores qui lui servent de paillasse, des chèvres, des moutons.

Les Basonge vendent aux étrangers des tamtams, des pots en terre cuite, du tabac, des haches de parade, de la viande boucanée, des nattes ordinaires servant de tapis, des chiens.

Il n'y a pas de commerçants patentés; chacun vend ce qu'il peut et à qui il veut.

Le Musongo qui doit acheter quelque chose chez les Baluba n'ira pas seul. Il s'entendra avec des amis et formera une petite caravane de dix à vingt personnes : quatre ou cinq hommes libres avec leurs fusils et leurs femmes chargées des ustensiles de ménage pour faire la popote en route; quelques esclaves mâles portant les étoffes ou autres marchandises destinées aux achats; quelques esclaves femelles véhiculant les paniers de farine et autres victuailles. La route se fera par petites étapes et le voyage durera longtemps : le nègre n'est pas pressé. Aujourd'hui, les caravanes se munissent d'une feuille de route demandée au commandant de la région.

L'étranger qui vient en tournée d'achats au pays basonge agit de même.

Les chefs ne voyagent jamais hors de leur pays pour faire du commerce. Cela ferait mauvaise impression.

Je ne connais pas de marché purement indigène en pays basonge. Le marché de Kabinda (chef Lupungu) commence à être très suivi même par les Baluba, mais il a été installé par les blancs. Il y a un marché excessivement important chez Katombe, chef Baluba, près le Lubilach; les Basonge le fréquentent beaucoup. En tout cas, cette forme de commerce est exceptionnelle.

La vente avec un étranger se fait au comptant. Entre

Basonge, surtout entre gens de la même tribu, elle peut se faire à terme. Les engagements sont chose sacrée pour eux; la parole d'un Musongo vaut toute espèce de contrat (voir n° 114).

SCHMITZ.



b) RÉGIME ÉCONOMIQUE.

163. *Monnaie, mesures et poids.* — Le *madiba* (voir n° 53) sert d'unité monétaire à Kasongo et dans le Manyema (pas à Nyangwe où le *madiba* est remplacé par la poule).

Les *madiba* sont fournis aux Arabes par Lupungu.

La monnaie à Lusambo est la perle, la perle bleue de moyenne grandeur; la *Ratjetjé* bleue, qui est sans aucune valeur dans l'Oubanghi où il y en a beaucoup, est ici d'un prix inestimable.

FIVÉ (4 février 1893).

Les perles bleues sont très en vogue dans la région du Sankuru; les Sappo préfèrent les grosses perles blanches.

DE DEKEN (R. P.), *Deux ans au Congo*, 146.

Avant l'arrivée des Européens au pays basonge, les seules monnaies dont ils usaient étaient :

a) Le *madiba*, carré d'étoffe indigène en fibres de raphia (voir n° 34) d'environ 50 × 30 centimètres. On comptait par cents de *madiba*. L'impôt aux Arabes était payé en *madiba*. Le tissu européen tend à le remplacer.

b) Le *cauri*, le coquillage connu, qui est encore en honneur dans les régions de l'est. On comptait par ceintures de *cauri*, cinq à six cents *cauri* attachés sur un ruban. Les perles européennes l'ont aujourd'hui remplacé presque partout : je ne connais plus que les Bena-Kaïaï et les riverains du Lualaba qui s'en servent dans leurs transactions.

Il n'y a chez les Basonge ni mesures, ni poids réglementaires.

La croisette, lingot de cuivre en forme de croix de Saint-

André, fabriquée dans le sud du pays baluba (1), a été jusqu'ici une monnaie fort en usage dans les régions voisines du Sankuru; mais on ne peut la considérer comme une monnaie basonge.

Actuellement on s'occupe d'introduire l'argent.

SCHMITZ.

(1) C'est la monnaie du Katanga, d'où ce cuivre est extrait.

P. LE MARINEL.



F. — **Vie sociale.**

b) Régime économique.

164. *Voies de communication*. — La route de Kolomoni à N'Gandu doit être assez bonne durant la saison sèche; mais, pendant la saison des pluies, elle est presque impraticable, tant à cause de ses rivières débordantes et d'un passage difficile, que de ses marais, qui sont infects, innombrables et sans fin. Cette route, toujours plate et sans village, est d'une monotonie désespérante : des herbes, encore des herbes, toujours des herbes et des marais, sans qu'un peu d'ombrage vienne vous rafraîchir et vous protéger quelques instants contre les rayons de soleil qui ont surchauffé la terre et l'air, au point de vous donner la sensation d'une brûlure à la poitrine.

Michaux, *Carnet de Campagne*, 173.

Statt Sankuru wurde von nun an der name Lubilach Vorherrschend.

Ein Koto-Häuptling vom rechten Ufer, der mir von nahen Stromschnellen erzählte, sagte : « Der Sankuru ist gut, der Lubilasch ist böse », womit er andeuten wollte, dass der Fluss, so lange er den Namen Sankuru führe, für die Schiffahrt ungefährlich, von wo er jedoch Lubilach heisse, nich mehr schiffbar sei ... Bis nahe den 6° S. Br. musste ich teilweise den Landweg einschlagen, da Stromschnellen vorher der « En avant » und somit überhaupt der Schiffahrt Halt geboten. Ich bin mit der « En avant » durch vier Stromschnellen gefahren, wobei sie jedoch zweimal bei nur 2 Fuss Tiefgang auf einen Stein rannte.

Dr Wolf, *Peterm Mitt.*, XXXIV (1888), 196[b].

Le sentier se creuse par le passage; il n'est pas entretenu.

P. Le Marinel.

Le sentier est la voie de communication traditionnelle. Pour aller d'un village à un autre, le sentier ne prendra pas la ligne

de faite parce qu'il n'y aurait pas d'eau à boire, et ne suivra pas davantage la ligne strictement droite, parce qu'il y aurait des côtes trop abruptes et des rivières trop profondes. Le sentier va toujours à mi-côte et coupe les rivières près de leur source. Ce principe souffre peu d'exceptions.

Les routes ne sont pas leur fait. Elles sont trop exposées aux rayons du soleil et les pieds souffrent de la chaleur torride du sable.

Les voies de communication ne nécessitent aucun entretien. S'il y a un pont à faire, c'est le chef du village le plus proche qui y pourvoira. Lorsqu'un arbre tombe en travers du sentier, personne, soyez-en bien persuadé, ne le mettra de côté, cet arbre fût-il un simple arbuste. On le tournera, voilà tout. Il arrive ainsi qu'un sentier qui, à l'origine, filait en droite ligne est, au bout de quelques années, tortueux, zigzaguant et deux fois plus long.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

b) RÉGIME ÉCONOMIQUE.

165. *Industrie.* — Il n'y a guère d'industrie chez les Basonge.

Chaque famille confectionne les paniers, les nattes, les *madiba* dont elle a besoin tant pour se vêtir que pour faire le commerce (voir n° 53).

Le chasseur fait lui-même ses filets, son arc et ses flèches; le pêcheur ses nasses.

Les fabricants de fétiches, tamtams, escabeaux sont nombreux, deux ou trois dans chaque village. Les forgerons sont plus rares : un par cité ou deux maximum.

La poterie nécessitant une terre spéciale ne peut se faire partout; elle est monopolisée par les femmes de quelques villages.

Les forgerons et les sculpteurs sur bois sont très considérés : on leur reconnait une supériorité.

Ne pas oublier que l'industrie indigène est en complète décadence par suite de l'introduction des produits européens. Le *madiba* est destiné à disparaitre.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

c) Coutumes juridiques.

166. *Droit civil*. — Nous avons vu, au fur et à mesure de notre enquête, les coutumes et les lois relatives à la famille, au mariage, aux successions, etc. Il y a, relativement à cela, des traditions, des rites que j'ai rapportés et qui sont invariablement suivis.

Schmitz.

167. *Droit civil* (relatif aux obligations). — Nous avons vu également que les contrats et engagements se font oralement, devant témoins ou non, et sont fort respectés. Le Musongo se fait un point d'honneur de ne pas laisser protester sa signature. Nous répéterons qu'aucune prescription n'existe en la matière, que le fils payera sans hésiter la dette de son père, et réciproquement, sans que le temps puisse le délier de cette obligation.

Ils se prêtent l'un à l'autre beaucoup de choses, mais sans intérêts.

Lorsque le débiteur ne sait pas payer sa dette, il emprunte si possible; sinon le créancier attendra. Le créancier ne pourrait obliger de payer en « services », jusqu'à l'esclavage domestique, par exemple.

La procédure civile se déroule devant les notables du village; lorsqu'il s'agit d'un petit différend, les parties se contentent d'aller exposer le cas chez quelque chef de famille.

Supposez un cas grave; l'assemblée des notables décide généralement à l'unanimité. Le chef prononce le jugement. Tous les membres de ce tribunal n'émettent pas leur opinion, du moins normalement; deux ou trois d'entre eux parlent seuls; les autres écoutent.

Il se peut qu'il y ait des avocats; mais je n'en ai pas vu.

Schmitz.





F. — **Vie sociale.**

c) COUTUMES JURIDIQUES.

168. *Droit pénal.* — Lorsqu'un criminel était condamné à mort, on lui tranchait la tête d'un coup de sabre.

J'ai vu des gens horriblement mutilés. Je me souviens d'un homme à qui on avait coupé les deux mains, le nez, les oreilles, la verge et les testicules. Pourquoi? Il avait été surpris avec une femme du chef.

J'en ai rencontré une vingtaine sans poignets, sans nez, sans parties génitales.

Je me rappelle d'une punition spéciale : fourrer du *pilipili* dans les yeux.

MICHAUX.

Pas de règles bien fixes dans toutes ces coutumes. Les peines étaient nulles ou excessives : dans ce dernier cas, vente ou mort du coupable. Les mutilations sont plutôt rares ; elles semblent surtout dater de l'époque troublée des razzias arabes.

P. LE MARINEL.

Il n'y a pas de code pénal. Les vols, meurtres, adultères, etc., qui sont fréquents, donnent lieu à un règlement d'indemnité qui se fait ordinairement à l'amiable. Il y a aussi des traditions en cette matière et point n'est besoin d'aller exposer le cas au chef du village ou à l'Européen du poste voisin. S'il y a discussion sur la matérialité du fait, les deux parties portent leurs griefs par-devant le chef du village. Seulement, le monarque ne règle pas un litige gratuitement : les deux plaideurs doivent lui apporter quelques poules ou, s'ils sont des seigneurs importants, lui faire un cadeau plus considérable.

Les peines corporelles, la chaîne aux pieds ou la chicotte, sont employées par le maître à l'égard de ses femmes, enfants, esclaves, ou par le chef à l'égard de ses sujets dont il a lieu d'être mécontent. La mutilation n'est plus guère usitée. Jadis, il en était autrement : le chef Pania-Mutombo faisait couper les testicules au nègre qui avait séduit une de ses femmes et les lui faisait manger (selon les dires du propre fils de Pania). J'ai connu un Musongo qui avait eu le poignet coupé par le chef Gongo-Lutete (de Gandu) parce qu'il lui avait porté un tribut insuffisant (1).

SCHMITZ.

(1) Ne pas oublier que Gongo était Batetela.

P. LE MARINEL.





F. — **Vie sociale.**

c) Coutumes juridiques.

169. *Recherches des délinquants et des preuves du délit.* — Generalmente parlando più che superstiziosi sono furbi. Esiste però tra loro un costume simile al « giudizio di Dio » ed alla « prova del fucco ». Il tale, p. es., è accusato di aver ucciso una delle sue donne, o rubato una capra. Se egli nega il delitto, o nascono dei dubbi, il capo del villaggio chiama il mago, lo stregone del villaggio vicino, mai quello del proprio. Questi somministra, dopo qualche cerimonia, una pozione velenosa al reo sospetto. Se non è reo non deve sentire l'azione del veleno, se soccombe .. il processo è finito. Questi stregoni che si tramandano il mestiere di padre infiglio, sono spessissimo strumenti di male azioni in mano dei capi che li pagano, già s'intende, profumatemente.

Ascenso, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, série 4, IV (1903), 111.

Généralement, si son autorité est bien établie, le chef du village juge sans appel; ce qui ne l'empêche pas, selon ses tendances personnelles, de consulter quelquefois des féticheurs et d'admettre leurs méthodes d'épreuve.

L'accusé peut, en général, se défendre par paroles ou par d'autres moyens, tels que des témoignages, et même les « épreuves de féticheries ».

En général, les débats se font en plein air, devant la case du chef.

L'amende est le châtiment ordinaire. Les parents du condamné réunissent, séance tenante, ce qu'il faut pour l'acquitter.

Le bon sens et l'équité président à ces palabres; il convient naturellement de tenir compte de la mentalité de ces peuplades primitives.

Cependant, l'acte matériel est puni, quelle que soit l'intention. Quelqu'un tente volontairement de tuer un autre; s'il ne

blesse pas la victime, il ne sera pas condamné. Celui, au contraire, qui blesse ou tue par accident est regardé comme aussi coupable que s'il l'avait fait volontairement.

La vie se paie par la vie, mais non toujours du coupable.

Un assassin peut parfois se libérer en remplaçant sa victime par l'un des siens, qui devient ainsi la propriété du maître lésé.

P. Le Marinel.

Le chef du village connaît comme juge unique des affaires qui sont portées devant lui soit par les deux plaideurs d'accord, soit par le demandeur lorsque son adversaire refuse de s'y présenter.

L'accusé peut se défendre, appeler tels témoins qu'il juge utiles, provoquer telle perquisition qu'il estime favorable à sa cause, prouver son innocence par tous moyens de droit. Les sortilèges, épreuves du poison, etc., ne sont pas d'usage dans les affaires où le chef seul est juge. Hormis l'épreuve de l'œil : si la vérité tarde à se faire jour, le chef fera chercher par un de ses boys un peu de suc d'euphorbe. (Il y en a toujours à proximité, dans tous les villages.) On roulera une feuille large en cornet, on appliquera la pointe de ce cornet sur l'œil ouvert de l'accusé et l'on y versera la sève blanche de la plante vénéneuse. S'il devient borgne, c'est qu'il avait tort.

Le conseil des anciens, sous la présidence du chef, connaît des affaires plus graves. Il connait en réalité presque exclusivement des questions de sortilège. Le cas-type est celui-ci. Lorsque, dans tel quartier du village, la mortalité dépasse sensiblement la normale, la rumeur publique s'empresse d'accuser quelque vieil indigène d'avoir jeté un sort sur les populations. Les chefs de famille de ce quartier se consultent alors et décident de porter ces accusations devant l'assemblée des anciens. C'est sous la pression de l'opinion publique qu'ils prennent cette décision, car ils doivent compter avec le populaire : leurs femmes et esclaves s'enfuiraient s'ils n'agissaient pas ainsi. Ils

ıef à qui ils disent la palabre. Le chef
e tam-tam l'ordre d'appeler les anciens
ve. Ceux-ci arrivent un à un, sans se
ont tous là, les accusateurs répètent leurs
nseil décide s'il y a lieu à poursuite et, dans
ppeler celui que la renommée accuse de
me vient, écoute ce qu'on lui reproche et en
d rien. Que voulez-vous qu'il dise? Le conseil,
onciliabule, ordonne l'épreuve du poison et l'un
se rend dans la forêt chercher la racine fatale.
s une coupe, on y mêle un peu de jus d'euphorbe
accusé : « Bois ». Il boit. On lui désigne une case
il attendra le résultat de l'opération. S'il vomit,
l'intoxication, tout est bien : ce n'est pas lui le jeteur
Les accusateurs s'en vont paisiblement rendre compte
mission au peuple. Si le patient meurt, ils s'en vont
isiblement encore, sans regrets et sans remords, con-
d'avoir fait leur devoir. La justice des hommes est satis-

emarquez que le sorcier du village n'intervient en rien. Le
ès, j'oublie de le dire, est public et l'exécution de la peine
ement.

oir une autre espèce d'épreuve par le poison au n° 87.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale**.

c) COUTUMES JURIDIQUES.

170. *Droit d'asile.* — Le droit d'asile proprement dit n'existe pas dans la juridiction basonge.

A noter cependant ceci :

Un Musongo établi soit à l'étranger, soit dans une autre tribu que la sienne, a commis un délit quelconque. Il s'enfuit et se réfugie dans sa tribu d'origine. On le poursuit jusque-là et on le réclame au chef de la tribu. Ce dernier a le droit reconnu de garder le coupable chez lui en payant une indemnité aux poursuivants. Seulement, le Musongo qu'il a ainsi protégé sera son serviteur (pas son esclave, il ne peut le vendre) jusqu'à ce qu'il lui ait remboursé la somme payée par lui pour sa libération.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

d) Organisation sociale.

173. *Vie sédentaire.* — Le Musongo n'est pas nomade; il est sédentaire. Comme nous l'avons vu, il n'est pas du pays; il est venu du nord ou de l'est, à une époque lointaine et indéterminée. Aujourd'hui, il est fixé; chaque tribu a son territoire et n'en bouge plus.

Si la tribu ne se déplace pas, les villages qui la composent évoluent. A part les grandes cités de Lupungu et de Pania-Mutombo, tous, pour ainsi dire, se déplacent après trois à cinq ans. Le motif est d'ordre hygiénique : l'indigène prétend qu'un emplacement où l'on stationne trop longtemps s'encrasse et devient un foyer d'épidémie. Il n'a peut-être pas tort. Il ne va d'ailleurs pas loin établir sa nouvelle cité : deux ou trois kilomètres en moyenne.

J'ai dit, au n° 7, que les Batua, descendants des premiers habitants du pays, ont une vie toute différente. Ces sauvages, qui ne sont pas des Basonge, ne font que des hameaux provisoires de huttes basses, rondes, en feuillages qu'ils dissimulent dans la forêt. Ne vivant que de chasse, ils quittent la région lorsque le gibier est devenu trop rare ou trop méfiant. Ils ne restent jamais trois mois au même endroit, mais n'abandonnent jamais non plus le territoire de la tribu basonge avec laquelle ils ont fait alliance.

Schmitz.

Il est certain que sans la perturbation apportée dans leurs mœurs par les chasseurs d'hommes au service des Arabes, les Basonge vivraient encore dans leurs grandes et superbes agglomérations, groupées au sommet des longues arêtes qui séparent les cours d'eau et où les grands palmiers plantés en

... et d'ordre, relativement actif, l
... un guerrier de tempérament, mai

F. — **Vie sociale.**

d) ORGANISATION SOCIALE.

174. *Classes et castes.* — Il n'y a en fait de classes bien distinctes que celle des hommes libres et celle des esclaves. Aucune caste : les anciens, les artisans, les médecins sont de simples particuliers.

Parmi les hommes libres, il y a évidemment des riches et des pauvres. La richesse consiste en femmes, esclaves, bétail. Elle ne confère d'ailleurs aucun droit. L'homme libre pauvre est aussi considéré que son voisin opulent.

Les relations entre gens du même village sont exemptes de cordialité; ils vivent dans une parfaite indifférence mutuelle; nul ne doit assistance à son prochain. Seuls, les membres d'une même famille s'entr'aident.

En route, l'homme libre est mieux habillé, certes, que l'esclave, mais ça ne se voit pas au premier abord. La différence c'est que l'homme libre ne porte rien, tandis que l'esclave est chargé de tout.

SCHMITZ.

Il n'existe pas de castes.

Il y a seulement ce qu'on pourrait nommer la classe dirigeante, composée des chefs de famille, et la classe « des autres », qui compterait pêle-mêle, les femmes, les enfants, les esclaves. En fait, l'esclave ne se différencie guère des autres membres de cette dernière « classe ». Il peut, du reste, de par la volonté de son maître, devenir chef de famille et entrer dans la classe des dirigeants. C'était le cas de Pania-Mutombo qui, d'esclave du père de Lupungu, était devenu le chef d'une grande faction des Basonge, soumis par le grand chef des Kalebue à la suite des



[illegible] par les Arabes. Lupungu junior apprécia [illegible] de l'ancien esclave de son père ; et sa[illegible] [illegible] qu'il était sujet (esclave) de Lupungu [illegible] son respect.

[illegible]

F. — Vie sociale.

d) ORGANISATION SOCIALE.

175. *Esclavage.* — Nahe dem Endpunkte traf ich mit dem mächtigen Häuptling Sappo Sap zusammen, der als Sklavenjäger der Schrecken aller schwächern benachbarten Volksstämme geworden ist. Um sich in den Besitz von Sklaven zu setzen, pflegt Sappo Sap in der Nähe einer Ortschaft nachts einige seiner wild aufgeputzten Krieger in einen Hinterhalt zu legen, bei Tagesanbruch durch ein paar blinde Schüsse die überraschten Eingebornen aus dem Schlafe aufzuschrecken, so viele als möglich davon aufzugreifen und schnell als Beute wegzuführen. Die Unglücklichen werden dann gewöhnlich in Trupps Sankuru abwärts bis nach der Lubi-Mündung geführt und gegen Elfenbein verkauft.

WOLF, *Pet. Mitt.*, XXXIV (1888), 197*a*.

(24 août 1892). Il me faut des porteurs et surtout des porteurs qui ne nous abandonneront pas à la première étape vers l'est.

Pania-Mutombo propose de me donner tous les porteurs nécessaires « à la chaine ». Mais je refuse de faire porter des charges par des hommes enchaînés. Sans chaîne, Pania-Mutombo ne veut pas garantir la fidélité de ses hommes. Finalement, nous nous entendons. Pania me dit de donner une forte indemnité et de garder les porteurs. Je puis avoir soixante-trois hommes qui sont libérés de l'esclavage à raison d'une livre de perles par homme. Pania espère bien que tous s'enfuiront et retourneront chez lui. Malheureusement pour lui, tous nous resteront fidèles et plusieurs même passeront dans les rangs des soldats.

DHANIS.

L'esclave est, en somme, un étranger venant s'ajouter à la famille. Il est, en fait, sur le même pied que les autres membres

de la famille, dans la plupart des circonstances. Sans doute, au début il occupe une situation inférieure. Mais quand son maître le possède depuis un temps raisonnable, il est devenu, peut-on dire, un enfant de la maison.

P. Le Marinel.

Tout Musongo qui tient à la considération de ses contemporains a des esclaves mâles et des esclaves femelles.

S'il n'en a que quelques-uns, il les garde près de lui pour la besogne courante. Ils habitent les huttes voisines de la sienne.

Lorsque le patron a des enfants, même très jeunes, il désigne un ou deux esclaves pour veiller spécialement sur eux. Ils n'habiteront cependant pas la même case que leur nouveau maître : l'enfant du patron habite avec son père, s'il est tout gosse, ou une hutte à part, avec les femmes que son père lui a données, s'il a une dizaine d'années.

Si le Musongo a beaucoup d'esclaves, il en met une partie dans son *shamba*, sa maison de campagne, sise au centre des plantations de la famille.

D'où viennent ces esclaves des Basonge?

a) Ils sont nés dans sa famille. Le fils, la fille d'une femme esclave est esclave, par le fait même, du maître de sa mère. Peu importe le père, qu'il soit un esclave du patron, ou l'esclave d'un autre ou même un homme libre.

b) Il les a achetés. Le Musongo intelligent gardera soigneusement les tissus ou autres marchandises qu'il reçoit du blanc en payement de son travail ou du travail de ses gens. Quand il en aura suffisamment, il achètera un esclave.

Il l'achète soit à un ami, soit à l'étranger. Les Batetela, qui sont une race très prolifique, sont les grands fournisseurs d'esclaves. Un enfant de 10 ans vaut de 4 à 6 dotis d'étoffe (16 à 32 yards), un homme (ou femme) de 15 à 20 ans vaut jusque 10 dotis.

Comme point de comparaison, une belle chèvre laitière vaut 4 dotis, un mouton 6 dotis, un chien 1 doti.



F, **175** (*suite*).

c) Ce sont des prisonniers de guerre. Jadis c'était une grande source d'esclaves que la guerre. Aujourd'hui que les razzias, les luttes entre villages ou races ennemies n'existent plus, la source est tarie.

d) Ce sont des individus venus de loin, du pays Baluba ou Batetela qu'ils ont fui sans que l'on sache bien pourquoi et qui, rencontrés par le Musongo dans la forêt ou dans la brousse, ont été amenés par lui au quartier. Tant que personne ne vient les réclamer, ils seront ses esclaves. En général, le Musongo ne les garde pas longtemps; pour essayer d'échapper à l'obligation de devoir un jour les rendre à leur propriétaire, il s'empresse d'aller les vendre plus loin encore.

Parfois, mais exceptionnellement, il n'a pas été besoin que le Musongo ait trouvé ces gens sur la route; ils sont venus d'eux-mêmes chez lui, attirés par sa réputation d'homme juste et bon avec sa clientèle.

L'esclave est un être humain. Il a une âme comme l'homme libre. Il pense, il souffre, il est triste, il a peur dans son « echimba ». Quand il mourra, il ira chez Dieu; mais quand il reviendra sur terre, il reviendra dans un corps d'enfant esclave.

L'esclave est circoncis tout comme le fils de son patron.

L'esclave est nourri par son maître. Quand le maître a mangé, il partage entre ses esclaves ce qui reste du plat de manioc (*bidjia*) et du plat de légumes (*matamba*); l'esclave va manger cela à l'écart.

Si l'esclave est malade, son maître appelle le médecin et lui fait donner des soins qu'il paye. Le maître « peut » évidemment le laisser crever comme un chien — personne, ni le chef, ni ses

compagnons, ne s'occupera de lui — mais il ne le fera pas en général.

La femme esclave qui accouche aura droit à quelques égards de la part du maître. On lui épargnera les fortes corvées durant six mois, un an.

Si l'esclave est injustement battu, mis à mal, son maître prendra sa défense. Si on ne l'a qu'injurié, son maître ne dit rien : ça n'a pas d'importance. Si l'esclave tue ou vole, son maître est responsable.

L'esclave mâle accompagne son maître en voyage, porte son fusil, ses poules, son baluchon, tient en laisse les chiens ou les chèvres que l'on va vendre ; le cas échéant, il porte son maître en hamac ; si son maître est l'enfant du chef, il le porte sur ses épaules, à cheval. Il va couper les arbres, les bambous, les bottes d'herbes pour construire les huttes familiales ; il va dans la forêt faire du caoutchouc ; si l'on tue un mouton, une chèvre, c'est lui qui le dépouille et le dépèce ; il apporte à son maître sa pipe, son tabac, etc.

L'esclave à demeure dans le *shamba* veille aux plantations, creuse les fossés ou édifie les palissades qui doivent les protéger contre les antilopes et les phacochères, entretient les feux qui doivent éloigner l'hippopotame, chasse les oiseaux qui s'attaquent aux rizières. Ce n'est pas lui qui fait la récolte : ce sont les femmes envoyées à cet effet par le maître. Entre-temps, l'esclave chasse et porte le gibier tué à son patron.

L'esclave femme ne s'occupe pas du manger de son maître ; ce sont les concubines qui le mettent au feu. Mais elle fait la préparation première : piler le manioc ou le maïs, broyer le millet, nettoyer les sauterelles ou les courtilières. Elle va à la rivière chercher l'eau pour le bain et la cuisson des aliments. Elle va en forêt ramasser le bois mort pour le feu. Elle va à la recherche des champignons comestibles, des crabes ou des crevettes, des grosses courtilières qui chantent la nuit au bord de leur trou. (Pour la chasse aux fourmis blanches, *nsua*, toute la famille se met en route). Elle s'en va, avec les concu-



F, 175 (*suite*).

bines, chercher le manioc, le maïs, le millet dans les *shambas*. En route, elle porte les nattes pour dormir, les victuailles, les ustensiles de ménage.

L'esclave est dans la pensée indigène une vraie bête de somme. *Esclave* est une injure qui se paye souvent avec du sang. On peut le battre, le vendre, et on le tue encore de temps en temps, dit-on, « pour sauvegarder le principe ». En fait, sa condition n'est guère différente de celle d'un enfant libre. Il est nourri, logé, habillé par son maître.

Tout comme le fils de son patron, il ne possède rien en propre que ce que son maître veut bien lui donner.

Ce qu'il trouve ou gagne, il le donne à son maître. S'il a gagné un doti de tissus, en faisant du portage pour le blanc, il l'apporte au patron. Si, au cours d'une expédition, il a mis le grappin sur deux femmes, c'est pour le patron. La jeune fille esclave qui a reçu de son amant quelques poules ou un collier les apporte au patron. (Entre parenthèses, les jeunes esclaves sont de la chair à plaisir agréable et facile pour les jeunes gens qui ne se sont pas encore mis en ménage, pour les maris libertins et même pour les esclaves mâles, forcément célibataires.)

L'esclave, en effet, ne peut songer au mariage. Il se contentera d'amours de rencontre jusqu'au jour où son maître, satisfait de ses services, lui donnera une femme. Lorsque le maître donne ainsi une de ses esclaves à un esclave mâle, la femme cesse de travailler directement pour lui ; elle est toute à la disposition de l'époux que son maître lui a choisi. Un esclave peut, surtout s'il est vieux ou très estimé par son maître, avoir jusque deux femmes, mais jamais plus.

Basonge. CONGO. F, *d*, 175.

L'esclave n'est jamais libéré du vivant de son maître. Ne deviennent libres, du vivant de leur maître, que ceux qui ont servi le blanc durant quelques années. Ainsi le grand chef Yamba Batetela) près Tshofa est un ancien esclave du chef basonge Mokundji.

N. B. — 1° Il peut arriver, mais rarement, que le maître, à la veille de mourir, n'ayant ni frère ni fils pour lui succéder, désigne pour son héritier un de ses esclaves. Le maître mort, l'esclave est de ce fait libéré (voir n° 161).

2° Un grand bouleversement politique dérange parfois les règles ordinaires. Ainsi, lors de la guerre arabe, une multitude de leurs esclaves s'enfuit vers le sud et la plupart devinrent libres parce qu'ils s'établissaient en nombre imposant dans les villages basonge ou formaient eux-mêmes de nouveaux villages. Un grand nombre était d'ailleurs d'origine basonge.

Quand l'esclave meurt, on ne l'enterre pas. Ses compagnons vont le jeter le plus loin possible dans la brousse. A moins que son maître n'ait été très content de lui; auquel cas, en signe d'estime posthume il lui donne la sépulture. Ceci est une preuve de la triste situation de l'esclave sur l'échelle sociale, preuve non moins convaincante que l'incapacité où il est de se marier.

Autre preuve : une femme libre ne se commettra jamais avec un esclave. Ce serait une telle déchéance, une telle aberration que jamais cette pensée n'effleure même son esprit. Un homme laissera vingt esclaves mâles autour de sa femme : ils ne comptent pas.

L'esclave appelle son maître « mon père ». Quand il lui parle, il dit « Père ». Le Musongo appelle ses esclaves « mes esclaves ». Quand il les appelle, il les nomme par leur nom.

Le Baluba appelle ses esclaves « mes enfants ».

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale.**

e) Organisation politique.

176. *Organisation politique distincte du groupe familial.* — L'unité politique, c'est le village qui est distinct du groupe familial. L'autorité essentielle réside dans le chef du village.

Schmitz.

Les Basonge, avant les razzias arabes, constituaient de petites peuplades amies et de même origine, possédant chacune leur chef : celui-ci avait parfois plusieurs villages. Ainsi on remarquait les Beneki, les Bena-Mona, les Kalebue, les Basongo, etc.

Mais les guerres et les razzias ont bouleversé cette organisation. Exemple : Lupungu, le chef des Kalebue, possède actuellement parmi ses sujets des villages de plusieurs autres familles de Basonge, jadis indépendantes, entre autres quelques Beneki, établis à Kakesa.

D'autres familles dispersées se sont groupées par fractions avec les restes de groupes étrangers aux leurs. Sappo-Sap est à Luluaburg avec une grande partie de ses Beneki et quelques familles Bena-Nkoto. D'autres Bena-Nkoto sont seuls à l'embouchure du Lubi. D'autres se trouvent chez Pania-Mutombo dont les sujets sont surtout Basange.

Ces groupements nouveaux ont naturellement une tendance à se fortifier. Ils se maintiendront vraisemblablement, marchant vers une fusion de plus en plus intime de leurs éléments.

P. Le Marinel.



F. — **Vie sociale.**

e) ORGANISATION POLITIQUE.

177. *Le chef.* — (Katschitsch.) Die Macht des uralten, blinden, geheimnissvollen Fürsten beruht offenbar nur in seinem Rufe als *Fetischero*.

WISSMANN, *Mitt. Afric. Ges.*, III, 1883, 250.

Le pouvoir est héréditaire de père en fils, même pour les ministres (1), sauf chez les Bena-Kalebue où le pouvoir passe au plus offrant.

GILLAIN, *Belg. col.*, II (1897), 92 *a*.

(1) C'est une erreur, du moins en ces dernières années. Je n'ai jamais vu le fils d'un ministre devenir ministre à son tour.

SCHMITZ.

Les Basonge font aussi exception à la règle d'héritage par voie collatérale; chez eux le droit souverain et les biens y afférents sont transmis par filiation patriarcale directe.

MOGANGA, *Le Congo*, I (1904), n° 8, 2 *b*.

Le chef... vient se rouler à mes pieds, se couvre la tête de poussière et réclame la protection de l'État.

C'est le signe de soumission usité dans tout le pays du Sud de l'État du Congo, depuis le Kwango jusqu'au Tanganyka.

Souvent, pour éviter de se rouler par terre et pour sauvegarder leur dignité, les chefs se contentent de tracer une raie blanche sur chaque bras, depuis l'épaule jusqu'au poignet, et de mettre de l'argile blanche au front.

Pania Mutombo s'est aussi roulé par terre après avoir aban-

donné, le 9 mai 1892, le commandant des troupes de l'État, dès que l'attaque arabe commença à se dessiner à cette date. Il était affolé à la suite de sa fuite désordonnée où beaucoup de ses femmes favorites avaient été foulées aux pieds par les hommes de Pania lui-même.

DHANIS.

L'indigène appelle le chef « Mukelengue ».

Le chef exerce son pouvoir sous la forme la plus autocratique que l'on puisse imaginer; ses décisions, aussi dures et cruelles qu'elles soient, sont sans appel.

Le pouvoir est héréditaire de père en fils par droit d'ainesse.

La crainte inspirée à leurs sujets par des grands chefs tels que Lupungu et Pania-Mutombo est énorme. Lorsqu'ils sortent, toujours escortés d'une cour de favoris ou de garde-corps, personne ne se montre. Si quelque sujet se trouve sur le chemin, il se précipite à terre et se couvre le front de poussière en signe de soumission. Si c'est un notable, le chef frappe dans ses mains et le rassure en lui disant « *moio* » ou bonjour. Les femmes, surtout les jeunes, ont soin de se sauver et jamais une femme n'ose regarder le chef en face.

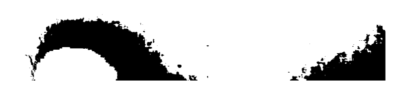
Le chef exerce son autorité sur tout le territoire occupé par la famille et ses vassaux.

Je crois savoir que chez les Basonge les femmes sont exclues du pouvoir, de droit.

GILLAIN.

Le chef a pour héritier son fils ainé, à moins qu'il n'en ait autrement décidé avant son décès. Ce fut le cas pour Sappo-Sap. Son successeur fut un fils de 17 à 18 ans, qui avait plusieurs frères (mais d'autres mères) plus âgés que lui. La mère du jeune chef était femme de qualité, c'est-à-dire fille d'un autre chef important. Les frères ainés du jeune Sappo-Sap étaient habitués depuis longtemps à lui céder le pas et l'ont reconnu sans difficulté.

P. LE MARINEL.



F, 177 (*suite*).

La véritable autorité est le chef du village.

On l'appelle « notre chef » ou « notre père », au choix.

Le nom qu'il porte varie.

Si le chef défunt était son père, il prend son nom. Ainsi Machipuli, fils de Pania, est couramment appelé Pania.

Si le défunt n'était pas son père, ou bien il garde son nom à lui : ainsi Piani-Tshungu succéda à Kolomoni (Bala) ou bien il prend le nom de son prédécesseur en le faisant précéder de la particule « *Piani* ». Ainsi Piani-Kasongo succéda à Kasongo, petit chef Bakele.

Piani veut dire : « qui remplace ». Piani-Ngoïe signifie : celui qui a remplacé Ngoïe. Le mot est aussi substantif; on dit : « Ce n'est plus X qui est chef du village; c'est son *piani* ».

Le chef a droit à l'obéissance et à l'assistance de ses sujets. Si le chef a besoin d'eux pour un travail d'utilité publique, un pont par exemple, pour une expédition, pour acquitter son imposition de caoutchouc, ils doivent marcher. Le chef, en cas de refus, a le droit de leur infliger des punitions corporelles : chicotte ou travail à la chaine. Et même, en cas d'opiniâtreté dans la désobéissance, le chef pourrait, d'accord avec le conseil des anciens, l'exclure du village. Dans ce cas, très rare du reste, les esclaves et les femmes du proscrit ont le droit de le suivre en exil; mais s'ils veulent rester au village, libre à eux également; le chef les partagera entre les anciens et lui.

Le chef a droit aux peaux de tous les léopards tués par les gens de son village: il a droit aux défenses des éléphants tués ou trouvés morts.

Il n'a droit à aucune redevance en vivres ou en bétail de la part de ses sujets; mais d'habitude chaque seigneur du village

lui donnera une femme ou un esclave lors de son intronisation.

Le chef règle les palabres entre hommes libres du village qui lui sont soumises; il a droit de ce chef à une gratification.

Il est le représentant légal du village chez l'Européen ou aux assemblées réunies par le chef de la tribu, et sa décision engage le village tout entier.

De son côté, il doit aide et protection à ses sujets. Il ne doit pas admettre qu'un Musongo, parce qu'il est puissant, moleste son voisin qui est pauvre. Il ne doit pas admettre que des gens d'un autre village viennent commettre des déprédations dans les cultures vivrières de ses sujets. Il doit empêcher une caravane de porteurs étrangers de terroriser le village, etc.

Lorsqu'un chef meurt, son fils aîné lui succède de droit.

Tel est le principe que je vous prie de bien noter, la légende s'étant établie que partout au Congo le frère succède au frère.

Ce principe souffre quelques exceptions :

a) Lorsque le fils aîné est notoirement inintelligent ou trop dur, l'assemblée des anciens nommera le cadet à sa place. En général, bien longtemps avant de mourir, le chef qui voit son fils aîné bête ou méchant, le disqualifiera publiquement afin qu'après sa mort il n'y ait pas de compétitions. Le fils aîné ainsi évincé n'essaye pas de prendre le pouvoir; il se drape dans sa dignité et, suivi de tout son monde, s'en va fonder un village où il vivra désormais dans un isolement farouche;

b) Lorsque le fils aîné est trop jeune encore pour régner, on nomme un régent. Le régent est, de droit, le frère du défunt. Si le défunt a plusieurs frères, c'est l'assemblée des anciens qui décide en dernier ressort. C'est également ce conseil qui, plus tard, jugera que le fils est suffisamment grand pour prendre les rênes du gouvernement. En attendant, le fils continue à habiter les appartements qu'il habitait du vivant de son père. Le régent aura la jouissance des femmes, esclaves, biens du défunt; cela est nécessaire pour son prestige.

F, **177** (*suite*).

Ce qui a pu donner lieu à la légende que le frère succédait au frère, c'est ceci. Il est arrivé plus d'une fois que le régent acquérait au cours de son règne une telle puissance, qu'il refusait, le jour venu, de rendre le pouvoir au fils du défunt. Ce frère achetait préalablement l'approbation ou du moins la neutralité des anciens en leur distribuant femmes, esclaves, têtes de bétail. Lorsque le fils du decujus, fatigué d'attendre, demandait le pouvoir, les anciens temporisaient, se dérobaient, se refusaient à toute intervention et la farce était jouée. Le fils n'avait alors d'autre ressource que d'aller se plaindre soit au chef de la tribu qui, en général, se désintéressait de la question et tâchait de le garder auprès de lui, soit à l'Européen qui souvent, par politique, laissait les choses en état.

Je m'en voudrais de ne pas vous conter à ce propos une brève histoire :

Les Bakele avaient autrefois comme chef Mokumbule. C'était un vieux roublard qui usait, pour maintenir son prestige, d'un système tout à fait inédit. Sa maison au village était truquée; elle possédait une cave ignorée de ses contemporains et pourvue de toutes les commodités nécessaires. Lorsque notre monarque jugeait que son autorité baissait, il descendait dans sa cave, avec quelques provisions bien entendu, et s'y cloitrait durant une quinzaine. Des compères, entretemps, répandaient le bruit de sa mort; les femmes se lamentaient, les tamtams pleuraient; les villages se désolaient consciencieusement. Puis, un beau matin, mon homme réapparaissait, mystérieux et grave, pâle ressuscité qu'avaient mordu les vers, et le tour était joué. Cet intelligent monarque avait deux ministres, Kasachi et Machipuli.

Mokumbule finit un jour par trépasser pour de bon — en

1903 — et son fils lui succéda. Mokumbule II était déjà âgé et plus ou moins abruti. Kasachi, le premier ministre, un gaillard sans scrupules, qui s'était fait une cour de bandits et une suite d'esclaves fidèles et dont tout le monde avait peur, s'avisa à ce moment que la couronne lui siérait très bien. Il n'en fit rien paraître et, en signe de soumission au nouveau roi, lui fit cadeau d'une fort jolie femme. Seulement, trois mois après, Mokumbule II mourait d'un mal indéfinissable auquel le médecin ne comprit naturellement rien. La jolie femme l'avait savamment et lentement empoisonné.

Le fils du défunt étant trop jeune, Kasachi se fit proclamer régent. Quelque temps après, commencement de 1904, il faisait traitreusement assassiner l'autre ministre, Machipuli, chassait du village le jeune Mokumbule et se nommait lui-même chef. La terreur qu'il inspirait était telle que personne n'osa élever une protestation.

Par malheur il s'en prit aux blancs, pilla de nos caravanes, s'empara d'un Européen qui rentrait en Europe, me tendit un guet-apens où je faillis laisser ma peau. Je fus chargé de le mettre à la raison; en octobre 1904, il tombait, dans un combat, frappé d'une balle au cœur. Il avait régné six mois.

Le fils de Mokumbule II étant toujours enfant, un second régent, le frère de Kasachi, fut nommé. Mokumbule III régnera-t-il jamais ?

Lorsque le chef ne laisse pas d'enfant mâle, c'est son frère qui lui succède.

S'il ne laisse ni fils, ni frère, c'est un ami. Le chef le désigne souvent avant de mourir. S'il n'y a pas pourvu, le conseil des anciens s'en occupe. Les anciens nommeront en général celui des compétiteurs qui les aura le mieux payés. Cette corruption électorale ne se pratique pas au grand jour; le prétendant profite de la nuit pour envoyer à chacun des anciens les cadeaux qu'il juge aptes à servir sa cause.





F, 177 (*suite*).

En toute occurrence, le chef, comme on le voit, a beaucoup d'obligations aux anciens. Aussi, lorsqu'il est monté sur le trône, a-t-il soin de leur expédier à chacun une femme en remerciement.

Il en dépend d'autant plus qu'ils ont le droit de le déposer. Si le chef s'avère incapable, s'il se laisse « rouler » plus qu'il ne convient par les chefs voisins ou par le blanc, s'il ne parvient pas à éviter au village des impositions trop fortes ou des guerres désastreuses, si en un mot il n'est pas à la hauteur, le conseil des anciens, sous la pression de l'opinion publique, peut le déposer et mettre soit son fils, soit son frère, soit un autre à sa place.

En fait, l'autorité du chef est ordinairement mince. Il est puissant surtout par sa richesse personnelle, par les qualités de diplomatie qu'on lui reconnaît, par la crainte que sa brutalité inspire. Les sujets refusent souvent obéissance à leur chef et ce dernier n'ose pas employer contre eux la contrainte, de crainte de mécontenter l'opinion publique et de travailler lui-même à sa déchéance.

On apprécie la richesse surtout en bétail, en esclaves et en femmes.

La femme ne peut être chef ni de tribu, ni de village.

Les femmes du chef passent à son successeur. Les filles du chef décédé vont habiter à part — un shamba ordinairement — ; elles conservent les esclaves que leur père leur avait données et sont maîtresses de leurs biens. C'est, je crois, le seul cas où une femme peut posséder en propre quelque chose qui a de la valeur. Elles peuvent se marier, mais du consentement de leur oncle ou

de leur frère qui est chef. Si elles n'ont plus ni oncle, ni frère, elles se marieront à leur gré. En général, la fille attendra quelque temps avant de se mettre en ménage; elle vivra pendant six mois, un an, de sa beauté (voir aussi n° 76).

SCHMITZ.

Der Fürst (Sappo-Sap) hatte zu diesem Spaziergange eine Eskorte von etwa 100 Damen für seinen Privatgebrauch, und ausserdem sämtliche Minister und noch verschiedene 100 Leute mitgenommen. Es war alles dehin transportiert worden, was zu seiner persönlichen Austattung gehörte. Und Sappo-Sap war reich.

FROBENIUS, *Im Schatten*, 382.

F. — **Vie sociale.**

e) Organisation politique.

178. *Assemblées.* — Presque chaque jour, dans la matinée, les grands chefs des Basonge, tels que Lupungu et Pania-Mutombo, tenaient audience dans le « hall » dont il a été question plusieurs fois. A ces audiences étaient seuls admis quelques chefs de famille, les plus puissants — cinq, chez Pania — qui avaient le droit de donner leur avis. On y traitait les questions d'intérieur (police et autres) et d'intérêt commun, les affaires politiques, les relations avec les chefs voisins. On recevait les courriers des villages voisins et on commentait les nouvelles. Les chefs vassaux des plus petits villages apportaient leur *mulambo* (tribut); ils venaient faire juger les litiges intérieurs de leurs villages ou ceux qu'ils pouvaient avoir avec leurs voisins, etc.

La plus grande discipline et le plus grand respect de la hiérarchie régnaient dans ces assemblées; nul ne pouvait prendre la parole avant d'y avoir été autorisé par le Chef-Président et chacun occupait la place qui lui revenait, d'après son importance.

Gillain.

Il a été question à maintes reprises jusqu'ici du conseil des anciens. Dans toutes les affaires graves, il est consulté par le chef et ses décisions sont sans appel.

Il est composé des vieux Basonge dont l'érudition et la perspicacité sont notoires. Le nègre ne reconnaît guère qu'une supériorité, celle de l'intelligence. Lorsque quelqu'un des hommes âgés du village a la réputation d'être de bon conseil, il finit toujours par être appelé à l'assemblée, et il y reste. Les notables ne sont donc pas les « riches », ce sont les « malins ». C'est la répu-

tation d'intelligence et de jugement qui est la source de cette espèce de patriat. Le bruit court qu'un tel est « malin »; un jour qu'on ne sait que faire en palabre, le chef l'appelle; si l'épreuve est satisfaisante, le nouvel élu sera appelé chaque fois. Cet élu n'est jamais un jeune homme; ce sera normalement un « vieillard » de 40 à 50 ans. Le chef a la présidence de droit de cette assemblée; c'est lui qui la convoque et c'est chez lui qu'elle se tient.

Le rôle de l'assemblée est considérable. Les vieux Basonge font tout ce qu'ils peuvent pour enrayer la marche des idées, des mœurs, de la civilisation européenne, et leurs décisions sont toujours empreintes d'un terrible esprit réactionnaire.

Une assemblée (Dibue 1905). — Il est 2 heures. Dibue a fini sa sieste. Il se lève sur son lit où il a dormi parmi des peaux de léopards en compagnie de sa femme préférée. Il s'assied sur le bord et appelle doucement : « Kifuaka...? » Le boy, qui attendait sur la vérandah, se glisse à l'intérieur de la maison. — « Va », dit le monarque, « chez Kashisha; qu'il appelle les chefs des familles ». Kifuaka sort et court chez Kashisha qui est le joueur de tamtam du chef. Kashisha prend son instrument et le bat suivant un air convenu. Kifuaka retourne; Kashisha joue. Des femmes qui passent, revenant de l'eau, tournent la tête et disent : « Il appelle les chefs des familles chez Dibue ». Kashisha aperçoit parmi elles sa *molunda* (sa maîtresse) et lui sourit. La belle fille s'arrête une seconde et répond : « Bonjour Kashisha, mon amant ». Pourquoi s'en cacherait-elle ? Tout le monde ne sait-il pas qu'elle est la maîtresse de Kashisha ?

Le tamtam résonne toujours. Le village est encore endormi; de la torpeur plane. Un à un, les seigneurs s'amènent. Ils arrivent lentement, à peine réveillés de leur méridienne. Ils marchent en dodelinant de la tête, comme accablés sous le poids de secrets importants.

Dibue, entretemps, est sorti de sa case. Sa femme a porté sa

chaise-longue sous un ficus voisin. Il s'est assis. Kifuaka, derrière lui, bourre une première pipe, la lui passe et court chercher un charbon incandescent. Un ancien paraît; c'est Gongo, le chef des Batshofoe. Gongo a des moustaches noires et sourit toujours. Il dit : « Bonjour, chef » sans autre formule ni geste de salutation. Il étale par terre, à la gauche du souverain, sa peau d'antilope et il s'assied dessus, les jambes à demi croisées. Dibue lui passe la pipe. On fume béatement; il fait bon vivre. Voici Yamabue, grand seigneur baluba, obèse et exubérant, et Niamoabo, autre baluba, long, sec, mystérieux; Niamoabo dont les gosses ont peur, Niamoabo qui, en 1903, nous tua un soldat d'un maître coup de flèche empoisonnée. Tous deux s'asseyent sur leurs peaux d'antilopes après un laconique « Bonjour, chef » et prennent la pipe dont ils tirent de formidables bouffées. Voici Gongo Palaba, le nomade, l'homme qui change son village de place tous les ans, un malin d'ailleurs. Voici Dibue Kakesse, chef des Batemtem, pas intelligent mais bon sculpteur de fétiches. Voici Mussongela, fils de Dibue et héritier présomptif, un vieillard déjà, taciturne, cachant sous un air de gravité son incapacité dont il a conscience. Voici Lussuna qui a de si jolies femmes; Kassende qui vient de revenir de Fuamba-Loagni avec vingt moutons (avec quoi les a-t-il achetés ?); Kipeta l'irréductible, qui ne cache pas sa haine pour les blancs; Kimbulu, le colosse; Moana Mbô qui ne parle guère mais dont les avis sont très écoutés.

Tous sont très intrigués parce qu'ils ignorent le but de cette conférence. En général, ils savent à l'avance de quoi il sera question, ils ont le temps de se concerter, de préparer leur discours. Aujourd'hui, rien n'a transpiré; on flotte en plein mystère. Qu'est-ce que cela veut dire ?

On continue de fumer. Yamabue voudrait bien que l'on bût en

même temps mais il n'en ose rien dire. En attendant les retardataires, on cause, comme si l'on n'était venu que pour ça, de choses et d'autres. Tous seraient curieux de savoir ce que Kassende a donné pour ses vingt moutons et Gongo Palaba l'entreprend habilement. Les autres écoutent sans avoir l'air de s'intéresser à la conversation. Cependant Kassende est sur ses gardes et feint de ne pas saisir les allusions. Kimbulu éclate de rire tout à coup : « Ha, ha, ha », s'exclame-t-il, « vous voudriez bien savoir ce que Kassende a payé ses vingt moutons. Eh bien, il les a payés six esclaves et treize croisettes ». — « Qui te l'a dit ? » — « Tambue, le niampara de Kalala, qui revient de Batempas. » Kimbulu n'a reçu aucune confidence de Tambue; c'est un truc pour amener Kassende à dire son chiffre. Mais Kassende ne dit ni oui ni non.

L'assemblée est enfin au complet. Tchite Mpania est naturellement arrivé le dernier; c'est incroyable ce que cet homme-là est occupé! Dibue a fait un signe et ses deux ministres, Lumenge et Kasema, sont venus s'accroupir à ses côtés.

Lumenge et Kasema sont deux jeunes gens. Lumenge porte avec grâce le costume européen; il est coiffé d'un chapeau mou et fume un brûle-gueule authentique. C'est un garçon d'une intelligence rare et d'une influence considérable sur la jeunesse du village. C'est l'homme des initiatives hardies et des expéditions hasardeuses. Les anciens en ont besoin et en ont peur. Ils le détestent cordialement d'ailleurs, et ils ont maintes fois essayé de l'envoyer *ad patres*, mais les *boanga* et les conjurations n'ont aucun effet sur lui. Kasema est plus indigène, plus effacé aussi. Il a l'air naïf. Mais il est insinuant et tenace; c'est lui qui se charge de toutes les négociations difficiles avec le blanc.

La présence de ces deux jeunes gens semble insolite dans ce conseil de vieillards. C'est que Dibue est un ancêtre; son esprit est devenu lent; on lui permet des conseillers. Puis, ce Lumenge qu'ils détestent a souvent des idées neuves!

Dibue, ayant constaté d'un regard que la chambre est en nombre, parle. Il parle d'une voix blanche, lassée. Il dit que,

jadis, les Bena-Mona étaient heureux ; qu'ils ne faisaient rien. Que les Arabes, étant venus, avaient réclamé trois femmes par an et des *madiba;* que les Bena-Mona, ayant résisté, avaient dû s'enfuir du Lubefu ; qu'ils avaient finalement dû céder. Que les Européens étaient arrivés alors et avaient demandé du caoutchouc ; que les Bena-Mona avaient refusé ; qu'ils avaient attaqué les blancs ; qu'ils avaient été battus encore.

Les auditeurs écoutent en fumant silencieusement ; quelques-uns, le coude appuyé sur le genou et le menton dans la main, fixent leurs yeux rêveurs sur le chef ; ils sont prodigieusement intéressés par ce préambule bizarre, mais n'en montrent rien. Le nègre excelle à cacher ses impressions.

Dibue constate que ce qui a perdu les Bena-Mona, c'est leur indiscipline, leur « je n'en fais qu'à ma tête ». S'ils avaient toujours suivi les conseils de leur chef et des anciens, ça aurait peut-être mieux marché... (Marques d'approbation dans l'assemblée. Lumenge hausse les épaules de pitié.)

Qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Un blanc s'est installé près du village et veut faire un poste. Il m'a demandé des travailleurs pour le construire. Il a promis de payer ces travailleurs et on dit que ce blanc ne ment pas. Je vous ai dit à vous, les chefs : « Prêtez-moi vos esclaves ». M'en avez-vous donné un seul ? (Pause. Grand silence. Les anciens restent impassibles.) « Je suis vieux, très vieux. Je suis votre chef depuis toujours. Où est l'homme qui se souvient de mon père ? Ceux qui l'ont connu sont morts depuis longtemps. On disait jadis : « Dibue est très malin et vous suiviez mes conseils » ; « Dibue est très fort » et vous aviez peur de moi. Aujourd'hui vous ne m'écoutez plus. Bien. Très bien. Mais moi, Dibue, votre chef, je ne veux pas que les jeunes gens se moquent de moi, je ne veux pas que le blanc me regarde comme un homme de rien et je vous dis : ou

vous me donnerez des travailleurs pour construire le poste du blanc ou vous prendrez un autre chef. C'est fini. »

Coup de théâtre. Vive sensation. Les vieux bonzes, très ennuyés, tombent dans des abîmes de réflexions. Dibue a pris sa pipe et fume voluptueusement.

— « A moins, dit Lumenge froidement, que vous ne préfériez faire encore la guerre au blanc. Mais dans ce cas, c'est moi qui vous le dis, vous marcherez les premiers. »

Ah non, pas ça! La perspective ne leur sourit guère. Donner des conseils, oui; donner l'exemple, non. Décidément, ils sont très ennuyés.... Dibue sourit imperceptiblement. Le silence est profond. On entendrait marcher un chat sauvage.... Enfin, Moana Mbô prend la parole....

Je ne vais pas faire le compte rendu de la séance entière. Elle dura trois heures. Le résultat, prévu d'ailleurs, fut que Dibue resterait chef et que l'on construirait mon poste.

Cela étant bien convenu, chacun des chefs de famille ayant promis son concours effectif, il y eut une détente dans l'assemblée. Une vive satisfaction se peignit sur tous les visages, satisfaction qui devint de la béatitude lorsqu'on vit apparaître, portés par quatre boys, deux vastes pots de vin de palme.

Lumenge — qui, entre parenthèse, était de connivence avec moi et avait donné au vieux souverain l'idée de cette menace d'abdication — vint me dire dans la soirée la bonne nouvelle. Là-bas, au village, des lumières allaient et venaient, des tamtams battaient en sourdine, une vague rumeur de rires et de cris montait dans le ciel criblé d'étoiles : on buvait toujours.

SCHMITZ.

Il serait assez difficile de préciser l'âge où commence la vieillesse. Ces indigènes deviennent vite « vieux »; mais je crois qu'ils peuvent vivre longtemps dans cet état. On m'a cité des gens qui étaient des vieillards du temps de Stanley et qui duraient encore quand je suis parti d'Afrique.

MICHAUX.

F. — **Vie sociale.**

e) Organisation politique.

179. *Associations secrètes.* — Je n'en connais pas et aucun indigène ne m'en a jamais parlé.

Schmitz.

180. *Officiers inférieurs.* — On n'en rencontre guère dans les petits villages.

Chez les grands chefs il y a des ministres, des niamparas. Chacun d'eux a des fonctions distinctes ; l'un d'eux, par exemple, est chargé de veiller à la récolte du caoutchouc. Le plus souvent, deux de ces nyamparas n'ont d'autres attributions que celles de servir de conseiller au chef. Ces nyamparas sont presque toujours des hommes jeunes, dans la plénitude de la force ; ce ne sont jamais des vieillards.

La fonction de « ministre » n'est pas héréditaire.

Schmitz.

F. — Vie sociale.

e) Organisation politique.

181. *Société politique plus étendue que le village.* — Il y a, en pays basonge, une société politique plus étendue que le village. De grands chefs règnent sur plusieurs villages, parfois sur un grand nombre de villages dont les chefs lui sont soumis d'une certaine manière.

Les Bena-Mona ont pour grand chef Dibue.

Les Bala ont pour grand chef Piani-Tschungu.

Les Bekalibue ont pour grand chef Lupungu, etc.

Ces grands chefs ne portent pas de titre spécial et leurs droits sont minimes. Ils reçoivent chaque année le tribut des chefs, ses vassaux : esclaves, bétail, victuailles et, en cas d'expédition décidée, ils demandent à chacun un contingent de fusiliers et de lanciers; de même, s'ils ont une forte amende à payer au blanc, les vassaux interviendront.

En échange, les vassaux reçoivent d'eux aide et assistance contre les étrangers qui voudraient envahir leur territoire ou leur causer des désagréments quelconques.

Ce sont eux qui règlent les querelles entre les divers villages ou les discussions que soulève la succession d'un chef vassal.

Quelques tribus basonge : les Bena Sangue, les Bena Kalonda, etc., ont une conception tout à fait bizarre de la souveraineté.

Ils n'élisent que des chefs temporaires dont la [illegible] de un à quatre [illegible] maximum et dont l'autorité est [illegible].

Tous les chefs des villages deviennent ainsi [illegible] chefs de la tribu [illegible] l'assemblée des chefs [illegible] même son suzerain.

Basonge [illegible]

[illegible] chef quitte son village, où il laisse [illegible] habiter, avec ses femmes, ses esclaves [illegible] spécialement attaché à cet usage et situé [illegible] montagne du pays.

[illegible] ou *muïpata*. Les deux mots sont [illegible] ainsi l'eata des Bena Sangue, l'eata des [illegible]

[illegible] d'emplacement ; rien ne peut le faire [illegible] ce village des *milela* (voir n° 2) d'une [illegible] on voit de loin ces arbres magnifiques. Dans [illegible] tombes des chefs décédés à l'eata depuis les [illegible]. Elles sont entretenues avec soin et il y a [illegible] de l'enclos une maisonnette sous laquelle dort, [illegible] peut-être, un *boanga* de nature mal définie et [illegible]

[illegible] au cours de mes voyages : l'eata des Bena Sangue; [illegible] Kalonda; l'eata des Bena Gongo; l'eata des Beka-[illegible] des Bena-Lusango ; mais ces deux derniers sont [illegible]

Les Bena-Lusango sont une tribu aujourd'hui presque disparue, dont les rares survivants sont dispersés parmi les Bekalebue et les Batubui.

Le chef de tribu ainsi nommé a droit, pendant les quelques [illegible] de son gouvernement, aux peaux des léopards tués dans la région : c'est pour cela surtout qu'il tient à la place. Si [illegible] un buffle, on doit lui en apporter la queue.

De son côté, il doit donner à chacun des chefs des villages qui [illegible] une ou deux chèvres suivant leur importance.

Il n'a aucune espèce d'autorité.

Ces républiques sont très difficiles à conduire.

Nous avons déjà essayé à maintes reprises de modifier ce genre d'élection, mais sans succès.

SCHMITZ.

F, **181** (*suite*).

Pour s'expliquer la situation politique actuelle, il faut faire un peu d'histoire.

Comme je l'ai dit, les Basongo forment une peuplade à part, provenant sans doute de la race des Baluba ; ils occupaient un territoire sur la rive droite du Lomami à partir de l'embouchure du Lukosi et s'étendant plutôt vers le nord. Peu à peu, ils ont envahi et conquis par occupation leur territoire actuel, refoulant les Baluba vers l'ouest et se mélangeant beaucoup avec les différentes peuplades de cette famille : en se portant vers le nord, ils ont rencontré les Bakusu-Batetela qu'ils n'ont pu refouler et avec lesquels ils ont eu peu de contact.

Les Bena-Kalebue, les Basanga et les Beneki étaient les plus puissantes peuplades de cette famille; mais d'après l'histoire connue, on peut dire que tous reconnaissaient comme leur suzerain le chef des Bena-Kalebue, et cette puissance est rentrée dans les mains de Lupungu, le chef actuel de cette peuplade.

Le grand chef des Basanga, avant l'arrivée des blancs, était un nommé Sappo-Mutapu ; il a été détrôné par Lupungu, à l'instigation de Pania-Mutombo, qui était un forgeron esclave du père de Lupungu.

Dans le Livre blanc anglais paru récemment, on donne Lupungu comme ancien esclave, cruel, brutal et sournois : c'est une erreur ; Lupungu a hérité du pouvoir de son père. Les marques de la variole et la perte d'un œil, suite de cette maladie, lui donnent un aspect quelque peu bestial, mais il n'est ni plus cruel, ni plus brutal, ni plus sournois que les autres chefs de la race noire; il a été assez adroit pour se retirer à temps de la domination des Arabes pour suivre Dhanis dans sa campagne contre eux, et je crois qu'il a été un auxiliaire sérieux : il avait à sa disposition plus de 1,500 fusils à piston. Au cours de la

révolte des Batetela de Luluaburg qui ont traversé son pays en le mettant à feu et à sang, il m'a apporté son concours dans la mesure de ses moyens pour les combattre. Contrairement à ce que dit ce « Livre blanc », je ne crains pas une trahison de la part de ce grand chef, si les autorités de la contrée savent s'en servir.

C'est probablement de Pania-Mutombo que ce livre veut parler, car il était effectivement un esclave forgeron du père de Lupungu, qui passa au service de Sappo-Mutopu, le chef des Basanga.

A la suite d'intrigues, Pania-Mutombo parvint à circonvenir Lupungu, devenu chef assez jeune, et celui-ci déposséda le chef des Basanga au profit de l'ancien esclave de son père : on raconte que Sappo-Mutapu mourut empoisonné.

Plus tard, les deux fils de Sappo-Mutapu ayant voulu se rébeller contre cette décision de Lupungu, furent vaincus par Pania-Mutombo aidé des Bena-Kalebue, et Pania devint le grand chef des Basanga : l'un des fils de ce Sappo-Mutapu, Mona-Kialo, occupe un village de ce nom à mi-chemin de Kabinda et de Pania-Mutombo, mais il n'a jamais voulu se soumettre au chef des Basanga et ne lui paya tribut que sous menace de représailles.

Après cette guerre, Pania-Mutombo voulut en agir de même avec les Beneki et en faire ses vassaux directs : les Beneki furent vaincus, mais plutôt que de se soumettre ils émigrèrent à la suite de la caravane de P. Le Marinel et s'installèrent à Luluaburg, où ils sont devenus les aides les plus fidèles et les plus sûrs des blancs dans la contrée des turbulents Bena-Lulua.

Tous ces événements se sont passés alors que ces peuples étaient déjà en contact avec les Arabes ; et en 1890, lorsque nous fondâmes le port de Lusambo, les Basanga étaient sous la férule des Arabes de Kasongo, soit par l'intermédiaire de Gongo-Lutete, soit par celui de Lupungu. Il est certain que si nous étions arrivés quelques mois plus tard, c'en était fait des



Baluba et des Bena-Lulua : Pania-Mutombo ne s'était nouvellement installé sur la rive droite du Sankuru que pour avoir une base d'opérations plus facile pour étendre ses razzias vers le pays des bœufs, comme il disait.

GILLAIN.

(*Notices sur Pania-Mutombo.*)

Pania-Mutombo, qui est devenu le chef le plus important de la région, mérite une mention toute spéciale. Ce chef noir, d'une intelligence remarquable, a déjà rendu de très grands services aux Européens... Grand, fort, bien découplé, de type presque européen, il était esclave au service de Kahamba-Kangoï, le père de Lupungu, quand des Basonge, lui trouvant une étonnante ressemblance avec un de leurs vieux chefs, le rachetèrent et l'emmenèrent avec eux. Devenu homme, l'esclave devint le chef de la tribu.

GILLAIN, *Belg. colon.*, 1897, II, 91[b].

Le même jour se présente Pania-Mutombo, le chef le plus puissant du voisinage... C'est un nègre de fine race que Pania-Mutombo, comme l'indiquent de grosses veines courant à fleur de peau, des membres souples et nerveux, un œil petit, vif, un peu malicieux, mais dont le regard droit et franc dénote une grande énergie jointe à l'intelligence.

Simple esclave dans sa jeunesse, il était devenu chez les Arabes un chef que sa bravoure faisait employer à l'avant-garde dans les engagements contre les troupes de l'État. Mais quand il eut vu le défaut à fond de *Gongo-Lutété*, le principal allié des Arabes en ces parages, le rusé moricaud se tint coi d'abord, puis se soumit à l'État. Il a donné depuis, dans des moments difficiles, des preuves d'une inébranlable fidélité, bien qu'il conserva la plus fière liberté dans ses allures, et ne se gêne pas à l'occasion pour exposer ses plaintes, ou faire des demandes. A la ville considérable dont il a fait sa capitale, il tient à honneur de recevoir généreusement les blancs.

DE DEKEN, *Deux ans au Congo*, 184.

Nous l'avons vu de nos yeux, dès qu'il (Pania) se présente à la rue, tout son peuple tombe face contre terre, battant le sol des mains, en signe de soumission et de respect. Pania peut mettre en campagne trois mille hommes bien armés.

De Deken, *Deux ans au Congo*, 207.

(*Notices sur Lupungu.*)

Lupungu ist ein erst 20 jähriger, etwas starker Neger mit bescheidenen Auftreten, und ebenso wie seine Brüder, die aus herbeigeholt hatten, kahlköpfig mit lang Geschlitzten Augen, ein völliger Chinese.

Wissmann, *Quer.*, 153.

Wir ziehen die 20 m. breite Hauptstrasse hin, wohl eine halbe Stunde lang. Wir biegen eine Wegkurve ein wenig ein und stehen vor einer Halle. Darin sitzt nach arabischer Weise auf einem Divan ein würdiger Mann mit untergeschlagenen Beinen. Auf Matten hocken am Boden alte Leute. Der Mann sagt einen arabischen Ruf und fragt einen Büchsenträger : « Wer ist der Herr? Der antwortet : « Moana na Kabassu Babu » (ein Nachfolger Wissmanns). Ein Murmeln geht durch den Kreis der Leute. « Was? Der Kabassu Babu na kalle, kalle, kalle ! » (d. h. « der ganz alte, der uralte ! ») Ach, Afrika lebt schnell, sehr schnell, und Wissmann, ist jetzt schon der Uralte. Aber er hat recht, wir sinds ja Leute von jenem ganz alten Wissmann.

Der Mann auf dem Divan steht auf; er steigt herab, und richtig, wie er in das Freie tritt, erkenne ich, dass er Lupungu sein muss, denn er hat nur ein Auge, und das Antlits is voll Blatternarben. Ja, das war der alte Lupungu! Wenige Augenblicke später sagte er es uns. Und der sonst so stille, ernste Mann zitterte vor Aufregung, als er von den alten Zeiten und seiner Freundschaft mit Kasongo und Kabassu Babu erzählte. Und doch war auch er vorsichtig genug, sich zu vergewissern, ob hier kein Betrug vorliege — er sah die Gewehre der Mannschaft an, und wiederum konnte ich das merkwürdige angeborene Verständniss der Neger für Waffen bewundern. Er stellte sogleich fest, dass das Gewehr ein solches Wissmanns sein müsse. Dann gab ich weiter meine Beglaubigung, indem ich kleine Einzelheiten aus dem Leben der alten deutschen Reisenden erzählte, die woll keiner sonst wissen mag, da sie von mir mündlich und brieflich übernommen wurden...

Die Vorstellung war beendet, die Redens genug. Lupungu war ein

F, 181 (*suite*).

Mann der Tat. « Wieviel Leute hast du? » — « 350 » — « Wieviel Frauen sind dabei? » — « 50 » —. Im Handumdrehen haben die Schergen des Fürsten ein reinliches Gehöft von allen menschlichen Bewohnern für uns gesäubert, so dass nur Hühner, Tauben, Ziegen, Schafe darin bleiben. Sie haben im angrenzenden Dorfe gegen 100 Hütten für unsere Leute zurerichtet und — mit 50 Sklavinnen ausgestattet. Denn Lupungu ist ein weiser Mann. Als er uns noch am selben Abend besuchte und ich ihn fragte, was er mit den 50 Sklavinnen auf sich habe, sagte er : « Du hast 300 Männer und nur 50 Frauen dabei. Das ist Kein Verhältnis. Die 50 Frauen genügen nicht, um für die 300 Männer zu « sorgen ». Wenn ich dir deswegen noch 50 Frauen sende, so werden deine Leute nicht in andern Familien mit zu essen brauchen. Es gibt sonst Streit. »

Frobenius, *Im Schatte.*, 422-424.

Pour nous faire une idée de la richesse du chef des Bena-Kalebue, souvenons-nous qu'il payait mensuellement en impôt à l'État pendant et après la campagne arabe, 150 charges et plus de *madiba* (étoffes indigènes servant de monnaie dans la zone arabe) et environ 150 croix de cuivre (provenant du Katanga). Les caravanes de blancs qui passaient par Kabinda étaient nourries, pendant tout leur séjour, aux frais de Lupungu. En 1894, je me portais vers le Katanga avec une caravane de plus de 300 hommes et femmes; nous vécûmes pendant 15 jours au moyen de vivres de toute nature que Lupungu m'avait offerts comme cadeau de bienvenue.

Gillain.

Kassaï-Moana ist der grösste Hauptling der östlichen Kalebue, wie Lupungu der der westlichen. Beiden liegen fortwährend mit einander in Streit und Krieg... Der Hauptling war ein grosser, breitschulteriger, sehniger Mann mit ernsten Mienen und gesetztem Wesen.

Wissmann, *Quer.*, 156.

F. — **Vie sociale.**

e) ORGANISATION POLITIQUE.

182. *Organisation financière.* — Les impôts, tributs ou *mulambo* étaient payés sous forme de présents que tous les chefs des petits villages de même famille ou des villages soumis par la conquête étaient obligés d'apporter au grand chef, à chaque saison. Ces *mulambo* consistaient en vivres, chèvres, poules, esclaves, croix de cuivre, *madiba*, etc., suivant les populations du vassal.

Indépendamment de ces impôts prévus, il y en avait d'autres, exceptionnels. Par exemple, lorsqu'un chef tel que Lupungu devait recevoir une autorité importante, il envoyait des courriers dans toutes les directions afin de réunir les éléments du cadeau à offrir au visiteur.

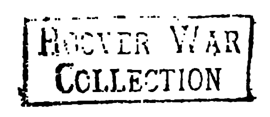
GILLAIN.

J'ai dit au n° 181 que les grands chefs perçoivent chaque année le tribut des chefs de village, leurs vassaux : esclaves, bétail, victuailles, etc. Il arrive qu'un nyampara soit spécialement chargé de la perception de cet « impôt ». — Quant au chef du village, le n° 177 renferme tous les éléments de la réponse. — Il n'y a pas de taxe établie sur les caravanes qui passent, droit de passage, etc. On se contente de faire payer très cher toutes les victuailles qu'on leur vend.

SCHMITZ.

183. *Situation politique des étrangers.* — Un étranger qui vient au village n'a rien à dire dans l'organisation, il a droit de venir s'installer dans le village. Il ne deviendra jamais notable; il peut devenir nyampara. Mais les enfants de l'étranger ou en tout cas ses petits-enfants auront droit de cité et seront considérés comme Basonge.

SCHMITZ.



F. — **Vie sociale.**

f) RELATIONS AVEC L'EXTÉRIEUR.

184. *Relations pacifiques.* — Le village de Kolomoni est composé d'une façon très curieuse : le chef Kolomoni et ses sujets sont de très bons guerriers, mais pas du tout cultivateurs. Le chef Machipula et ses hommes sont, au contraire, très bons cultivateurs, mais pas du tout guerriers. Les deux chefs, amis d'enfance, ont alors uni leurs deux peuples, et si Kolomoni se charge de défendre Machipula, Machipula se charge d'entretenir Kolomoni et ses gens. Ils s'entendent admirablement et leur village est un des plus beaux et des plus prospères que j'aie rencontrés au Congo.

MICHAUX, *Carnet de campagne*, 172-173.

Les relations commerciales sont indépendantes des relations politiques. L'alliance entre deux chefs ne vaut pas à leurs sujets une facilité de commerce plus grande. Ainsi Lupungu (chef des Bekalebue, Basonge) vous dira qu'il n'est pas l'ami, le *ndeko* de Kikondja (chef baluba, sur le lac Kisale); cela n'empêche pas les gens de Kikondja de venir chaque semaine vendre du poisson aux Bekalebue qui les reçoivent honnêtement parce qu'ils y ont avantage. Le même Lupungu est en rivalité d'intérêts avec Katombe (grand chef Baluba, sur le Lubilach); cela n'empêche pas les gens de Lupungu d'aller à tous les marchés de Katombe où personne ne les moleste. Kitumbika (grand chef de Tshofa, Basonge) a fait alliance avec Kitete (chef batetela, Lomami); cela n'empêche que les gens de Kitumbika qui passent par les terres de Kitete n'en sortent pas sans y laisser de leurs plumes. Le commerce est libre; des gens qui viennent pour vendre ou pour acheter sont sacrés (sauf pour les Batetela qui ne les respectent que s'ils sont en force).

Donc, pas de traité de commerce : une tolérance mutuelle, voilà tout. Des traités d'amitié, oui.

Basonge. CONGO. F, *f*, 184.

Le traité d'amitié se conclut entre deux chefs de tribu, soit entre deux chefs basonge, soit entre un chef basonge et un chef étranger. Plus un chef a conclu d'alliances, plus il est considéré ; c'est une garantie de puissance. Seulement, l'alliance entre deux chefs est quelquefois toute politique et n'engage qu'eux ; il peut y avoir entre les deux tribus des antipathies irréductibles et elles ne cesseront pas du fait de ce traité qui n'a pas en général été précédé d'un referendum. Ainsi, le chef basonge Kitumbika et le chef batetela Kitete ont, comme je le disais plus haut, fait alliance ; Kitumbika a donné une de ses filles à Kitete qui lui a donné une des siennes ; mais leurs gens ne se supportent pas.

L'alliance entre deux chefs n'est pas pour cela inefficace. Si, par exemple, Kitumbika fait la guerre à une tribu quelconque, Kitete n'aura pas à lui fournir des renforts, mais ni lui, ni ses gens ne pourront accorder asile à des ennemis de Kitumbika. C'est à peu près toute la portée du traité.

Autre exemple. En 1906, les Bena-Sangue avaient attaqué, blessé, tué de nos travailleurs ; je voulus me saisir des coupables ; naturellement, toute la population s'enfuit. Où trouva-t-elle refuge ? Chez les Bena-Kalonda (Basonge), ses voisins du nord-est : c'étaient des amis, des *ndeko*. Mais aucun Sangue ne songea à se réfugier chez ses voisins du nord, les Bena-Sala : ce n'étaient pas des *ndeko*. Voilà l'utilité des alliances et aussi l'utilité qu'il y a pour nous à les connaître.

Plus un chef est puissant, plus on recherche son alliance. Ainsi, presque tous les chefs basonge de la rive gauche du Lomami sont les alliés de Lupungu ; il ne fait pas bon être son ennemi. Seul, Piani-Tshungu, chef des Bâlâ, n'en veut pas. La conséquence, c'est que Lupungu a dans son harem des filles de tous les chefs basonge. Car c'est là la façon ordinaire de sceller un traité d'amitié : donner à son nouveau *ndeko* une de ses filles en mariage. Seul Lupungu, qui a peu ou pas de filles, est dispensé de cette formalité et, comme il est redoutable, nul n'y trouve à redire.

SCHMITZ.

F. — **Vie sociale**

f) Relations avec l'extérieur.

185. *Relations guerrières.* — Le 7 octobre 1892, Lupungu reçoit un messager de Séfu, fils de Tippo-Tipp. Le messager présente à Lupungu une houe et une cartouche et lui dit de choisir la paix ou la guerre. C'est l'habitude du pays.

Dhanis.

Es klärte sich nun auf, dass dieser Trupp von einem kurzen Kriege gegen die Baqua-Putt siegreich zurückkehrend, Basonge waren, welche uns noch nicht gesehen hatten. Die Kriegsbeute bestand in einem Hunde, einer Ziege und einigen Bananen. Die Schlacht wird also wohl nicht allzu blutig gewesen sein; verwundet war niemand, und Verluste hatte man nicht gehabt. Nun ging ich wieder hinab und kam gerade an, als das zweite Kanoe mit dem Führer, dem *Fumo*-Muteba selbst, einem alten, grimmig ausschauenden Kerl, landete. Er war mit Klingeln, Federn und Amuletten behangen und trug eine schön gearbeitete Kappe von Kaurimuscheln, welche mit einem Büschel rother Papageienfedern verziert war.

Wissmann, *Quer.*, 126.

Zu unserem grossen Staunen fanden wir hier (Sappo's Dorf) ein Gewehr, und schon glaubten wir, es sei der erste Gruss von Osten, als wir erfuhren, dass ein Bihemann, der vor sechs Jahren von einer weiter südlich passirenden Karawane zweier portugiesischer Händler, deren ich noch später Erwähnung thun werde, geflohen war, hier Aufnahme gefunden hatte.

Wissmann, *Quer.*, 143.

Vier wild aufgeputzte Boten des südlich wohnenden Häuptlings Sappo-Sap erschienen, um uns zu holen. Die Leute hatten Gewehre, und zwar Percussionsgewehre, die durch die Unterhändler der Araber hierher gekommen waren. Wir hatten jetzt schon Fühlung mit dem Osten.

Wissmann, *Quer.*, 147.

Am 14. Morgens hörten wir, dass Sappo fort sei, um den Bena-Katende einen kriegerische Besuch zu machen. Auch am nächsten Morgen, als wir aufbrechen wollten und die schon längst versprochenen Führer erwarteten, kam der Hauptling nicht. Die ganze letzte nacht war aus den in der Tiefe liegenden Urwäldern Trommellärm zu uns heraufgeschallt. Sappo war mit 10 geraubten Weibern und 3 gefangenen und verwundeten Männern vom Kriege zurückgekehrt. Letztere waren unten im Walde bei einem nächtlichen Feste aufgezehrt worden.

WISSMANN, *Quer.*, 146.

Une arme de guerre manque dans la collection : c'est une arme de jet en forme de massue, spéciale aux Sappo-Sap.

VANDEVELDE, *Bull. Soc. Anthr. Bruxelles*, X (1891-1892), 66.

(Beneki). Eine solche Stadt kann natürlich eine derartige Streitmacht aufstellen, dass sich die Baqua-Peschi bis dahin noch völlig selbständig erhalten hatten.

WISSMANN, *Quer.*, 150.

(Lupungu). Als wir jedoch das Dorf durchziehen wollten, wurde der Weg von einigen 50 Kriegern verschlossen. Hinter den grossen Schilden schauten die zum Wurf ausgeholten Speere hervor, seitwärts waren die Gehöfte mit Bogenschützen besetzt. Ohne dass ein Geschoss abgesandt wurde, hielt ich dicht von dieser malerische Barrière, die sich bald öffnete, als ich versicherte, dass der weisse Mann nicht Krieg mache wegen einiger Ziegen, besonders, da es noch nicht einmal festgestellt sei, ob und von wem dieselben gestohlen seien.

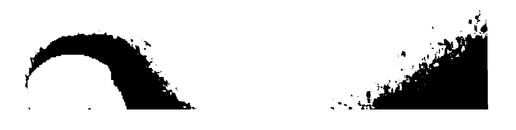
WISSMANN, *Quer.*, 154.

Da Kawamba schon Gewehre hat, sieht man nicht mehr besonders schöne Waffen.

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Die meisten der Leute trugen Speere und Bogen, nur einige hatten kurze Percussionsgewehre, wie sie vom Osten komen.

WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 50.



F, 185 (*suite*).

Les Batempa, de mon temps, possédaient peu de fusils. Ils étaient armés surtout de couteaux et de lances.

MICHAUX.

Mona Kialu, grand chef m'Sanga au S.-E. de Pania Mutombo et au N.-N.-E. de Kabinda, résidence de Lupungu, chef des Bena Kalebue.

Mona Kialu (en 1892) est un bel homme, bien charpenté, d'environ 45 ans, de taille moyenne, au teint jaunâtre. Il produit très bonne impression et a l'air bien plus franc que Pania Mutombo.

(4 septembre 1892.) Mona Kialu expose les griefs qu'il a contre Pania Mutombo :

« J'ai toujours été exploité par Pania Mutombo qui était le » sujet et l'ami de mon père.

» Pania Mutombo jadis est allé chez Lupungu et a reçu de » lui tous ses fusils. Il profita de la supériorité de son arme» ment pour ravager tout le pays et à la fin les Basanga, lassés, » s'emparèrent de lui et le conduisirent chez Sappo Mutapu, » mon père. Celui-ci lui fit grâce mais lui ordonna de rester » tranquille.

» A son lit de mort, Sappo Mutapu donna l'investiture à son » fils Mona Kialu, c'est-à-dire à moi. Il demanda en outre à » Pania de protéger son successeur. Après la mort de Sappo » Mutapu, Pania captura tous les jours des gens ; Mona Kialu » ne disait rien.

» Un jour Pania, qui avait alors 100 fusils, m'attaqua ouver» tement, tua 90 de mes sujets et fit de nombreux prisonniers.

» Pania, à la suite de cette affaire, donna un grand cadeau à

Am 14. Morgens hörten wir, dass … Katende einen kriegerische Besuch … Morgen, als wir aufbrechen wollte… chenen Führer erwarteten, kam … letzte nacht war aus den in der … mellärm zu uns heraufgeschallt. S… und 3 gefangenen und verwun… gekehrt. Letztere waren unter… Feste aufgezehrt worden.

WISSMANN, *Quer.*, 146.

Une arme de guerre mar… jet en forme de massue, sp…

VANDEVELDE, *Bull. Soc*…

(Beneki). Eine solch… macht aufstellen, dass … selbständig erhalten …

WISSMANN, *Quer*…

(Lupungu). … der Weg vo… Schilden s… waren die … abgesandt … sich bald … Krieg m… mal fest…

Da… schön…

…

…x tribut. Lupungu, …mbo. …devenir mes ennemis. …ungu et des blancs, je …mps du côté de Gongo …ngu et Pania. »

…s excellents pour la guerre. …neveux; ils viennent du pays … Lubi. …tombo a très peu de gens de … l'opposé de la situation chez … Pania a été favorisé par les … contact avec les Arabes et puis … de ses richesses, mais surtout du … ses fusils, il a réussi à grouper … de diverses tribus qui sont récom… qu'ils reçoivent dans les razzias … des Baluba au sud.

… de ces derniers (Arabes), Lupungu, … Pania-Mutombo ravagèrent la contrée … Beneki.

… empoisonnent souvent leurs flèches … pourrir le cadavre et trempent le … chair en putréfaction. L'ennemi … le tétanos et meurt.

… font pas la guerre. Un Musongo s… … d'un habitant d'un village voisin qu… …mence par tuer le voleur.

.ue).

village court aux armes. Voilà les deux villages en En face l'un de l'autre, ils se provoquent; de temps ...s un guerrier s'avance, retourne, revient, lâche un coup ...l. Après trois, quatre morts, on en reste là. On pleure ces ... pour recommencer plus tard.

En guerre, les Basonge sont peinturlurés et portent des ...umes. Ils sont peints en noir avec un œil blanc ou en blanc avec un œil noir.

MICHAUX.

Il convient de signaler que les indigènes chargent leurs fusils à piston d'une manière effrayante. Ils mettent d'abord une triple charge de poudre, puis s'ils n'ont pas de balles de plomb — c'est ce qui arrive le plus souvent — ils chargent leurs fusils presque jusqu'à la gueule avec des lingots de cuivre, des balles ou des morceaux de fer, des pierres, etc.

DHANIS.

La guerre ne se déclare pas. Les attaques se font presque toujours par surprise.

Il n'y a guère de tactique. L'agresseur s'élance en tirant et en hurlant dans le village attaqué et met le feu aux huttes. L'adversaire surpris fuit en ripostant. La lutte est courte. Mais si le vainqueur ne se garde pas bien, on le surprendra à son tour dans son campement.

Le butin est, en entier, à la disposition du chef qui le partage selon ses convenances. Le pillage est général. Les blessés étaient achevés et mangés.

Les femmes jeunes et même les hommes qui pouvaient être ajoutés à la famille du vainqueur, étaient épargnés.

Basonge. CONGO. F *f*, 185.

Aucun usage qui puisse être considéré comme loi de guerre.

La paix n'est faite que le jour où un des belligérants se déclare soumis à l'autre.

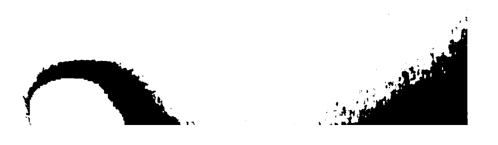
P. Le Marinel.

Depuis l'occupation du pays par les Arabes, les guerres ont cessé à peu près partout. Voici, d'après ce que j'ai pu constater en diverses occasions, les diverses coutumes relatives à la guerre.

Il n'y a pas de déclaration de guerre. Elle serait inutile, l'un étant presque toujours prévenu par des femmes, des voyageurs, etc., des intentions de l'autre et ce dernier sachant très bien que son ennemi est prévenu. Ceci tient à ce que la préparation d'une guerre est assez longue et, pour ainsi dire, impossible à cacher. Comment se fait cette préparation? Quelles sont les phases de la lutte? Voici :

I[er] acte : En 1906, Batubenge (1) a mis le grappin sur des gens de Pania (chef basonge) qui allaient au marché de Katombe et a refusé de les rendre. Ceci est une injure grave. Lorsque les envoyés de Pania reviennent apporter cette réponse à leur chef, celui-ci entre dans une violente colère et... boit pour se remettre. La nouvelle se répand vite dans le village, dans les villages voisins. Aussi, le lendemain, vers 2 heures, lorsque le tamtam appelle le grand conseil, tout le monde sait-il déjà de quoi il va être question. Pania expose l'affaire ; ses envoyés qui sont présents confirment et complètent le récit ; chacun est appelé à donner son avis. On décide finalement d'expédier à Batubenge des messagers plus intelligents ; ceux-ci sont chargés de lui dire que, en cas de refus de sa part de restituer les prisonniers, c'est la guerre. Les messagers partent tout de suite. Pania, en attendant leur retour, fait mettre à la chaine tous les gens de Batubenge qui pourraient être restés dans le pays basanga.

(1) D'après M. le D[r] Dryepondt, les « Batubenge » sont des Baluba et non des Basonge. Voir la carte ethnographique, en annexe.



F, 185 (*suite*).

IIe acte : Retour des messagers avec une nouvelle réponse négative. Convocation du grand conseil comme plus haut. Cette convocation est nécessaire parce que nul ne sait encore ce qui sera décidé; les messagers ont bien promis la guerre à Batubenge, mais ce n'était qu'une menace destinée à lui faire rendre gorge. Le grand conseil décide la guerre en principe. Des courriers sont envoyés immédiatement dans tous les villages basanga convoquer les chefs pour le lendemain.

IIIe acte : Les courriers ont brûlé les étapes; tous les chefs sont là. L'assemblée est ouverte en grande solennité par Pania qui expose à nouveau l'affaire et ajoute que, lui vivant, l'injure ne restera pas impunie. Donc, c'est la guerre et — sans demander aux chefs des villages si cela leur convient ou non — il invite chacun à donner un état des fusiliers et archers qu'il peut mettre en ligne. On fait le compte; c'est suffisant : il sera inutile de demander aux Batua leur concours. Le surlendemain, il y aura concentration des troupes à Moana-Kasadi. Les chefs s'en retournent sur l'heure. On expédie un courrier à Lusambo avec ordre de dire au blanc, commandant du district, que Pania *est parti* pour Batubenge, *pour ses affaires*, et qu'il reviendra *tout de suite*.

IVe acte : La réunion à Moana-Kasadi. Les tamtams ont battu toute la journée de la veille dans les villages; tous les travaux : plantations, récolte du caoutchouc, constructions ont été abandonnés; les hommes valides ont astiqué leurs fusils, aiguisé leurs couteaux, préparé des flèches, fabriqué du poison; les femmes ont pilé et cuit du manioc dont elles ont empli les besaces de leurs mâles. Ceux-ci débouchent par groupes compacts de tous les sentiers. Ils sont en tenue de guerre, c'est-à-dire

[illegible] à sa plus simple expression : il n
[illegible] leurs mouvements ou... leur fuite
[illegible] bête devant, une peau de bête derrière
[illegible] où est suspendue la poire à poudr
[illegible] un couteau ; l'inévitable « *boanga*
[illegible] le fusil ou le carquois à l'épaule. Beaucoup on
[illegible] sur la tête. Tous ont le torse peinturlur
[illegible] et de larges cercles blancs autour des yeux
[illegible]. Quelques femmes qui les accompagnen
[illegible] de flammes rouges et blanches.

[illegible] intense. Les chefs et les niamparas siègent en
[illegible] sous le hangar central. A tous les carrefours, de
[illegible] des fantasias endiablées ; partout des tam
[illegible] rageusement et des chanteurs improvisés hurlent ;
[illegible] les enfants du village, gagnés par l'enthousiasme général,
[illegible] à la petite guerre.

Toutes les armes des Basonge sont ici représentées : des fusils à piston de toute dimension, depuis le pistolet d'arçon jusqu'au long flingot des soldats de la République, dont les crosses disparaissent sous les dessins de clous dorés ; des flèches de tout modèle, terminées par des pointes barbelées de bois dur ou de fer, empennées, suivant la coutume, à l'aide de plumes de pintade et serrées dans des carquois en peau d'antilope rouge ; des arcs longs et forts, enveloppés dans leur milieu de peau d'iguane ou de serpent ; des couteaux larges et pointus, engainés dans des fourreaux en peau de singe ou de chat sauvage ; des haches qui ressemblent à des fers de hallebardes et dont le manche est revêtu de cuivre rouge ; pas de boucliers, mais, de-ci de-là, une lance au fer court, au bois revêtu aussi de cuivre rouge. Et partout, à l'ombre des auvents et des toitures, des petits pots en terre cuite pleins d'un sirop noirâtre, le *lulengo*, le fameux poison basonge, où l'on plongera l'une après l'autre, avant de les lancer sur l'ennemi, les flèches de bois.

Vers le soir, Pania arrive en grand cortège. Des fusiliers

F, 185 *(suite)*.

ouvrent la marche; puis vient une longue théorie de femmes, vêtues de jolis pagnes aux nuances tendres et dont quelques-unes portent crânement des fusils; puis, des boys; puis le chef lui-même tout en blanc et deux de ses fils, tout en blanc aussi; puis le hamac du souverain; puis ses six préférées qui chantent la tristesse du départ; puis un orchestre de tamtams, tambours, trompes, cloches, qui fait un vacarme étourdissant; puis enfin une file interminable de fusiliers qui se répand aussitôt dans le village. Pania, au milieu d'une double haie de curieux, se dirige vers l'assemblée des chefs, tire quelques bouffées de la pipe que lui présente son frère Moana-Kasadi et écoute les rapports de ses vassaux. Tout va bien. La campagne commence sous les plus heureux auspices. Alors le monarque, qui a apporté des tonnelets de poudre — tonnelets qui lui viennent des Portugais du sud — et des boîtes de capsules, en distribue à chaque chef selon le nombre de fusils qu'il déclare et donne ses derniers ordres. Oh! ils sont bien simples ses ordres : demain, au premier chant du coq, on se mettra en marche vers Batubenge; on campera au bord du Lubilach; après-demain, au point du jour, on se précipitera sur le village. Si l'on est attaqué avant de l'atteindre, comme c'est probable; si l'ennemi a encombré les sentiers de troncs d'arbres abattus, suivant le mode de défense adopté partout, eh bien, on se battra et nul doute que les Basanga ne soient vainqueurs : ils y sont habitués.

Sur ces entrefaites, le soir vient; les vallées sont noyées dans la brume; des feux s'allument partout; le village, dans les fumées qui montent et le clair de lune qui se répand, prend un aspect de ville de mirage ou de rêve...

Ve Acte : Le lendemain soir, au bord du Lubilach. Décor fan-

tastique ; toute la forêt est illuminée par les feux du campement; la rivière semble, par places, incandescente; des canons de fusils, des fers de haches étincellent ; des groupes sont accroupis; des ombres gesticulent ; d'autres ombres, immobiles à l'orée du bois, se penchent de temps en temps, tendent l'oreille, fouillent du regard la plaine que l'obscurité envahit : ce sont les sentinelles. Nul bruit violent; tout ce peuple cause à mi-voix; les grognements sourds des hippopotames, sur les berges voisines, dominent le murmure vague qui monte de ce coin de forêt où bivouaque une armée.

Tout à coup, des bruits de chiens de fusils qu'on relève et une voix sonore qui crie : « Qui est là ? » Du coup, tout se tait; des guerriers se glissent vers l'endroit où la sentinelle a parlé. On entend un bruit de discussions puis apparaissent dans le sentier deux hommes jeunes, beaux, fiers, vêtus à l'européenne et armés de fusils à piston, que des sentinelles accompagnent. On les reconnait tout de suite : ce sont deux envoyés de Batubenge et un frémissement d'admiration pour leur audace parcourt cette foule qui sait que les parlementaires n'ont aucun caractère sacré, cette foule qui ne prise rien tant que la bravoure. Eux s'avancent calmes, le regard assuré vers Pania qui tient ses assises dans une clairière que le sentier traverse, s'arrêtent devant lui et, appuyés sur les canons de leurs fusils, disent l'objet de leur mission. Batubenge ne veut pas la guerre ; il trouve qu'elle serait ridicule; à quoi bon se tuer des gens mutuellement alors qu'aucune haine ne divise les deux peuples ? Évidemment, il a eu tort de ne pas rendre les gens de Pania que l'on avait faits prisonniers, parce qu'ils avaient volé leur hôte, mais ce n'est pas complètement de sa faute : il a été mal conseillé par un niampara qu'il a d'ailleurs remercié depuis. Ces prisonniers, il les rendra à Pania dès ce soir et il ajoutera un beau présent pour le dédommager de s'être dérangé pour rien. Il est bien entendu que si Pania persiste dans ses intentions belliqueuses, Batubenge n'y trouvera pas à redire : il est fort, les guerriers chez lui sont

F, **185** (*suite*).

plus nombreux que les poules, ses archers sont très adroits. Il ne craint pas la guerre. Seulement, il n'en voit pas bien l'utilité.

Sobrement et habilement, les deux émissaires développent ce thème. Pania éclate. Il déclare qu'il ne veut pas entendre parler de paix, qu'il est trop tard pour reculer, qu'il rasera le village de Batubenge et massacrera tout son monde. Qu'ils aillent dire cela à Batubenge!

Les envoyés se retirent, sans répliquer et sans se départir de leur calme. Au moment où ils vont disparaître, on leur fait dire d'attendre un instant. Ils s'approchent d'un feu et s'asseyent; on leur passe une pipe. Un quart d'heure s'est à peine écoulé qu'ils sont rappelés chez Pania. Pania accepte les propositions de Batubenge : pas de guerre; ses gens lui seront rendus sur l'heure; pour l'indemnité, il s'en rapporte à la générosité de Batubenge.

Les deux émissaires, sans manifester aucune joie, s'en vont. Une heure après, ils reviennent et, derrière eux, tous les captifs plus deux jeunes femmes, deux moutons à large queue, trois chèvres que Batubenge envoie à Pania en signe de paix. Comme bien l'on pense, ils n'ont pas eu le temps d'aller jusque Batubenge. Seulement, escomptant l'acceptation de Pania (les propositions de paix sont toujours acceptées), ils avaient caché à proximité les captifs et le reste et n'avaient eu que la peine d'aller les chercher. Pania, sans même donner un regard aux jeunes femmes, fait mettre le tout de côté et invite les parlementaires à boire avec lui un verre de vin de palme. Ceux-ci se gardent de refuser. La paix est faite. Grande joie parmi les femmes qui ont accompagné l'armée : leurs frères et leurs maris sont sauvés! Chants, danses, tamtams, apothéose finale.

VIe acte : Le lendemain, à l'aube, Pania lève le camp et retourne chez lui. Je lui demande d'où il vient : « J'ai été faire la guerre à Batubenge », dit-il.

Quant à leur tactique militaire, leur manière de combattre, elle est peu compliquée. Un exemple, mieux que toute explication, vous la fera saisir.

En 1904, une rectification de frontières avait donné au Katanga une tribu très mal réputée : les Bakele (Basanga, race basonge). Je leur fis dire que j'irais sous peu leur rendre visite; leur chef me fit répondre que cette visite ne lui semblait pas indispensable. Je ne fis pas autrement attention à la chose et un beau matin, j'arrivais au pied de la montagne sur laquelle est bâti leur principal village. J'avais dix soldats pour toute escorte et vingt cartouches par homme.

Nous débouchions d'un petit bois quand apparut dans le sentier, au-dessus de nous, un homme seul et armé d'un fusil qui mit tranquillement un genou en terre, me visa un instant et fit feu. La balle cassa une branche au-dessus de ma tête. Quand nous revînmes de notre stupeur, l'audacieux guerrier avait disparu. Mais mes porteurs avaient eu le temps de le reconnaître : c'était le chef Kasachi. Je fis déployer ma petite troupe en tirailleurs et nous gravîmes la côte. Une flèche tomba, puis une autre, puis une troisième, puis c'en fut une pluie. Elles semblaient venir du ciel, mais j'aperçus bientôt les archers à la lisière de la bananeraie, là-haut. Ils ont, en effet, une façon bizarre de tirer à l'arc. Sur un but qui est à trente mètres, par exemple, ils ne lanceront pas leur flèche horizontalement; ils la lancent en l'air, comme s'ils voulaient crever un nuage, et leur calcul est si juste, que la flèche, décrivant une courbe prévue, retombe à l'endroit visé. Certains sont très habiles à ce genre de tir. (Je m'y suis exercé; c'est moins difficile qu'il ne paraît à première vue.) L'avantage, c'est de pouvoir atteindre un but qu'on ne voit pas, dont on est séparé par des hautes herbes, un pan de

F, **185** (*suite*).

forêt, un pâté de maisons. Néanmoins, même en rase campagne, ils tirent ainsi.

Donc, il pleuvait des flèches. En même temps les sifflets étaient entrés en scène et derrière, dans le village, les tamtams roulaient furieusement. Le long de la bananeraie, des hommes surgissaient à chaque instant, se montraient tout entiers, par bravade, gesticulaient, brandissaient leur arc et s'évanouissaient. Comme nous approchions des premiers bananiers, des coups de fusils partirent, des balles firent « zu..u..u... », puis nous perçumes des fuites rapides en arrière.

J'eus, dès ce moment, la notion exacte de leur façon de combattre. L'ennemi est-il assez éloigné, vous tient-il en respect par sa fusillade, on se masse et on le crible de flèches empoisonnées. Parvient-on à l'approcher, on lui lâche des coups de fusil. A cet effet, on va se poster par petits groupes dans les fourrés qui bordent le sentier par où il passe; on a eu soin préalablement de couper le sentier d'un fouillis d'arbres abattus. Quand il arrive, chacun tire un coup de feu et, sans recharger son arme, se défile prestement. Les balles, lingots, pierres même dont ils usent étant beaucoup plus étroits que le canon de leurs fusils, ce tir est très irrégulier. Ajoutez à cela que l'arme ne vaut rien en général, les trois quarts des ressorts étant des ressorts en fer, fabriqués par des forgerons indigènes; qu'ils mettent trop ou trop peu de poudre et vous comprendrez pourquoi leurs flèches sont beaucoup plus à craindre que leurs flingots.

Aux premiers coups de feu, nous envahîmes la bananeraie et le village. Plus une âme. Seul, un gosse malade, couvert de pustules, qu'un de mes soldats découvrit dans une case. Le village était joli comme tout; des paillottes fraiches, des maisons en pisé très proprettes, une large route bordée de palmiers et

de bananiers, des vols de pigeons sur tout cela et du soleil : c'était ravissant. Mais le moment n'était pas aux sentimentalités : les flèches recommençaient à tomber ; des têtes peintes, grimaçantes apparaissaient de-ci de-là au-dessus des plantes d'ananas ; des guerriers traversaient la route en courant et en hurlant une injure à notre adresse. Nous étions bel et bien cernés. Les coups de fusils étaient rares, mais les flèches tombaient par milliers ; deux de mes soldats étaient blessés déjà ; malgré un pansement sommaire, le poison les engourdissait ; ils étaient hors de service. Je ménageais mes munitions ; mes huit soldats restants étaient calmes, admirables. Tout à coup, il nous sembla, à un redoublement de cris et de flèches, que l'ennemi recevait des renforts ; je vis surgir de partout, se dresser sur des tertres, faire le beau au milieu de la route, grimper dans les arbres des hommes rouges, hirsutes, maigres : c'étaient les Batua alliés qu'on était allé quérir. Le cercle se resserra. Mes porteurs dirent : « Nous mourrons ce soir ». L'ennemi redoublait d'audace ; les sifflets faisaient rage. On nous criait : « Ha, Ha, Ha, nous vous prendons dans nos mains aujourd'hui comme des femmes, nous vous mangerons tous ».

Nous étions entrés dans le village à 9 heures du matin ; il était 3 heures ; nous n'avions presque plus de munitions ; je fis mettre mes deux blessés en hamac, fis passer mes porteurs en avant et nous nous en allâmes. Par exemple, ce ne fut pas facile.... mais c'est assez parlé de cette aventure.

Le butin fait à la guerre n'appartient pas toujours à celui qui l'a faite. Tous les hommes, femmes ou enfants capturés sont amenés, après la bataille, à celui qui a commandé la campagne, au chef de la tribu. Ce dernier en conserve la plus grande partie et distribue le reste aux chefs des villages qui l'ont aidé à vaincre. Ils deviennent esclaves. Les chèvres, moutons, fusils, outils du forgeron pris par l'un ou par l'autre appartiennent à son chef direct, au chef du village. Ce dernier ne prend pas tout ; il laisse une bonne moitié du butin susdit à celui qui le

F, **185** (*suite*).

lui apporte. En tout cas, le chef de la tribu n'a aucun droit là-dessus; à moins qu'il ne s'agisse d'un fusil à *boanga*, fusil dont le propriétaire est connu et qui est réputé comme ne manquant jamais son coup; auquel cas, il le réclamera. Le menu butin : chiens, arcs et flèches, poules, haches, houes, couteaux, instruments de musique, paniers de féverolles, de riz ou de manioc, poissons fumés, etc., appartient à celui qui le fait.

Deux ruses de guerre très employées par les Basonge :

1° Lorsque l'ennemi monte à l'assaut de son village, le Musongo s'enfuit, fait place nette. Les vainqueurs entrent et n'ont rien de plus empressé que de fouiller les cases pour piller. Souvent l'un ou l'autre trouve un plat de manioc à demi consommé et qui a l'air d'avoir été abandonné dans la précipitation de la fuite; il a faim; il mange. Le soir, il sera pris de douleurs intolérables : le plat était empoisonné.

2° Il ne reste dans le village âme qui vive. Parfois, cependant, le vainqueur découvre, couchée sur un grabat et proférant des paroles incohérentes, une vieille femme. Il s'en amuse un peu et la laisse tranquille. La vieille se lève une heure après; elle a faim, elle se traîne jusque auprès des guerriers qui mangent, elle geint, elle a l'air plus idiote que jamais. On ne fait pas attention à ses allées et venues.... Qu'il prenne garde, le vainqueur! Cette vieille est une espionne. Un beau matin, on s'avise qu'elle a disparu et une attaque combinée dans le plus grand secret échoue misérablement : c'est la vieille qui a averti les siens.

SCHMITZ.

(20 avril 1892.) La colonne se compose de : 1 Européen, 100 soldats, 20 indigènes Bakuba, armés de fusils à piston.

De nombreux indigènes de Pania, porteurs de vivres, suivent la colonne qui, avec les femmes de Pania-Mutombo, comprend près de 2,000 personnes. Ce personnel auxiliaire ne rend aucun service dans les combats, bien au contraire, mais est d'une grande utilité, par suite de la connaissance du pays, pour éclairer notre route, pour obtenir des renseignements et pour procurer des vivres aux soldats. La force régulière forme ainsi un tout compact qui ne doit jamais se disperser, ni faire des corvées. — Les hommes de Pania marchent 7 à 8 de front sur plusieurs lignes parallèles à droite et à gauche du sentier, passent à travers les hautes herbes qu'ils foulent au pied. — Le 22 avril 1892, nous apercevons sur la route des pointes de flèches empoisonnées plantées en terre qui blessent plusieurs éclaireurs. C'est une des défenses avancées des indigènes du Congo. Parfois aussi, ils plantent en terre de longs bâtons pointus dissimulés dans les hautes herbes, un bâton de chaque côté de la route, les pointes à hauteur de la taille et distantes de $0^{m}30$ à $0^{m}40$. — D'autres fois, une corde ou une liane est tendue à travers le sentier; on pose le pied sur la corde qui, en se tendant, fait tomber le chien d'un fusil chargé jusqu'à la gueule. — En pays de forêt, une corde tendue de même fait tomber une poutre ou une lance attachée aux branches qui surplombent la route.

D'autres indigènes creusent des trous dans le sentier et garnissent le fond de piquets pointus. Souvent même ces trous sont recouverts de branchages et de terre de manière à être complètement dissimulés. — Parfois, les indigènes placent un obstacle sur la route, puis dans la forêt à droite et à gauche, se cachent dans des tranchées, d'où ils dirigent un feu rapide sur la troupe qui se rassemble devant l'obstacle. — Nous apprenons plus tard que ces pointes de flèches ont été placées sur le sentier par les Batua (nains) qui se sont fixés près du village de Mona-Kialu. Ils étaient à la chasse quand ils ont aperçu notre avant-garde.

DHANIS.

Basonge. CONGO. F, *f*. 185.

F. — **Vie sociale.**

f) Relations avec l'extérieur.

186. *Contact avec les civilisés.* — Pendant le mois de décembre on traverse le pays des Bachilange qui ont la coutume de se tatouer à outrance, et l'on arrive, au commencement de 1882, à la rivière Lubi, toute bordée de belles fleurs tropicales. Après l'avoir passée, on se trouve comme par enchantement dans un autre monde : des habitations propres et spacieuses, entourées de jardins, forment en lignes droites des villages peuplés par les Basonge, race nègre bien faite en même temps qu'industrieuse. Malgré son isolement de tout contact étranger, elle suffit à tous ses besoins mieux que les tribus voisines; car elle sait travailler l'argile, le bois, le cuivre, le fer et même confectionner des vanneries et des étoffes. Ce pays est actuellement gouverné par le roi Katchitch, vieillard aveugle, mais néanmoins redouté, ayant la réputation d'être grand sorcier.

Après une bonne semaine de repos, la troupe veut reprendre sa marche vers l'est; mais cela ne fait pas le compte du roi, qui exige que, par reconnaissance pour le bon accueil, elle lui prête d'abord assistance contre une peuplade voisine du côté du nord, dont il tient à punir les fréquentes incursions accompagnées de brigandages. En même temps tous les porteurs, excepté cinq, refusent de partir, effrayés qu'ils sont par les histoires d'anthropophagie aux alentours, que le roi fait raconter dans le campement. Cela rend la situation des explorateurs excessivement critique; car, sans escorte suffisamment nombreuse, ils ne peuvent oser aller plus loin et, d'ailleurs, le roi insiste. Ils se montrent alors sorciers à leur tour tant pour le roi que pour leurs nègres, en lançant en l'air pendant la nuit des fusées et des bombes, dont les lueurs et les détonations répandent l'effroi et empêchent le sommeil; si bien que bientôt la permission de partir est accordée. Quant aux porteurs, la ferme déclaration qu'ils n'obtiendraient ni armes, ni vivres pour s'en retourner suffit pour les remettre dans l'obéissance, en sorte que, à la fin du mois de janvier, on peut prendre congé du roi Katchitch.

Schrader, *Bull. S. G. Comm. Bordeaux*, VI (1883-1984), 287. (Expédition Wissman-Pogge, 1881-1882.)

Le 5 janvier 1882, escortés par deux cents Touchilange, conduits par le roi Moukenge en personne, ils atteignirent le Lubi, large rivière, qui est un affluent du Lubilach, et ils pénétrèrent dans le pays des Basonge, peuple industrieux qui sait travailler les métaux et exploiter les richesses du sol. Le 14 janvier ils firent leur entrée dans la résidence de Katchitch, le souverain de l'empire du Koto; le 29, on passa le Lubilach, belle rivière large de 150 mètres, qui est identique avec le Sankuru et qui forme un des principaux affluents du Congo.

De là, pendant six semaines, les voyageurs ne traversèrent que des prairies, largement arrosées, au milieu des populations plus ou moins anthropophages, mais peu redoutables; des villages entiers s'enfuyaient à leur approche, les prenant pour des Arabes; ceux-ci, en effet, commencent à venir jusque dans ces contrées pour enlever des esclaves, armes à la main. Le 8 mars on arrivait au bord du Lomani.

Extrait d'une lettre de Wissman, datée du Caire où il se reposait de ses fatigues. *Soc. R. B. de Géogr.*, VII (1883), 155.

Am 6. besuchten wir das Dorf der Bena-Ndui. Von einem von zwei kräftigen Weiberstimmen harmonisch gesungenen Liede angezogen, traten wir in eine dichte, schattige Halde, die von niedrigen, engstehenden Oelpalmen gebildet wurde. Zwei Weiber begleiteten mit ihrem Liede im Takt das Reiben der Hirse. Die Arbeit wurde nicht einen Augenblick durch unser Erscheinen unterbrochen. Man bot uns freundlich der Gruss « *Moio-Fumo* » (*Fumo*-Häuptling) und fuhr in der Beschäftigung fort. Die Eifrigen malten sich sicher schon aus, welch' schöne Perlen ihre Arbeit ihnen eintragen würde... Mit Freuden constatirten wir, dass wir hier, wohin noch nicht einmal die Kenntnis von der Existenz des weissen Mannes gedrungen war, ein Volk gefunden hatten, dessen Culturstufe so viel höher stand, als die aller Negerstämme, von denen wir bisher gehört oder gelesen hatten.

Wissmann, *Quer.* 124-125.

Als wir am nächsten Tage in das Thal des Lomani hinabstiegen, griffen die uns mitgegeben Führer in einem Dorfe Hühner auf und nahmen Alles, was am Wege lag, ohne dass die Einwohner, Untergebene des Kassai, wagten, Einspruch zu erheben. Ich rief die Führer zu mir, nahm ihnen das gestohlene ab und gab es den Besitzern

F, 186 (*suite*).

zurück. Das Staunen und die Freude war gross. Ein lebhaft an den Ausdruck des gefallens bei unseren Kindern erinnerndes langgezogenes, freudiges « Ei » drückte ihren Beifall aus. Es sollte dieser kleine zwischenfall uns bald von grossem Nutzen werden.

In dem einem parkartigen Garten gleichenden Thale des Lomani machten wir Lager, und da es mich trieb, den Fluss zu sehen, bat ich unsere alte Führerin, uns dorthin zu begleiten. Diese, die Tante des Mona-Lupungu, hatte uns vom Lukasi bis hierher geführt und sich in dieser zeit unser ganzes Zutrauen erworben. Die alte Dame, die überall bekannt und hoch angesehen war, war nie bettlerisch und aufdringlich geworden. Sie hatte in ihrem Aeusseren durchaus etwas Distinguirtes, wusste geschickt und freundlich alle Leute auszufragen, Misstrauen zu beschwichtigen, Streit zu verhindern, und war uns oft von grossem Vortheile. Es war etwas in ihr was auch die tapfere Meta, Mukenge's Schwester, hatte, etwas das uns vergessen liess, dass wir nur eine halbbekleidete Negerin aus dem wilden Innern vor uns hatten, das uns unbewusst ihr gegenübertreten liess, wie einer älteren Dame in unserer Heimath...

Drüben hatte sich schon auf die Nachricht von unserem Eintreffen, ein grosser Haufe Eingeborener angesammelt. Auf die Frage, ob sie uns Kanoes senden wollten, entstand lebhaftes Verhandeln. Bald rief man uns zu, wir hätten ja Gewehre, und alle Leute mit Gewehren seien schlecht, raubten und plünderten, wir sollten uns einen anderen Weg suchen, sie würden uns nicht zu ihrem eigenen Verderben hinüberholen. Die Vorstellungen meiner Führerin hatten hier keinen Erfolg, obgleich sie von uns erhaltene Perlen und ein rothes Tuch zeigte und unsere Friedfertigkeit und Güte in ausdrucksvoller Rede schilderte, auch darauf hindeutete, dass ich ganz allein und ohne Gewehre hierher gekommen sei. Einige neugierige Eingeborene von unserer Seite waren uns gefolgt und erreichten uns jetzt dicht am Ufer. Sie mischten sich in die Verhandlung und erreichten ein abermaliges eifriges Besprechen unserer *Vis-à-vis*, die dann uns plötzlich zusagten, morgen mit 3 Kanoes bereit zu sein. Auf meine erstaunten Frage, was so plötzlich diese Aenderung der Lage bewirkt habe, wurde mir bedeutet, dass man den Furchtsamen erzählt habe, wie ich gestern die von Kassai-Moana's Leuten genommenen Hühner den

[illegible]ben habe, und dass diese Handlung Vertrauen [illegible].

[illegible], 157-158.

[illegible] arrival (Bagna-Pesili) was quite an event. Two [illegible] long straight hair, and one of them, viz. Pogge, [illegible] beard, had come from the unknown country near the [illegible]. They ride on stronge animals, resembling buffaloes (for [illegible] known here), and make these huge creatures obey them [illegible] dogs. Rumours spread that they are the sons of the [illegible] Kalunga, who have risen out of the water.

[illegible] already reached this country that although these [illegible] armed with dreaded fire-arms, like the Bakalanga [illegible] the East, they are nevertheless good people, who do not [illegible] and pay for all they require, instead of helping themselves [illegible] waste the country. The people have gathered, full of [illegible], in front of their homesteads. The men, tall and [illegible], though rather obese, and fully armed, but bear themselves [illegible]; the women, equally tall, but more slender, quite devoid [illegible] ornements and only slightly tattoed on the belly and the [illegible] to their natural protectors, their eyes wide open, and the [illegible] before the open mouth in sign of deep wonderment. Well-[illegible] children peep at the strange white men from hiding-places in the [illegible], or from narrow doorways. A deep silence reigns throughout, and none of the shouting, running, and pushing, so observable among other tribes, was to be observed. It was clear that the astonishment exhibited was not quite free from apprehension. When I looked around me and noted the smallness of our numbers, it struck me that these multitudes, if so disposed, might crush us before we could make use of weapons.

Our Baluba, however, appeared to appreciate the impression which we had made. These among them who had no arms went along chattering gaily, carrying their tremendous hemp-pipe suspended to a string, for these addicted to the cult of hemp-smoking are not allowed to carry arms except a gun.

Homestead followed homestead in never-ending succession. In a kindly voice I called upon the natives standing along the road, « uta pásh, ka vita » (arms down, no war); and my efforts soon met the support of several ancients who accompanied me, and removed the last remaining traces of distrust. From half past six in the morning until eleven o'clock we passed without a break through this

BASONGE
(Congo).

F, **186** (*suite*).

street of the town; and when we left it in an easterly direction it still extended, adapting itself to the features of the ground towards the south-east. If I assume that we marched at the rate of two miles an hour, this town of Bagna-Pesihi must measure nearly ten miles in length. We camped below it close to the rivulet. Our camp was soon filled with so many strangers desirous of trading, that the intercourse with our own people was effectually put a stop to. We estimated that between four and five thousand towsmen of Bagna-Pesihi must have visited us. Supplies being very abundant we bought cheaply. A fowl could be purchased for a large cowrie shell, and a goat for a yard of calico....

On the following morning we continued our march — no discord had disturbed our intercourse with these gentle savages. Cheerful, with full bellies (a *sine quâ non* if negroes are to be cheerful), and laden with provisions, we went our way, bearing in kindly remembrance our friends the Bagna-Pesihi.

Four yeaers had gone by when I once more found myself in the centre of Africa : this time at the head of a large caravan of close upon a thousand people, and accompanied by the Belgian lieut. Le Marinel and Mr Buslag. Dense inhospitable forests, inhabited by savage Bene Mona and scattered Batwa — the bushmen of these regions, had compelled us to take a more southern course. It was with joy that we at length once more beheld the broad savannas of the Beneki, where we hoped to be able to recruit our strength in prosperous towns, and to receive compensation for the hardships which we had undergone.

Once more we camped near the large town of the Bagna-Pesihi. Early on the following morning we approached its palm groves. The paths are no longer clean, as they used to be. A deuse growth of grass covers them, and as we approach the skirt of the groves we are struck by the dead silence which reigns. No laughter is to be heard, no sigh of a lofty crowns of the palms, slowly waving in the wind. We enter, and it is in vain we look to the right and left for the happy homesteads and the happy old scenes. Tall grass covers everything, and a charred pole here and there, and a few banana trees, are the only evidences that man once dwelt here. Bleached

skulls by the roadside, and the skeletons of human hands attached to poles, tell the story of what has happened here since our last visit.

The Bakalanga, in the long white garments and with cloths wound round their heads, had been here, so we were told subsequently.

The hordes of a powerful chief, said to live to the east of the Lomani, known indifferently as Tupo Tupa, Muchipula or Tippu Tib, hab been here to trade. Many women had been carried off, all who offered resistance had been killed, the fields, gardens, and banana groves had been wasted; and the palms only had escape the fury of these visitors. Twice more, at intervals of three moons, these destroyers had returned, and the havoc which they wrought had been completed by the small-pox which they imported and by famine. The Bagna-Pesili — nay, the whole tribe of the Beneki — had ceased to exist. Only a few remnants of this once powerful tribe, so we were told, had sought a refuge with a chief on the Sankuru, named Sappo Sap, himself a refugee from Arab aggression.

WISSMANN, *Proc. R. G. Soc. London*, X (1888), 526-529.

Cf. WISSMANN, 2e *Durchquerung*, 187.

Ich hatte erst auf der Rückreise so recht Gelegenheit, die grosse Masse die dort wohnenden Menschen zu bewundern, da sie sich auf der Hinreise aus Furcht mehr unseren Blicken entzogen, während sie jetzt, im Vertrauen auf die ihr bereits bekannte Friedfertigkeit der Karavane, von Neugierde getrieben, überall auf den Strassen der Dörfer und auf den Wegen in voller Zahl sich zeigten.

Auf unserem alten Wege angelangt, verfehlten einige kleine, den Arabern freundlich gesinnte Hauptlinge nicht, uns durch Ehrendeputationen mit Sang und Klang begleiten zu lassen. Die Leute waren abgesandt, um ihre mitgebrachten oder unterwegs geraubten Sklaven und Ziegen für Spottpreise gegen Pulver und *fazenda* zu verkaufen, und Ziegen wurden regelmässig für 5 kleine Gewehrladungen Pulver, Menschen für eine Tasse voll Pulver oder 4 Ellen Zeug feilgeboten. Die Karavane fand in der That in allen diesen Gegenden eine gute Aufnahme, bis uns im Lande der *Bena-Koto* am Lubilach fast überall ein lauer, nicht freundlicher Empfang zu Theil wurden. In dem ersten *Koto*-Dorfe, welches dem *Katchitch* untherthänig ist..... überhaupt in allen *Koto*-Dörfern, auch in den nur passirten, gab es Grund zur Klage und zum Streit.....

..... Im Hafenplatzorte des Lubilach wurde zufälliger Weise ein Gewehr in unserem Lager abgefeuert. Im nächsten Augenblicke ward in dem etwa 100 Schritt entfernten Dorfe die Kriegstrommel



geschlagen, und eine grosse Anzahl bewaffnete stürmte aus dem nahen Palmenwalde heraus, wüthend, schreiend und lärmend, direct auf das Lager der Tusselange. Es gelang mir hier, allein, mit dem Gewehre in der Hand, ohne einen Schuss zu thun, etwa 80-100 dieser wilden, im Sturmlauf herbei eilenden *Bena-Koto* ungefähr 4-5 Minuten lang, um 40-50 Schritt vom Lager zurückzudrängen, bis die Träger und Tussilange Zeit gewannen, ihre Gewehren zu laden, und zur Stelle zu sein. Inzwischen glückte es dem Dolmetscher Biserra, den Hauptling und seine Leute, welche den Schuss als eine Kriegserklärung betrachten hatten, durch ein Geschenk von 2 Ellen *fazenda* zu besänftigen und zu veranlassen, eine Ziege und diverse Reisegeräthschaften der Tussilange, welche bereits bei dieser Gelegenheit geraubt waren, zurückzugeben, so dass wir am nächsten Morgen ohne Störungen in freundschaftlicher Weise den Fluss passiren konnten.

POGGE, *Mitt. Afr. Gesell. in Deutschland*, IV (1883), 57-59.

Vom Lualaba bis zum Lomami habe ich, einige kleine Abweichungen ausgenommen, denselben Weg wie auf der Hinreise genommen, bis uns von den westlichen Anwohnern des Lomami an unserem alten Hafenplatze die Passage versperrt wurde. Wir waren genöthigt, ungefähr 4 deutsche Meilen südlich, nach 4 vergeblichen Versuchen an 4 verschiedenen Häfen, den Fluss zu passiren. An allen Fähren hatten die *Bena Kalibue*, (note *bena*, plural von *mona* [Sohn]; müsste eigentlich heissen *bana*), ein kleiner westlich vom Lomami wohnender Stamm, dessen Dörfer kurtz vorher von einer Kriegeschaar des bekannten Nyangweer-Händler Tipu-Tip, die uns zwei Tagereisen hinter Nyangwe mit einer langen Koppel geraubter Weiber begegnete, heimgesucht worden waren, uns die Kähm versteckt resp. gestohlen. Hunderte von Bewaffneten hielten Tag und Nacht Wache am Fluss, um das Gebahren der Karavane zu controliren, und liessen wir uns am Ufer sehen, so erfolgte ein Hagel zu uns herübergeschleuderter Pfeile. Erst am fünften Hafen, nachdem ich unsere Leute beordert, Hölzer zu fällen, und Boote zu bauen, und eventuell Feuer zu geben, erschien der Häuptling des Ortes mit einem Canoe

und mit dem ersten Rudderslage waren die den ganzen Vormittag über am jenseitigen Ufer des Flusses aufgestellten lärmenden und drohenden Wilden spurlos verschwunden. Wir hatten aber bei dieser Gelegenheit 6 Tage Zeit verloren...

Pogge, *Mitt. der Afric. Gesell. in D.*, IV (1883), 58.

Aussitôt que j'approchais d'un village (Batempa), tous les tambours battaient et tous les hommes en armes venaient à ma rencontre pendant que les femmes se sauvaient dans les bois.

Mais, comme bientôt elles apprenaient que je n'avais mangé personne, ni fait personne prisonnier et que j'avais, au contraire, fait quelques cadeaux, bientôt, dis-je, elles revenaient et alors j'étais littéralement assiégé.

Si je mangeais ou si je buvais, si j'ouvrais la bouche, leur premier mouvement était de prendre la fuite, mais bientôt elles revenaient et se déboîtaient les mâchoires tant elles ouvraient la bouche en même temps que les yeux, afin de pouvoir mieux me voir.

Au moindre de mes mouvements, c'étaient des rires, des contorsions à se croire au milieu d'une troupe de singes s'exerçant à faire des grimaces.

Enfin, lorsque le lendemain leur curiosité était un peu apaisée, je faisais rassembler les différents chefs et la grande palabre commençait.

Je m'asseyais sous un abri improvisé et tous les chefs se rangeaient autour de moi, suivant le rang que leur attribuait le protocole indigène; c'est en présence de centaines et même de milliers de moricauds que la palabre se déroulait. Cela ne se faisait évidemment pas toujours avec tout le calme désirable, certains chefs profitant de la présence du blanc pour se plaindre de l'un ou de l'autre de leurs voisins. Alors notre palabre ressemblait, hélas! à certains de nos parlements européens.

Vous le dirai-je, à ma honte, je ne détestais pas les assemblées tumultueuses. Il me semblait que, seul au milieu de cette foule hurlante, je me sentais grandir; j'avais le sentiment que je la dominais, j'avais pleine confiance en moi et, pour la première fois de ma vie, je sentais germer en moi un peu de ce sentiment d'orgueil que nous cachons si souvent et si précieusement sous le pseudonyme mieux porté, d'une juste fierté.

Un jour, pendant une de ces réunions, j'avais beaucoup admiré, mais sans rien en dire à personne, une jeune et splendide négresse, dont les formes accomplies faisaient d'elle une véritable petite merveille en son genre. Aussi, quel ne fut pas mon étonnement lorsque,

F, **186** (*suite*).

quelques instants après la palabre, je vis arriver un des chefs avec la belle enfant.

— « Maître, me dit-il, elle est à toi; j'ai vu tantôt à ton regard que tu la trouvais belle. »

Et comme je lui faisais remarquer que les blancs n'avaient pas d'esclaves, il me répondit :

— « Je le sais, mais les Arabes, dans leurs razzias, m'ont déjà pris sa mère et ses trois sœurs; elle seule me reste; si tu ne la prends pas, un jour ou l'autre ils viendront encore me l'enlever; avec toi, je sais qu'elle sera bien, je pourrai la revoir de temps en temps, tandis qu'avec eux, elle sera probablement malheureuse et certainement perdue pour moi, pour toujours. »

La jeune fille levant alors sur moi ses yeux immenses et me regardant bien en face me dit à son tour : « Tu me parais bon, prends-moi avec toi, je te servirai comme si tu étais mon père ».

Pauvres gens qui, pour sauver leurs enfants de l'esclavage, étaient obligés, à cette époque, de les confier à des inconnus!

Trois ans après, lors de la prise de Nyangwe, je fus assez heureux de retrouver, parmi les esclaves des Arabes, la mère et une des sœurs de la belle Tumba, et, rentré à Lusambo, je convoquai le vieux chef qui faillit devenir fou de joie lorsque je lui remis les trois femmes; car alors nous étions les maîtres de la situation et les razzias des Arabes n'existaient plus qu'à l'état de cauchemar pour les malheureuses populations autrefois traquées par eux.

Michaux. *Carnet de campagne*, 125-127.

Il y a beaucoup de caoutchouc chez les Batempa; on savait l'obtenir sans beaucoup de difficulté. De mon temps j'usais d'un système spécial, qui me donna d'excellents résultats.

Le nègre est un grand enfant; ce qui le frappe ce sont les dehors voyants et vifs. Tout lui entre par les yeux.

A cette époque je m'étais monté une véritable cour. J'avais forcé tous les chefs que j'avais vaincus, à me céder leurs meilleures

danseuses, et leurs artistes musiciens. Je m'étais composé un corps de ballet, et une musique. D'autre part, j'avais divisé les chefs par catégories; suivant la catégorie, je les recevais avec plus ou moins d'honneur. Quand un chef venait, il me faisait dire la veille : « Je vais arriver ». Suivant son importance, je lui envoyais du malafu, du tabac, et si c'était un grand chef, j'envoyais en plus, ma musique et mes danseuses; la fête durait toute la nuit, à ses frais bien entendu.

Le lendemain, quand il venait me rendre visite, je le recevais entouré moi-même de ma musique.

Quand un autre chef venait, il me disait : « Pourquoi un tel a-t-il obtenu tel honneur et moi pas? » Je répondais : « Lui c'est un grand chef et toi un petit chef ». « Mais je suis aussi grand chef. » « Allons donc, tu dois déjà te ruiner pour donner ce que tu dois. » « Mais je sais donner le double. » Et volontairement ainsi, le chef payait davantage : ce qui ne dépassait pas la mesure juste, du reste.

Je voyageais avec mes danseuses et musiciens, et dans chaque village, quand j'arrivais, il y avait des centaines, parfois des milliers de personnes qui venaieut voir passer Kibalamgo. Ce nom qui signifie — variole — m'est venu de ma façon de faire la guerre. Quand les indigènes guerroient et qu'ils ont pris un village, ils pillent les plantations, prennent les produits, en jouissent, et ce n'est qu'après qu'ils songent à attaquer le village suivant. Or, j'opérais différemment : j'attaquais un village puis un autre, puis par une marche de nuit j'attaquais sur un autre point; ces attaques s'étendaient comme la *kibalamgo*, ainsi qu'ils disaient — comme la variole.

MICHAUX.

Lusambo.

Air vif à Lusambo; chaleur très grande pendant la journée; on sent qu'il y fait plus sain que dans la plupart des stations. (4 février 1893.)

F, 186 (*suite*).

Il fait très sain à Lusambo — relativement bien entendu — et lorsque l'on a soin de ne pas s'exposer trop longtemps aux rayons brûlants du soleil de midi à 3 heures, on se porte bien. Si j'avais à choisir une station pour y habiter, je prendrais Lusambo. (18 février 1893.)

Lusambo est une vraie station d'avant-garde opérant contre les Arabes. Depuis sa fondation les troupes du camp sont en contact avec les forces arabes.

Je suis allé visiter le matin les plantations; puis, j'ai gravi la montagne qui domine la station, afin d'avoir une vue d'ensemble de la position.

Je trouve la position de Lusambo (choisie par le gouverneur Janssens), très avantageuse, étant donné qu'en Afrique nos ennemis ne possèdent pas de canons.

Sur un plateau dominant la rivière, de toute la hauteur d'une haute falaise, entourée de grandes montagnes pouvant aisément être mises en état de défense, la station a de plus l'avantage de se trouver sur un terrain d'une fertilité exceptionnelle.

C'est par le défrichement de la forêt vierge qu'elle s'est étendue; de grands arbres ont été conservés; le terrain n'a pas été compté au mètre; on a vu grand et l'on a construit largement.

Du haut de la montagne la vue était fort belle. Le Sankuru court avec grande vitesse entre les rives; son cours tortueux aux mille replis, prend l'aspect d'un ruban d'argent bordant les pieds des vertes montagnes, largement éclairées par un soleil éblouissant. Ces montagnes, suivant les sinuosités de de l'eau, forment par leurs cimes un losange allant en rétrécissant, presque en entonnoir.

Les maisons sont faites en pisé, recouvertes de chaume. Elles

sont blanchies à la chaux; elles sont assez basses. Toutes ont des vérandahs. (6 février 1893.)

Le travail à Lusambo : Réveil, 5 heures; appel, 5 $^1/_2$ heures; déjeuner, 6 heures; puis, au travail jusqu'à 11 $^1/_2$ heures; reprise du travail à 2 heures jusqu'à 6 heures; dîner, 7 heures. On ne flâne pas beaucoup, comme vous voyez. (7 février 1903.)

Je passe une revue du personnel de Lusambo, rangé sur la plaine d'exercices avec le drapeau au centre. Il y a là 1,500 personnes environ; près de la moitié sont des prisonniers. Il y a 200 femmes provenant de la première palabre avec Gongo-Lutete. Lorsque la paix a été conclue avec ce chef, Dhanis a réuni toutes ces femmes qui avaient été faites prisonnières et étaient arrivées en cette qualité au camp de Lusambo; il leur a offert la liberté en s'offrant à les reconduire chez elles. 9 sur 210 ont accepté cette offre (9 février 1893).

A Lusambo on a mis en pratique le système que je préconise depuis que je suis en Afrique. Et, je vais le dire tout de suite, il a donné des résultats très appréciés.

Voici : L'agent de l'État a une femme de ménage; lorsqu'un contingent de libérées arrive dans la station, cette femme de ménage choisit, parmi les plus jeunes et les plus jolies, une ou deux jeunes filles qui sont placées sous sa direction, elle les surveille et elle leur apprend à faire, puis à diriger le ménage. A partir de ce moment, ces femmes font partie *de la suite du blanc;* elles acquièrent aux yeux des autres une supériorité.

Suivez bien ma pensée : Les autres libérés, femmes et hommes, arrivés en même temps qu'elles, partent pour d'autres directions, etc.

Nos jeunes filles, après avoir passé ainsi deux ou trois années au service du blanc, sont devenues des femmes en âge de se marier. Elles ont acquis de l'ordre; elles savent tenir une maison; par leur position près du blanc elles sont dans une condition très supérieure, elles peuvent prétendre à la suprématie et elles n'y manquent pas.

F, 186 (*suite*).

Il faut alors trouver un fiancé parmi les soldats de la côte (Haoussa, Acra ou Zanzibarite) ou même parmi les soldats indigènes, parmi ceux qui sont à leur second terme et ont gagné sur le champ de bataille leurs galons de caporal ou de sergent. On les marie. Au bout de quelque temps, si le ménage va bien, on donnera à la femme deux ou trois jeunes libérées et au mari un lopin de terre proche de la station. Voilà le noyau d'un *village militaire*.

Notre soldat avec sa femme et ses servantes s'installe sur son terrain. Peu après, on lui donne deux hommes libérés qui seront sous sa direction, auxquels il apprendra l'exercice et avec lesquels il assistera deux fois par semaine aux exercices généraux de la station. Ces hommes ne tarderont probablement pas à s'unir avec les servantes. D'autres libérés mâles et femelles viendront s'ajouter à ceux-là. Le village est formé.

Ce village aura à sa tête un chef étranger aux querelles intestines entre les peuplades de l'intérieur; il n'aura d'autres alliances que celle du blanc, qu'il conservera par le fait même de la discipline qui lui a été imposée pendant quatre ou cinq ans.

Quant à sa femme, elle constitue un élément précieux. Élevée pour ainsi dire sous la direction du blanc, elle conservera de la vénération pour lui; habituée à le servir, elle n'aura pas crainte de lui parler. Et, ces femmes, répandues aux alentours de la station, tiendront le commandant au courant de tous les faits intéressants, de quelque nature qu'ils soient.

Ces gens auront naturellement beaucoup d'enfants : voilà la circonscription future où se recruteront nos soldats de la Force publique.

A Lusambo, à peu de chose près, c'est ce que l'on a fait. Les

interprètes et un sergent ont des villages de cette espèce (9 février 1893).

Quelle besogne pour nourrir, vêtir et faire travailler ces libérés! Ce sont des sauvages auxquels il faut tout apprendre. Ce matin, ils étaient là huit cents rangés en bataille. A chacun il faut donner de quoi s'acheter une partie de nourriture; il leur est distribué en même temps du manioc et du maïs. Puis, c'est la distribution du travail : les uns sont envoyés aux herbes (nécessaires pour recouvrir les toits); les autres vont au bois ou à la briqueterie ou aux plantations. Chaque groupe est placé sous la surveillance d'un soldat (20 février 1903).

Nous avons eu aujourd'hui à dîner les deux interprètes de Lusambo. Ce sont deux noirs ayant été longtemps des intermédiaires de commerce entre les Arabes et les Portugais. L'un, le nommé Cochaballe, est un nègre à grosse bedaine, au rire large et franc; sa circade est un vrai village; il y vit entouré de nombreuses femmes; très généreux, il est fort aimé de tous ses serviteurs : c'est un vrai pacha, très heureux, vivant largement. L'autre a nom Germano, un vieux rusé qui a des économies : pour plus de deux cent mille francs d'ivoire près de Luluaburg; avare, les noirs le détestent, il se retirera dans son fromage quand il sera tout vieux, tandis que le gros Cochaballe mourra de faim. Inutile de dire que Germano est maigre, ridé mais leste, et que Cochaballe est gros, lisse et pesant. Cochaballe se donne une perruque au vin portugais; il pérore demandant si je vais lui donner la médaille décrétée par le Souverain pour les vieux et bons serviteurs. Germano, qui a moins bu, sourit du discours de son confrère. (5 février 1893.)

Je passe l'inspection des magasins, de l'armurerie, du matériel d'artillerie. Ce qui me frappe, c'est l'ordre avec lequel tout est toujours prêt en vue d'une expédition. Dans le magasin

F, 186 *(suite)*.

d'échange il y cent ballots préparés, contenant une avance de dix-huit mois pour les soldats, des étoffes, des perles, des cauries, couteaux, fourchettes, etc. Il suffit de prendre le paquet et de le remettre à l'homme : il y trouve tout ce qui lui est nécessaire pour se mettre en route. Dans le magasin des vivres indigènes, cent petits sacs de farine de manioc et autant de graines de maïs : c'est à emporter pour les jours où les vivres feraient défaut.

Toutes ces précautions montrent le souci des chefs pour le bien-être des hommes, auxquels on demande assez souvent le risque de sacrifier leur vie. (11 février 1893.)

Le dimanche, personne ne travaille (à Lusambo) ; c'est la seule coutume européenne que les nègres ont adoptée sans aucun effort et sans réchigner (19 février 1893).

Pour bien mesurer les progrès de la civilisation, il faut comparer les villages qui sont journellement en contact avec les stations et ceux qui sont distants de 5 à 6 lieues. Le contraste est frappant. Les habitants des premiers sont à l'aise, propres en général, la peau toujours bien huilée; ils observent une certaine tenue; les accuser de manger de l'homme, c'est leur faire une injure grave. Les autres, les habitants des seconds, ont des allures de bêtes fauves et des gestes de singes (très naturels à tous les noirs) ; s'ils ne demandent pas de la chair humaine, c'est qu'ils savent, par ailleurs, que pareille demande adressée au blanc est toujours très sévèrement accueillie (19 février 1893).

Entre mille un fait qui montre bien dans quel état d'inquié-

tude continuelle vivaient les populations indigènes. Les villages installés sur la rive droite de Lubilach ou Haut-Sankuru ont tous leurs plantations et un second village sur la rive gauche; car, c'est de l'est — côté des Arabes — qu'ils craignent les incursions. Vous direz : « Mais pourquoi ne vont-ils pas tout d'un coup s'installer sur la rive gauche? » D'abord, leur emplacement ancien auquel ils sont attachés, est planté de palmiers. Puis, le terrain trop montagneux de la rive gauche ne convient pas aussi bien pour l'installation de villages. Les gens de moindre condition, c'est-à-dire les esclaves ou domestiques, sont à la rive gauche; tous les gens libres se tiennent avec le grand chef sur la rive droite (19 février 1893).

Fivé.

Lusambo joua un grand rôle lors de la campagne pour l'abolition de la traite des nègres. C'est à Lusambo que fut construit le premier poste d'arrêt destiné à servir de barrière contre les incursions des chasseurs d'hommes. Là s'équipe et se met en route la fameuse expédition contre les traitants, dont l'échec eût laissé aux Arabes, comme l'a proclamé un célèbre missionnaire protestant, le champ libre jusqu'à Boma. Lusambo a été sans cesse en progressant, et cette station a gardé toute sa valeur dans l'action méthodique que l'État Indépendant du Congo poursuit pour protéger les populations arborigènes et pour développer l'occupation de ses territoires méridionaux. Cette localité, située au point terminus de la navigation sur le Kasai, est un centre de ravitaillement pour les postes situés au sud et au sud-est. De là, partent les routes vers le Katanga.

Belg. col., IX (1903), 595.

Lusambo est une très coquette station, entièrement construite en briques. Les agents sont confortablement logés dans de spacieuses maisons rangées en plusieurs rues. La cuisine du mess est réputée; aussi, est-ce d'un appétit féroce, qui frise la gloutonnerie, que les « arrivants » aussi bien que les « rentrants » dégustent les chefs-d'œuvre culinaires de ce brave cuisinier de Lusambo qui mérite à ce titre l'expression de la reconnaissance la plus sincèrement dévouée de tous les estomacs affamés.

F, **186** (*suite*).

La garnison de Lusambo est très importante et l'on admire la bonne tenue de la troupe se rendant tous les matins à la plaine d'exercice aux sons d'un pas redoublé entraînant.

Tous les dimanches se tient sur la plaine un vaste marché où affluent de nombreux indigènes des environs.

Foule bigarrée, bruyante et agitée, d'où s'exhale un parfum prononcé. Ce marché est très curieux, car il s'y vend de tout, des fruits, des pots, de l'huile, des étoffes, des malles, du bétail, des œufs, du tabac, des perroquets, des chiens, etc.

On peut évaluer à 4 ou 5,000 le nombre des indigènes réunis là chaque dimanche; aussi ce marché est-il une ressource considérable pour une grande station où il a tant de bouches à nourrir.

Les steamers venant de Léopoldville s'arrêtent à Lusambo, cependant le Sankuru est encore navigable pour les steamers à faible tirant d'eau qui peuvent parvenir jusqu'à Pania.

Van Cauteren, *Bull. Soc. Ét. Colon.*, XI (1904), 565.

Une chèvre coûte un verre de perles blanches.

Une poule, deux cuillers.

Cinq œufs, une cuiller.

La chikwangue, les feuilles de manioc, etc., sont à très bon compte, quelques perles.

Un bœuf vaut deux couvertures de laine, auxquelles on joint un tas de petits bibelots, miroirs, sonnettes, fil, aiguilles, etc. Ou bien, on donne un fusil.

La poudre et les capsules ont grande valeur. (5 février **1893.**)

C'est pénible de voir envoyer ici, où il y a des troupeaux énormes, des viandes de conserves. (5 février **1893.**)

Les chèvres ont ici toujours deux jeunes au moins, généralement trois et très souvent quatre. (17 février **1893.**)

Fivé.

A Lusambo, on peut faire du bon élevage.

Mais on devrait y posséder des faucheuses mécaniques pour l'herbe au moment où elle devient trop dure. Le terrain se prête très bien au pâturage. Si je retournais au Congo et qu'on me permît de réaliser mon idée, au lieu de planter surtout du café, je ferais surtout de l'élevage. Ainsi les postes des blancs pourraient être partout ravitaillés aisément en viande fraiche.

Après les expériences faites, on peut garantir le succès à toute entreprise bien conduite.

MICHAUX.

A Luluaburg et à Lusambo les taureaux et les bœufs de selle sont d'un usage courant pour les blancs et même pour certains grands chefs noirs. Ce sont les agents de l'État, et en premier lieu les membres des expéditions Wissmann, qui les ont introduits des possessions portugaises... Le taureau est, pour les voyages africains, inestimable comme bête de selle. Il rend les meilleurs services et le cheval ne saurait le remplacer. En effet, celui-ci ne saurait convenir aussi bien dans les terrains sablonneux. De plus, le taureau se comporte admirablement dans les contrées coupées de marais et de rivières. Wissmann le proclame, dans de telles régions, un animal au-dessus de toute appréciation. Il nage mieux que le cheval et est d'une résistance et d'une endurance remarquables. Il mange ce qui se trouve sur son chemin, des herbes ou des feuilles. L'expédition Dhanis contre les Arabes doit beaucoup de reconnaissance à l'aide efficace que ces excellents animaux lui ont donnée. Ils ont transporté les chefs blancs et leurs bagages jusqu'au Lomami. Les membres des expéditions du Katanga en ont également fait usage. L'expédition Bia a pu en obtenir cinq à la station de Lusambo, grâce à l'obligeance du commandant Paul Le Marinel. Les membres de l'expédition Delcommune ont pu également se servir de Congo-Lutete à Lusambo de plusieurs taureaux de selle qui accomplirent aisément des marches fatigantes dans un pays coupé de marais et de cours d'eau.

Congo ill., III (1894), 12-14.

Les nouvelles venues du camp de Lusambo présentent la situation comme absolument tranquille au 25 mai, à ce point que le personnel expérimentait paisiblement diverses cultures.

F, 186 (*suite*).

La nature du sol et la situation du camp, dit le rapport, sont très favorables à la culture du riz; nous avons une récolte de 475 kilogrammes sur une superficie de moins de 500 ares et ce malgré la perte résultant du moyen grossier (pilon et mortier) de décortiquer le riz. D'ici à un an, le riz entrera pour une certaine proportion dans la nourriture de notre personnel. Nous récoltons du maïs, du millet et des patates douces. Au 1er mars, nous avions 3 hectares de manioc: nous en avons aujourd'hui 14 hectares. Nos potagers sont nombreux et nous fournissent assez de légumes pour que nous puissions nous passer des conserves envoyées d Europe. En général, tous les légumes d'Europe viennent très bien; il serait plus facile de citer les exceptions que d'énumérer tout ce que contiennent les parcs de nos jardins. Des plants de café sont sortis de terre et sont pleins de vie. La culture du tabac promet beaucoup et la récolte de cette année en est de qualité assez supérieure pour que les agents blancs le fument.

Mouv. géogr., VIII (1891), 88.

Le tabac pousse à Lusambo admirablement; la même plante donne plusieurs récoltes.

Les premières semences — tabac de la Havane portait l'étiquette — ont donné des plantes à petites feuilles. La semence récoltée ici a produit des feuilles extraordinaires.

Ce tabac frais, fumé en pipe, a un arome exquis.

FIVÉ (8 février 1893).

Dans la région de Lusambo on a planté le café de Libéria, qui a donné dans certains endroits de belles pyramides.

Le caféier indigène du Sankuru que Ém. Laurent a vu cultiver à Lusambo, et que nous avons dénommé *C. Canephora sankuruensis*, atteint dans les plantations 3 et 4 mètres de haut et 10 centimètres de diamètre; dans la forêt, il reste plus grêle.

Cette plante à petites graines, de 7 à 11 millimètres de long,

est cultivée à Lusambo, Dibele, Idanga, Bumbaye. La mission Laurent l'a rencontrée indigène dans la forêt d'Ibaka, un peu en dehors de la zone des Basonge.

Dans les cultures de Lusambo, Ém. Laurent avait encore trouvé un caféier qu'il a dénommé en manuscrit *C. canefora var. crussifolia.*

De Wildeman, Cf. De Wildeman, *Mission Laurent*, I, 333.

Les photographies parues dans le numéro du 2 mars et dans le présent numéro, pages 121 et 126, représentent les diverses phases de la préparation du caoutchouc dans la région de Lusambo. C'est, comme on peut le voir, du caoutchouc produit par des lianes. L'indigène entaille l'arbre et suspend sous la plaie un récipient, généralement une calebasse, dans laquelle se rassemble le latex au fur et à mesure qu'il s'écoule de la blessure. La photographie parue dans le numéro du 2 mars montre les phases successives de la préparation; sur la gauche, nous voyons un indigène accroupi devant un feu de bois sur lequel il a placé une marmite renfermant du latex; la chaleur favorise la coagulation, les indigènes du premier plan étendent le latex coagulé en galettes sur une surface plus ou moins plane; puis, comme le montre la photographie de la page 121, toutes les galettes obtenues sont disposées sur une sorte de claie où elles sont séchées.

Ce procédé de préparation est également employé dans certaines régions du Congo français; il donne de très bons résultats et est parmi ceux que l'on peut le plus recommander; en effet, par la chaleur on n'introduit aucun principe étranger au caoutchouc, et l'on peut obtenir du caoutchouc très peu coloré, ce qui est loin d'être sans valeur. L'emploi du sel ou des sucs végétaux est à déconseiller.

La méthode du chauffage ou de la cuite du latex peut cependant donner de mauvais résultats, si elle n'est pas faite avec soin. Si on chauffe trop fortement le latex, le coagulum de caoutchouc, qui surnage, se boursoufle et emprisonne dans ses mailles de l'eau et du latex non décomposé et qui n'a pas été porté à une température suffisante pour être stérilisé. Le résultat est d'avoir, dans ces cas, un caoutchouc en masses assez épaisses, qui se laissent difficilement dessécher, et présentent dans leur intérieur des cavités où il se produit une fermentation qui rend le caoutchouc poisseux, et diminue fortement sa valeur commerciale.

De Wildeman, *Belg. col.*, VIII (1902), 126.

F, 186 (*suite*).

Dans la région de Lusambo on exploite les lianes (*L. owariensis*) principalement par trois méthodes : 1° saignée par enlèvement à la machette d'un fragment d'écorce, coagulation du latex sur place et agglomération le lendemain des lambeaux en boules de 4 centimètres environ de diamètre; 2° incision et application du latex sur la peau, raclage de la pellicule de caoutchouc en boules; 3° coupe et battage des écorces, procédé défendu par les décrets de l'État, sauf pour les caoutchoutiers des herbes (1).

Quant au *Clitandra Arnoldiana*, producteur du caoutchouc dit noir, on traite le latex par précipitation dans l'eau bouillante ou par ébullition après dilution avec de l'eau.

De Wildeman.

Cf. E. De Wildeman, *Mission Ém. Laurent*, I, cx-cxvii et fig. cxix, et fig. 120, 520.

Tshofa.

Quelques mots concernant le poste : le poste du Lomami est l'ancien poste de Gandu transporté à deux jours au sud de ce village, sur la rive gauche du Lomami, à une heure de Congo-Matchoffo.

Le poste d'abord eut pour but de maintenir les communications entre le Kasaï et la zone arabe (Nyangwe) par Lusambo; plus tard il eut également pour mission de calmer et faire rentrer les populations qui s'étaient enfuies à l'arrivée des révoltés de Luluaburg. Réformé par le commandant Swenson, après la bataille de Dibue, il fut placé dans une espèce de cul-de-sac, formé par le Lomami et le Lurimbi; malheureusement cet endroit était malsain. M. Swenson et ses agents y furent atteints de fortes fièvres et de diarrhées tropicales.

---

(1) A propos de l'exploitation des caoutchoutiers, consultez : E. De Wildeman, *Mission Ém. Laurent*, I, 450-534.

En octobre 1896, M. Swenson quitta le poste pour prendre part à la nouvelle expédition contre les révoltés, celle à laquelle j'ai pris part; le commandement du Lomami fut alors confié à M. Cerckel, un ancien Africain déjà, qui prit part à la campagne arabe, et commanda Kakenda avant le capitaine Shaw. A peine M. Cerckel fut-il arrivé qu'il faillit, lui aussi, être victime des conditions peu favorables dans lesquelles se trouvait le poste, par rapport au climat. Il eut alors la conviction que les causes de toutes ces maladies étaient les courants d'air et les forts brouillards qui se dégagent des deux rivières Lomami-Lurimbi.

Il se mit aussitôt en devoir de changer le poste et le transporta à son tour à environ 1 kilomètre du Lomami sur une colline assez élevée. Lors de mon arrivée, quelques maisons étaient déjà construites et aujourd'hui la station est complètement achevée. Les routes sont complètement bordées d'arbres fruitiers, tels que citronniers, goyaviers, papayers, etc., et convergent toutes vers le mât de pavillon, de telle façon qu'il suffit d'aller se placer au pied du mât pour voir tout ce qui se passe sur les routes à plus d'une heure à la ronde.

Je ne vous parlerai pas des plantations de café, elles ne sont pas nombreuses; cela ne vous étonnera pas, vu que la station est toute nouvelle. Les indigènes se livrent aussi à la culture du caféier et, sans aucun doute, dans quelques années, le Lomami produira beaucoup de café, de caoutchouc, etc. Le territoire du Lomami, jadis si remuant, complètement soulevé et désorganisé par le passage des révoltés, est aujourd'hui très paisible; les anciens villages sont tous revenus prendre leurs anciens emplacements; les habitants se livrent à la culture, et partout l'on voit se former d'énormes plantations de maïs, d'arachides, de manioc et même de caféiers. Les chefs de villages et les indigènes nous témoignent tous la plus grande confiance, et c'est avec un véritable plaisir qu'ils viennent nous rendre visite et nous exposer leurs griefs. A ce propos je vous dirai qu'ils poussent la chose jusqu'à soumettre à notre décision les brouilles qui surviennent dans leurs ménages. Cette situation est en grande partie due à M. Cerckel, qui ne s'est épargné aucune peine pour s'attacher l'indigène et qui possède en outre l'avantage de fort bien connaître les deux ou trois langues que l'on parle au Lomami et dans les environs.

Congo ill., II (1897), 282.

Le poste de Tshofa, situé au nord-est de Kabinda, sur le Lomami, près du 5e parallèle sud, offre une installation tout aussi confortable

F, 186 (*suite*).

(que Kabinda). Après avoir parlé du charme pénétrant qu'offre au voyageur la route de Kabinda à Tshofa (trois à quatre journées de marche), et vanté l'hospitalité et les bonnes dispositions des populations de cette région, M. le docteur Polidori décrit l'entrée du poste de Tshofa « qui s'annonce depuis une heure par un magnifique village d'anciens soldats, situé en vedette à l'ouverture d'une route propre et large, bordée de lilas de Perse, de citronniers et d'ananas, et qui se dirige presque en ligne droite au cœur de la station ». Disons aussi que le voyageur trouve aux étapes de la route des grands villages où l'on peut trouver les vivres nécessaires à l'entretien des porteurs et à la subsistance des blancs.

Plusieurs grandes voies de communication aboutissent à la station : la route de Kabinda, la route carrossable de Pania-Mutombo (Sankuru), celle de Gandu (vers le nord), celle du Lomami (vers l'est), celle du Kisenga (vers le sud-est). M. Polidori admire sans réserves la propreté et le bon état d'entretien de ces routes.

Belg. col., X (1904), 92-93.

Je dois déclarer que ce qui était le plus remarquable partout, c'était la bonne volonté et l'humeur plaisante des naturels envers l'homme blanc. Je me souviendrai toujours, entre autres choses, de mon arrivée à Tshofa, lorsque la tornade coucha par terre votre grand magasin et qu'il fallut opérer le sauvetage des marchandises. Je vous (M. Schmitz) vois encore parmi des centaines d'indigènes, accompagnés de leurs corps de musique, les guidant courageusement à travers les débris, au milieu des rires et des chansons.

En vérité, j'étais rempli d'admiration pour cette entreprise (du Congo); l'on voyait de tous côtés le pays ouvert à la civilisation et ne s'arrêtant pas de progresser. Partout où j'ai passé, ces signes de progrès sont visibles, et, quand je considère la profondeur de la barbarie où les naturels ont été plongés durant des siècles, je trouve admirable tout ce qui a été déjà fait, malgré les épreuves d'un climat pestilentiel et la sauvagerie des indigènes au milieu desquels les agents du Gouvernement doivent vivre.

Daniel, *Le Souvenir*, IX (1908), nº 101, 6-7.

Voici comment je recueillais l'impôt en nature.

Tous les indigènes mâles dépendant de mon poste (Tshofa) étaient recensés; j'avais leurs noms, résidence, profession dans mes régistres. Les vieillards, les malades, les médecins, les forgerons, les joueurs de tam-tams, les membres du Conseil municipal étaient exemptés de tout impôt. Les autres me devaient, selon la loi, quarante heures de travail par mois ou l'équivalent de quarante heures. Sur leur demande, je les avais groupés par village.

Tel village avait-il la spécialité de la volaille : il payait son impôt en poules; c'était pour ma nourriture personnelle. Tel autre était-il perché sur une montagne couverte de palmiers : il payait son impôt en huile de palme; c'était mon éclairage. Tel autre était-il adossé à une futaie : il payait son impôt en bois de chauffage. Tel autre s'adonnait-il à l'agriculture : il payait son impôt en manioc, maïs, millet, bananes : c'était pour la subsistance du personnel noir du poste. Tel autre était-il couché au bord de la rivière : il payait son impôt en poisson. Tel autre s'allongeait-il à proximité de la route carrossable : il payait son impôt en travaux d'entretien de la route. Tel autre était-il situé près d'un passage d'eau : il payait son impôt en faisant passer les caravanes d'une rive à l'autre. Tel autre enfin était-il au centre d'une forêt, il payait son impôt en caoutchouc.

Chaque mois, le chef du village, avec tout son monde à la queue leu leu derrière lui, venait payer son dû. Grande réception, salamalecs, vin d'honneur, tam-tams, danses, palabres à régler... j'en avais pour une demi-journée. Après quoi, l'on passait au magasin. J'exhibais mes trésors : complets épatants, pagnes de haute fantaisie, vareuses tricolores, chapeaux modern-style, bracelets ouvragés, casseroles et assiettes émaillées, parfumeries fines, ceinturons à plaques de cuivre rutilantes, etc. Je faisais l'article, j'essayais de faire passer mes *rossignols;* ces messieurs faisaient leur choix — je les arrêtais à temps, bien entendu, — réclamaient le *matabiche* traditionnel et s'en allaient avec force mercis et promesses.

Quelquefois, le village imposé négligeait de venir à sa date; certaines tribus éloignées avaient même complètement oublié le chemin du poste. Je leur faisais bien dire de temps en temps combien je serais heureux de les voir; j'allais moi-même parfois les visiter; les engu...irlander, les menacer des foudres vengeresses de *Bula-Matari :* ça ne prenait pas. Dès que j'étais hors de vue, elles retombaient dans leur *dolce farniente* ancestral. J'avais légalement le droit de les contraindre à travailler; mais outre que cette contrainte est plutôt difficile à appliquer, à quoi m'aurait-elle servi ?

J'ai vu par contre d'autres tribus travailler pour leur plaisir.

F, 186 (*suite*).

En 1904, par exemple, j'étais chef de poste à Dibue, non loin de Lusambo. La région, par suite d'un malentendu entre l'État et le Comité spécial du Kantaga qui la revendiquaient tous deux, avait été déclarée provisoirement neutre. Les naturels avaient été avertis qu'ils pouvaient, à leur gré, faire du caoutchouc pour la compagnie du Kassaï ou pour le Katanga, ou n'en pas faire du tout. Savez-vous quel parti ils choisirent? Ils firent du caoutchouc, oui Monsieur. Ils en firent même beaucoup, à preuve que mon concurrent de la compagnie du Kassaï, le petit Depage, put envoyer certains mois plus d'une tonne à sa direction. Et il n'y avait pas mille hommes valides dans tout le pays.

Schmitz, *Le Souvenir*, IX (1908), n° 101, 6.

Kabinda.

Kabinda, chef-lieu du secteur du Lomami, est situé entre le cours supérieur du Lomami et du Sankuru, un peu au sud du 6e parallèle sud, à une altitude de 860 mètres, sur le plateau. « Les habitations des blancs — nous reproduisons textuellement le rapport de M. le Dr Polidori — représentent le type le plus parfait des habitations adoptées au Congo. Elles répondent à toutes les conditions hygiéniques... Chaque blanc possède une maison formant pavillon, divisée en deux chambres.

» Toutes les habitations se trouvent sur une seule ligne orientée de l'est à l'ouest, de telle façon qu'aucune des façades ne reste exposée toute la journée à la chaleur solaire. Les chambres sont spacieuses. La ventilation se fait au moyen de larges portes et fenêtres. Les murs sont couverts d'une couche de blanc de chaux, ce qui rend l'habitation non seulement propre et coquette, mais hygiénique. Le toit est en herbes et le plafond en nattes du genre de celles qui recouvrent le sol. De larges ouvertures sont pratiquées entre le toit et le plafond, de sorte que l'air peut y circuler librement jour et nuit. Une vérandah de 2m50 entoure chaque habitation, de façon que le toit, qui met le mur à l'abri des intempéries, lui permet, cependant, de profiter de la brise et de la lumière solaire.

» Les habitations sont séparées les unes des autres par un inter-

valle de 15 mètres, qui forment des allées bordées d'arbres et de fleurs. Chaque habitation est entourée d'un treillis...

» L'alimentation est très hygiénique; elle se compose de vivres frais en abondance, de légumes d'Europe provenant du potager de la station, de légumes indigènes et de fruits divers en abondance. Il est fait rarement usage de conserves d'Europe. »

Après avoir parlé des blancs, le rapport sur Kabinda parle des indigènes. Cette partie est plus intéressante encore. Aussi la transcrivons-nous en entier. C'est une nouvelle preuve des bienfaits dont les Belges ont comblé leurs frères noirs sur la terre d'Afrique :

« Les habitations pour soldats et travailleurs sont nombreuses. Elles sont disposées symétriquement et séparées entre elles par de grandes allées de 10 à 15 mètres. Chaque ménage noir a une maison séparée, suffisamment grande et divisée en deux chambres. Chaque habitation est surélevée de 0m50 au-dessus du sol et entourée d'une vérandah de 1m00. Le sol est bien battu et les murs sont blanchis à la chaux. La toiture est sans plafond avec une large ouverture permettant la ventilation; chaque homme dort sur un lit surélevé de 1m00.

» Tout ce qui entoure le poste forme de petits jardins séparés, où chaque soldat cultive du maïs, du manioc, etc.

» Tous les villages qui entourent Kabinda sont réunis au poste par de larges et grandes avenues bien entretenues et bordées d'arbres et d'ananas. Les indigènes se ressentent beaucoup du voisinage du blanc et mettent tout en œuvre pour rivaliser avec lui au sujet de l'entretien, de la propreté et de la coquetterie de leurs villages. Les maisons sont bâties sur une élévation et sont construites dans le genre de celles des soldats, avec un soin et une propreté vraiment remarquables; chaque maison a deux ou trois chambres de 12 à 15 mètres cubes avec de bonnes vérandahs et répond aux conditions hygiéniques prescrites.

» De grands intervalles libres séparent les habitations les unes des autres et c'est là que se trouvent les plantations de légumes.

» Une particularité digne d'être signalée est la grande propreté des indigènes de la région. Pendant la durée de mon voyage de la côte occidentale d'Afrique à Kabinda, j'ai observé beaucoup de choses et j'ai constaté qu'à Kabinda les indigènes, au lieu de dormir sur le sol, ont tous un lit surélevé et formé au moyen de cannes flexibles, avec couverture, étoffes et moustiquaires. Il y a des maisons renfermant de magnifiques sarcophages d'un véritable travail artistique.

» Partout, il y a de petits meubles sculptés grossièrement, mais qui font reconnaître le goût artistique de ce peuple et sa marche progressive vers la civilisation. Il faut dire aussi qu'ils ont un goût spécial pour s'habiller.

F, 186 (*suite*).

» En somme, à mon avis, ce sont les premières populations que je rencontre en Afrique qui, sans être gâtées par l'argent, possèdent un degré de civilisation relativement avancé et un système hygiénique indiscutable.

» La fertilité du sol et l'abondance des vivres de toute nature permettent la variation de la nourriture du soldat et de l'indigène.

» La nourriture se compose généralement de poules, chèvres, animaux sauvages, manioc, maïs, légumes et fruits variés.

» Ils se ressentent de cette bonne alimentation. Ils sont forts, robustes et résistent bien à la fatigue et, par conséqnent, donnent peu de prise aux maladies. »

Sur une colline, à proximité du poste, un hôpital a été construit pour les indigènes. Il comprend trois grandes chambrés séparées les unes des autres et d'une contenance de 100 mètres cubes.

Belg. col., X (1904), 92.

Avant de quitter Kabinda où je séjournai avec toute l'expédition pendant six jours, je crois intéressant de vous dénombrer les cadeaux que je reçus de Lupungu le jour de mon arrivée. Il me donna :

1 bœuf, 5 pointes d'ivoire, 10 charges de cannes à sucre, 10 charges de haricots, 10 charges de sel, 16 charges d'arachides, 37 grands pots d'huile de palme, 100 croix de cuivre, 50 moutons, 90 chèvres, 700 charges de maïs, 800 charges de manioc, 910 poules.

Michaux, *Carnet de campagne*, 330-331.

Nel villaggio è seppellito un nostro camerata del Katanga che morì il 10 marzo scorso. Le genti del paese hanno costruito una tomba con tetto di paglia per impedire che la pioggia e il sole offendano il povero morto; ed ogni giorno spazzano attorno alla sepoltura; contrasta questa delicatezza di sentimento col loro chiedere il *matabisch* (mancia) per il disturbo che si prendono, mentre io stava visitando quel luogo di riposo.

Ascenso, *Boll. Soc. Geogr. Ital. Roma*, série 4, IV (1903), 114-115.

Nous séjournâmes trois semaines auprès de Lupungu, le borgne, le vieil ami de Wissmann, qui aujourd'hui est de loin le plus considérable de tous les chefs basonge. La résidence actuelle, une ville de 15 à 20,000 habitants y compris les villages limitrophes et faubourgs, est située au sud-est de son campement de guerre de 1886.

FROBENIUS, *Mouv. géogr.*, XXIII, 393.

Les Arabes arrivèrent dans le Manyema vers 1865. Ils s'établirent à Nyangwe en 1868, à Kassongo en 1870.

Quelques années se passèrent avant que les Basonge entendissent parler d'eux. Ils habitaient alors où ils habitent aujourd'hui, à part de légères modifications : ainsi les Basanga (chef Pania) occupaient la région de la rivière Lumba, les Bena-Nkoto celle du Sankuru, les Bena-Mona celle du Lubefu ; les Bekalebue étaient confinés entre la basse Lukasi et la Lutoboï ; les Milembue, tribu aujourd'hui presque disparue, tenaient les deux rives de la moyenne Lukasi.

Des bandes arabes se montrèrent bientôt. Il fallut consentir à payer tribut ou à guerroyer. La plupart des tribus se soumirent ; quelques-unes résistèrent, notamment les Basanga et les Bâla : les Basanga prirent le chemin du Sankuru (d'où ils chassèrent les Bena-Nkoto), les Bâla s'éparpillèrent dans leurs forêts et leurs palmeraies.

En somme, la domination arabe fut acceptée avec résignation. Les Basonge payaient tribut en *madiba*, carrés d'étoffe indigène (c'était alors l'étalon monétaire) avec lesquels les Arabes achetaient ivoire, esclaves, vivres, etc., au marché de Kassongo. Ces *madiba*, empaquetés par cents, étaient portés à Kassongo chez Buana-Sefu. En général, les Basonge menaient aussi à Kassongo des esclaves qu'ils échangeaient contre des fusils. Les Basonge de l'est (Bena-Kaïaï, Bena-Kumbi, etc.) payaient tribut en ivoire.

Le 29 janvier 1882, le premier Européen, Wissmann, passait le Sankuru à Moana Katshi et, à travers le pays basonge, se dirigeait vers Nyangwe.

F, 186 (*suite*).

Plus tard, l'étoile de Gongo-Lutete commença à briller. Gongo-Lutete, Batetela, remarqué par Buana-Sefu qui en avait fait son lieutenant, devint pour ainsi dire le chef des Basonge. C'est à lui que l'on paya désormais le tribut, à Gandu, sa résidence. Il était plus dur que les Arabes de Kassongo : sous le moindre prétexte, il opérait des razzias ou mutilait les envoyés.

Il gouverna en politique habile. Lupungu et Kakesa, deux prétendants à la souveraineté dans la région des Bekalebue, étant en guerre, il soutint le premier, lui permit de vaincre et se l'attacha par des présents (fusils et esclaves) considérables. Lupungu devint un chef puissant. Gongo entreprit alors de réduire les Bâla qui refusaient toujours l'impôt : les Bâla, qui habitaient au nord de la rivière Bububu, s'enfuirent dans le sud mais se heurtèrent là à un parti de Baluba, alliés de Lupungu, qui les repoussa. Ils se soumirent. Les Bena-Mona qui s'étaient rebellés furent poursuivis, vaincus et amenés à composition.

En 1886, réapparition de Wissmann sur la rive droite du Sankuru. Il doit soutenir plusieurs combats contre les Bena-Mona et les Batua du pays avant de pouvoir continuer sa route. Il est en 1887 chez Lupungu qui s'est installé aux sources du Lurimbi.

Tout le pays se trouvait à cette époque ravagé par les bandes arabes. L'inquiétude régnait chez les Basonge.

Les Européens arrivaient : en 1890, le lieutenant le Clément de Saint-Marc était nommé résident à Kassongo, et la même année on commençait la construction de Lusambo.

Gongo-Lutete fut peu satisfait; il envahit le pays des Batempa et chercha à s'emparer de Pania; il fut repoussé par le capitaine Descamps et se replia sur Gandu.

Basonge. Congo. F, *f*, 186.

Les événements se précipitaient. En 1891, l'expédition Bia-Francqui passait; Delcommune visitait Lupungu. Fuamba, un auxiliaire de Gongo-Lutete, qui ravageait le pays du Lubefu, se heurtait aux troupes de Lusambo et était battu (avril 1892). Gongo fondait un poste à Mona Chialo. Dhanis marchait contre lui avec Pania-Mutombo et trois cents fusiliers de ce chef et lui infligeait une sanglante défaite à Batubenge (mai 1892) (1). Trois jours après, le lieutenant de Wouters incendiait son boma à Kisuna-Sangi et Gongo devait fuir en pays baluba, à Pafu. Le grand vaincu comprit que la lutte était inutile : Lupungu et Mona Kialo, les deux plus puissants chefs basonge du temps, apportèrent à Dhanis sa soumission. Dhanis se rendit chez lui, à Gandu; on fit alliance; il fut décidé que Lupungu relèverait désormais directement de l'État. Un poste fut créé à Gandu, chez

---

(1) Les indigènes de Batubenge viennent (le 4 mai 1892) implorer la protection de l'État contre les auxiliaires arabes qui occupent et ravagent leur pays; ils nous disent que demain nous arriverons au campement arabe. Pania-Mutombo, mon auxiliaire (!) distribue une charge de poudre et deux balles par homme. Nous ne devions donc guère compter sur le concours sérieux de notre auxiliaire; d'ailleurs, au combat livré le lendemain, 5 mai, Pania arriva quelques heures après la fin du combat.

Le 9 mai, les hordes arabes se précipitent à l'attaque en une colonne, précédée de trois sorcières, fort jolies femmes d'ailleurs, qui agitaient des bâtons munis de grelots et de fétiches. Ces fétiches devaient jeter l'épouvante dans nos rangs et empêcher nos balles de faire des ravages. Ces femmes couraient en tête de la colonne sans aucune crainte des balles. Plus tard, il est vrai, j'appris que sorcières et guerriers avaient fumé ou mangé du chanvre : ce qui donne un courage irraisonné.

DHANIS.

F, **186** (*suite*).

Gongo-Lutete; un second à Kabinda, chez Lupungu; un troisième au confluent du Lurimbi et du Lomami, chez Goï Muïasa (plus tard Tshofa).

Buana Sefu, à l'annonce de la soumission de son vassal, entra dans une violente colère. Cette soumission, c'était son principal champ de chasse aux esclaves fermé, c'était la mine aux *madiba* épuisée. Il marcha immédiatement contre Gongo-Lutete, installa un boma chez son vassal Dibue (Bena Imbadi, Batetela) et captura tous les gens de Gongo, Lupungu, Kolomoni (chef des Bâla) qu'il put. Dhanis était chez Lupungu; l'heure était grave; il fit appel à ses nouveaux alliés, les Basonge. Ceux-ci n'hésitèrent pas : Lupungu et Kolomoni mirent en ligne mille fusils; Pania en donna quatre cents; les autres chefs firent ce qu'ils purent. Le 22 novembre 1892, les Arabes passaient le Lomami à Djigge : ils étaient taillés en pièces par Michaux et rejetés de l'autre côté de la rivière. Dhanis arrivait, passait à son tour sur la rive droite et se mettait à leur poursuite. La campagne arabe était commencée.

Dès lors, le rôle des Basonge est terminé; mais n'oublions pas qu'ils ont été les alliés de la première heure, qu'ils nous ont puissamment aidés à remporter les premières victoires contre les Arabes, celles sans lesquelles les autres eussent été bien difficiles.

Depuis, ils furent de paisibles et surtout fidèles serviteurs. En 1895, lorsque les révoltés de Luluaburg prirent la route du nord, ils se heurtèrent à Lupungu et à Pania qui, avec les lieutenants Shaw et Bollen, essayèrent de leur disputer le passage. Nous fûmes battus, le lieutenant Bollen fut tué, Lupungu et Pania durent s'enfuir, mais tout le monde avait fait son devoir.

Basonge. Congo. F, *f*, 186.

Les temps qui suivirent sont plus calmes : les Basonge de la rive droite du Lomami payent régulièrement leurs impôts à Kassongo, ceux de la rive gauche à Lusambo. Ils sont prévoyants, ils s'enrichissent : leurs troupeaux s'accroissent, leurs plantations sont immenses.

En 1901, est fondé le Comité spécial du Katanga. Une grande partie des Basonge sont englobés dans le secteur du Lomami.

Chef-lieu : *Kabinda*, poste de transit, siège d'un bureau d'état civil, d'un tribunal territorial (supprimé en 1906 et rattaché à Lusambo), d'un institut vaccinogène, d'un lazaret pour les malades du sommeil (1907).

Postes : *Tshofa*, poste de récolte et de transit, sur la route carrossable Sankuru-Lualaba.

Muebe (chez les Bena-Kumbi), poste de récolte (1904 à 1906).

Lubefu (1903-1907), poste de transit et de récolte, siège d'une ferme d'élevage.

Dibue (1904 à 1906), poste de récolte.

Pania (1904) sur le Sankuru, poste de transit, point de départ de la route carrossable vers le Lualaba.

Certaines tribus basonge de l'ouest (Bena Nkoto, Basanga, Batempa, Bena-Itundu) continuent à relever de Lusambo. Certaines autres (Bena Kapua, Bena Kibumbu, Bena Mokungu) travaillent pour le Domaine de la Couronne.

Lusambo, chef-lieu du district Lualaba-Kasaï, situé aux confins du pays basonge, est un centre administratif où ne résident pas moins de douze fonctionnaires dont certains occupent un rang élevé : le commissaire de district, le substitut du Procureur d'Etat entre autres. Les vapeurs de la ligne de navigation fluviale Léopoldville-Pania-Mutombo y font escale deux fois par mois; les steamers de la Compagnie du Kasaï s'y arrêtent souvent. C'est un foyer actif d'influence européenne. L'élevage des bêtes à cornes est pratiqué avec succès à la ferme modèle; les plantations de caféiers ont remplacé la brousse primitive; les jardins du commissariat servent à des essais d'acclimatation de plantes

utiles et de luxe; les ateliers de menuiserie et de charpenterie ne chôment jamais; l'art des constructions a été poussé à un degré qu'on n'a atteint nulle part; une église vient d'être édifiée au centre de la cité; le dimanche, un marché très suivi rassemble des spécimens de toutes les races du pays : Baluba, Bakuba, Basonge; à quelques kilomètres, il y a une mission catholique, une mission protestante et des factoreries de la Compagnie du Kasaï.

Kabinda est aussi un foyer d'expansion civilisatrice important, mais son isolement le laisse à ce point de vue bien loin derrière Lusambo.

C'est par les vapeurs venant de Léopoldville qu'arrive surtout la civilisation : le personnel du bateau, composé de chrétiens souvent, de commerçants toujours, apportant des nouvelles et des nouveautés; des boys du Bas-Congo accompagnant leurs maîtres dans le Haut; des soldats ou des travailleurs fin de terme, revenant de Boma, Matadi et rentrant au pays natal avec un bagage non seulement d'outils, de bibelots, de vêtements européens, mais de modes, d'idées européennes; tous vont contribuer, d'une façon peut-être inconsciente mais profonde, à modifier les mœurs et l'organisation sociale du pays où ils s'arrêtent ou débarquent.

Aussi le Musongo, sans s'en apercevoir, se civilise-t-il doucement.

Sa vie matérielle est plus confortable. Il lui arrivera de se laver avec du savon, de se moucher avec un mouchoir. Il a un chapeau qui le garantit des ardeurs du soleil; un veston avec des poches où il met son tabac, son peigne et mille autres choses; une chaise longue qui se replie et se déplie à volonté et que, en route, son boy porte derrière lui; des assiettes et des casse-

roles en émaillé; des cuillers, etc. A vrai dire, c'est un homme sérieux et qui étudie une innovation avant de l'adopter : ainsi le pantalon ne lui semble pas indispensable; il trouve le pagne en tissu plus facile pour marcher et en même temps plus ample, plus noble, plus esthétique; il gardera le pagne. De même, il ne trouve aucune utilité aux épingles, aux fourchettes, aucune solidité aux objets en verre, aux peignes en écaille, aux verroteries : il fera fi de tout cela. En même temps, autre évolution, il apprend à se loger plus luxueusement : les maisons en pisé tendent à remplacer dans les villages les paillotes ancestrales; on y fait des fenêtres minuscules, des portes hautes et ouvragées; on a des allumettes pour faire le feu; on possède un matelas en feuilles de bananier ou de fougères pour dormir, une couverture pour s'envelopper, des porte-manteaux rudimentaires pour suspendre la nuit, à l'abri des souris et des cancrelats, ses vêtements ou sa besace. Les villages sont plus propres : on s'habitue à jeter les détritus autre part que derrière les huttes, on fait un peu plus larges les sentiers. Seul, l'outillage n'a pas changé : toujours la hachette, la petite houe, l'herminette; les outils européens ont pour le Musongo un défaut capital : ils sont trop lourds. Qu'importe s'il met un peu plus de temps pour abattre un arbre, s'il doit recommencer tous les deux mois le nettoyage de ses plantations? Ce n'est ni le temps, ni les femmes qui lui manquent.

Quant à la vie de famille, elle s'est resserrée. L'homme tient plus à sa femme, la traite moins en esclave, la soigne mieux depuis que les Européens sont arrivés avec leurs idées d'égalité des deux sexes. Il s'occupe davantage de ses enfants et leur donne un brin d'éducation, sachant qu'ils peuvent quand ils le veulent le quitter pour prendre du service chez le blanc. Ce n'est plus par la crainte qu'il peut les tenir, c'est par l'intérêt. Peut-être sera-ce un jour par l'affection? Il y a de ce côté une progression sourde mais certaine.

Leur vie religieuse, elle, déjà si mince, devient peu à peu négligeable. Le vague spiritualisme de leurs croyances ne s'est pas

F, **186** (*suite*).

modifié, mais le fétichisme, ceci est très remarquable, perd du terrain tous les jours. Le Musongo semble croire moins au surnaturel que par le passé. J'ai vu maintes fois des fétiches réputés puissants tournés en dérision, mis en pièces même par des Basonge; j'ai vu des jeunes gens, comble de sacrilège, jouer à pile ou face avec les cauris qui formaient le nombril ou les yeux du fétiche; j'ai cité le cas de ce vieux Musongo qui, à son lit de mort, envoyait au diable vauvert le sorcier et ses maléfices.

La coutume de se peinturlurer le torse aux jours de la nouvelle lune se perd peu à peu et celle qui obligeait le Musongo à ne pas sortir du village ces mêmes jours est tout à fait abandonnée. Les hommes *na mboloshi*, les jeteurs de sorts, les sorciers voient leurs affaires baisser considérablement et il n'est pas rare de les voir pris à partie ou mis à mal par des jeunes gens que leurs simagrées exaspèrent. Je ne connais aucune peuplade nègre chez qui l'évolution en cette matière ait été plus rapide.

Leur code de morale, par contre, ne s'est guère enrichi. Pour la fidélité aux engagements pris, le respect de l'équité naturelle, ils n'avaient rien à apprendre de nous. Leur loyauté dépassa peut-être celle de la plupart des Européens avec lesquels ils furent en relations. Certes, le cannibalisme a presque disparu, mais sa disparition tient à d'autres causes : suppression des guerres entre tribus; partant, plus de tués, plus de prisonniers à manger; crainte de la justice aussi. Ce qu'ils auraient pu apprendre de nous, c'est l'hospitalité à l'égard des étrangers, la charité envers le prochain. Hélas ! ils ne paraissent pas faire le moindre progrès de ce côté.

Est-ce à dire que la mentalité du Musongo ne s'est pas améliorée à notre contact? Non.

Basonge. Congo. F, *f*, 186.

Son sens esthétique s'est développé. Il sait faire aujourd'hui une ligne droite, deux lignes parallèles ; les dessins qu'il peint sur la façade de sa maison et ceux que la femme grave sur la jarre qu'elle modèle sont plus symétriques. Il ignore toujours pratiquement la perspective mais il la comprend ; si vous lui montrez une gravure à personnages, il vous dira très bien : « Ceux-ci sont plus petits parce qu'ils sont plus loin ». Il plantera des fleurs devant sa porte simplement parce que c'est joli ; il admirera parfois un paysage. Il a toujours eu une idée exacte de la beauté et ce n'est pas nous qui lui avons appris ce que c'est qu'une jolie femme ; mais c'est nous qui lui avons appris à la draper. Nos airs de musique militaire lui restent dans l'oreille ; il les essaye sur des flûtes à trous qu'il fait à l'imitation des nôtres.

Puis, les Basonge sont devenus plus savants en beaucoup de matières. Ils jettent des ponts sur la plupart des rivières et les font confortables. Ils connaissent la semaine et qu'il y a douze mois dans une année. Leurs notions d'histoire se sont considérablement amplifiées : ils ont des points de repère dans le passé. Leur science géographique a augmenté en proportion. Ils connaissent, grâce à la « Monkande » du blanc, l'âge de leurs enfants. Leurs concepts s'élargissent ; ils perçoivent qu'il y a une eau plus large que le Lomami : la mer ; des véhicules plus vites que le hamac : le chemin de fer ; des villages plus grands que Pania : les villes européennes. Leur régime économique s'est aussi modifié ; les facilités des communications ont multiplié les transactions, aiguisé leur sens commercial ; les industries pour la même raison se sont localisées, spécialisées : à quoi bon fabriquer soi-même une jarre boiteuse quand on peut aller en chercher une bonne chez les Bena-Mona? Leur code pénal et leur code de procédure criminelle ont été remaniés : au lieu des instructions faites à la diable, des épreuves par le poison, etc., ils usent maintenant des méthodes d'investigation européennes ; le chef interroge les témoins séparément, essaye de les mettre en contradiction l'un avec l'autre, fait des perqui-

sitions inattendues, permet à l'accusé tous moyens de défense. Le chef tient à son prestige : il ne faut pas que ses sujets puissent dire que le blanc est plus malin que lui. Il y a un progrès remarquable en cette matière.

Enfin, leur vie sociale est devenue plus normale, plus noble. Ils s'aperçoivent de plus en plus que l'homme est libre et que tous les hommes sont égaux devant la loi ; la considération ne va plus à l'homme riche, elle va à l'homme intelligent. L'esclavage, certes, subsiste toujours mais il a perdu son caractère impérieux ; la situation sociale de l'esclave s'est fort améliorée ; il sait que l'Européen le protège à l'égal de son chef ; il a conscience qu'il est un homme aussi. Il reste esclave cependant parce qu'un peu du respect qui entoure son maître, un peu de son prestige, un peu de sa puissance rejaillit sur lui ; parce que aussi, il ne serait pas juste que son maître qui l'a acheté fût frustré de son bien : il reste ce qu'il est par intérêt et par loyauté.

En somme, le contact des civilisés, s'il n'a pas fait monter sensiblement le niveau moral des Basonge, a élevé grandement leur niveau intellectuel.

Il est incontestable qu'au contact des civilisés, le Basonge s'est affiné très rapidement. Les horizons nouveaux que nous lui avons découverts l'ont étonné d'abord, charmé bientôt. La jeune génération vient d'instinct à nous, consciente de la supériorité de notre manière de vivre, de notre génie inventif, même de notre morale et reconnaissante de la sécurité que nous lui procurons. Ce n'est pas une utopie d'imaginer le temps où les Basonge travailleront avec nous à faire progresser la civilisation en Afrique.

SCHMITZ.

Cf. *Mouv. géogr.*, XVIII (1901), 564.

Quant à la route de Panio-Mutombo à Kabinda, elle est sur environ deux tiers en pays de montagnes, mais elle n'a rien de terrible pour des gens habitués, comme ceux de cette région tourmentée, à parcourir un terrain accidenté. Il est à remarquer que l'ancienne route, passant par Mwana-Kialo, est beaucoup plus difficile et qu'aucune caravane ordinaire n'est plus envoyée par là. Malgré cela, la plus grande partie des porteurs ne voyageant pas avec un Européen, continuent à la suivre. J'ai moi-même constaté la chose en venant du Sankuru à Kabinda, et les gens interrogés m'ont dit qu'ils aimaient mieux cette route parce qu'ils y passaient depuis toujours. Le même fait se remarque à la descente de Kundelungu, près de Lukafu, où un chemin en partie à pic continue à être suivi, bien qu'une route relativement facile ait été établie aux environs de la première.

L'emploi de deux porteurs par charge sur la route de Kabinda s'applique aux charges de caoutchouc de 35 kilogrammes envoyées vers le Bas-Congo. Pour les charges ordinaires, un seul homme porte facilement sa charge; mais les porteurs préfèrent souvent coupler deux charges ordinaires en les amarrant sur un bout de perche.

Il est clair que l'emploi de moyens mécaniques ou de la traction animale serait préférable, et dès le principe le Comité a mis la question à l'étude; mais là aussi il y a de nombreuses difficultés à surmonter. Les bœufs venus dans le Lomami ont été atteints de la nagana et pour les automobiles il eût été absurde d'en amener avant que les coûteuses expériences faites dans l'Uele fussent terminées.

WANGERMÉE, *Notes sur les rapports consulaires publiés dans le Livre blanc « Africa »*, n° 1, 1908. (Bulletin officiel de l'État Indépendant du Congo, nos 3 et 4, 1908.)

Je ne suis pas partisan de supprimer la polygamie par décret; cette méthode se heurte à d'insurmontables difficultés. Les mœurs ne se changent pas brusquement par une loi.

Mais on peut atteindre le but moralisateur poursuivi par d'autres procédés. Je dirais : « Vous voulez plusieurs femmes, soit; mais vous payerez un impôt progressif; pour la première femme, vous ne payez rien; pour la deuxième une taxe; pour la troisième une taxe plus forte que pour la deuxième... Comme pour les domestiques chez nous ». La polygamie serait consi-

F, **186** (*suite*).

dérée par la loi fiscale comme un article de luxe, ainsi qu'elle l'est le plus souvent dans la réalité. Vous verriez comme vous arriveriez vite au but : la monogamie.

Michaux.

Until recently Luebo was the meeting point of two tribes, the Bena-Lulua and the Bateke, and each tribe had a town on its respective side of the river, the Bateke in Bena-Kasongo on the north, and the Bena-Lulua in Bena-Kashea on the south.

But its being the site of the state and of the trading company, the « Société anonyme belge » soon brought other people te trade; so there was a constant stream of the two peoples above, besides Bakuba from the north, Sappo-Sap from the east, and Bachoka from the south.

Verner, *Pioneering*, 101.

They counted themselves the Sappo-Sap of Luebo; the special friends and allies of the white man: were more advanced in civilisation than any of the other natives, as they made every effort possible to get full suits of European clothing, to built their houses in imitation of those built by the whites: to use imported cooking utensils and dishes: to speak French and English: to carry fire-arms, and to trade in barter goods... Some of those of Luebo had professed Christianity and joined the church.

He (Kasenji) was about thirty years of age, stout, with regular features, a light brown color, intelligent face and excellent manners. He was attired in a full suit of clothes, even to hat and shoes, and his greeting to me on my arrival opposite a new house whose construction he was superintending, was in such good form, a polite French bow, a genial English "Good-Morning, Mr Verner", a good humoured Belgian smile, an American handshake and an African order to a slave for a chair for the white man, that I could almost imagine myself in the French Quarter of New Orleans.

[illegible]

Kasendi's town was the most artistic effort I had seen in that line. It was laid off on perfectly rectangular lines, with a large open market place in the centre, rows of neat houses on each side of sidewalks bordered with trees and a specially large and well built edifice for himself. These houses were modelled on those built by the white men and described already. The town was directly on the principal path from Lukengu and Ibanj to Luebo, so that the astute Kasendi effectually trapped the trade and got the first chance of bargains.

... I spent the night in one of Kasendi's houses, and was the recipient of many evidences of his hospitable thoughtfulness.

VERNER, *Pioneering*, 360-362.

G. — Caractères anthropologiques.



a) SOMATIQUES.

187. *Taille*. — La taille est plutôt élevée, un peu au-dessous de 1m70, en général.

Ils ont l'aspect d'hommes grands et élancés.

Les femmes sont moins grandes que les hommes.

Quoique les représentants de l'un ou de l'autre sexe ne soient pas gras, sauf exception, on remarque plus de femmes grosses que d'hommes gros.

SCHMITZ.

Cf. BRACONIER, *Mouv. géogr.*, IX, 34. Voir aussi nº 188.

188. *Crâne et tête*. — Rapports avec taille.

	5 SAPPO-SAP (HOMMES).			2 SAPPO-SAP (FEMMES).	
	Min.	Max.	Moy.	I.	II.
Taille	1m64	1m75	1m694	1m49	1m62
Indice céphalique	70.65	79.08	75.55	79.55	76.16
Indice frontal	70.51	80.59	74.70	70.42	76.55
Indice facial total	70.00	78.89	74.79	80.00	80.38
Indice nasal	82.00	104.55	96.81	98.78	86.67

JACQUES, *Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles*, XIII (1894-1895), 309.

Toute réserve faite par les écarts individuels possibles ces chiffres se rapportent beaucoup plus à ce que nous trouvons pour les Baluba de Wolff et même pour les nôtres que ceux que nous avons relevés sur les Sappo-Sap. Nous devions nous y attendre, car on ne pourrait confondre à la vue ces derniers avec les Baluba. Les Sappo sont plus foncés de peau, leur front est plus droit, leur nez est droit ou abaissé et est loin d'atteindre l'épatement que l'on observe en général chez les Nègres; enfin, les lèvres sont plutôt minces et même très minces et pas du tout retroussées chez quelques-uns. Nous estimons que les Sappo s'éloignent à la fois du Baluba et des Bakuba de Wolff.

JACQUES, *Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles*, XIII (1894-1895), 313.

Mensurations de 5 Sappo-Sap (hommes) et 2 Sappo-Sap (femmes

	Muamba, 30 ans.	Muniemba, 30 ans.	Lupungu, 30 ans.	Tamboé, 20 ans.	Tchikudi, 25 ans.	Katarajé, 12 ans.	Moyenne des 6 Sappo-Sap.	Moyenne des 5 Sappo-Sap (adultes).	Mobéchi (femme), 20 ans.	Mamba (femme), 18 ans.
1. Diamètre antéro-postérieur maximum	196	196	208	180	209	192	196,8	197,8	179	172
2. Diamètre transversal maximum	155	154	148	134	156	147	149,0	149,4	142	131
3. Diamètre frontal minimum .	112	112	116	108	110	100	109,7	111,6	100	100
4. Courbe horizontale . . .	580	585	603	520	600	550	573,0	577,6	535	507
5. Courbe naso-iniaque . . .	340	340	360	325	370	360	349,2	347,0	335	320
6. Courbe transversale sus-auriculaire.	380	370	370	335	370	370	365,8	365,0	340	325
7. Hauteur totale de la face. .	186	200	180	180	190	174	185,0	187,2	160	158
8. Hauteur ophryo-alvéolaire .	100	100	94	97	105	84	96,7	99,2	92	90
9. Diamètre bi-zygomatique .	140	140	142	136	142	126	137,7	140,0	128	127
10. Longueur du nez	52	50	42	44	47	35	45,0	47,0	40,5	45
11. Largeur du nez	50	44	43,5	46	48	37	44,25	45,7	40	39
12. Taille du sujet debout . .	1,72	1,75	1,69	1,64	1,67	1,45	1,653	1,694	1,49	1,62
13. Taille du sujet assis . . .	87,5	87,5	88	81	82	71	82,8	85,2	80	82
14. Grande envergure	1,90	1,92	1,78	1,80	1,89	1,56	1,808	1,858	1,62	1,74
15. Grand empan	21	20	22	21,5	22	17	20,6	21,2	18	19
16. Longueur du pied	27	28	27	25,5	27	25	26,6	26,9	21,5	26
17. Indice céphalique	79,8	78,57	70,63	74,44	74,60	76,56	75,70	75,53	79,33	76,46
18. Indice frontal	72,25	72,72	78,37	80,59	70,51	68,02	72,48	74,70	70,42	76,3
19. Indice facial total . . .	75,27	70,00	78,89	73,56	74,73	72,41	74,41	74,79	80,00	80,3
20. Indice nasal	96,14	82,00	103,57	104,55	103,26	94,59	98,33	96,81	98,78	86,6

JACQUES, *Bull. Soc. Anthrop. Bruxelles*, XIII (1894-1895), 326-329.

Un crâne de Basonge adulte appartenant à M. Robert Schmitz et mesuré par M. le professeur Fraipont.

Mesures demandées :

1. Longueur de la glabelle au point le plus saillant de l'occiput **177mm**



BASONGE
(CONGO).

G, 188 (*suite*).

2.	Largeur aux points les plus saillants sur les côtés . .	132
3.	Hauteur du tronc occipital au point culminant de la voûte cranienne	137
4.	Circonférence cranienne	498
5.	*a*) Hauteur du nez	51
	b) Largeur du nez	27
6.	Largeur de la face aux points les plus saillants . . .	126

Mesures craniométriques unifiées adoptées au Congrès international de Monaco en 1906.

1.	Diamètre antéro-postérieur maximum	177^{mm}
2.	Diamètre transverse maximum	132
3.	Hauteur du crâne (hauteur basilo-bregmatique) . . .	137
4.	Hauteur auriculo-bregmatique	105
5.	Largeur frontale minima . . . . , . . .	96
6.	Largeur frontale maxima	111
7.	Diamètre bimastoïde maximum	118
8.	Diamètre bizygomatique	126
9.	Diamètre naso-basilaire	105
10.	Diamètre alvéo-basilaire	103
11.	Diamètre naso-mentonnier	(1)
12.	Diamètre naso-alvéolaire	72
13.	Hauteur du nez	51
14.	Largeur du nez	27
15.	Largeur interorbitaire	22
16.	Largeur orbitaire	38
17.	Hauteur orbitaire	36
18.	Largeur du bord alvéolaire supérieur	62
18bis	Hauteur ou flèche de la courbe alvéolaire	54
19.	Palais osseux : *a*) longueur de la voûte palatine . . .	49
	b) largeur de la voûte palatine . . .	40

(1) Mandibule manque.

20. Hauteur orbito-alvéolaire (facultatif)			42
21. Trou occipital : *a*) longueur			38
b) largeur			31
22. Courbe sagittale du crâne	courbe frontale	126	348
	courbe pariétale	124	
	courbe occipitale	98	
23. Courbe transversale			297
23bis Courbe dite horizontale			498
24. Capacité cranienne			1.290cm3
Indice céphalique			74.53

Le nez chez les Mona-Kialu est aplati, mais pas autant que chez les nègres de la côte.

Les lèvres sont plus fines et mieux formées; la face est ovale.

DHANIS.

G. — Caractères anthropologiques.

a) Somatiques.

189. *Peau.* — Beaucoup d'indigènes chez Mona-Kialu (notamment Mona-Kialu lui-même) ne sont pas plus noirs que les Égyptiens.

Dhanis.

La peau est claire, un peu moins foncée que chez les Bacongo, par exemple.

Les endroits de la peau non exposés au soleil gardent la teinte.

L'intérieur des mains et la plante des pieds sont très clairs.

Schmitz.

190. *Cheveux.* — Leur chevelure est crépue et touffue.

Chez les femmes, quand elles la laissent pousser, elle devient fort longue.

Les cheveux forment alors un casque d'environ 10 centimètres de haut.

Des vieillards laissent pousser leurs cheveux qu'ils portent alors dans le cou.

Les cils et les sourcils sont noirs.

Les moustaches sont noires; ils ne les rasent pas et les portent souvent à la chinoise.

Ils portent un peu de barbe, mais jamais elle ne pousse en favoris.

Schmitz.

G. — Caractères anthropologiques.

a) SOMATIQUES.

191. *Yeux.* — Les yeux des Mona-Kialu sont larges et brillants.

DHANIS.

Rien de caractéristique quant aux yeux.
Leur regard est plutôt intelligent.

SCHMITZ.

192. *Main et pied.* — La main n'est pas très forte : on peut soutenir qu'elle est jolie.

SCHMITZ.

Voir G, 188, surtout le tableau des Sappo-Sap.



G. — Caractères anthropologiques.

a) SOMATIQUES.

194. *Déformations artificielles.* — Les seins allongés ne sont pas un signe de beauté chez les Basonge.

Les femmes ne pratiquent pas l'allongement systématique des seins avec des cordelettes.

Leur sentiment sur la beauté des formes de la femme est semblable au nôtre.

Je n'ai constaté aucune déformation du crâne chez les enfants.

Toutes les femmes ont des trous dans les oreilles pour les boucles. Parfois les hommes aussi ; ils y logent souvent des capsules.

Le lobe de l'oreille est percé quand l'enfant est petit et ce avec la pointe de fer de la lamelle à épiler. L'ouverture pratiquée, on y introduit un morceau de bois pendant quelques jours. On verse de l'eau chaude pour cicatriser la plaie. Puis on retire le bois.

A ce propos, je puis ajouter que les indigènes ont une vague idée de l'antisepsie, avec, comme éléments, certaines herbes et de l'eau bouillie chaude.

SCHMITZ.

Alle Männer, nach der Beschneidung...

WISSMANN, *Quer.*, 144.

Pour la circoncision, voir C, 75.

Den Weibern werden im Kindesalter die beiden Schneidezähne des Oberkiefers ausgeschlagen, indem ein Holzmeissel aufgesetzt und mit einem Hammerschlag die Operation ausgeführt wird.

WISSMANN, *Quer.*, 123.

Die Sitte des Ausbrechens oder Feilens der Zähne existirt hier nicht (im Dorfe der Fumo Kawamba).

WISSMANN, *Quer.*, 168.

Les Basonge... se liment les deux incisives centrales supérieures de façon à former un vide triangulaire à sommet supérieur.

GILLAIN, *Belg. colon.*, 92*a*.

En effet, les femmes ainsi que les hommes enlèvent souvent deux dents de la mâchoire supérieure. Quand on leur demande pourquoi ils font cela, ils répondent : « C'est l'habitude ».

Aucune cérémonie n'est requise à cette occasion.

SCHMITZ.

BASONGE
(CONGO).

:hropologiques.

b) PHYSIOLOGIQUES.

culaire. — Les Basonge ne jouissent pas
usculaire. Nous sommes plus forts qu'eux.
et endurants, quand il le faut.
sensibles » que nous; ils supportent bien la
ssent pas vite des cris de souffrance.
che ou un coup de couteau, ils ne disent

rien.

du corps dans la marche, le repos, le
l'ils marchent sans fardeau, ils se tiennent

plutôt orgueilleuse.

ent, après le travail, ils sont accroupis, les
ux. Ils sont assis, les genoux en l'air. Ils ne
mbes à la façon des tailleurs.
iège à leur disposition, ils s'y placent natu-
ous.

eil, ils sont couchés en toute position. Pour
ortes d'escabeaux en bois, taillés de manière

G. — **Caractères anthropologiques.**

b) PHYSIOLOGIQUES.

197. *Acuité des sens.* — Les indigènes ont l'oreille très fine; ils entendent fort bien et de loin. On peut s'en convaincre lorsqu'ils s'appellent; il arrive que de deux personnes l'une se trouve dans une hutte, l'autre au dehors, quelquefois loin; la première pousse un petit murmure vague, tellement faible qu'on se demande si quelqu'un pourrait l'entendre dans une pièce voisine de la hutte; l'autre répond. Et la conversation peut se poursuivre.

Leur toucher n'est pas très délicat.

La vue, à la chasse, n'offre rien d'extraordinaire. Ils se trompent souvent, prenant parfois un buisson pour une antilope.

Quant au goût, il est indéniable qu'ils préfèrent les mets épicés; ils ont horreur du fade; ils adorent le sel; les viandes avancées ne leur répugnent pas. Toutefois un Musongo ne mange pas tout ce qu'un Batetela dévore.

Rien de spécial à observer quant à leur odorat.

SCHMITZ.

199. *Nutrition.* Ils ne mangent pas souvent.

Lorsqu'ils mangent, ils le font modérément; la faim les aiguillonne habituellement; à ces moments il leur faut se nourrir de quelque chose, sinon leurs jambes faiblissent.

SCHMITZ.

G. — Caractères anthropologiques.

b) PHYSIOLOGIQUES.

200. *Influence du milieu physique.* — Les indigènes préfèrent la nuit au jour.

Leur chevelure ne les protège pas toujours contre les ardeurs du soleil.

Beaucoup de congestions.

Les névralgies sont l'ordinaire de la vie.

SCHMITZ.

201. *Fécondité.* — La moyenne de la fécondité des femmes ne dépasse guère deux enfants. Il est rare qu'un Basonge en ait trois.

L'âge de la puberté sonne vers 12 ans.

SCHMITZ.

202. *Maladies endémiques.* — Il n'y a pas beaucoup de cas de variole; vers l'est, il y en a davantage; chez les Bena-Kaïaï, par exemple, des épidémies régnèrent qui causèrent de cruels ravages.

On vaccine les Basonge sans aucune résistance de leur part.

Peu, très peu de fous. On les laisse tranquilles; la famille les soigne; on ne cherche pas à s'en débarrasser. Quand il s'agit d'un fou comme celui que j'ai connu, qui était possédé du désir de brûler les villages, on le surveille et le garde.

Je n'ai pas vu de fou furieux.

Le mal redoutable par excellence, c'est la maladie du sommeil. Les Basonge ne connaissent aucun remède, ni leurs féticheurs non plus. Ils disent : « C'est l'affaire de Dieu ».

SCHMITZ.

TABLE DES MATIÈRES



b) Sciences.

c) Facultés intellectuelles.

F. Vie sociale.

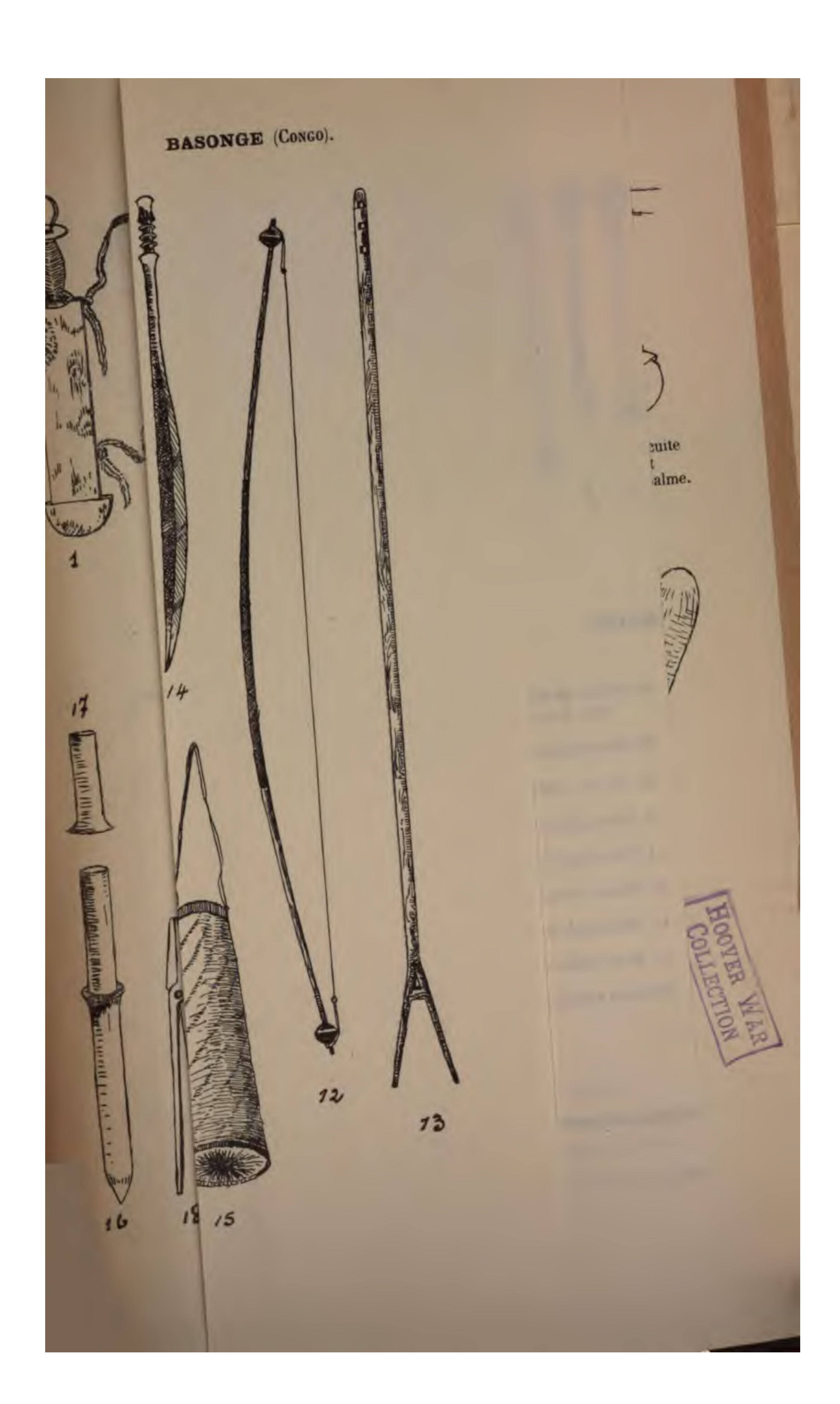
a) Propriété.

b) Régime économique.

c) Coutumes juridiques.



BASONGE (Congo).

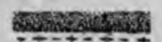


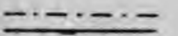




LÉGENDE DE LA CARTE


Limites de la région habitée par les Basonge d'après M. Robert Schmitz.


Limites de la région habitée par les Basonge d'après M. Paul Le Marinel. — M. le Dr Dryepondt affirme que les Batubenge doivent être considérés comme Baluba et non comme Basonge.


Limites de zone.


Cours d'eau et lacs.


Chef-lieu de district.


Villages indiqués dans la Monographie.

N. B. La petite carte, à droite, indique la place qu'occupe la carte ethnographique des Basonge sur la carte générale de l'État Indépendant du Congo.


HOOVER WAR
COLLECTION

